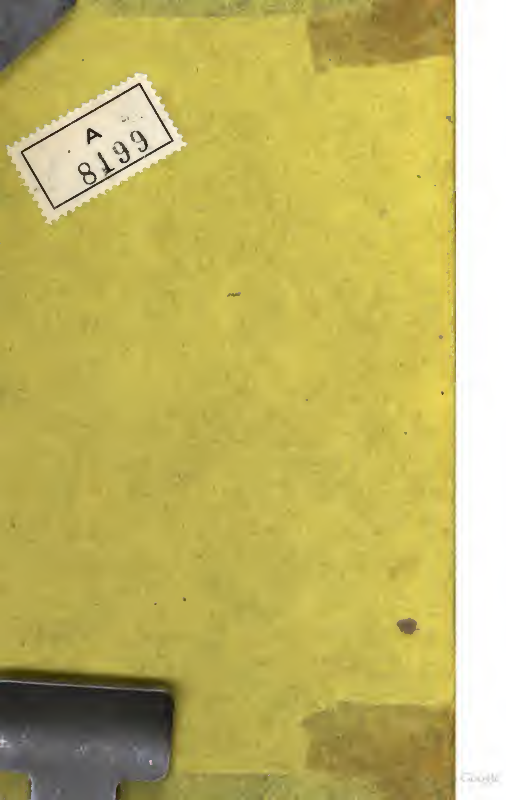



A
8199



LA TURQUIE

ACTUELLE

PAR A. UBICINI



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1855

INTRODUCTION.

Derniers moments du sultan Mahmoud. — Avénement d'Abdul-Medjid. — Traités de 1840 et de 1841. — Promulgation du khatti-chérif de Gulkhanè. — Continuation des réformes. — Établissement du tanzimat. — STATISTIQUE GÉNÉRALE. — Étendue du territoire. — Climat et productions. — Possessions médiates et immédiates. — Population. — Races. — Religions. — Classement de la population dans les États immédiats du Grand-Seigneur. — Grecs. — Arméniens. — Arméniens catholiques. — Israélites. — Latins. — Francs. — LE TANZIMAT. — Division du tanzimat en quatre parties. — *Gouvernement.* — Le sultan. — Le grand vizir et le mufti, ou cheikh-ul-islam. — Divan, ou conseil privé. — Conseils de l'empire. — *Administration et finances.* — Eyalets, ou gouvernements généraux. — Départements. — Districts et communes. — Liste des éyalets. — Hiérarchie administrative. — Receveurs généraux et particuliers des finances. — Budget de la Turquie. — *Justice et instruction publique.* — Haute cour d'appel. — Grands ressorts judiciaires. — Tribunaux ordinaires. — Tribunaux inférieurs. — Budget de la justice. — Écoles. — Budget de l'instruction publique. — Écoles et tribunaux pour les raïas. — *Armée et marine.* — Organisation de l'armée active. — Effectif. — Réserve. — Irréguliers. — Contingents auxiliaires. — Effectif de la flotte. — COMMERCE.

I.

Lorsque le sultan Mahmoud expira, le 1er juillet 1839, il put craindre, comme Charlemagne, que son œuvre ne pérît entièrement avec lui. Le temps et le succès lui avaient

manqué pour asseoir son plan de réformes; quelle main, après la sienne, saurait fixer et coordonner ces éléments de civilisation qui flottaient à la surface? La Turquie, d'ailleurs, pouvait-elle encore être sauvée? Lui-même, en voulant relever son empire, n'en avait-il pas précipité la chute?

Question terrible que le destin semblait, dans ces heures mêmes, occupé à résoudre contre lui!

De même que les derniers moments du Prophète furent troublés par les querelles de ses disciples qui se disputaient son héritage, Mahmoud, de son lit de mort, avait pu entendre le retentissement de la marche d'Ibrahim s'avançant à grands pas vers sa capitale, tandis que les orateurs et les hommes d'État, en France et en Angleterre, déclaraient à la tribune la succession de la Turquie ouverte et conviaient les cabinets à son partage.

L'ennemi au cœur de l'empire, l'Europe plutôt étonnée que gagnée à sa cause, pour lui succéder un prince âgé de dix-sept ans, voilà donc où avaient abouti tant d'efforts, tant de flatteuses espérances, une volonté si persévérante!

Alors pour la première fois, couché sur son lit de mort, il douta, et ce discours prophétique d'un derviche lui revint en mémoire : « Lorsque les plantes révélèrent à Lokman leurs propriétés médicinales, aucune ne lui dit : J'ai la vertu de guérir un cadavre. Sultan Mahmoud est un autre Lokman; mais l'empire est un cadavre. »

Cependant, Mahmoud mort, tout à coup la scène change. L'Europe s'émeut, elle arrête la marche triomphante d'Ibrahim, et, par les deux traités consécutifs du 15 juillet 1840 et du 13 juillet 1841, garantit l'intégrité de l'empire ottoman placé désormais sous la sauvegarde du droit public européen. C'était pour la Turquie, jadis exclue des conventions du traité de Vienne, un résultat immense : elle y gagnait

bien plus que la restitution d'une province, la sécurité de son propre avenir.

De son côté, le jeune sultan n'avait pas attendu jusque-là pour comprendre qu'en plaçant son trône sous la sauvegarde du droit public de l'Europe, il contractait un engagement vis-à-vis de celle-ci, l'engagement de continuer l'œuvre de son père. Qu'importait, en effet, que la Turquie fût garantie contre l'éventualité d'une invasion étrangère, si les diverses parties qui la composaient s'en allaient d'elles-mêmes par lambeaux? Il rallia autour de lui les fidèles serviteurs de Mahmoud, ceux qui avaient connu et commencé à appliquer ses plans de réforme, et la Turquie entra d'un pas ferme dans la voie où elle n'a pas cessé de marcher depuis.

La promulgation du khatti-chérif de Gulkhanè fut le point de départ d'une nouvelle ère pour la Turquie.

Gulkhanè, la maison des roses, est le nom donné à la troisième cour du Sérail, où se trouvait anciennement le Divan. C'est là que le 3 novembre 1839, jour mémorable dans l'histoire de la Turquie, en présence du sultan et des divers corps de l'État réunis, des patriarches des cinq communautés, des représentants de toutes les puissances amies résidant à Constantinople, Réchid pacha, alors ministre des affaires étrangères, donna lecture à haute voix de l'ordre impérial qui jetait les bases de la nouvelle constitution de l'empire turc. Le préambule de cette charte, comme on l'a appelée, fait voir le caractère à la fois religieux et politique de la réforme. « Tout le monde sait, y est-il dit, que, dans les premiers temps de la monarchie ottomane, les préceptes glorieux du Coran et les lois de l'empire étaient une règle toujours honorée. En conséquence, l'empire croissait en force et en grandeur, et tous les sujets sans exception avaient acquis au plus haut degré l'aisance et la prospérité. Depuis cent cinquante ans, une succession d'accidents et de

causes diverses ont fait qu'on a cessé de se conformer au code sacré des lois et aux règlements qui en découlent, et la force et la prospérité antérieures se sont changées en faiblesse et en appauvrissement; c'est qu'en effet un empire perd toute stabilité quand il cesse d'observer ses lois. Ces considérations se sont sans cesse présentées à notre esprit, et, depuis le jour de notre avénement au trône, la pensée du bien public, l'amélioration de l'état des provinces et le soulagement des peuples n'ont cessé de nous occuper uniquement. Or, si l'on considère la position géographique des provinces ottomanes, la fertilité du sol, l'aptitude et l'intelligence des habitants, on demeurera convaincu qu'en s'appliquant à trouver les moyens efficaces, le résultat qu'avec l'aide de Dieu nous espérons atteindre peut être obtenu dans l'espace de quelques années. Ainsi donc, plein de confiance dans le secours du Très-Haut, appuyé sur l'intercession de notre Prophète, nous jugeons convenable de chercher, par des institutions nouvelles, à procurer aux provinces qui composent l'empire ottoman le bienfait d'une bonne administration. »

Cet acte eut un grand retentissement en Europe : les uns l'accueillirent avec enthousiasme, les autres avec défiance; les plus sages attendirent.

Quinze années se sont écoulées depuis lors, et ont mis le nouveau système turc à l'épreuve. De la capitale et des districts voisins les changements ont gagné peu à peu jusqu'aux provinces frontières, et la face de l'empire a été en quelque sorte renouvelée.

Mais avant de montrer en quoi consiste la réforme ottomane et d'en faire voir l'application aux diverses parties du territoire, il est indispensable d'entrer dans quelques détails sur l'étendue et la population de l'empire ainsi que sur les races différentes qui le composent.

II.

Les possessions territoriales de l'empire ottoman occupent, dans les trois parties de l'ancien monde, une superficie de 30000 milles carrés géographiques, entre 48°-23° lat. N. et 13°-42° long. E. Confinant au nord et à l'ouest à la Russie et à l'Autriche, à l'est à la Perse, il atteint vers le sud l'extrémité du golfe Persique et les régions mystérieuses de l'Afrique centrale. Son territoire, formé des plus belles et des plus riches contrées du globe, favorisé par le climat le plus heureux, réunit les productions de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, la soie, l'opium, le riz, le maïs et toutes les céréales, la graine jaune, l'alizari, la vallonnée, les bois de construction, les huiles, les laines, les poils de chèvre, les graines oléagineuses, la houille, tous les métaux, le tabac, les fruits secs, les noix de galle, les parfums, l'huile de rose, le lin, le chanvre, la gomme, etc. Cette immense variété de produits trouve sur tous les points, grâce aux avantages d'une position géographique incomparable, des débouchés prompts et faciles. Baignée à l'intérieur par quatre grands lacs, traversée par un grand nombre de fleuves, et quels fleuves ! — en Europe, le Danube et ses affluents; en Asie, l'Euphrate, le Tigre, le Kizil-Irmaq et le Jourdain; le Nil en Afrique, — la Turquie débouche de divers côtés dans six mers différentes, offrant un développement de 1200 lieues de côtes : par la Bulgarie, la Roumélie et une portion de l'Asie Mineure, dans la mer Noire; par l'Anatolie, la Macédoine et la Thessalie, dans l'Archipel; par l'Albanie, dans la mer Ionienne et l'Adriatique; par l'Irak, dans le golfe Persique. A cheval sur l'Europe et sur l'Asie, par le Bosphore et les Dardanelles dont elle tient les clefs, elle est

maîtresse absolue de la mer de Marmara, qui baigne les murs de la capitale.

Parmi les possessions comprises dans cette vaste étendue de territoire, on doit distinguer : 1° Les *possessions immédiates*, soumises à l'autorité directe du sultan et qui se composent de la Turquie d'Europe, appelée *Roumili* par les Turcs, moins les provinces danubiennes et le Monténégro ; de l'Asie Mineure (*Anadoli*) avec la Syrie et la Mésopotamie, et du territoire de Tripoli en Afrique ; et 2° les *possessions médiates* ou *tributaires* qui, bien que relevant politiquement de la Porte et considérées comme partie intégrante de l'empire par les traités, sont administrées, les unes, telles que l'Égypte et Tunis, par des pachas ou des beys héréditaires, les autres par des princes indigènes, nommés à vie, sous l'autorité desquels elles ont conservé le privilége d'une législation et d'une administration intérieure indépendantes. Telles sont les trois principautés de Valachie, de Moldavie et de Serbie.

La population totale de l'empire ottoman peut être évaluée approximativement à 35 millions et demi d'habitants, dont 27 millions pour les provinces immédiates, et 8 millions et demi pour les provinces médiates[1].

Suivant un ancien dicton qui a cours en Turquie, ce chiffre se répartit entre soixante-douze nations *et demie*, en y comprenant les Juifs, que leur petit nombre, résultant de leur dispersion dans le monde entier moins encore que du préjugé auquel ils sont en butte, même en Turquie, ne fait

1.

Moldo-Valachie	4 000 000
Servie	1 000 000
Monténégro	200 000
Égypte et Tunis	3 200 000
	8 400 000

compter que pour une fraction de nation. En effet, nulle part en Europe il n'existe un empire composé d'éléments aussi divers, aussi hétérogènes que l'empire turc. Ce n'est pas une nation, c'est un composé de nations. Sur une population totale de 35 millions d'habitants, la race conquérante figure au plus pour un tiers ; le reste est mélangé de Grecs, d'Arméniens, de Juifs, de Roumains, de Slaves, d'Albanais, d'Arabes, etc., ayant tous leur physionomie, leur individualité propres. Toutes les races, toutes les religions, tous les idiomes de l'ancien monde, continuent à subsister côte à côte sur les vastes et pacifiques domaines du sultan. Ici, ce sont les Abyssins et les Tchinganés (Bohémiens), païens pour la plupart ; là, les Chaldéens, qui professent l'hérésie de Nestorius ; les Chemsiyés, adorateurs du soleil ; les Yézidis, dont la croyance est le manichéisme modifié par la doctrine de Zoroastre ; plus loin, les sectes impies des Ali-Ilahis et des Ismaïliens ; les Wahabis, les protestants de l'islamisme ; ailleurs encore, les Kurdes, descendants des anciens Parthes, et qui ont retenu avec leur langue leur manière de combattre, et les tribus nomades des Turkomans, débris des hordes conquérantes des Seldjoukides. Cette variété, ce contraste perpétuel de physionomie, de langage, de costume, de mœurs, de religion, au sein des populations de l'empire ottoman, est ce qui frappe le plus le voyageur, soit qu'il traverse les plaines de l'Asie Mineure, soit qu'il s'enfonce dans l'intérieur de la Turquie d'Europe, ou qu'il parcoure les montagnes et les déserts de la Syrie.

Les Ottomans ou Osmanlis figurent dans ce dénombrement pour 12 ou 13 millions, dont 2 millions seulement dans la Turquie d'Europe. Le reste de la population se compose de Grecs (2 millions), d'Arnautes ou Albanais (1 500 000), d'Arméniens (2 400 000), de Slaves (6 200 000),

de Roumains ou Moldo-Valaques (4 millions), d'Arabes (4 700 000), de Kurdes (1 million), etc.

Considérée sous le rapport religieux, cette même population donne :

Musulmans..................	21 000 000
Grecs orthodoxes et Arméniens.	13 000 000
Latins........................	900 000
Israélites.....................	150 000

En dehors des trois grandes communions, mahométane, chrétienne et juive, il existe dans l'empire ottoman diverses sectes ou peuplades idolâtres, telles que les Tchinganés, les Chemsiyés, les Yézidis, les Lazes, qui, de même que les Druzes, passent pour professer indistinctement le christianisme et l'islamisme. Le nombre total de ces sectaires en Turquie est évalué à 300 000.

Sous le rapport politique et civil, la population des États immédiats du Grand-Seigneur comprend trois catégories parfaitement distinctes :

1° Les *sujets musulmans*, qui jouissent de la plénitude des droits civils et politiques ;

2° Les *sujets non musulmans* ou raïas, assimilés aux premiers sous le rapport civil seulement, et dont le nombre, pris en masse, n'atteint pas 10 millions ;

3° Les *Francs*, c'est-à-dire les Européens domiciliés en Turquie, dont l'état et les conditions d'existence sont réglés par les capitulations.

Les raïas forment cinq groupes ou nations distinctes, appelées, en style officiel, *milleti khamsè*, les cinq communautés : la communauté *grecque*, la communauté *arménienne*, la communauté *arménienne-unie*, la communauté *israélite* et la communauté *latine* ou *catholique*.

Chaque communauté est régie, sous la surveillance de la

Porte, par un patriarche qui joint quelquefois, mais non pas nécessairement, l'autorité religieuse à l'autorité civile. Le patriarche est élu par ses coreligionnaires et confirmé par la Porte, qui lui délivre un *berat* ou diplôme d'investiture. Les Juifs de Turquie ont à leur tête un grand rabbin, dont les attributions et les prérogatives sont les mêmes que celles des patriarches des nations chrétiennes.

La communauté grecque (*roum milleti*), composée de tous les sujets ottomans du rite orthodoxe, se partage en deux races ou nationalités distinctes : les Grecs ou *Romaïques*, pour me servir du mot par lequel ils se désignent eux-mêmes, et les Slaves, formés de Serbes, de Bulgares, de Bosniaques, etc. Il importe de ne point perdre de vue cette distinction, si l'on veut éviter une méprise très-fréquente en Orient, où la religion et la nationalité sont sans cesse prises l'une pour l'autre, où même la religion prend la place de la nationalité. Le nom de Grecs ne s'applique pas exclusivement en Turquie aux populations d'origine hellénique ; il sert à désigner indistinctement tous ceux des sujets chrétiens de la Porte, à quelque race qu'ils appartiennent, qui reconnaissent la juridiction civile et religieuse du patriarche de Constantinople.

La race grecque (2 millions) est répandue par tout l'empire, mais d'une manière inégale. Dans la Turquie d'Europe, elle forme environ le onzième de la population totale ; dans l'Asie Mineure et la Syrie, elle atteint à peine à un vingt-cinquième ; dans les îles de l'archipel ottoman, à Mételin, à Chio, à Rhodes, à Candie, elle peut être évaluée, en moyenne, aux trois quarts.

Parmi les peuples de race slave qui sont les sujets immédiats de la Porte, on distingue en premier lieu les Bulgares, dont le nombre est évalué à 3 millions, disséminés sur toute l'étendue de la Turquie d'Europe. Puis viennent les Serbes

de la Bulgarie, de la Bosnie et de l'Herzégovine (1 100 000), du Monténégro (200 000); enfin, les Vlaques ou Zinzares, d'origine latine, de même que les Moldo-Valaques (300 000); ce qui, joint aux 2 millions de Grecs, forme un total de 6 600 000 individus. Or, si l'on retranche de ce total environ 400 000 catholiques (Grecs, Bulgares, Bosniaques, etc.), les 6 200 000 restant représenteront, d'une manière assez exacte, l'effectif de la communauté grecque.

Les Arméniens passèrent en même temps que les Grecs sous la domination ottomane (1453) et subirent les mêmes conditions. Joachim, archevêque arménien de Brusa (Brousse), fut appelé à Constantinople par le Conquérant, qui lui donna l'investiture civile et l'installa avec le même cérémonial qui avait été suivi pour le patriarche des orthodoxes, Gennadius. Depuis cette époque jusqu'en 1830, les Arméniens formèrent une seule communauté, paisiblement occupée de banque et de négoce, et vivant en paix avec les Turcs. En 1828, une violente persécution ayant été suscitée contre les Arméniens catholiques, qui, depuis le XVIIe siècle, formaient une très-petite minorité dans la nation, la séparation fut demandée à la Porte, qui l'accorda deux années après et reconnut le patriarche des Arméniens unis au même titre que le patriarche schismatique. Néanmoins les premiers continuèrent à rester peu nombreux, et, encore aujourd'hui, ils présentent à peine 38 000 âmes sur un total de 2 400 000.

Les Arméniens habitent principalement dans la Turquie d'Asie, du côté de la Perse et de la Russie, contrées où ils comptent un grand nombre de leurs coreligionnaires. Les Arméniens unis sont répartis dans huit diocèses, outre le siége primatial de Constantinople : Brousse, Angora, Trébisonde, Erzeroum, Artin, Alep, Merdin et Amasia-Tokat. Ces trois derniers sont sous la juridiction ecclésiastique du

patriarche de Cilicie, qui réside à Bezoummar, dans le mont Liban, depuis 1741.

Les Juifs de Turquie (*iehoudi milleti*), au nombre d'environ 150 000, sont la plupart originaires de l'Espagne et du Portugal, d'où ils émigrèrent pendant le cours du xve siècle, à la suite des persécutions. On les trouve, en plus ou moins grand nombre, dans toutes les Échelles, et principalement à Constantinople, à Salonique et à Smyrne.

Les Latins, composés des Latins proprement dits, c'est-à-dire des catholiques suivant la liturgie romaine, au nombre d'un demi-million à peu près, des Grecs unis et des Melkites, des Syriens et des Chaldéens unis, des Maronites, forment une communauté d'environ 735 à 750 000 individus, régis spirituellement par leurs patriarches et leurs évêques respectifs et placés sous l'autorité civile d'un délégué (*vekil*) de la Porte, assisté d'un conseil de notables élus par la nation.

Les Francs, c'est-à-dire les Européens domiciliés en Turquie et placés sous la juridiction exclusive de leurs ambassades, sans être soumis aux lois et aux tribunaux du pays, forment, comme il a été dit plus haut, une nouvelle catégorie d'habitants tout à fait distincte des sujets musulmans ou non musulmans de la Porte. Leur nombre est assez difficile à évaluer; néanmoins il ne paraît pas dépasser 150 ou 200 000, dont la presque totalité réside dans les Échelles, notamment à Constantinople, Smyrne, Salonique, Trébisonde, Beyrout, Alep, etc.

III.

L'acte de Gulkhanè n'était, à proprement parler, qu'une déclaration de principes, les uns renouvelés des premiers siècles de l'islamisme, les autres empruntés aux systèmes

politiques des États de l'Occident. Il restait à tirer les conséquences de ces principes, c'est-à-dire à promulguer les lois qui devaient ouvrir à la Turquie une nouvelle voie et la régénérer en la transformant. De cet ensemble de lois nouvelles et de réformes est résultée l'organisation actuelle de la Turquie, qui a reçu le nom de *tanzimat*, mot arabe qui signifie « ordre, organisation. » On y ajoute quelquefois l'épithète de *khaïriè*, « heureuse. »

Le tanzimat n'a fait que pourvoir aux nécessités les plus urgentes ; il laisse donc subsister dans son ensemble bien des lacunes que le gouvernement s'efforce peu à peu de combler ; de plus il rencontre çà et là dans l'application, et par suite de causes indiquées plus haut, des résistances souvent difficiles à surmonter. On ne saurait donc le considérer comme une œuvre définitive, mais comme le commencement d'un système de réformes qui tend sans cesse à s'améliorer et à s'étendre.

Le tanzimat, dans son état actuel, se divise en quatre grandes branches :

1° Le gouvernement ;
2° L'administration et les finances ;
3° La justice et l'instruction publique ;
4° L'armée et la marine.

Gouvernement.

Le gouvernement de la Turquie est une monarchie absolue dans la forme, mais tempérée dans son principe, d'abord par les institutions et par les conditions mêmes de la souveraineté, ensuite par les mœurs qui, là plus que partout ailleurs, modifient et limitent même jusqu'à un certain point l'action du pouvoir.

Le souverain prend le titre d'empereur (*padichah*) des Ot-

tomans. Le titre de sultan, qu'il joint également à son nom, a une signification moins relevée et correspond au mot prince, pris dans toutes les acceptions qui indiquent une existence souveraine plus ou moins rapprochée du trône, une origine impériale ou royale. C'est pourquoi il sert à désigner les enfants aussi bien que les frères et les sœurs du padichah, avec la différence que, pour les mâles, le titre est mis avant le nom : sultan Mahmoud, sultan Sélim ; tandis que, pour les femmes, il vient après : Esma sultan, Validè sultan (la sultane mère).

Grand-Seigneur est une qualification que les Italiens ont mise en vogue au moyen âge (*gran signore*) et qui est tout à fait hors d'usage parmi les Orientaux.

Le sultan est le représentant et le dépositaire de la loi ; seul chargé de son exécution, il peut même la modifier dans certaines parties, pourvu qu'il n'en altère pas le caractère essentiel, fondamental. Ses ordonnances sont appelées *khatti-chérif* (l'écriture illustre) ou *khatti-humaïoun* (l'écriture auguste), ou simplement *khat* (l'écriture par excellence).

Le sultan exerce sa double autorité législative et exécutive par l'intermédiaire de deux personnages éminents, qui sont comme la clef de voûte de l'édifice gouvernemental en Turquie : l'un est le *sadr'-azam* ou grand vizir; l'autre est le *mufti* ou *cheikh-ul-islam*.

Vizir signifie proprement *portefaix*, pour indiquer que celui qui est revêtu de cette charge porte seul le poids des affaires publiques. Le grand vizir est le lieutenant général et le représentant du sultan, dont il garde les sceaux. De là vient que, suivant une ancienne étiquette à laquelle il a été dérogé pour la première fois lors de l'arrivée du prince Napoléon à Constantinople, il ne fait aucune visite et n'accepte aucune invitation. Il préside le conseil privé ; rien n'est pré-

senté à la sanction du sultan que par son canal ; rien n'est décidé *proprio motu* qui ne passe par son intermédiaire pour être exécuté.

Les pouvoirs du grand vizir lui sont conférés en vertu d'un khatti-chérif que le sultan lui adresse lorsqu'il l'élève au vizirat. Ses ordonnances portent le nom de *firmans* ou *fermans*, mot persan qui signifie « ordre, commandement. » Il a sa résidence officielle à la *Porte* ou *Sublime-Porte* (en turc *Pacha Capouci*, la Porte du Pacha), nom sous lequel on désigne ordinairement le gouvernement ottoman.

Le cheikh-ul-islam ou mufti représente le sultan dans l'ordre religieux et dans l'administration de la justice. Son attribution propre est l'interprétation de la loi, attribution considérable là où la loi est tout. Les actes émanés de sa prérogative portent le nom de *fetvas*. Le fetva n'est point, à proprement parler, une ordonnance, mais une formule destinée à légaliser les actes de l'autorité souveraine, par la déclaration qu'ils ne renferment aucune disposition contraire au texte du Coran.

Le cheikh-ul-islam occupe le même rang dans la hiérarchie que le grand vizir, et reçoit comme lui, avec le titre d'Altesse, un traitement fixe de 100 000 piastres (23 000 francs) par mois.

Le grand vizir et le cheikh-ul-islam forment, avec les ministres d'État et quelques hauts dignitaires ayant rang de ministres, le *divan* ou *conseil privé*.

Le divan est composé ordinairement comme il suit.

Le grand vizir, président ;

Le cheikh-ul-islam ;

Le *séraskier*, ministre de la guerre ;

Le *capitan-pacha*, ministre de la marine ;

Le président du conseil d'État ;

Le grand maître de l'artillerie, gouverneur général de toutes les forteresses ;

Le ministre des affaires étrangères (l'ancien *reïs efendi*);

Le ministre des finances;

Le ministre du commerce et des travaux publics (1838);

L'intendant général de l'hôtel des Monnaies;

L'intendant général des vacoufs[1];

Le conseiller (*mustechar*) du grand vizir, remplissant les fonctions de ministre de l'intérieur, dévolues sous l'ancienne administration au *kiaïa bey;*

Le ministre de la police (1846).

A chacun de ces départements, à l'exception des ministères des affaires étrangères et de l'intérieur, de l'intendance des Monnaies et de celle des vacoufs, sont attachés des conseils permanents qui élaborent les questions et préparent les projets d'amélioration. Le premier et le plus important de ces conseils est le conseil d'État et de Justice, ou conseil suprême, institué en 1840, et dont le président est de droit membre du conseil privé.

Administration et finances.

Administration. — La Turquie est divisée, sous le rapport administratif, en 36 *éyalets* ou grands gouvernements, dont 15 en Europe, 18 en Asie et 3 en Afrique.

Ces gouvernements généraux sont subdivisés en 110 départements appelés *livas* ou *sandjaks*, non compris les subdivisions de l'Égypte et celles des autres provinces tributaires.

Les livas se partagent en *cazas* ou districts; les cazas en *nahiyès*, formés de villages et de hameaux.

1. Les vacoufs (*vakf*) sont des biens consacrés aux mosquées ou à des fondations pieuses, et qui forment à peu près le tiers de la propriété territoriale en Turquie.

Voici, d'après la dernière édition de l'*Almanach impérial* (*salnamé*), qui se publie chaque année à Constantinople en langue turque, la nomenclature officielle des gouvernements généraux avec leurs chefs-lieux :

EUROPE.

Gouvernements généraux.	Capitales.
1. Edirnè (Andrinople)	Andrinople.
2. Silistrè (Silistrie)..........	Routschouk.
3. Boghdan (Moldavie)........	Iassi.
4. Effak (Valachie)...........	Bucarest.
5. Vidin....................	Vidin.
6. Nich (Nissa)..............	Nissa.
7. Uskup...................	Uskup.
8. Belighgrad (Belgrade)......	Belgrade (la forteresse).
9. Syrp (Serbie)	Belgrade (la ville).
10. Bosna (Bosnie)............	Bosna-Seraï.
11. Roumili (Roumélie)........	Monastir.
12. Iania (Janina)............	Janina.
13. Selanik (Salonique)........	Salonique.
14. Djizaïr (Archipel).........	Larnaca (île de Rhodes).
15. Kryt (Candie).............	La Canée.

ASIE.

16. Castamouni...............	Castamouni.
17. Khoudavendguiar	Brusa (Brousse).
18. Aïdin....................	Izmir (Smyrne).
19. Caraman.................	Koniah (Iconium).
20. Adana...................	Adana.
21. Bozouq	Bozouq.
22. Sivas....................	Sivas.
23. Tharabezoun (Trébisonde) ..	Trébisonde.

Gouvernements généraux.	Capitales.
24. Erzeroum................	Erzeroum.
25. Kurdistan................	Van.
26. Kharberout..............	Kharberout.
27. Haleb (Alep)..............	Alep.
28. Saïda....................	Beyrout.
29. Cham (Damas)............	Damas.
30. Mossul (Mossoul)..........	Mossoul.
31. Bagdad...................	Bagdad.
32. Habech (Abyssinie).... ...	Djidda.
33. Haremi-Nebevi[1] (Médine)....	Médine.

AFRIQUE.

34. Misr (Égypte).............	Le Caire.
35. Tharaboulouci Gharb (Tripoli d'Afrique)..............	Tripoli.
36. Tunis....................	Tunis.

Les gouverneurs généraux placés à la tête des éyalets peuvent être assimilés à nos préfets quant à la nature de leurs fonctions et à l'étendue de leur pouvoir. Ce rapprochement admis, les *caïmacams* (lieutenants), qui résident dans les subdivisions, seront alors nos sous-préfets.

Les cazas sont administrés par des *mudirs*, assistés d'un conseil de notables; les *nahiyès* par des *mouktars* ou *kodja bachis*, élus par les habitants et faisant en même temps l'office de maires et celui de percepteurs.

Finances. — L'organisation financière est la même que l'organisation administrative. Dans chaque gouvernement général on trouve un *defterdar* (receveur et payeur général);

1. Littéralement, le sanctuaire du Prophète ou le lieu de son tombeau.

dans chaque subdivision un *mal-mudiri* (payeur et receveur particulier). Les mudirs, dans les districts, dirigent en même temps la partie administrative et la partie financière.

Pour ce qui est des revenus ordinaires de l'empire ottoman, ils varient depuis quelques années de 150 à 172 millions de francs. Ses recettes et ses dépenses s'établissent ainsi qu'il suit :

RECETTES.

Dîmes	50 600 000 fr.
Impôt foncier	46 000 000
Kharadj (capitation)	9 200 000
Douanes	19 760 000
Impôts indirects	34 000 000
Tribut de l'Égypte	6 900 000
— de la Valachie	460 000
— de la Moldavie	230 000
— de la Serbie	460 000
TOTAL	167 610 000 fr.

DÉPENSES.

Liste civile du sultan	17 250 000 fr.
— des sœurs du sultan	1 932 000
Employés	44 850 000
Armée	69 000 000
Marine	8 625 000
Affaires étrangères	2 300 000
Routes et pavage	2 300 000
Vacoufs et rentes	12 995 000
TOTAL	159 252 000 fr.

Justice et instruction publique.

Justice. — La hiérarchie judiciaire, au sommet de laquelle est placé le cheikh-ul-islam, comprend :

1° Une haute cour d'appel et de cassation (*arz-odaci*), formant deux présidences ou chambres (*soudours*), celle de Roumélie et celle d'Anatolie, qui jugent en dernier ressort. A la tête de la première est le *cazi-asker*[1] de Roumélie, assisté de dix grands juges honoraires ou assesseurs, qui occupent la présidence à tour de rôle pendant une année; à la tête de la seconde est le cazi-asker d'Anatolie, dont le tribunal, composé également de dix assesseurs, est le second de l'empire. Les deux cazi-askers sont les chefs de la magistrature, l'un en Turquie, l'autre en Asie, et nomment, sous la sanction du cheikh-ul-islam, à tous les offices vacants dans leurs départements respectifs.

2° Vingt-cinq *mevleviets*[2] ou grands ressorts judiciaires, correspondant à nos cours d'appel, à la tête desquels sont placés des *mollas* (grands juges) partagés en cinq classes.

La première est formée du molla de Stamboul, *Istambol efendissi* ou *cadissi*.

La deuxième comprend les mollas des deux villes saintes de la Mecque et de Médine.

La troisième comprend les mollas dits *des quatre villes*, Andrinople, Brousse, Damas et le Caire.

La quatrième classe comprend les mollas appelés *makredi*, c'est-à-dire *aspirants*, parce qu'ils peuvent prétendre aux hautes dignités de la loi : ce sont les mollas de Galata

1. Littéralement, *juge de l'armée :* dignité établie l'an 1362 par le sultan Mourad Ier.

2. Non compris les provinces tributaires de l'Europe.

et d'Eyoub (faubourgs de Constantinople), de Smyrne, de Yéni-Chéher, de Salonique et d'Alep.

La cinquième classe est formée des mollas appelés *devriiè*, c'est-à-dire qui n'ont pas droit à l'avancement : ce sont ceux de Philippopoli, de Sofia, Bosna, Marach, Castamouni, Van, Trébisonde, Kharberout, Aïntab, Mossoul, Beyrout, et Tripoli d'Afrique.

3° Cent vingt-six *cadiliks* (offices de cadi) ou tribunaux ordinaires siégeant ordinairement au chef-lieu du sandjak;

4° Des tribunaux inférieurs, dirigés par des *naïbs* (substituts) qui font l'office de juges de paix dans les districts et dans les communes.

Les offices de judicature sont annuels. Chaque magistrat, l'année de son exercice écoulée, reprend son rang dans la classe à laquelle il appartient, jusqu'à ce qu'il soit pourvu d'un nouvel office, d'après son tour d'inscription sur le tableau.

Chaque tribunal de l'empire possédait, il y a quelques années encore, un apanage plus ou moins considérable. On prélevait sur le revenu du district une somme qui constituait la dotation du cadi. Un même uléma possédait quelquefois plusieurs de ces apanages. Comme de raison, il ne résidait pas et déléguait un remplaçant pour administrer la justice. Le cumul de ces sortes de prébendes n'existe plus, le gouvernement ayant décidé d'assigner aux juges un traitement fixe sur le budget et de s'attribuer la part des impositions locales qui leur revenait.

Instruction publique. — L'instruction publique est dirigée par un conseil supérieur placé sous la surveillance du président du conseil d'État et du ministre des affaires étrangères. L'enseignement, d'après la nouvelle organisation de 1845, se divise, comme chez nous, en trois branches :

1° L'enseignement élémentaire, donné par les *mektébs*, gratuit et obligatoire.

2° L'enseignement secondaire, dont l'organisation ne date que de l'année 1850, donné par des écoles préparatoires à l'instar de nos lycées, dites *mektebi ruchdiè* (écoles de l'adolescence).

3° L'enseignement supérieur, qui comprend les *médressés*, sortes de hautes écoles annexées aux mosquées, et les écoles spéciales introduites depuis la réforme.

Ces dernières sont au nombre de dix à Constantinople, savoir :

Les deux écoles de la mosquée d'Ahmed et de la mosquée de Sélim, pour les jeunes gens qui se destinent aux services civils ;

Le collége fondé par feu la sultane mère en 1850 ;

L'école normale ;

L'école impériale de médecine à Galata-Séraï, fondée par le sultan Mahmoud ;

L'école impériale militaire, sous la dépendance du ministère de la guerre ;

L'école impériale du génie et de l'artillerie, sous la dépendance du grand maître de l'artillerie ;

L'école impériale de la marine, sous la dépendance du capitan-pacha ;

L'école impériale d'agriculture, à San-Stefano ;

L'école vétérinaire.

Si l'on en excepte les nouvelles écoles et les écoles spéciales, à l'entretien desquelles l'État pourvoit directement, on peut dire que l'instruction publique en Turquie est défrayée par les revenus particuliers affectés aux écoles des divers degrés, par les aumônes des particuliers et par les subventions provenant de l'administration des vacoufs. L'État ne contribue en rien aux frais de cet enseignement et n'a rien à y voir.

C'est de l'instruction publique et de l'application de la loi

purement musulmane qu'il s'agit ici. Les écoles des sujets non musulmans de la Porte ne reçoivent rien de l'État et sont dans une complète indépendance. Il en est de même de leurs tribunaux particuliers, qui ne relèvent que des patriarches pour les chrétiens, et du *khakham-bachi* (grand rabbin) pour les israélites.

Des tribunaux de commerce où les Européens sont représentés, et où l'on juge d'après la loi et la procédure françaises, sont depuis longtemps en exercice à Constantinople, et s'étendent peu à peu à tout l'empire. De nouveaux tribunaux, offrant aux raïas et aux Européens les mêmes garanties qui leur ont été données dans les tribunaux de commerce, viennent d'être institués pour juger les délits et les crimes, et fonctionnent déjà à Constantinople, au Caire, à Andrinople, à Smyrne, etc.

Armée et marine.

Armée. — L'armée forme deux départements séparés, et comprend la totalité des emplois désignés sous le nom de *seïfiiè*, ou emplois du sabre.

A la tête de la hiérarchie militaire se placent le séraskier, qui a sous ses ordres tout le personnel des troupes de terre, moins les corps spéciaux, et le grand maître de l'artillerie, qui joint au commandement des corps spéciaux la direction des forteresses, du matériel de l'armée et de la plupart des établissements militaires. L'un et l'autre sont assistés d'un conseil supérieur siégeant au séraskiérat et à l'arsenal de Topkhanè.

L'armée, recrutée uniquement parmi les sujets musulmans, comprend deux services : l'armée active (*nizam*) et la réserve (*redif*).

L'armée active, sur le pied de paix, se compose de six corps d'armée ou camps (*ordou*); chaque ordou forme deux



divisions de trois brigades chacune, réparties dans dix cantonnements ou lieux de garnison. La garde impériale, par exception, n'en a que cinq.

Chaque brigade est commandée par un général de brigade (*liva*); chaque division par un général de division (*ferik*); l'ordou entier est sous les ordres d'un feld-maréchal (*muchir*).

Voici les noms des six ordous avec l'indication de leur quartier général (*merkez*) :

De la garde impériale, quartier général à Scutari;
De Constantinople, — Constantinople;
De Roumélie, — Monastir;
D'Anatolie, — Kharberout;
D'Arabie, — Damas;
D'Irak, — Bagdad.

Chaque ordou est composé de 11 régiments, dont 6 d'infanterie, 4 de cavalerie et 1 d'artillerie, présentant un effectif de 20 880 hommes, ce qui donne pour les six ordous un total de 125 880 hommes, auquel il convient d'ajouter les corps détachés de Candie, de Tripoli et de Tunis (16 000 hommes), et les corps spéciaux placés sous le commandement du grand maître de l'artillerie (6800 hommes).

L'effectif de l'armée régulière active se trouve ainsi porté à près de 150 000 hommes, décomposés comme il suit :

		Régiments.	Effectif.
Ordous.	Infanterie	36	100 800
	Cavalerie...........	24	17 280
	Artillerie...........	6	7 800
Corps spéciaux.	Artill. des forteresses.	4	5 200
	Génie.	2	1 600
	A reporter.....	72	132 680

		Régiments.	Effectif.
	Report	72	132 680
Corps détachés	en Candie	4	8 000
	à Tripoli	2	4 000
	à Tunis	2	4 000
		80	148 680

Le rédif est comme une deuxième armée, organisée sur le modèle du nizam, et présentant, dans les diverses armes, un nombre de régiments égal à celui des ordous, ce qui porte le chiffre réel de l'armée, sur le pied de paix, à 275 000 hommes environ.

En temps de guerre, ce chiffre atteint aisément 400 000 hommes par l'adjonction des contingents auxiliaires fournis, soit par les provinces tributaires, soit par certaines portions du territoire immédiat de l'empire, telles que la Bosnie et la haute Albanie, non encore soumises à la loi de recrutement, et par celle des troupes irrégulières (*bachi-bozouqs*), formées exclusivement de volontaires musulmans, de la gendarmerie et du corps des Cosaques impériaux.

Marine. — Le département de la marine est confié au capitan-pacha, ayant sa résidence officielle à Tersanè, et assisté du conseil de l'amirauté (*medjlici bahriiè*).

L'état-major général comprend 5 amiraux (*feriki bahriiè*), 3 vice-amiraux (*bahriiè livaci*) et 7 contre-amiraux (*bahriiè mir-alaï*), assimilés pour le grade, les premiers aux généraux de division, les seconds aux généraux de brigade, et les derniers aux colonels de l'armée de terre.

L'effectif de la flotte se composait, avant le désastre de Sinope, de :

2 vaisseaux	à 3 rangs, de	130	et de	120	canons.
4 —	2 rangs, de	90	à	74	—
10 frégates	....	60	à	40	—

6 corvettes............	de 26	à	22	canons.
14 bricks..............	20	à	12	—
16 cutters, schooners, etc.	12	à	4	—
6 frégates à vapeur, de..	800	à	450	chevaux.

12 corvettes et bâtiments inférieurs.

En tout, 70 bâtiments.

Les équipages au complet forment un total de 32 000 matelots, plus un régiment d'infanterie de marine de 4000 hommes, sous le commandement supérieur d'un général de brigade.

Commerce.

Le commerce intérieur de la Turquie peut être envisagé sous deux rapports : 1° Échanges des Échelles [1] et des places commerçantes de la Turquie entre elles; 2° Échanges de la Turquie avec ses provinces tributaires.

Sur le premier point, le manque de documents officiels rend à peu près impossible une évaluation quelconque. Quant aux échanges de la Turquie avec ses provinces tributaires, elles peuvent être calculées approximativement entre 60 et 65 millions, qui se partagent ainsi entre les quatre provinces :

	Importation.	Exportation.	Totaux.
Égypte.....	21 000 000 fr.	18 000 000 fr.	39 000 000 fr.
Valachie....	8 750 000	5 750 000	14 500 000
Moldavie....	4 400 000	1 875 000	6 275 000
Serbie......	1 750 000	500 000	2 250 000
	35 900 000	26 125 000	62 025 000

1. On comprend, d'après un usage ancien, sous le nom d'*Échelles du Levant* (en turc, *iskèlè*) toutes les places maritimes de l'Afrique septentrionale, de l'Egypte, de la Syrie, de l'Asie Mineure, de la Turquie d'Europe et de la Grèce.

Ces divers échanges s'effectuent, d'une part : au moyen des caravanes, qui établissent une communication régulière et périodique entre les Échelles et les grandes villes de l'intérieur, soit de la Turquie, soit des contrées voisines de l'Asie et de l'Afrique; de l'autre, au moyen de la navigation à voile et à vapeur. Cette navigation est dite *navigation de caravane*, par opposition à la *grande navigation*, qui a pour objet les échanges avec les États et les ports européens. On estime de 25 000 à 30 000 (environ 3 millions et demi de tonneaux) le nombre des navires, sous pavillon ottoman, égyptien, valaque, moldave, samien, de Jérusalem, affectés à ce service dans les ports de Constantinople, Smyrne, Beyrout, Salonique, Trébisonde, Varna, Candie, Alexandrette et Basra (golfe Persique).

Le commerce extérieur de la Turquie était évalué en 1852 à 450 millions (importation et exportation réunies) répartis comme il suit, d'après les principaux pays de provenance et de destination :

	Importation.	Exportation.	Totaux.
Grande-Bretagne et dépendances....	58 000 000 fr.	30 000 000 fr.	88 000 000 fr.
Idem (transit avec la Perse)......	50 000 000	50 000 000	100 000 000
France...........	25 000 000	53 000 000	78 000 000
Autriche.........	26 000 000	42 000 000	68 000 000
Russie............	22 000 000	47 000 000	69 000 000
Hollande..........	6 000 000	2 000 000	8 000 000
Belgique..........	1 000 000	460 000	1 460 000
Sardaigne.........	800 000	2 300 000	3 100 000
Grèce............	400 000	4 000 000	4 400 000
Perse (commerce direct).............	25 000 000	1 500 000	26 480 000
Suisse, États-Unis, etc..............	21 000 000	14 000 000	46 000 000
	225 200 000 fr.	216 260 000 fr.	451 460 000 fr.

Le tableau rapide que nous venons d'esquisser marque seulement les premiers pas de la Turquie dans la voie des réformes ; le temps et l'appui durable de la France et de l'Angleterre compléteront l'œuvre de Mahmoud et d'Abdul-Medjid.

La Providence, d'ailleurs, réservait à celui-ci un autre auxiliaire qui avait fait défaut à Mahmoud, le succès. L'expérience de cette dernière année a donné gain de cause à la réforme. La Turquie a montré qu'elle n'était plus ce qu'on l'avait vue en 1828, au lendemain de la destruction des janissaires. Et cependant, déjà à cette époque, les résultats de la première campagne inspiraient au cabinet russe de sérieuses réflexions. J'ai cité ailleurs les curieux aveux consignés dans une dépêche du comte Pozzo di Borgo à M. de Nesselrode, datée du mois de novembre de cette même année 1828 : « Lorsque le cabinet impérial examina la question de savoir si le moment était arrivé de prendre les armes contre la Porte, il aurait pu exister des doutes, relativement à l'urgence de cette mesure, aux yeux de ceux qui n'avaient pas assez médité sur les effets des réformes sanglantes que le chef ottoman venait d'exécuter avec une force terrible.... Maintenant, l'expérience que nous venons de faire doit réunir toutes les opinions en faveur du parti qui a été adopté. L'empereur a mis le système turc à l'épreuve, et Sa Majesté l'a trouvé dans un commencement d'organisation physique et morale qu'il n'avait pas eue jusqu'à présent. Si le sultan a pu nous opposer une résistance plus vive et plus régulière, tandis qu'il avait à peine réuni les éléments de son nouveau plan de réformes et d'améliorations, combien l'aurions-nous trouvé plus formidable dans le cas où il aurait eu le temps de lui donner plus de solidité ! »

La même chose était arrivée quarante ans auparavant dans la guerre de 1787, qui suivit le fameux voyage de Cri-

mée. Les *pauvres diables de Turcs*, comme on disait dans les entretiens de Catherine et de Joseph II, se défendirent avec une opiniâtreté qui mit à mal plus d'une fois leurs agresseurs[1]. En 1854, le *malade* de l'empereur Nicolas a prouvé qu'il lui restait encore assez de vigueur pour lutter seul contre le géant du Nord et le forcer à reculer.

1. « Pouvait-on croire que cet empire musulman délabré eût pu mettre l'empire russe dans le plus triste état ? »
(*Lettre du prince de Ligne*, datée du camp devant Ockzakow, juin 1787.)

LA TURQUIE ACTUELLE.

CHAPITRE PREMIER.

GUELIBOLI BOGHAZI.

(LES DARDANELLES.)

La Grèce et l'Archipel. — Influence des souvenirs classiques. — Le captan Spiraki. — Ténédos. — La Troade. — Entrée des Dardanelles. — Traité des détroits. — Châteaux d'Europe et d'Asie. — Lord Redcliffe aux Dardanelles. — Sestos et Abydos. —La tradition justifiée par la poésie. — Les grues.—Gallipoli. — Coup d'œil rétrospectif. — Première descente des Ottomans en Europe. — La mer Blanche des Turcs.—Vue générale de la Propontide et de ses bords.

Lorsque je franchis pour la première fois les Dardanelles, plus jeune de sept ou huit années, la lutte terrible engagée maintenant à cette extrémité de l'Europe était encore dans les futurs contingents. Et, m'eût-il été donné à ce moment de voir dans l'avenir, je doute, étranger comme je l'étais aux questions politiques, que cette perspective, si émouvante qu'elle fût, eût pu me

tirer de l'extase où j'étais plongé depuis trois jours. Depuis trois jours, en effet, je naviguais en pleine mythologie, au cœur de l'histoire et de la fable antiques. Mon oreille n'était frappée que de noms magiques : Salamine, Égine, Athènes, Sunium, Délos, Chio, Lesbos ; mots sonores marqués par la poésie d'une empreinte indélébile. La plupart des îles de l'Archipel, celles-là surtout qui avoisinent le littoral ottoman et qui sont restées sous la domination de la Porte, ont trois noms : le nom ancien, qui est le terme poétique; le nom moderne, qui est le terme géographique; le nom turc, qui est le terme officiel. Mais, en dépit des cartes et des protocoles, c'est le nom ancien qui a prévalu. La poésie l'a emporté sur la science et sur la politique. Qu'est-ce que Midilli ou Mételin, Kryt ou Candie, Tchoqa-Adaci ou Cérigo? Nommez-moi Lesbos, la Crète, Cythère.

Nous avions pris à Malte, suivant l'usage, un pilote de l'Archipel pour nous guider à travers la multitude d'îlots et d'écueils qui hérissent cette mer depuis le cap Matapan jusqu'à l'entrée des Dardanelles. Quel voyageur ne se rappelle le captan Spiraki, avec sa longue et maigre taille, ses joues creuses, sa moustache blanche? Captan (capitaine) était le titre dont le saluaient les matelots et les officiers du bord ; Spiraki (Spiridion) était le nom qu'il avait pris de son patron, un saint évêque de

l'île de Crète, dont on m'a montré plus tard un bras, précieusement enchâssé, dans la cathédrale de Corfou. Il fallait le voir, pendant le gros temps ou à l'entrée d'une passe dangereuse, debout à la barre, derrière le timonier, auquel il jetait de temps à autre quelques paroles brèves et saccadées. Ses pieds étaient comme scellés dans le plancher; pas un muscle de son visage ne bougeait; ses yeux seuls, tantôt fixés sur le cap, tantôt se portant de tribord à bâbord, se mouvaient avec une vivacité singulière. Il ne dormait jamais et il fumait toujours. Par tous les temps, à toutes les heures du jour, on le trouvait sur le pont, sa pipe à la bouche : et notez que de Malte à Constantinople il n'y a pas moins de six jours de traversée. Je me faisais nommer par lui tous les lieux près desquels nous passions. Il connaissait les moindres recoins de ce labyrinthe, plus inextricable que « l'aveugle demeure du Minotaure, » et mêlait involontairement à la description des lieux le souvenir des impressions et des aventures de sa jeunesse. Il avait été l'un des héros de la guerre de l'Indépendance, et je le soupçonnais d'avoir été quelque peu pirate dans le bon temps. Tous ses récits me trouvaient attentif; néanmoins il s'étonnait de me voir plus familier avec les noms et les exploits des anciens Grecs qu'avec ceux des modernes Hellènes. Je prenais Odysseus pour Ulysse, et lui répondais

Miltiade et Marathon quand il me parlait Canaris et Missolonghi. Ainsi nous fait l'éducation du collége. Nous connaissons mieux Rome et la Grèce que notre propre pays; nous ignorons les événements qui nous touchent de plus près, ceux auxquels ont été mêlés nos pères, et nous savons par cœur toutes les histoires, toutes les fables de l'antiquité. Comment nier l'influence de ces souvenirs classiques? Ils ont entraîné même les cabinets, et ce sont eux qui ont fait *the untoward battle of Navarino.*

Il est vrai aussi que ce sol, ce ciel, cette mer, sont privilégiés. Ce qui ne dit rien à la mémoire parle aux sens et à l'imagination. Quelquefois, après avoir doublé un promontoire célèbre dans l'histoire, notre navire venait à côtoyer une petite île sans nom, sans habitants, oubliée des géographes sur leurs cartes, bordée d'une multitude de criques qui découpaient le rivage comme une dentelle. Au centre, une chaîne de montagnes boisées traversait l'île dans sa longueur, et donnait naissance à de petits cours d'eau qui allaient se perdre sur la plage entre deux rochers : et bien souvent, tandis que la brise du soir nous apportait les émanations des citronniers et des lentisques, je me surpris à souhaiter de passer ma vie dans cette solitude, au milieu des miens, comme un patriarche des anciens jours.

Nous avions passé devant la baie de Bésika, après avoir rangé la côte de la Troade, entre le continent et Ténédos. A notre droite s'étendait la plaine de Troie, bornée à l'horizon par les sommets de l'Ida. A notre gauche, derrière les hauteurs qui couronnent le milieu de l'île, le soleil se couchait dans la baie mal défendue contre les vents d'ouest :

..... Statio malefida carinis.

En me montrant au retour l'étroitesse de cette baie qui abrita la flotte tout entière du roi des rois : « Convenez, me dit en riant notre commandant, que les anciens ont beaucoup trop vanté leurs coquilles. Ah! les poëtes sont de grands menteurs. »

Les poëtes sont de grands menteurs : mais le poëte, ici, quel est-il? Est-ce Homère et Virgile, qui ont si bien décrit ces lieux, que nous les retrouvons après trois mille ans tels qu'ils nous les ont dépeints, ou le temps et l'imagination populaire qui outrent les proportions des objets? Il est impossible de voyager en Grèce et en Orient sans être frappé, pour ainsi dire à chaque pas, de l'exactitude avec laquelle les anciens poëtes, Homère surtout, ont dépeint les lieux dont ils parlent. Le meilleur commentateur d'Homère, c'est la Grèce telle qu'elle nous apparaît encore aujourd'hui. Refaites le voyage d'Ulysse, le poëme d'Ho-

mère à la main, et, à la vue de ces rivages recourbés, de ces promontoires qui projettent leur ombre sur les flots, de ces monts aux reflets changeants, vous serez étonné de saisir tout à coup le sens ou la portée de certaines épithètes, qui vous auront paru jusque-là ou oiseuses ou obscures.

Deux heures environ après avoir quitté Ténédos, on double l'ancien cap Sigée [1], où César chercha en vain les traces du tombeau d'Achille. « Puis l'Hellespont prend son essor; la mer presse la terre, battant de son flot tourbillonnant la barrière qui l'arrête, et arrachant l'Europe de l'Asie [2]. » De l'entrée du canal à l'autre extrémité la distance est de quinze lieues. La largeur varie de trois quarts de lieue à une lieue et demie. Aux Dardanelles, elle n'atteint pas plus de neuf cents à mille toises. C'est l'endroit du plus grand rétrécissement.

Deux châteaux, construits sous le règne de Mahomet IV par le grand-vizir Méhemmed-Kupruli [3], et que l'art moderne a fortifiés depuis le baron de Tott, placés en regard l'un de l'autre comme deux sentinelles, défendent l'entrée du canal. Le premier, situé sur la côte d'Europe, à l'extrémité d'un promontoire où la tradition place

1. Aujourd'hui cap des Janissaires.
2. Pline.
3. 1658.

le tombeau d'Hécube, est appelé par les Turcs « le Cadenas de la mer[1]. » Plus loin, se trouve le vieux château dont la fondation remonte à Mahomet II. En face, sur l'autre rive, à l'embouchure d'une petite rivière (l'ancien Rhodius) qui descend des chaînes de l'Ida, s'élève le château d'Asie, au pied duquel s'étend la ville moderne des Dardanelles[2].

Arrivés de très-bonne heure en vue des Dardanelles, nous dûmes ralentir notre marche, par respect pour les règlements qui interdisent l'entrée du détroit aux bâtiments de commerce, passé le coucher du soleil. Quant aux navires sous pavillon de guerre, on sait que, suivant la teneur des traités, ils ne peuvent franchir les détroits en aucun temps et sous aucun prétexte. Cette disposition, abolie en fait par l'état de guerre actuel, subsiste encore en principe. Il n'est fait d'exception que pour les bâtiments légers employés, selon l'usage, au service de la correspondance des représentants des puissances amies à Constantinople. Encore ces bâtiments doivent-ils être porteurs d'un firman qu'ils sont tenus d'exhiber à leur passage aux Dardanelles, soit à l'aller, soit au retour. Il y a

1. *Kelid ul bahr.*

2. En turc, *Tchanaq Kalè*, « la forteresse des Poteries, » à cause de la poterie grossière qui se fabrique de temps immémorial aux Dardanelles, et dont la plus grande partie s'expédie à Constantinople.

quelques années, sir Stratford Canning, aujourd'hui lord Redcliffe, revenant d'une excursion dans l'Archipel, se trouvait en vue des châteaux, lorsque, par une de ces boutades auxquelles Son Excellence est sujette, il fit hisser le grand pavillon d'Angleterre, et annonça l'intention de passer outre. Un coup de canon tiré à poudre du château d'Asie rappela la corvette à l'observation des règlements. La corvette força de vapeur. Un second coup de canon logea un boulet dans un des tambours. Cette fois, Son Excellence trouva que la plaisanterie avait duré assez longtemps ; au commandement de *Stop!* la corvette s'arrêta; et, tandis qu'un officier du bord remplissait à terre les formalités d'usage, l'ambassadeur, en grand uniforme, allait faire une visite de courtoisie au pacha des Dardanelles, qu'il complimenta sur la justesse du tir de ses artilleurs.

Ce pacha est sous la dépendance immédiate du grand-maître de l'artillerie., commandant en chef des détroits et de toutes les forteresses de l'empire. Les consuls et vice-consuls étrangers ont aussi leur résidence aux Dardanelles. Depuis que Constantinople est devenu le centre du commerce du Levant (c'était jadis Smyrne), le nombre de ces agents s'est beaucoup accru, et la plupart des États qui entretiennent des relations avec la Turquie, l'Angleterre, la France, l'Autriche, la

Russie, la Grèce, la Sardaigne, les Deux-Siciles, la Belgique, sont représentés aujourd'hui aux Dardanelles.

Un peu plus loin, à l'endroit où la côte d'Asie projette vers l'Europe la pointe de Nagara, le canal se resserre de nouveau. Cet endroit est doublement célèbre dans l'histoire et dans la légende. Là Xerxès construisit le pont de bateaux par où ses troupes passèrent d'Asie en Europe; là périt Léandre englouti par ces flots qui l'avaient porté tant de fois dans les bras de son amante.

> Léandre, conduit par l'amour,
> En nageant disait aux orages :
> « Laissez-moi gagner les rivages,
> « Ne me noyez qu'à mon retour. »

La largeur de l'Hellespont entre Abydos et Sestos n'était que de sept stades, au dire de Pline; mais la force du courant triple et quadruple la distance. Aussi l'érudition moderne révoqua-t-elle en doute l'authenticité de la légende, jusqu'à ce qu'en 1811, le 20 juin, jour mémorable dans la vie du grand poëte, lord Byron, ayant traversé le détroit à la nage, en présence de nombreux témoins, à l'endroit même où Léandre avait péri, donnât raison aux anciens.

La beauté des rives des Dardanelles n'est point à comparer à celle des rives du Bosphore. Celle d'Eu-

rope est en général aride et peu cultivée. Du côté de l'Asie apparaissent de distance en distance des villages groupés d'une manière pittoresque et entourés de riches vignobles, des collines boisées flanquées de nombreux troupeaux de chèvres, des vallées arrosées par de frais ruisseaux. Les bords de ces ruisseaux sont peuplés de grues qui paissent le gazon par troupes, tandis que quelques-unes, perchées en sentinelles sur le faîte de maisons et des minarets, frappent l'air par intervalles d'un bruit sec et monotone semblable au choc des castagnettes. Les grues sont les oiseaux sacrés de l'Orient. Leurs migrations lointaines, leurs mystérieux appels, le triangle fantastique qu'elles décrivent dans leur vol, éveillent je ne sais quoi de superstitieux dans l'esprit des peuples. Souvent, lorsque vous parcourez à cheval les steppes de la Moldo-Valachie, vous voyez tout à coup une ombre mobile se dessiner sur le vert assombri de la plaine. Ce sont leurs caravanes aériennes qui passent au-dessus de votre tête ; elles se dirigent d'un vol rapide vers le midi, tandis que, voyageur comme elles, vous courez vers le nord de toute la vitesse de votre cheval et vous vous croisez ainsi avec elles, mais à des distances incommensurables.

Cette côte est aussi la plus riche en souvenirs historiques. A quelques milles au-dessus des Dardanelles se trouvent les ruines de Lampsaque, ou

plutôt l'emplacement que la tradition assigne à ces ruines; car rien dans le bourg moderne de Lampsaki n'indique la trace de l'ancienne cité adonnée au culte de Vénus Mérétrix.

Non loin de là apparaît le joli village de Tchardaq, avec son donjon[1] bâti à l'extrémité d'un promontoire et servant de fanal pour indiquer l'entrée du détroit aux navires venant de la Propontide ; puis, sur la rive opposée, Gallipoli, l'ancienne Callipolis : et presque aussitôt l'on débouche dans la mer de Marmara.

Gallipoli joue un rôle important dans l'histoire militaire des Ottomans. C'est par là qu'ils firent leur première apparition en Europe, et la prise de cette place marqua la première étape de cette marche triomphante qui devait les porter, en moins d'un siècle, des rives de l'Hellespont jusque sous les murs de Vienne.

Ici nous trouvons, comme au berceau de tous les peuples, la légende mêlée à l'histoire.

C'était en 1357. Moins d'un siècle s'était écoulé depuis l'arrivée des Ottomans dans l'Asie Mineure, et déjà ils avaient poussé leurs conquêtes jusqu'à la mer. Le successeur d'Othman, Orkhan, régnait à Brousse. L'aîné de ses fils, Suleïman, gouvernait au nom de son père l'ancienne Mysie, dont faisait

1. *Tchardaq*, en turc, signifie donjon.

partie la presqu'île de Cyzique[1]. Cyzique, située au point où la péninsule se joint au continent, était la capitale de cette province : cité jadis florissante, elle ne conservait plus de son ancienne splendeur que les ruines du temple d'Adrien, le plus vaste et le plus magnifique des temples du paganisme. L'aspect de ces ruines augustes remplit l'âme de Suleïman d'admiration. Les colonnes brisées, les marbres épars sur le gazon, lui rappelaient les débris du palais de la reine de Saba, Balkis, élevé par les ordres de Salomon, et les restes de Persépolis et de Palmyre. Un jour qu'assis au bord du rivage il regardait, à la clarté de la lune, les portiques et les péristyles se reflétant dans les flots et les nuages courant sur la surface de la mer, il crut voir ces palais et ces temples en ruines sortir de l'abîme, et une flotte naviguer sous les eaux. Autour de lui s'élevaient des voix mystérieuses dont le bruit se mêlait au murmure des vagues, tandis que la lune, qui brillait en ce moment à l'Orient, semblait joindre, par un ruban argenté, l'Asie à l'Europe. C'était elle qui, sortant autrefois du sein d'Edébali[2] était venue se cacher dans celui d'Osman. Suleïman, enflammé par le

1. Aujourd'hui presqu'île de Kapoutaghi.

2. Le cheikh Edébali était père de la belle Malkhatoun, épouse d'Osman. Voyez, touchant cette légende, le Ier volume de Hammer.

souvenir de la vision fantastique qui avait présagé l'empire du monde aux enfants de sa race, résolut de transporter la puissance ottomane au delà du détroit, et de réaliser ainsi le songe de son aïeul.

Il s'ouvrit de son dessein à quatre de ses compagnons. Deux d'entre eux se rendirent dans la même nuit à Gouroudjouk, où ils montèrent dans une barque pour faire une reconnaissance aux environs de Tzympe, forteresse située à une lieue et demie de Gallipoli, sur la rive opposée. Un Grec qu'ils firent prisonnier les instruisit de l'état de dénûment du château et de la ville, et s'offrit à les conduire. Suleïman manquait de vaisseaux. En moins de douze heures, il a fait construire deux radeaux au moyen d'arbres réunis par des lanières de peaux de bœuf, et la nuit suivante il se lance sur ce frêle esquif avec trente-neuf de ses plus intrépides guerriers. La forteresse, prise par escalade, reçut une garnison de trois mille Ottomans. A quelques semaines de là, un tremblement de terre leur livra Gallipoli, qui devint le point de départ de leurs excursions en Europe.

Gallipoli, ancienne résidence du capitan pacha, est la dernière relâche des bateaux à vapeur à destination de Constantinople. La distance entre ces deux villes est de trente-trois lieues marines, et on la franchit en douze heures (chiffre réglementaire).

C'est ici, à proprement parler, que commence la Turquie. Les îles de l'Archipel sont aux trois quarts grecques; Smyrne est plus qu'à demi européenne: aussi les Turcs ne l'appellent-ils jamais que *Ghiaouri Izmir* (Smyrne l'infidèle). Gallipoli, au contraire, a tout l'aspect d'une ville turque : rues sales et tortueuses, population rare et bigarrée, chiens affamés errant par bandes, moins de fez que de turbans, moins de chapeaux que de fez.

L'ancienne Propontide est appelée par les Turcs *Ak Denyz* (mer Blanche), par opposition à la mer Noire (*Kara Denyz*). Resserrée sur ses côtés entre la Thrace et la Bithynie, fermée à ses deux issues par les Dardanelles et le Bosphore, elle formait avant la guerre actuelle comme un lac d'une vaste étendue, dont le czar tenait en réalité les clefs.

Une série de bourgs, qui étaient jadis des cités florissantes, borde le rivage de la Propontide, de Gallipoli à Constantinople. C'est d'abord Rodosto (l'ancienne Périnthe), Eregli (Héraclée), siége d'un archevêché grec, Silivria (Selymbria), puis Buïuk et Kutchuk-Tchekmedjè (Ponte-Grande et Ponte-Piccolo), qui forment avec Derkos et Tchataldjè le liva « des quatre villes, » dépendant du pachalik d'Andrinople.

Du côté de l'Asie, le littoral proprement dit ne compte que deux ports, voisins l'un de l'autre: Guemlik (l'ancienne Kios), et Moudania, qu'un ba-

teau à vapeur hebdomadaire met en communication avec Constantinople. Mais, à quelques milles dans l'intérieur, trois villes portent des noms fameux dans l'histoire : Nicée (*Isnik*), célèbre par son concile ; Nicomédie (*Ismid*), où Dioclétien avait établi le siége de l'empire avant que Constantin le transportât à Byzance ; enfin Brousse (*Brusa*), première capitale des sultans.

Faisons halte un moment devant cette antique cité, révérée des Ottomans comme le berceau de leur puissance.

CHAPITRE II.

BRUSA.

(BROUSSE.)

Route de Guemlik à Brousse. — Aspect général de la ville. — Ses origines et ses vicissitudes. — Osman. — Digression historique. — Vénération des Ottomans pour Brousse. — L'Olympe de Bithynie. — Anachorètes et santons. — Légendes. — Le Père des Cerfs. — Un derviche dans un tronc d'arbre. — Statistique de Brousse. — Embellissements modernes. — Vers turcs. — Sources minérales. — La vie des eaux en Turquie. — Le Bourges et le Saint-Denis de la Turquie. — Réfugiés moldo-valaques. — Le général Griziottis. — L'émir Béchir. — Abd-el-Kader. — Une visite à l'émir Béchir.

L'ancienne résidence des sultans ottomans s'élève majestueusement à l'entrée d'une vaste plaine qui s'étend, en largeur, des pieds du mont Olympe aux rivages de la mer de Marmara, sur un espace de trente à trente-deux kilomètres. Rien ne saurait peindre l'agrément et la fertilité de cette vallée arrosée par une multitude de ruisseaux qui descendent de l'Olympe pour se jeter dans le Nilufar, et dont les bords sont parsemés de jasmins, de chèvrefeuilles, de lauriers-roses. Un chemin,

accessible seulement aux chevaux et à ces lourds carrosses traînés par des bœufs et ornés d'arabesques et de banderoles, qu'on appelle *arabas* dans le pays, conduit à la petite échelle de Guemlik, d'où un bateau à vapeur hebdomadaire transporte les voyageurs et les marchandises à Constantinople en six heures. Pour remédier aux inconvénients de ce chemin, rendu impraticable pendant la mauvaise saison, le gouvernement ottoman décida, il y a quatre ans, l'ouverture d'une route carrossable dont le devis n'excédait pas huit cent mille francs et dont plus de la moitié reste encore à faire, bien qu'elle eût pu être achevée aisément en cinq ou six mois. Mais en Turquie l'on prend son temps pour tout. « Celui qui marche avec lenteur, dit le proverbe, arrive sûrement à sa destination; celui qui veut courir, son pied s'embarrasse dans les plis de sa robe. »

L'aspect de Brousse, lorsque vous commencez à l'apercevoir un peu au delà du village de Demir-Tach, est singulièrement pittoresque. Devant vous, à une distance de trois à quatre milles, un rocher dont la base est creusée dans le lit d'un ravin supporte le château, dont les murailles à demi ruinées marquent l'enceinte de la ville ancienne. Au-dessous, sur un sol accidenté, un amas de constructions diversement groupées, tantôt adossées à la montagne de manière à ce que les étages supérieurs se trouvent de plain-pied avec les jardins,

tantôt comme perdues au milieu de massifs de verdure, tantôt suspendues aux bords des ravins, de longues avenues de peupliers et de platanes marquant la ligne de parcours des eaux, les dômes argentés des mosquées et des thermes se détachant sur l'azur transparent du ciel, les cyprès séculaires du vaste champ des morts, les murs des palais en ruines recouverts de chèvrefeuille et d'autres plantes grimpantes, charment la vue par ce mélange d'architecture et de paysage particulier aux villes d'Orient, et qui rappelait aux tribus juives chassées d'Espagne Grenade et les campagnes de l'Andalousie. Çà et là, au milieu de la confusion des toitures en briques rouges et presque plates des maisons, l'on voit poindre les cheminées de quelques filatures modernes bâties par le sultan ou par des Européens. L'Olympe de Bithynie, avec sa ceinture de forêts et ses cimes couronnées de neiges éternelles, encadre le tableau et ajoute à ce pittoresque un caractère grandiose.

L'origine de Brousse est très-ancienne. Annibal la bâtit, au rapport de Pline, durant son séjour à la cour de Prusias, et lui donna par reconnaissance le nom du roi son hôte; plus tard, elle fit partie des domaines de Mithridate, puis elle passa aux Romains, ensuite aux empereurs de Byzance. Le successeur d'Osman, Orkhan, la conquit en 1326, du vivant de son père, qui y mourut l'année suivante.

La vie d'Osman, comme celle de tous les fondateurs d'empires, participe de la légende autant que de l'histoire. Cependant sa figure, dégagée de la pénombre du merveilleux et de la poésie, apparaît encore dans un jour éclatant. Il naquit à Soukout, en Bithynie, l'an 657 de l'hégire (1259). L'ancienneté de sa race touchait aux premiers âges du monde; mais alors le nom de ses ancêtres, qui avait retenti depuis longtemps de l'autre côté de l'Euphrate, était comme nouveau dans cette partie de l'Asie.

Un jour, dans les campagnes qui avoisinent Sivas, deux armées étaient en présence. Les traits volaient dans l'air; les glaives étincelaient au soleil; le sol tremblait sous les pieds des chevaux. Tout à coup, du côté d'Erzeroum, un groupe de cavaliers paraît à l'horizon. Le chef arrête sa troupe sur une colline, à quelque distance, et se met à considérer la bataille. Une des deux armées couvrait la plaine de ses escadrons ; l'autre, inférieure en nombre mais non en courage, allait succomber. « Dieu est grand! » s'écrie le chef; et il fond des hauteurs sur le parti victorieux. Vainqueur à son tour, il allait continuer sa route, quand celui qu'il avait secouru le manda devant lui. C'était Alaeddin, sultan des Seldjoucides de Roum; ceux dont les cadavres jonchaient la plaine étaient des Tatares Mongols. « Qui es-tu, dit le sultan,

toi à qui je suis redevable de la victoire, après Dieu? — Mon nom est Ertoghrul (l'homme droit), répondit l'étranger; nous avons même origine. Je descends du khan du Ciel, comme tu descends du khan de la Mer. Il y a deux lunes, mon père perdit la vie dans les flots de l'Euphrate, comme il ramenait dans le Khoraçan, notre ancienne patrie, la grande tribu dispersée par la guerre. Deux de mes frères ont continué leur route vers le sud; mes compagnons et moi nous nous sommes dirigés de ce côté, où Dieu a permis que nous vinssions à ton aide. »

Le sultan reconnaissant plaça Ertoghrul à la tête de ses armées et lui conféra, à titre d'apanage, le territoire de Karadja-Dâghy (la montagne Noire) et d'Ermeni, à l'est du mont Olympe. Ce territoire, égal en étendue à la moitié d'un de nos départements, devint le berceau de la puissance ottomane.

Osman était fils d'Ertoghrul. De haute taille, le nez aquilin, comme l'oiseau royal dont il porte le nom, le teint brun, les sourcils et la barbe noirs, tout en lui annonce le futur conquérant. Plusieurs prodiges avaient précédé et accompagné sa venue. Peu de temps avant sa naissance, son père avait vu durant son sommeil une source limpide jaillir avec impétuosité de sa maison, grossir bientôt, torrent immense, et couvrir de ses eaux

la surface du globe. Effrayé, il consulta un vieux cheikh, interprète des songes. « Rassure-toi, lui dit le vieillard ; ta race est bénie de Dieu, car de toi naîtra un fils, fondateur d'une monarchie qui bientôt s'étendra sur tout l'univers. »

A mesure qu'il grandit en âge, il semble que les événements viennent d'eux-mêmes au-devant de lui. Ainsi Dieu l'a voulu ; les temps et les volontés fléchissent devant l'homme supérieur comme le chameau au désert s'agenouille devant son conducteur pour recevoir sa charge.

Mais Osman n'est pas encore dans le secret de sa destinée. La chasse, les combats, ses amours avec la belle Malkhatoun, fille du cheikh Edébali, remplissent tous ses instants. Quelquefois il s'assied à l'écart, son arc à ses côtés, et médite sur les voix prophétiques qui lui ont parlé durant son sommeil, ou bien il recherche la société des vieillards, pères de la sagesse. Les poëtes s'arrêtent avec complaisance sur ces premières années de la vie d'Osman ; mais l'historien les franchit pour ainsi dire d'un bond, quel que soit le charme qui l'attire.

La carrière politique d'Osman ne commence à proprement parler qu'à la mort de son père (1288). Le siècle touchait à sa fin. Tandis que les derniers bruits de la croisade allaient se perdant au midi, à l'orient le torrent débordé des Mongols rentrait peu à peu dans son lit. Un silence solennel s'était

fait tout à coup sur cette terre d'Asie, troublée incessamment par le bruit des armes. Le trône de Byzance s'affaissait sur lui-même; l'empire des Seldjoucides de Roum était à la veille de disparaître, comme ces nations venues avant l'heure, qui semblent envoyées en avant pour déblayer la route et qui tombent à l'entrée de la voie qu'elles viennent d'ouvrir. Entre ces deux empires, dont l'un se mourait de langueur et dont l'autre périssait par l'excès de ses forces mal dirigées, l'Asie, en proie à une féodalité turbulente et sans frein, semblait dans l'attente de nouveaux maîtres.

Le dernier sultan du nom d'Alaeddin étant mort, Osman se porta son héritier en faisant prononcer son nom dans les prières publiques et graver son chiffre sur les monnaies. Mais l'empire seldjoucide avait été divisé en dix parties, dont chacune était gouvernée par des princes indépendants, et le territoire échu à Osman à l'est du mont Olympe était inférieur en étendue et en importance à beaucoup des souverainetés qui étaient entre les mains des émirs de la famille d'Alaeddin. Ceux-ci devaient voir avec jalousie un étranger au milieu d'eux admis au partage de leurs droits. Cet étranger cependant ne veut même pas de partage, et c'est lui qui va devenir le fondateur d'une dynastie nouvelle; c'est lui qui va donner son nom aux peuples réunis sous le sceptre de sa famille, et

qui doivent s'appeler, d'après lui, Ottomans ou Osmanlis.

Osman voulut d'abord se fortifier par des conquêtes sur les chrétiens. Sur les frontières de son territoire, quelques villes maritimes étaient encore possédées par des vassaux des empereurs de Byzance. Ceux-ci, occupés à faire cesser les troubles qui désolaient la capitale et à défendre le peu de provinces qui leur restaient en Europe, abandonnèrent à leurs propres forces leurs sujets d'Asie, qui se trouvèrent ainsi isolés au milieu d'ennemis puissants et implacables. Osman, s'emparant successivement des dernières retraites des Grecs d'Asie, étendit sa domination jusqu'aux rives du Bosphore, et transporta à Brousse le siége du gouvernement.

Quelques mois après, il mourut. L'histoire a retenu les belles paroles que le chef de la dynastie ottomane adressait à son lit de mort à son successeur : « Ne te lamente pas, mon fils, ô joie de mon âme ! Nous devons nous résigner aux décrets du ciel. Telle est la destinée des hommes. Le vent de la mort souffle également sur les jeunes et sur les vieux, sur les rois et sur les sujets. Je meurs sans regret, puisque je laisse un successeur tel que toi. Va propager la loi divine, la pensée de Dieu qui est venue nous chercher de la Mecque au Caucase ; sois charitable et clément comme elle : c'est ainsi



que les princes attirent sur leur nation la bénédiction de Dieu. »

Le tombeau d'Osman existe encore à Brousse. Ce tombeau, ceux de ses cinq premiers successeurs, les souvenirs confus de cette époque où le merveilleux se mêle partout à la réalité, les restes de ses anciens monuments, le nombre de ses mosquées égal à celui des jours de l'année, la réputation de ses tékiès [1], les mausolées de cinq cent quatre-vingt-quatre princes, vizirs, cheikhs, docteurs, médecins, musiciens, poëtes, dont on peut lire les vies dans le recueil du savant Saïd-Ismaïl, intitulé : *Bouquet de roses du Jardin des connaissances*, tout concourt à faire de Brousse, aux yeux des Ottomans, une sorte de sanctuaire, un lieu de pèlerinage comme les villes saintes de la Mecque et de Médine. De même que Bagdad, elle mérita le surnom de Bourdjul-Ewlia (le Boulevard des Saints). Mais Bagdad est une ville arabe ; Brousse est la ville turque par excellence. Dès les premiers temps de l'ère chrétienne, la beauté majestueuse de l'Olympe, le calme de ses retraites, la fraîcheur de ses ombrages, avaient attiré une foule de solitaires voués à la vie contemplative. Toutes les religions ont eu leurs mystiques. L'esprit de monachisme se fit jour de bonne heure dans l'islam, malgré la défense ex-

1. Oratoires de derviches, ou religieux musulmans.

presse du fondateur. Après la conquête de la Bithynie, les santons et les derviches remplacèrent les anachorètes, et couvrirent les hauteurs de l'Olympe de tékiès et de cellules. Encore aujourd'hui l'Olympe n'est désigné en turc que par le nom de Montagne des Moines (*Kechich dâghy*). La légende parle d'un vieux derviche vivant à Constantinople, qui chaque soir s'envolait vers la sainte montagne pour y méditer plus à son aise, et était de retour dans son tékiè avant la prière du lever du jour. On en vit accourir du fond même de la Perse. De ce nombre fut le grand Gueükli-Baba, dont on montre la cellule à l'est de la ville, au pied de l'Olympe. Gueükli-Baba est le Roland et le saint Georges des annales turques. Sa vie appartient presque en entier à la légende. Sans cesse plongé dans de mystiques contemplations, il vivait seul dans les forêts de l'Olympe, d'où il ne descendait que sur l'invitation d'Orkhan. Il faisait sa compagnie ordinaire des cerfs et des daims, qu'il préférait à la société des hommes. De là son surnom de *Gueükli baba* (le Père des Cerfs). Ces animaux le suivaient partout et obéissaient à tous ses commandements. Dans la grande bataille qui fut livrée sous les murs de Brousse, à l'époque du siége, il combattit parmi les guerriers d'Orkhan, monté sur un cerf et armé d'un sabre qui pesait cent cinquante livres. Lorsque Soliman le Grand visita la cellule et le

tombeau de l'ermite, il coupa un morceau de ce sabre et le fit déposer dans la salle des Reliques, au sérail, à côté des armes du Prophète. Un autre jour, le Père des Cerfs se rendit, avec sa monture ordinaire, au palais du sultan, portant sur l'épaule une branche de platane, et l'ayant plantée dans la cour, elle devint au même instant un arbre gigantesque, révéré jadis des Ottomans comme leur Palladium.

Un autre cheikh, en grande vénération parmi les musulmans, Chemseddin, de Bokhara, plus connu sous le nom de Sultan-Emir-Vely, eut également le don des miracles. La mosquée qui renferme son tombeau, et qui a donné son nom à un quartier de Brousse, est construite sur une hauteur qui domine les environs, et dont les deux versants sont garnis de mausolées visités journellement par un grand nombre de fidèles.

L'enthousiasme religieux n'est plus ce qu'il était autrefois, même en Turquie; néanmoins vous rencontrerez encore çà et là, en parcourant les environs de l'Olympe, une cellule, une grotte, parfois une masure abandonnée, servant de retraite à quelque derviche, qui rappelle les saints de la légende, aux miracles près. Hélas! tout dégénère. Je me souviens qu'un soir, revenant de la promenade, j'avisai un derviche le menton orné d'une barbe vénérable, occupé à réciter son *namaz* (prière) : ce-

lui-là avait élu domicile dans le tronc d'un platane. Il y avait pratiqué deux chambres à la suite l'une de l'autre : la dernière, celle du fond, lui servait de dortoir; l'autre était son sélamlik, ou lieu de réception. C'était là qu'il se tenait accroupi, sur une natte, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, partageant le temps entre la prière et son tchibouk, qu'il alternait avec une exactitude scrupuleuse. Il y avait six ans qu'il menait cette vie sans être sorti une seule fois du creux de son arbre. Il était considéré comme un saint par tous les paysans des environs, qui lui fournissaient du riz, du café, du tabac, des fruits bien au-delà de ses besoins.

La prise de Constantinople par Mahomet II fit déchoir Brousse de son rang de capitale, et elle ne fut plus nommée que la troisième dans l'énoncé des titres du sultan, après Stamboul et Andrinople : *Istambol, vè Edirnè, vè Brusa padichahi.* Néanmoins, Belon, qui la visitait vers 1550, un siècle après la conquête, la trouvait plus riche et plus peuplée que Constantinople. Mais, à partir de cette époque, elle décline rapidement : de nombreux incendies la ravagent; ses mosquées, ses tékiès se dégradent et sont imparfaitement réparés ; les murs de ses palais s'écroulent; chaque jour emporte un lambeau de son ancienne splendeur.

L'ancienne capitale d'Orkhan est aujourd'hui le chef-lieu de l'éyalet de Khoudavendguiar, l'un des

dix-sept pachaliks de la Turquie d'Asie, et la résidence d'un molla de premier ordre. Elle fait partie, sous le rapport militaire, de l'ordou de la garde impériale, dont le quartier général est à Scutari. On évalue sa population à cent mille individus, dont les quatre cinquièmes sont musulmans. Le reste se compose de chrétiens des trois grandes communautés grecque, arménienne, arménienne-unie, gouvernés par leurs métropolitains ou archevêques, et d'Israélites, sous la juridiction religieuse et civile de leur grand rabbin. La France et l'Angleterre sont les seules puissances européennes qui soient représentées à Brousse ; aussi bien la colonie européenne est-elle peu nombreuse et composée exclusivement de maisons françaises et suisses qui s'occupent de la filature de la soie ou de la fabrication des vins.

On compte actuellement à Brousse cent trente-deux mosquées, douze ou quinze tékiès, quatorze bazars, un grand nombre d'hôpitaux, de fontaines, de bains construits et entretenus par la piété des fidèles. Chaque quartier de la ville est pourvu d'un ou de plusieurs metkèbs, et chaque mosquée principale a un médressé qui lui est annexé, et dont les professeurs sont rétribués sur ses revenus.

Les principales branches de production sont le vin et la soie, dont elle livre encore une quantité considérable à l'exportation, après avoir satisfait à

tous les besoins de la consommation et de l'industrie locales. Depuis quelques années, en effet, les manufactures de soie de Brousse, autrefois si renommées et qui envoyaient leurs produits dans tout le Levant et sur les principaux marchés de l'Europe, tendent à se relever. On y comptait, il y a une couple d'années, neuf filatures en pleine activité, rendant annuellement cinquante mille kilogrammes d'une soie qui, combinée avec le coton et l'or, produit ces charmants tissus dits « tissus de Brousse. » Les exportations de soie brute varient de trois cent cinquante à quatre cent mille kilogrammes par année.

D'autres améliorations ont eu lieu. J'ai parlé de l'ouverture de la route de Guemlik. Pendant le séjour que le sultan actuel fit à Brousse, en 1844, divers travaux d'utilité publique furent entrepris par son ordre. De nouvelles constructions s'élevèrent; les anciennes furent réparées. De ce nombre fut la célèbre mosquée de Mohammed Ier, connue sous le nom de *Jechil djamï* (la mosquée Verte), qui porte sur un des côtés de sa façade, tracée en lettres d'argent, cette sentence du Coran en qui se résume toute la morale pratique de l'islamisme: « Le meilleur des hommes est celui qui se rend utile à ses semblables. »

Un poëte turc contemporain, ravi d'admiration à la vue des embellissements modernes de Brousse,

apostrophe ainsi l'antique métropole rappelée à la vie par les bienfaits d'Abdul-Medjid :

Le salut soit sur toi, cité privilégiée, unique dans le monde, berceau de la splendeur et de la magnificence de la race d'Osman !

Dans le sein de ta terre sont endormis de l'éternel sommeil les saints, les martyrs, les conquérants, les guerriers de l'Islam.

C'est pourquoi tu tenais naguère ton front penché dans la poussière, pareille à une mère qui pleure sur la tombe de ses fils.

Mais le croissant du bonheur de sultan Abdul-Medjid-Khan a lui sur toi, semblable à un rayon de soleil, et soudain ta face s'est ranimée.

Mais le principal ornement de Brousse, ce sont ses eaux thermales. Elles jaillissent de sept sources distinctes, mais très-rapprochées, à environ deux kilomètres à l'ouest de la ville. Leur température moyenne est de 68° à 70° Réaumur. Sur le même emplacement s'élèvent les thermes. Ce sont de vastes édifices surmontés de dômes et de coupoles, et composés, suivant l'usage des bains orientaux, de trois salles consécutives pouvant contenir plusieurs centaines de baigneurs. Deux de ces thermes, connus sous le nom du grand et du petit Kukurdli, sont alimentés par une source particulière, révérée par la population grecque comme l'endroit du martyre de saint Patrice. En effet, la légende rapporte que le proconsul de Brousse fit jeter le saint

dans le réservoir qui recevait les eaux de cette source presque bouillante, pour le punir de n'avoir point voulu sacrifier aux faux dieux.

Les sources minérales de l'Olympe non-seulement fournissent à l'entretien des grands thermes dont je viens de parler, mais encore distribuent l'eau par une multitude de conduits dans les différents quartiers de la ville et dans les villages environnants, où elles alimentent les réservoirs, les fontaines, les lavoirs publics, ainsi que les innombrables bains particuliers qui sont l'agrément et la commodité des maisons de Brousse. Nulle autre ville, sous ce rapport, ne peut lui être comparée. L'eau, « plus précieuse que l'or, » suivant l'expression de Pindare, l'eau que les poëtes orientaux célèbrent comme le plus grand des bienfaits du Créateur, s'y montre partout pour le charme des yeux et la commodité de la vie. Ici, elle s'échappe bouillante des flancs de l'Olympe; là, elle court limpide et fraîche entre des rives ombragées de peupliers et de platanes; plus loin, elle filtre goutte à goutte à travers les fentes des rochers sur lesquels est construite la citadelle, et pétrifie les arbres et les végétaux qui se trouvent sur son passage; elle se précipite en torrents, s'étend en belles nappes vertes, entre dans des réservoirs pour en sortir en cascades retentissantes, se brise en grondant contre les roues des moulins, puis se divise, s'éparpille et décrit de

capricieux méandres dont l'œil suit de loin la trace aux berceaux de verdure qui ombragent leurs rives.

La saison ordinaire des bains est le commencement de mai; il y a encore une saison d'automne. Brousse se remplit alors de nombreux visiteurs, attirés, les uns par la réputation de ses eaux thermales, les autres par le désir de changer d'air et de jouir, pendant quelques mois, des plaisirs de la *villégiature*. Ce sont, pour la plupart, des négociants de Constantinople, de Smyrne, d'Odessa, quelques diplomates du faubourg de Péra, ou de rares touristes, en train de visiter l'Asie-Mineure. Je n'y ai rencontré qu'un très-petit nombre de Turcs, encore étaient-ce exclusivement des fonctionnaires de la Porte, des Turcs de la réforme. Le vieux Turc ne se déplace guère, à moins que ce ne soit pour satisfaire à un devoir de sa religion. Ses excursions sont des pèlerinages. Il entreprendra un voyage de plusieurs centaines de lieues pour baiser la pierre noire de la Caaba, ou pour se prosterner devant la tombe de quelque cheikh; il ne fera pas dix milles pour un motif d'hygiène ou de curiosité.

Il ne faut donc pas s'attendre à trouver à Brousse, pendant la saison des bains, l'animation des établissements du même genre en Europe. Là, point de bals, de concerts, de salles de conversation, de théâtres, aucun de ces divertissements que la mode

a introduits et qui transportent momentanément dans une petite ville des Pyrénées ou de la Savoie le bruit et les agitations de Paris. Les quelques centaines de baigneurs que le hasard a rassemblés à Brousse, vivant isolés les uns des autres alors même qu'ils se connaissent le plus, leur présence ne change rien à l'aspect triste et solitaire de la ville. D'ailleurs, tous les Levantins, de même que les Européens qui ont séjourné pendant quelque temps en Orient, prennent quelque chose des habitudes indolentes et réservées des Osmanlis. Les Grecs seuls ont retenu leur turbulence native. Mais l'Arménien, le Juif, le Turc, conservent, même dans leurs amusements, le calme et la gravité propres aux races asiatiques. Ce caractère se retrouve jusque chez les enfants et les animaux. Je ne me rappelle pas avoir entendu un enfant turc crier. De même mes oreilles étaient bien rarement frappées des aboiements des chiens errants dans les rues, ou du cri plaintif des tourterelles nichées dans les cyprès des cimetières. Le silence des savanes au milieu des cités les plus populeuses, ce contraste est partout en Orient.

A Brousse, ville aux trois quarts ruinée, d'une étendue beaucoup trop considérable pour sa population, placée en dehors des grandes lignes de caravanes, il est encore plus saisissant que partout ailleurs. Tout y respire le calme, l'aban-

don, l'isolement favorable à la méditation, l'oubli des intérêts de la vie, et cette sérénité qu'apporte à l'âme l'aspect des ruines joint à la contemplation habituelle des grandes scènes de la nature et à la majesté des souvenirs historiques. Aussi Brousse est-il l'asile habituel des vizirs et des autres grands personnages tombés du pouvoir. Autrefois, quand un vizir était disgracié, le poison ou le lacet mettait fin à ses jours. Depuis la réforme, on se contente de lui ôter son emploi en lui assignant un lieu de résidence éloigné de la capitale; et c'est ordinairement Brousse que l'on choisit, comme pour accoutumer son âme, par le spectacle de ce qui l'entoure, au changement de sa fortune. Quelquefois même il reçoit le titre de gouverneur ou de molla de la province. Ce n'est alors qu'une demi-disgrâce qu'il subit sans se plaindre, par suite de ce précepte que les Orientaux ont toujours présent à l'esprit: « Si le temps ne se conforme pas à toi, conforme-toi au temps; aujourd'hui est pour ton ennemi, mais demain est pour toi. »

C'est ainsi que les revirements si fréquents de la politique ottomane ont donné successivement à Brousse, comme gouverneurs, la plupart des notabilités de ce temps-ci, Sarim pacha, Khalil pacha, tous deux beaux-frères du sultan; Riza pacha, qui gouvernait l'empire pendant les premières années du règne actuel, et que les derniers événements ont

de nouveau porté au pouvoir; Suleiman pacha, le même que nous avons vu ambassadeur de la Porte à Paris en 1848, et qui a occupé depuis le ministère à diverses reprises ; enfin le gouverneur actuel, A'ali pacha, le ministre le plus européen de la réforme après Réchid, auquel il a succédé en 1852, en qualité de grand vizir[1].

C'est encore à Brousse que la Porte envoie d'ordinaire les réfugiés politiques, soit des provinces tributaires, soit des États voisins. Un grand nombre de Moldo-Valaques y furent internés à la suite des troubles des Principautés en 1848, et il n'obtinrent que plus tard, et partiellement, l'autorisation de rentrer dans leur pays. L'année suivante, on leur adjoignit plusieurs réfugiés hongrois et polonais, le gros de l'émigration continuant à demeurer à Kutaya, à environ cent vingt milles plus avant dans l'intérieur. En 1847, le général Hellène Griziottis, réfugié sur le territoire turc après avoir tenté d'insurger l'Eubée, séjourna pendant quelque temps à Brousse.

D'autres fois c'est quelque bey ou quelque émir indigène, dernier représentant de cette féodalité hachée par Mahmoud, qui gémit captif à Brousse,

1. Depuis que ces lignes sont écrites, A'ali pacha a été rappelé à Constantinople, où il est devenu successivement président du conseil du Tanzimat et ministre des affaires étrangères (décembre 1854).

après avoir eu quelque part, en Asie ou en Afrique, une existence de souverain. Tel était le fameux émir Béchir, que je visitai.

Je n'oublierai jamais cette entrevue. C'était vers le milieu de mars 1848, quelque temps après que la nouvelle des événements de février nous fut parvenue à Constantinople. Un de mes amis m'avait engagé à l'accompagner dans une visite qu'il allait faire à sa filature de soie, à Brousse. J'acceptai, moitié par désœuvrement, moitié par le désir de voir une ville qui est en même temps le Saint-Denis et le Bourges de la Turquie. Cependant, depuis près de deux semaines, nous passions notre temps d'une façon assez maussade, lui occupé tout le jour de ses commis et de ses ouvriers, moi errant au hasard dans les rues tortueuses de la ville, et le soir nous réunissant autour du *mangal*[1], pour causer de la France et savourer les douceurs du *kièf*, le *far niente* des Orientaux, quand j'appris comme par hasard que l'émir Béchir était depuis près de deux ans à Brousse, où il vivait d'une pension modique que lui faisait la Porte.

Peu de noms ont eu de nos jours, en Orient, autant de retentissement que celui de l'émir Béchir. Lamartine lui a consacré de nombreuses pages de

1. Sorte de *brasero*. Voyez plus bas, au chapitre x.

son *Voyage ;* et, depuis, ses malheurs avaient encore ajouté à sa renommée. Je me sentis un vif désir de contempler de près cette grandeur déchue, cette ruine vivante au milieu des ruines mortes qui m'environnaient. Mais comment m'y prendre ? Le prince ne sortait jamais de sa demeure ; je ne pouvais donc espérer de le rencontrer chez le gouverneur, ni dans aucune des maisons où j'avais accès. D'ailleurs, les soirées, les raouts sont inconnus en Orient ; il n'existe pas même de réceptions officielles, si ce n'est à Constantinople, à certains jours, et chez les hauts dignitaires de la Porte, qui ont adopté en partie les habitudes et l'étiquette européennes. Il y avait bien un moyen : c'était de me présenter directement chez le prince en me donnant pour ce que j'étais : Français et voyageur, cela répondait à tout. Un seul même de ces titres suffisait. Qu'importe qui tu es, d'où tu viens? tu es étranger; c'est Dieu lui-même qui t'envoie. Ma maison, ma tente t'est ouverte.

Quant à savoir ton nom, tu te nommes mon hôte!

Mais un scrupule me retenait : il m'a toujours paru que cet empressement à voir de près une personne célèbre, surtout quand elle a été précipitée d'une grande fortune et que sa disgrâce fait une partie de sa célébrité, constituait un man-

que d'égard vis-à-vis de cette personne. Si j'eusse dû trouver l'émir dans son palais de Beït-Eddin, au milieu des magnificences de son ancienne cour, j'aurais moins balancé; mais exilé, presque captif, réduit à vivre des aumônes de la Porte, j'avais peur qu'il n'attribuât ma démarche à un motif de curiosité toujours blessant pour celui qui en est l'objet. Mon ami, plus au fait que je ne l'étais des mœurs et de la manière de voir des Orientaux, me rassura à cet égard. « Votre scrupule, me dit-il, est fondé sur un préjugé qui n'a pas cours ici. En Orient, la honte n'accompagne jamais la disgrâce. On peut être affecté de la mauvaise fortune, mais on en n'est point humilié et l'on ne songe point à s'en cacher. Tout s'explique par ce mot qui est le mot même de la religion : *Résignation à la volonté de Dieu !* »

Nous finîmes par adopter un *mezzo termine*. L'émir avait pour chapelain un prêtre maronite qui fréquentait la maison d'un Arménien de notre connaissance. Nous résolûmes de nous ouvrir à lui de notre désir d'être présentés au prince, et de nous laisser diriger par ses avis. Nous le rencontrâmes le même soir : il se nommait Stéphan H...., et nous parut avoir de trente-six à trente-huit ans. Il avait le regard fin, la physionomie vive, mobile, quoique tempérée par une réserve habituelle. Il était auprès du prince de-

puis bientôt quinze ans, et lui servait à la fois, suivant l'usage commun en Orient, de chapelain, de secrétaire, d'interprète et d'intendant.

M. le chapelain-secrétaire-interprète-intendant accueillit au mieux notre demande; il promit de nous présenter le lendemain même au prince, après toutefois qu'il l'aurait prévenu de notre visite; et nous nous quittâmes, ayant pris rendez-vous pour le soir.

Le prince habitait une grande et vieille maison, entièrement construite en bois, comme toutes les maisons de Brousse, et recouverte extérieurement d'un mauvais badigeon rougeâtre. Je n'ai jamais rien vu de plus triste que l'aspect de cette maison. Les murailles lézardées, les escaliers vermoulus, les toiles d'araignées suspendues aux plafonds, les cours désertes, tout présentait l'image de l'abandon et du dénûment. Nous traversâmes en silence une longue suite de vestibules, semblables à des hangars. Quelques serviteurs passèrent devant nous, mais sans nous parler; la lenteur et la régularité en quelque sorte mécanique de leurs mouvements, le silence de leur démarche, les longs plis de leurs vêtements, leur donnaient l'air de spectres; d'autres dormaient étendus de tout leur long sur les degrés, ou se tenaient accroupis au seuil des appartements, comme des sphinx. Il y avait loin d'une pareille demeure au palais féeri-

que décrit par Lamartine, où l'émir, entouré de ses vassaux et de ses bardes, déployait une pompe et une magnificence inconnues depuis longtemps en Orient :

« A quelques pas de nous, le palais mauresque de l'émir s'étendait majestueusement sur tout le plateau de Dptédin, avec ses tours carrées, percées d'ogives crénelées à leur sommet; les longues galeries s'élevant les unes sur les autres, et présentant de longues files d'arcades élancées et légères comme les tiges de palmiers, ses vastes cours remplies d'une foule de serviteurs, de courtisans, de prêtres ou de soldats, sous tous les costumes variés et pittoresques que les cinq populations du Liban affectent : le Druse, l'Arménien, le Grec, le Maronite, le Métualis. Cinq à six cents chevaux arabes étaient attachés par les pieds et par la tête à des cordes tendues qui traversaient les cours, sellés, bridés et couverts de housses éclatantes de toutes les couleurs; quelques groupes de chameaux, les uns couchés, les autres debout, d'autres à genoux pour se faire charger ou décharger; et, sur la terrasse la plus élevée de la cour intérieure, quelques jeunes pages, courant à cheval les uns sur les autres, occupés à lancer le djérid. »

Cependant ce dénûment après cette grandeur, cette misère succédant à cette magnificence, avaient leur poésie aussi et servaient dignement d'intro-

duction à la scène qui allait suivre. Ici l'harmonie naissait des contrastes.

Nous arrivâmes au sélamlik. Le fond en était occupé par un sofa, à l'angle duquel nous aperçûmes l'émir accroupi et tenant entre ses genoux le tuyau de jasmin de son tchibouk. Nous allâmes droit à lui, sans jeter les yeux de côté, et le saluâmes à la manière orientale, la main droite appuyée sur notre cœur. L'émir fit un signe de tête imperceptible en nous indiquant de prendre place à ses côtés sur le sofa. Le chapelain qui nous accompagnait s'accroupit sur la natte, aux pieds du prince, s'apprêtant à nous servir d'interprète.

Pendant que les esclaves préparaient les pipes et le café, il y eut une pause de quelques instants. J'en profitai pour jeter un coup d'œil à la dérobée autour de moi. C'était une grande salle nue, sans autre ameublement que la natte qui recouvrait le parquet, et le sofa sur lequel nous étions assis.

A quelques pas de nous, debout devant l'émir, se tenaient ses fils, les émirs Kassem et Khalil, dans une attitude respectueuse, attendant pour s'asseoir qu'il leur en eût donné l'ordre. Le moins âgé ne nous parut pas avoir moins de cinquante ans; derrière ceux-ci, leurs fils, jeunes gens de vingt-huit à trente ans, la plupart mariés; et, tout à fait dans le fond, rangés sur une même file, le

dos appuyé à la muraille, les serviteurs, immobiles comme des statues, les mains cachées dans les manches de leurs vêtements, en signe de respect, et les yeux fixés sur le prince. On aurait pu se croire au temps des patriarches. Au même instant, comme pour ajouter à la majesté de cette scène, un de ces contrastes qui attendrissent l'âme, un enfant de cinq à six ans, coiffé du fez brodé et les cheveux retombant en nattes derrière ses épaules, souleva doucement la portière, s'approcha, en roulant sur le tapis, d'un des petits-fils de l'émir, son père sans doute, et, voyant qu'il ne pouvait réussir à attirer son attention, se mit à jouer avec l'amulette suspendue à son cou. Je portai mes yeux sur le vieil émir; ses lèvres avaient cessé un moment de presser le bouquin d'ambre de sa pipe, et il souriait en regardant l'enfant. Je ne vis jamais de plus saisissant contraste. L'émir était alors dans sa quatre-vingt-troisième année. Son attitude, la longueur de sa barbe, qui, accroupi comme il était sur le sofa, lui couvrait littéralement les genoux; ses yeux, abrités par de longs sourcils blancs que rejoignaient ses moustaches, le feu qui sortait de ses prunelles sans altérer le calme de sa physionomie, donnaient à son visage la majesté terrible d'un vieux lion.

Les esclaves servirent la confiture, puis les pipes et le café. Nous échangeâmes alors les saluts et les

politesses d'usage ; après quoi le prince nous adressa le premier, en arabe, plusieurs questions que le chapelain nous traduisit en italien. Je ne me rappelle pas tous les détails de cette conversation, coupée d'ailleurs, suivant l'habitude orientale, de longs intervalles de silence pendant lesquels l'émir, continuant à aspirer la fumée de son tchibouk, semblait comme abîmé dans ses réflexions. Ce dont je me souviens, c'est qu'elle roula presque uniquement sur les événements dont Paris venait d'être le théâtre. Le malheur du vieux roi, sa fuite, son exil, la dispersion de sa famille, ne parurent pas exciter grandement les sympathies de l'émir, soit que sa vie eût été semée de trop d'événements de ce genre pour qu'ils fissent impression sur lui, soit plutôt que son attachement au principe de la légitimité l'empêchât de s'apitoyer sur le sort d'un monarque qu'il considérait comme un usurpateur.

Nous en eûmes bientôt la preuve; car, lorsque nous lui eûmes dit que le roi s'était sauvé à grand'-peine à Londres, il laissa échapper un petit rire strident : « Hé ! hé ! » qu'il accompagna de ces paroles textuelles : « *Mach Allah !* que peut dire le roi Louis-Philippe ? Il avait pris le trône à ses possesseurs légitimes, le peuple le lui a repris. » Et il cita le proverbe arabe : « Ce qui vient par *aram* (*nefas*) s'en va par *aram*, » qui est l'équivalent de la parole de l'Écriture : *Qui gladio ferit*, *gladio perit*. Le vieil

émir, quoique chrétien, était plus familier avec le langage du Coran qu'avec celui de l'Évangile.

Il entrait peut-être, à son insu, dans le peu de sympathie qu'il témoignait pour la dynastie déchue, un reste de ressentiment causé par l'abandon qu'on avait fait de ses droits et de sa personne en 1840. Néanmoins, il s'informa avec intérêt du prince de Joinville, dont le nom avait eu quelque retentissement en Orient; puis il nous demanda des nouvelles de M. Guizot, de M. Thiers, de Lamartine, dont il ne comprenait pas trop le rôle dans ces derniers événements.

Nous lui dîmes que le premier avait trouvé également un refuge à Londres : « Hé! hé! fit-il de nouveau avec son rire de crécelle, si le prince de Joinville vient à le rencontrer, *lui qui est si guerrier*, pourra-t-il retenir sa colère? Bien sûr il l'assommera à coups de bâton; car enfin, si son père a perdu sa couronne, c'est la faute de son vizir. » Puis il reprit : « Mais non, Dieu, sans doute, le voulait ainsi. »

Notre entretien se prolongea durant plus d'une heure. Les pipes et le café furent renouvelés plusieurs fois dans l'intervalle. Il y avait des pauses qui duraient quatre ou cinq minutes, et dont je profitais pour contempler plus attentivement la scène dont la nouveauté m'attirait. Le prince écoutait plus volontiers qu'il ne prenait lui-même la parole. La

conversation ayant roulé de nouveau sur les événements de France, j'exprimai l'espoir que ces événements amèneraient un changement favorable dans la situation de l'émir. Il sourit doucement : « Je suis vieux, » répondit-il ; et, dirigeant ses regards du côté de la fenêtre ouverte, il sembla nous montrer le ciel comme pour nous dire : « Mon espoir est là. » Le jour commençait à baisser; les derniers rayons du soleil avaient disparu derrière les sommets de l'Olympe, et la lune, qui montait lentement à l'horizon, teignait d'un reflet d'argent le bleu foncé du firmament. Le prince avait laissé tomber à ses côtés, sur le sofa, la tige de jasmin de son tchibouk, et, le regard immobile, paraissait absorbé dans la contemplation de cette belle soirée. Sur un signe du chapelain, nous nous levâmes pour prendre congé de l'émir. Il parut alors sortir de sa rêverie, et, comme pour s'excuser de s'être laissé distraire un moment de la présence de ses hôtes, il nous tendit la main *alla franca*, et nous témoigna à plusieurs reprises, par la bouche de l'interprète, le plaisir que lui avait fait notre visite, nous engageant à la renouveler de temps à autre pendant la durée de notre séjour à Brousse.

Nous revîmes le lendemain M. Stéphan H.... : il venait nous rendre notre visite de la part du prince. Il resta quelque temps à causer avec nous, et nous

rapporta diverses particularités de la vie de l'émir qui nous étaient inconnues.

« Peu d'existences, nous dit-il, ont été aussi agitées et semées d'autant de contrastes que la sienne. Orphelin dès le berceau, (son père, l'émir Kassem, était mort l'année même de sa naissance, et sa mère n'avait pas tardé à se remarier avec un autre membre de sa famille), élevé presque au hasard, frustré de son patrimoine, à treize ans, il prit le parti de quitter le toit paternel pour aller à la rencontre de la fortune. Tout son bagage formait à peine la charge d'un chameau qu'il conduisait lui-même. Cependant tous les cavaliers druses, maronites, arabes, qui le rencontraient cheminant en cet état, suivi de la vieille esclave noire qui l'avait élevé, mettaient pied à terre pour saluer en lui l'héritier de la maison de Chéhab. Depuis environ un siècle, les Chéhabs avaient gouverné sans interruption la Montagne. Vous savez ce que veut dire le mot *chehab* : « lumière, étincelle brillante. » En effet, de toutes les familles princières du Liban, ils étaient la plus ancienne et la plus illustre. Sortis primitivement du Hedjaz, ils étaient venus s'établir dans le Hauran, bien avant les croisades. Après la mort de l'émir Ahmed, neveu et successeur du fameux Fakhr-Eddin, ils remplacèrent la famille des Ma'on dans le gouvernement de la Montagne. Plus tard, les révolutions, si fréquentes au

Liban, avaient fait passer le pouvoir des mains de la famille Béchir dans celles d'une branche rivale. Le jeune émir voyagea ainsi pendant plusieurs journées jusqu'aux environs de Deïr-el-Kammar, où il prit à loyer une petite maison qui devint, par la suite, ce grand palais moresque admiré de tous les voyageurs. Mais, dans l'intervalle, que d'incidents, de péripéties, de crimes peut-être ! tour à tour vainqueur et fugitif, passant, avec une rapidité sans exemple, de la prison au trône et du trône à l'exil, mais toujours, en apparence du moins, supérieur aux événements. Depuis bientôt quinze ans que je suis avec lui, partageant sa bonne comme sa mauvaise fortune, je n'ai jamais surpris la moindre altération sur son visage. Pour ses serviteurs les plus intimes, comme pour les étrangers qui le visitent, il demeure ce même vieillard calme, grave, majestueux, impénétrable, que vous avez admiré hier. Je l'ai vu à Stamboul dans les premiers temps de notre exil. Nous habitions une maison que le prince avait été obligé de louer à ses frais, à l'extrémité du faubourg de Psammatia, une maison près de laquelle celle-ci est un palais. Telle était sa détresse, que sa femme, qu'il a épousée en seconde noces — une esclave circassienne, convertie plus tard au christianisme — avait été contrainte de vendre une partie de ses diamants à un joaillier arménien pour une somme de quarante mille

piastres. Quand on nous eut relégués à Safranboli, dans l'ancienne Paphlagonie, ce fut bien pis : un de ses petits-fils étant mort, il manqua de l'argent nécessaire pour le faire enterrer. Eh bien! ni les mauvais traitements des Turcs, qu'il déteste, ni la trahison de lord Stopford ne lui ont jamais arraché une plainte. Seulement, si vous venez à dire du mal en sa présence, soit de l'Angleterre, soit d'un des ministres actuels de la Porte, vous êtes sûr de lui faire plaisir, bien qu'il n'en témoigne rien.

— S'est-il donc trouvé, dis-je au chapelain, dans un tel dénûment? Je croyais qu'il recevait une pension de la Porte, sans parler des sommes considérables qu'il doit avoir emportées avec lui en quittant la Syrie.

— La Porte, nous répondit-il, lui donne dix mille piastres par mois. C'est à peu près l'équivalent de la solde d'un général de brigade ottoman, et à peine la centième partie des revenus des biens que l'on a confisqués à l'émir après sa déposition. Cela est-il juste? je vous le demande; cela est-il digne du chef d'un grand empire? Quant aux richesses dont on l'a dit possesseur au moment de sa fuite, elles ont été singulièrement exagérées. Je puis vous assurer qu'il n'avait pas plus de deux cent cinquante mille francs en argent, lorsque la flotte anglaise le prit pour le conduire à Malte : je

ne parle pas des diamants et des bijoux de ses femmes. Ce chiffre vous surprend! Mais songez que le prince est naturellement magnifique. Ce n'est pas un thésauriseur, comme Ali de Janina ou Djezzar pacha. Il a commis comme eux des exactions; mais il n'en entassait pas le produit dans ses coffres; il l'employait en travaux d'embellissements, en largesses, en tributs à payer aux pachas. Songez quels monceaux d'or il lui a fallu pour se maintenir pendant soixante années, au milieu des influences rivales qui se disputaient la Syrie! Ici l'habileté ne sert de rien, si elle n'est aidée de l'argent.

« Voilà donc à quoi s'élevaient les ressources du prince lorsque nous arrivâmes à Constantinople, en octobre 1841 : deux cent cinquante mille francs pour subvenir à l'entretien de quatre-vingts personnes; car nous étions quatre-vingts alors, moi compris. Il est vrai que les privations, les maladies, les souffrances de l'exil, eurent bientôt réduit notre nombre; et, lorsqu'on nous transféra à Viranchehe, nous n'étions déjà plus que cinquante-six. Cet argent fut vite épuisé; alors vinrent les mauvais jours. La détresse de ses serviteurs, l'impossibilité où il se trouvait d'accueillir ses hôtes comme il convient à un homme de sa naissance, furent un supplice de tous les jours pour le vieil émir. Il y a dix ans, si vous étiez venu le voir, comme hier, à

Beit-Eddin, croyez-vous que vous fussiez parti sans qu'on vous offrît de sa part un cheval choisi parmi les six cents coursiers qui emplissaient ses écuries? Mais aujourd'hui, la pipe et le café, voilà à quoi se réduit l'hospitalité du « grand prince! » Voilà son véritable calice; cela et l'apostasie de son fils Emin.

— En vérité! est-il donc si attaché à la foi catholique? Je l'avais pris jusqu'ici pour une manière d'esprit fort, qui avait été de tous les cultes officiels de son pays, sans préférence pour aucun : catholique pour les catholiques, druse pour les druses, musulman pour les musulmans.

— C'est Lamartine qui a écrit cela, et j'avoue que les apparences ont pu autoriser un tel jugement. Autrement, comment aurait-il résisté à ses ennemis? Diviser et tromper pour régner, telle a été de tout temps la maxime politique de l'Orient. Mais, au fond, il est catholique, comme ses ancêtres l'ont toujours été depuis plusieurs siècles. C'est pourquoi, quand il sut que son fils Emin s'était fait musulman et que ses deux petits-fils, les émirs Medjid et Kaïd, étaient sur le point de le devenir, il fut vivement affecté, et requit même l'assistance de l'ambassadeur de France à Constantinople. L'ambassadeur, qui n'aimait pas à se déranger, refusa de se mêler de l'affaire. Le prince n'insista pas; mais un jour il lui est échappé, en ma présence, un mot qui m'a prouvé que chez lui

le silence n'est pas l'oubli. Comme on lui disait que, depuis quelque temps, la presse française plaidait avec chaleur les droits de la Montagne, il répondit par ce proverbe arabe, dont la forme italienne rend assez bien la malice : *Il gallo canta, ma non fa l'alba*[1]. Vous voyez que l'émir ne manque ni de rancune ni d'esprit.

« Dans cette occasion, comme dans beaucoup d'autres, l'émir Béchir a été jugé trop sévèrement par vos écrivains, parce qu'ils l'ont jugé du point de vue européen. Les règles des sociétés civilisées ne sont malheureusement guère applicables aux populations à demi sauvages du Liban.

« Le Liban, c'est le moyen âge avec ses guerres et ses dissensions perpétuelles, ses meurtres commis de sang-froid, et cet odieux mélange de ruse et de férocité. Quand l'émir fit crever les yeux à ses deux cousins, sans doute il commit une action horrible, mais qu'aucun de ses compétiteurs n'eût hésité à commettre dans la même situation. Cependant (je ne sais pas bien si ce fut à l'occasion de ce fait ou d'un autre semblable), un de ses directeurs spirituels, missionnaire latin, lui ayant refusé la continuation de son ministère, le prince, alors au plus haut point de sa puissance, se condamna à

1. Le mot ne serait plus vrai aujourd'hui ; mais alors la monarchie de Juillet avait annulé complétement l'influence française en Orient.

une pénitence publique, comme Théodose après le massacre de Thessalonique. »

M. Stéphan H.... ne nous dit pas le nom de ce courageux missionnaire ; peut-être était-ce lui-même.

Il nous quitta, après nous avoir réitéré l'invitation que le prince nous avait faite la veille, de retourner le voir. Mais nous dûmes quitter Brousse le surlendemain.

Plus tard, de retour en France, j'appris que l'émir Béchir était mort l'année suivante, dans le petit village de Cadi-Keuï[1], à trois quarts de lieue de Constantinople, presque entièrement oublié.

Au commencement de 1853, Brousse reçut un autre grand prisonnier, Abd-el-Kader. Mais la vie du moderne Jugurtha est bien connue parmi nous; je n'ai pas besoin de la raconter.

1. *Cadi-Keuï* (le village de Cadi), l'ancienne Chalcédoine, situé sur la rive asiatique du Bosphore, et faisant suite à Scutari.

CHAPITRE III.

STAMBOUL.

(CONSTANTINOPLE.)

I.

Topographie et statistique. — Aspect général de Constantinople vu de la pointe du Sérail. — Origine du nom de Stamboul. — Situation. — Murs d'enceinte. — Portes. — Corne d'Or. — Les Eaux-Douces d'Europe. — Faubourgs de Topkhanè, de Galata, de Péra, de Kacim-Pacha, de Khas-Keuï, d'Eyoub. — Scutari. — Banlieue de Constantinople. — Population. — Division par *mahallès* ou quartiers. — Police municipale.

« A cinq heures, j'étais debout sur le pont; le capitaine fait mettre un canot à la mer, j'y descends avec lui, et nous faisons voile vers l'embouchure du Bosphore, en longeant les murs de Constantinople que la mer vient laver. Après une heure de navigation à travers une multitude de navires à l'ancre, nous touchons aux murs du Sérail. C'est là que Dieu et l'homme, la nature et l'art, ont placé ou créé de concert le point de vue le plus merveilleux que le regard humain puisse contempler sur

la terre. Je jetai un cri involontaire, et j'oubliai pour jamais Naples et tous ses enchantements; comparer quelque chose à ce magnifique et gracieux ensemble, c'est injurier la création[1]. »

Telle est la première impression que produit sur le voyageur l'aspect féerique de cette ville, unique dans le monde. « Existe-t-il un lieu dans l'univers, s'écrie à son tour l'historien turc Saadeddin, où, comme à Stamboul, l'or soit aussi commun que la terre?... Comparées à Stamboul, les autres cités ne méritent pas le nom de villes. Cette capitale majestueuse, qu'embellissent ses somptueux monuments, peut être assimilée au corps gracieux d'une jeune beauté, son étendue au vaste domaine du génie. C'est lui faire injure que de l'appeler ville, puisque plusieurs villes pourraient entrer dans son enceinte. »

Mais si la ville des sultans n'a point de rivale dans le monde, elle a expié plus cruellement encore que l'Italie ce fatal don de la beauté :

Italia, Italia, o tu, cui feo la sorte
Dono infelice di bellezza....

Son histoire n'est qu'une longue suite de calamités. Depuis le temps de Pausanias jusqu'à la conquête ottomane, elle fut assiégée vingt-neuf fois et huit fois prise d'assaut. Elle essuya vingt-six tremblements de terre, dont quelques-uns se prolongè-

1. Lamartine, *Voyage en Orient.*

rent sans interruption durant plusieurs semaines. Il y en eut un, celui de 1033, qui se fit sentir pendant cent quarante jours. Je ne dis rien de la peste qui, jusqu'en 1839, la visitait périodiquement toutes les années, ni des incendies, si fréquents encore aujourd'hui, que l'on calcule que la ville se renouvelle en entier dans l'espace de dix ans.

Sous les derniers successeurs de Constantin, alors que déjà les Ottomans arrivaient aux portes de Byzance, leurs oreilles étaient sans cesse frappées de ces mots : *is tin bolin* (à la ville), proférés par les Grecs des campagnes environnantes, lorsqu'ils parlaient de se rendre dans la capitale. Dans leur ignorance, les Barbares prirent cette phrase pour le nom même de la ville, et, lorsqu'ils s'en furent rendus maîtres, ils firent par corruption de *is tin bolin* Istambol ou Stambol[1], nom qu'ils changent aussi quelquefois, par un de ces jeux de mots familiers aux Orientaux, en celui d'*Islambol*, c'est-à-dire « la plénitude de l'islamisme. » Les lettrés seuls dans leurs livres, et le gouvernement dans les actes officiels, retinrent l'ancien nom de *Constantiniiè*, qui se lit encore aujourd'hui sur les pièces de monnaie. Les Slaves l'appellent *Tsaregrad* (la ville de l'empereur.)

1. Ainsi se sont formés les noms modernes de Stanco (Côs), abréviation de *is tin Cô;* Stalimène (Lemnos), abréviation de *is ta limena.*

Stamboul occupe un promontoire triangulaire dont la base, du côté de l'occident, s'unit à la Thrace, et dont le sommet, formé par la fameuse pointe du Sérail, regarde l'Asie à l'orient. Un des côtés compris entre cette pointe et le château des Sept-Tours, sur une longueur de 7200 mètres, est baigné au midi par les eaux de la Propontide. L'autre côté, d'une étendue un peu moindre, est formé par le golfe qui lui sert de port et qui serpente, comme un large fleuve, entre deux rangs de collines pittoresques. C'est la fameuse *Corne d'Or.* Au delà de l'enceinte de la ville, ce golfe se prolonge dans les terres pendant l'espace de trois milles, jusqu'à la rencontre de deux petites rivières, le Barbyzès et le Cydaris, qui ont renoncé à leur nom pittoresque pour se faire appeler « Eaux-Douces d'Europe.[1] »

Du côté de la terre ferme, la ville est défendue par une longue muraille qui s'étend de la Propontide à la Corne d'Or. Cette muraille est percée de sept portes principales, au nombre desquelles l'on remarque l'ancienne porte de Saint-Romain, aujourd'hui Top-Capou, « la porte du Canon, » par où les Ottomans firent irruption, le matin du 29 mai 1453. Huit autres portes donnent accès dans la ville du côté de la Propontide, et dix-neuf du côté du port. A l'intérieur apparaissent les sept collines sur lesquelles la ville est bâtie, et qui l'ont

fait surnommer « la Nouvelle-Rome » par les écrivains byzantins.

De l'autre côté du port, en face de Stamboul, adossés aux flancs d'une colline haute de trois cents pieds, on aperçoit deux faubourgs semblables à des villes, et servant de contre-forts à un troisième situé au-dessous d'eux; ce sont Topkhané, remarquable par sa belle fontaine et par le palais de l'intendance de l'artillerie; Galata, où sont les comptoirs des négociants européens, et Péra, appelé par les Turcs *Bey-Oglou*, « le Fils du Prince; » Péra est la résidence des ambassadeurs.

Plus loin, sur le prolongement de la Corne d'Or, vous rencontrez d'autres faubourgs qui forment de nouvelles annexes de Constantinople : à droite, Kacim-Pacha, qui renferme l'arsenal et le palais de l'amirauté; Khas-Keuï, presque entièrement peuplé d'Israélites; à gauche, Eyoub, où se trouve la mosquée dans laquelle les sultans viennent ceindre le sabre du Prophète lors de leur avénement.

Enfin, à l'extrémité méridionale du Bosphore, sur la rive asiatique et faisant face à la pointe du Sérail, l'on aperçoit un autre faubourg qui paraît former à lui seul une ville immense. C'est Scutari[1], l'ancienne Chrysopolis, avec ses magnifiques

1. En turc, *Iskoudar*.

casernes et son cimetière traversé par la route qui va de Constantinople à la Mecque.

Ainsi, par Constantinople il ne faut point seulement entendre Stamboul, c'est-à-dire l'enceinte des sept collines, mais encore les divers faubourgs situés le long de la Corne d'Or, et même, suivant l'usage du pays, cette longue suite de villages qui bordent les deux rives du Bosphore, depuis San-Stefano et Kadi-Keuï jusqu'à l'embouchure de la mer Noire.

La population disséminée sur cette vaste étendue de terrain forme, d'après une statistique récente dressée avec une grande apparence d'exactitude par le docteur Verolot, médecin sanitaire français à Constantinople, un total d'environ 721 000 habitants[1], répartis par portion égale entre la ville proprement dite (360 000) et ses faubourgs (361 000). Sur ce nombre l'on compte approximativement 380 000 musulmans, 100 000 Grecs, 205 000 Arméniens et 37 000 Israélites.

La ville avec ses dépendances immédiates est divisée en quatre cent cinquante-cinq *mahallès*, ou quartiers, dont trois cent dix-huit dans l'enceinte de Stamboul et cent trente-sept *extra muros*, répartis entre les faubourgs d'Eyoub, de Kacim-Pacha (avec

1. Les Européens et la population flottante, évaluée à 116000 individus, ne sont pas compris dans ce chiffre.

Khas-Keuï), de Galata, de Péra, de Topkhanè (avec Fondoukli) et de Scutari.

La police municipale est exercée collectivement par le grand vizir, le capitan-pacha et le stambol-efendissi. L'autorité de ce magistrat, qui cumule les fonctions attribuées chez nous au préfet de la Seine et au premier président de la Cour d'appel, s'étend à toute l'enceinte des Sept Collines. Galata, Péra, Kacim-Pacha et Topkhanè sont sous la juridiction particulière du *voïvode*, ou grand juge de Galata. Un autre magistrat, égal en titre à ce dernier, a dans sa dépendance Eyoub et ses annexes.

II.

Mosquées, églises, oratoires de derviches, écoles, hôpitaux, caravansérails, bazars, casernes, etc. — Vue intérieure d'une mosquée. — Bibliothèque du grand vizir Râghib pacha. — Fontaine de Sultan Ahmed. — Le Sérail. — La Sublime-Porte. — Le Divan. — Intérieur d'un ministère. — Sainte-Sophie. — L'Atmeïdan. — Restes de l'antiquité : la colonne de Théodose, la colonne Serpentine, la colonne Brûlée, l'aqueduc de Valens, etc.

Constantinople renferme un nombre prodigieux d'édifices publics, plus de trois cent cinquante mosquées, quatre-vingt-onze églises grecques et arméniennes, huit églises catholiques, trente-sept synagogues, une foule de tékiès et de *turbès*[1],

1. Sortes de petits temples ronds ou octogones, d'une char-

cinq cent dix-huit médressès ou hautes écoles turques annexées ordinairement aux mosquées, trente-cinq bibliothèques publiques, deux cents hôpitaux, cent imarets ou hospices, trois cents bains, des centaines de khans ou caravansérails, des casernes immenses dont l'élégance et la propreté n'ont rien de comparable en Europe.

Les plus curieux de ces édifices sont les mosquées, avec leurs cours ombragées de platanes et bordées de fontaines où les fidèles musulmans accomplissent leurs ablutions, avec leurs dômes argentés et leurs minarets à la pointe élancée, garnis, à diverses hauteurs, de petites galeries circulaires avec un parapet de pierre sculpté à jour comme de la dentelle, d'où retentit aux cinq heures canoniques du jour la voix du muezzin appelant les fidèles à la prière : « Dieu très-haut! Dieu très-haut! Dieu très-haut! Il n'y a point de Dieu, sinon Dieu, et Mahomet est le prophète de Dieu! Venez à la prière! Venez à la prière! Venez au temple du salut! Grand Dieu! grand Dieu! Il n'y a point de Dieu, sinon Dieu[1]! »

Je ne dirai rien ici de Sainte-Sophie, le Saint-Pierre de Rome de l'Orient, tant de fois décrite, ni

mante architecture, qui renferment les tombeaux des sultans et d'autres grands personnages.

1. Cette formule, qui renferme, sous la forme la plus simple, la profession de foi musulmane, s'appelle l'*ezann*.

de la mosquée d'Eyoub, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne église Saint-Mamas, et où les sultans ceignent le glaive après leur avénement au trône, ni de la Sélimiè, qui a une palme de plus que Sainte-Sophie, ni de la Suleïmaniè, le chef-d'œuvre de l'architecture sarrazine dans le monde entier, ni de l'Ahmediè, la seule dans tout l'empire qui ait six minarets, ni des neuf autres mosquées dites *impériales*, et dont la plupart portent les noms des sultans qui les ont construites et dotées. Vues du dehors, ces mosquées se ressemblent toutes, à la grandeur et à la couleur près. A l'intérieur aussi, même aspect. Une chaire adossée à l'un des piliers; la frise formée par des versets du Coran; les murs peints en arabesques; des fils de fer joignant entre eux les piliers qui supportent la coupole et portant une multitude de lampes, des œufs d'autruche suspendus, des bouquets d'épis ou de fleurs; à terre des nattes de jonc ou de riches tapis. Point de tribunes, ni de siéges d'honneur, ni de places réservées; Dieu n'admet point ces vaines distinctions. Point de quêtes, de tronc pour les pauvres ou pour l'entretien de la mosquée, rien qui distraye les fidèles de la prière et de la contemplation. Mais la charité ne perd pas ses droits. Dans l'enceinte même de la mosquée, à côté des cloîtres où sont les logements des imans et les cellules des étudiants nécessiteux, vous trouvez les hôtelleries pour les

pauvres et les voyageurs, les hôpitaux pour les malades et les infirmes. Le musulman aime à reporter sa pensée du ciel vers la terre, et jamais il ne sépare ces trois choses, la religion, la charité et la science. N'est-il pas écrit dans le Livre : « Le meilleur des hommes est celui qui se rend utile à ses semblables. » Et le Prophète lui-même n'a-t-il pas dit : « L'encre des docteurs et le sang des martyrs sont d'un prix égal devant Dieu. »

Les médressès et les bibliothèques publiques forment une autre dépendance des mosquées, qui pourvoient directement à leur entretien. Quelques bibliothèques cependant, fondées par des vizirs, par des muftis ou même par de simples particuliers, forment des établissements à part, tout à fait indépendants des mosquées. Parmi ces dernières, la plus célèbre est celle du grand vizir Râghib (le Studieux), qui fut fondée en 1762, comme le témoigne l'inscription suivante, placée au-dessus de la porte extérieure :

Louanges à Dieu seul!
Sous le bon plaisir de Dieu,
Et dans la vue de lui plaire,
Mohammed, vizir,
A fondé cet établissement
L'an 1176.

C'est un des édifices les plus gracieux de Constantinople. Elle est bâtie au milieu d'un jardin et

forme un dôme parfaitement éclairé, avec quatre autre petits dômes dont les côtés sont soutenus par des arcades de marbre ; les murs sont incrustés de faïence ornée d'inscriptions et de vases de fleurs peints en blanc et en rouge. Les salles sont munies de sofas, et nul bruit du dehors, si ce n'est le murmure voisin de l'eau tombant dans un bassin de marbre, « afin, dit le chroniqueur, d'apaiser la soif des hommes altérés par l'ardeur de la science, » et le roucoulement plaintif des tourterelles dans le feuillage des cyprès, ne trouble le recueillement des efendis occupés à lire ou à transcrire les manuscrits.

Les Turcs aiment les inscriptions et ils y excellent. Pas un de leurs édifices, mosquées, colléges, hospices, caravansérails, fontaines, sur le frontispice ou sur les murs duquel on ne lise soit une sentence du Coran, soit un précepte de morale, soit un de ces chronogrammes sous forme de distiques, appelés *tarikh*, qui, par la valeur numérique de leurs lettres, indiquent en même temps la destination de l'édifice et l'année de sa fondation. Telle est cette jolie inscription du sultan Ahmed III sur la fontaine qui porte son nom :

Cette fontaine te parle de son âge dans ces vers du sultan Ahmed. Ouvre la clef de cette source pure et tranquille, en invoquant le nom de Dieu ; bois de cette eau intarissable et limpide, et prie pour le sultan Ahmed.

La fontaine d'Ahmed me ramène au Sérail, dont elle est un des principaux ornements.

Le Sérail, bâti par Mahomet II, occupe tout l'emplacement de l'ancienne Byzance. C'est le Kremlin des monarques ottomans. Une muraille de vingt-cinq à trente pieds de haut, d'où surgissent, à des intervalles réguliers, des tours massives, carrées du côté de la mer et arrondies du côté de la terre, l'entoure sur une circonférence de plus de trois quarts de lieue. Huit portes y donnent accès : la principale d'entre elles est appelée *Babi-Humayoun*, ou porte Impériale.

Vu de loin, ce vaste édifice, ou plutôt cet amas de constructions confuses et irrégulières, entrecoupé de jardins et d'arbres gigantesques et dominé par les grandes coupoles de Sainte-Sophie et de Sultan-Ahmed, offre un aspect riant et pittoresque. Mais quand on approche, ses hautes murailles, ses cloîtres déserts, le silence qui l'habite, portent dans l'âme une impression mélancolique et lugubre.

En effet, l'ancien palais des sultans, abandonné par Mahmoud après la destruction des janissaires et devenu l'asile des eunuques en retraite et des favorites disgraciées du harem, ressemble plutôt à une nécropole qu'à une résidence souveraine. Mais que son histoire secrète serait dramatique et terrible, si ses murs pouvaient la raconter !

O murs! que vous savez de lugubres histoires!

L'impression produite sur moi par ma première visite au Sérail ne s'est point encore effacée. Nous venions de passer en caïque devant la porte basse, en forme de guichet, par où sortirent une à une, pour être précipitées dans la mer de Marmara, les femmes de Sélim, qui avaient aidé au meurtre de ce malheureux prince. Plus loin, entre la première et la deuxième cour du Sérail[1], on m'avait montré le passage étroit où les capidjis et les muets, armés du fatal cordon, attendaient leurs victimes. Puis je me retrouvais pour la seconde fois en face de la grande porte du Sérail, avec ses deux niches latérales, où les têtes des condamnés restaient pendant plusieurs jours exposées aux regards du peuple.

Et, tel qu'un roi couvert de ses habits de fête,
Superbe il se montrait aux enfants du Prophète,
De six mille têtes paré.

1. L'enceinte du Sérail comprend trois cours, où l'on pénètre successivement par un nombre égal de portes. La première cour, située au delà de *Babi-humayoun*, renferme, outre la fontaine de Sultan-Ahmed, la Monnaie et l'ancienne église de Sainte-Irène, bâtie par Constantin et transformée en un arsenal. La deuxième cour, dans laquelle on pénètre par la porte du Salut (*Bab-us-Selam*) renferme la grande salle du Divan. Au fond de cette cour est la troisième porte (*Bab-us-Seadet*, porte de la Félicité), qui donne accès dans l'enceinte réservée où se trouve la salle du Trône.

J'avais beau ne voir là qu'un de ces concetti familiers au poëte des *Orientales*, les souvenirs sanglants de 1821, joints aux histoires que j'avais ouï conter de ministres étranglés, de femmes cousues vivantes dans un sac et précipitées dans le Bosphore, de Francs surpris la nuit dans les jardins du Sérail et tombés sous le glaive des bostandjis, me revenaient en foule à l'esprit et me causaient un frisson involontaire.

En ce moment des bateliers grecs, à moitié ivres, passèrent en chantant ou plutôt en criant à tue-tête devant le corps de garde où deux soldats de la réforme étaient en faction, tandis que leurs camarades, assis sur un banc, fumaient tranquillement ou jouaient au trictrac. Mon guide, devinant mes pensées, me dit en me les montrant :

« Regardez ces soldats habillés à l'européenne, qui montent la garde à cette même porte devant laquelle, il y a moins d'un quart de siècle, les ortas des janissaires venaient planter tumultueusement leurs marmites renversées. La destruction de cette milice turbulente a marqué la dernière heure du fanatisme musulman. Sultan-Mahmoud, après avoir coupé ce buisson d'épines qui gênait sa marche et déchirait son manteau impérial, suivant l'expression d'un de nos historiens, continua sans encombre le cours de ses réformes ; et maintenant, vous le voyez, les bateliers grecs et arméniens

passent en chantant le long de ces murs, dont l'aspect glaçait naguère le musulman d'effroi. »

De la porte Impériale à la Sublime-Porte, il n'y a qu'une courte distance. La Sublime-Porte s'appelle en turc *Pacha-Capouci* (la porte du Pacha), parce qu'elle est la résidence officielle du grand vizir et le siége du gouvernement qui lui emprunte son nom.

Du reste, c'est le même aspect austère et mélancolique : de hautes murailles crénelées, blanchies à la chaux; des fenêtres grillées; une apparence de forteresse ou de prison plutôt que de palais.

Les Turcs ont la manie de revêtir leurs édifices de chaux, dont les tons crus produisent un effet désagréable à l'œil. Passe encore pour les constructions nouvelles; mais appliqué sur des monuments anciens, tout meurtris de crevasses et de brèches qu'on ne se donne pas la peine de réparer, il les fait paraître encore plus délabrés : il me semblait voir la *cocóna*[1] Maritza et toutes ses illustres contemporaines du Phanar[2], avec leurs joues peintes et leurs rides remplies de blanc de céruse, qui leur donnent l'air de sépulcres blanchis.

L'intérieur même de Sainte-Sophie n'a point échappé à ce badigeonnage; les marbres des co-

1. Équivalent de madame (*signora*), en grec moderne.

2. Quartier de Constantinople habité par l'élite de la nation grecque.

lonnes, les superbes mosaïques qui ornaient le dôme ont disparu pendant plusieurs siècles sous d'épaisses couches de plâtre, et ce n'est que depuis quelques années, grâce aux travaux de réparation exécutés par MM. Fossati dans l'intérieur de la basilique, que ces précieux restes de l'art byzantin ont revu la lumière.

C'est à la Sublime-Porte que le divan tient ses séances, sous la présidence du grand vizir. *Divan*, en persan, veut dire conseil, du mot *dive* (fée, génie). Un jour, un roi persan, passant devant ses ministres assemblés, les désigna à l'un de ses familiers en disant : *Inan divan end* (ceux-là sont des génies), et depuis ce jour, le nom de divan est resté au conseil des ministres. Il fut affecté par analogie aux recueils de poésie, pour montrer que le génie doit aussi bien inspirer le poëte que l'homme d'État.

C'est encore à la Sublime-Porte que sont réunis les bureaux des divers ministères, à l'exception des bureaux de la guerre, de la marine et de l'artillerie.

L'accès de tous ces bureaux est libre. L'entrée, donnant sur de vastes couloirs parfaitement aérés et garnis de nattes, est fermée par de simples tapisseries en guise de portes. La salle a, suivant l'usage, un sofa qui règne sur trois des côtés, et où chacun des efendis (employés) a sa place at-

titrée. C'est assis sur ce sofa, à l'orientale, c'est-à-dire la jambe droite pliée en deux et la jambe gauche relevée pour servir de pupitre, qu'ils exécutent la besogne que leur chef leur a distribuée. Leur écritoire, garnie de tous ses ustensiles, et le peu de livres à l'usage des fonctionnaires ottomans, sont à côté d'eux sur le sofa. N'oublions pas le tchibouk, compagnon obligé, dont le bouquin repose sur leur genou, et dont ils aspirent de temps à autre une bouffée en interrompant leur travail.

J'étais lié avec le premier interprète de la Porte, Emin-Muklis efendi, et j'ai souvent été témoin de la manière dont il donnait ses audiences. Comme je l'ai dit, l'entrée de son bureau était libre; l'arrivant soulevait la tapisserie et pénétrait dans la salle. D'un coup d'œil il avait jugé la place qu'il lui convenait d'occuper sur le sofa, et il allait droit à cette place, sans attendre qu'on la lui désignât ou qu'on l'y invitât.

Arrivé là et installé à sa convenance, après avoir soigneusement renfermé ses jambes et ses pieds dans les basques de sa redingote, il promenait ses regards sur les assistants, en leur adressant le salut d'usage, connu sous le nom de *temena*[1], puis attendait paisiblement que l'efendi, occupé de son travail, tournât les yeux de son côté et lui adressât la

1. Voyez plus bas, chapitre x.

parole. Au même instant, comme pour lui alléger les ennuis de l'attente, un domestique lui apportait le café, et, pour peu qu'il payât de mine, la pipe[1].

Le quartier de Pacha-Capouci est un des plus beaux de Stamboul; les rues sont spacieuses et bien percées; les maisons, de belle apparence, peintes en blanc ou de couleurs vives, présentent un aspect plus bizarre qu'harmonieux. De loin l'on dirait d'une immense marqueterie.

C'est aussi la portion de la ville la plus riche en monuments. Un espace de deux milles carrés renferme ce que Constantinople offre de plus curieux à visiter : le Sérail, la Sublime-Porte, Sainte-Sophie, la mosquée de Sultan-Ahmed, l'Hippodrome et ses précieux restes d'antiquités, la Citerne aux mille colonnes, les bazars.

Les Turcs conservèrent le nom grec de Sainte-Sophie (*Aïa-Sofia*), de même qu'ils avaient respecté l'édifice. Lorsqu'il mit pied à terre devant la célèbre basilique, le jour même où Constantinople tomba en son pouvoir, le Conquérant aperçut un soldat occupé à briser les marbres du parvis. « Je vous ai abandonné le butin, mais les édifices m'appartiennent, » dit-il, et d'un coup de son cimeterre il abattit à ses pieds le barbare. Sa visite terminée, il

1. L'offre du café et celle de la pipe constituent deux nuances, ou mieux deux gradations dans la politesse turque. Voyez chapitre x.

ordonna à un des muezzins qui l'accompagnaient d'appeler les fidèles à la prière, et lui-même, donnant l'exemple, monta sur l'autel et pria. C'est ainsi que fut inauguré le culte du Prophète dans le temple, dont, au dire des historiens grecs, un ange avait donné le plan et le ciel fourni l'or et les matériaux précieux. Bâtie par Constantin, agrandie par son fils Constance, incendiée à deux reprises dans une émeute, ébranlée par un tremblement de terre, réédifiée en dernier lieu par Justinien, qui y employa pendant seize ans dix mille ouvriers dirigés par les deux plus célèbres architectes du temps, Artémius de Tralles et Isidore de Milet, Sainte-Sophie avait passé jusque-là pour le chef-d'œuvre de l'architecture sacrée dans toute la chrétienté. La conquête lui fit subir peu de changements. Nous venons de voir quelle était la simplicité du culte musulman. Sauf l'addition d'un *mithrab*, destiné à marquer l'orientation de la Mecque pendant la prière, d'un *mimber* pour la récitation du *kouthbè*[1], de trois ou quatre chaises (*kursi*) pour les prédicateurs ordinaires, la disposition intérieure de l'édifice est restée à peu près la même. L'image du Père éternel peinte au fond du dôme a seule disparu et a été remplacée par cette inscription tirée du Coran : ***Dieu est la source de la lumière.***

1. Prière publique du vendredi.

Sainte-Sophie fut réparée successivement par les sultans Sélim II, Mourad III, et enfin par le sultan actuel, Abdul-Medjid, qui a surpassé tous ses prédécesseurs dans le soin et les dépenses consacrés à cette restauration. Les deux cercles de fer qui ont servi à consolider la base de la coupole ont permis en même temps de la dégager des quatre arcs-boutants massifs qui en déparaient l'élégance. Les douze colonnes des galeries supérieures, qui étaient fortement déjetées, ont été redressées ensuite avec un plein succès, et les mosaïques du plafond, chefs-d'œuvre de l'art byzantin, un moment dégagées de l'enduit de plâtre qui les dérobe aux regards des dévots musulmans, ont montré, dans toute sa fraîcheur primitive, une représentation colossale de la Vierge dominant toute l'étendue du sanctuaire. Cette restauration fait le plus grand honneur à l'habileté des architectes, MM. Fossati frères. Je dois pourtant en excepter le badigeonnage avec lequel on a cherché à reproduire les nuances des mosaïques à fond d'or, le vert antique, le serpentin et l'albâtre oriental. L'illusion produite par ce bariolage de mauvais goût dure peu et fait regretter davantage les chefs-d'œuvre dont il occupe la place.

Deux rues qui n'ont pas un demi-mille de parcours séparent l'Aïa-Sofia de la mosquée de Sultan-Ahmed et de l'Atmeïdan. L'Atmeïdan est l'ancien

Hippodrome qui retentit pendant si longtemps des querelles des *bleus* et des *verts*. Le temps a effacé le souvenir de ces luttes puériles, comme il a détruit ou dispersé les anciens portiques et les statues qui décoraient la place. Là se trouvaient, aux quatre angles, les quatre chevaux de bronze que nous avons vus, pendant le premier empire, sur le Carrousel à Paris, et qui aujourd'hui ornent pour la seconde fois la place de Saint-Marc à Venise. Les bronzes et les marbres ont aussi leurs destinées !

Cependant l'obélisque de Théodose, encore debout sur sa base de granit ; la colonne Serpentine enlevée au temple de Delphes, où elle servait de support au trépied d'or que les Grecs consacrèrent à Apollon après la victoire de Platée[1] ; une pyramide en briques que Constantin Porphyrogénète avait fait recouvrir de plaques de bronze, attestent encore l'ancienne magnificence de ce cirque, théâtre des splendeurs et des misères du Bas-Empire.

Non loin de là, à gauche de la longue rue qui mène de l'Atmeïdan à la mosquée de Bayazid, se trouve la citerne des Mille Colonnes, qui n'en renferme plus que deux cent vingt-quatre, en marbre

1. Le fût de la colonne, composé de trois serpents enlacés, offrait autrefois à son extrémité la tête des trois reptiles, probablement destinés à recevoir le trépied sacré. Ces têtes, qui formaient le chapiteau, n'existent plus.



blanc. Cet ancien réservoir, dont la construction remonte à Constantin, a été transformé aujourd'hui en un établissement industriel. Plusieurs autres citernes qui datent de la même époque, mais moins considérables, ont de même été comblées et affectées à d'autres usages. La seule qui ait conservé sa destination première est le réservoir de Yerè-Batan-Seraï, l'ancienne *cisterna basiliki*. C'est un vaste souterrain formé d'une série de voûtes en briques et en mortier de khoraçan[1], soutenues par des colonnes en marbre de dimensions et d'ordres divers, qui sert de réservoir pour les temps de sécheresse et alimente les fontaines du Sérail pendant six mois, à partir du commencement de mai.

Je n'en finirais pas si je m'arrêtais à décrire les monuments et les curiosités de Constantinople, tant de fois reproduits par les livres et par la gravure : l'Etmeïdan, qui vit le massacre des janissaires[2]; l'*Eski-Seraï*, l'ancien palais de Mahomet II, sur l'emplacement duquel s'élève aujourd'hui le Seraskiérat avec sa haute tour qui donne le signal des incendies, tandis que les veilleurs de nuit font retentir les rues du cri familier de *Ianghyn var Stam-*

1. Espèce particulière de ciment formé d'un mélange de poussière rouge provenant de tessons broyés, de sable et de chaux.

2. *Etmeïdan* signifie « la place aux viandes, » parce que c'est là que se faisaient les distributions de vivres aux janissaires. Il ne faut pas le confondre avec l'*Atmeïdan* « la place aux chevaux » dont il vient d'être question.

boulda[1] (il y a le feu dans Stamboul); la colonne Brûlée, qui date des plus beaux jours de Rome, d'où elle fut apportée à Byzance pour servir à la décoration du forum de Constantin, et dont les débris ont encore quatre-vingt-dix pieds de haut; la colonne de Marcien, qui renferme, dit-on, les cendres de cet empereur; l'aqueduc de Valens, qui réunit la troisième et la quatrième collines couronnées à leur sommet par les mosquées du Conquérant et de Sultan-Bajazet, et d'où l'on découvre un des plus beaux points de vue de Constantinople; la tour de Galata, bâtie par les Génois; les vestiges du Palais des Blaquernes; les bas-reliefs qui ornent l'ancienne porte du Château des Sept-Tours, etc. Ce que je cherche à représenter, c'est moins le côté extérieur de Constantinople que la physionomie morale de cette cité, moitié européenne et moitié asiatique, assise au confluent de deux mers et de deux civilisations.

1. Ou *Galatada*, *Ouskoudarda* (dans Galata, dans Scutari), suivant le lieu où s'est manifesté l'incendie.

III.

Aspect intérieur de Constantinople. — Les chiens errants. — Tendresse des Turcs pour ces animaux. — Les chiens réfractaires. — Leur antipathie contre les Anglais. — Anecdotes. — Les Derviches. — Le comte de Bonneval. — Cimetières. — Inscriptions. — Funérailles des Turcs. — Cimetière musulman de Scutari. — Grand champ des morts de Péra. — Baloukli et sa légende. — Superstitions grecques. — Prophéties annonçant la prise de Constantinople par les orthodoxes.

Il faut un certain temps au voyageur nouvellement débarqué à Constantinople, avant qu'il puisse se reconnaître. D'abord la multiplicité et la nouveauté des objets, le bruit, le mouvement, la succession perpétuelle de types, de costumes et d'idiomes différents, produisent une sorte d'éblouissement. Puis l'œil s'habitue par degrés, l'esprit distingue et s'attache ; ce qui avait été une fatigue devient un attrait, et vous éprouvez un plaisir singulier à voir défiler devant vous ce pêle-mêle d'individus de tout pays et de toute condition, que vous reconnaissez sans peine à leur costume et à leur démarche : l'efendi Turc à la figure calme et grave, le marchand persan coiffé de son bonnet de peau de mouton, l'Arménien à la démarche lourde, le Grec toujours affairé, le colporteur juif avec son teint hâve, sa barbe grêle, son bénich sale et déchiré, le Franc en chapeau rond et en bottes vernies.

La saleté des rues de Constantinople est proverbiale, comme la beauté de son site extérieur. On raconte qu'un Anglais, à qui l'on avait exagéré les désagréments de ce contraste, partit un beau jour de Southampton sur son yacht, arriva après une traversée de deux mois, un matin, à la pointe du Sérail, regarda fixement pendant une heure le tableau magnifique qui se déroulait devant lui, puis tout à coup, fermant sa longue vue, ordonna à son équipage de virer de bord et de reprendre la route des Dardanelles.

Lecteurs, ne faites point comme cet Anglais. Sans doute Constantinople est loin de la propreté et de la commodité de nos villes d'Europe ; mais, croyez-moi, ces rues sales et étroites qui tour à tour s'élargissent, se rétrécissent, se bifurquent, se contournent pour revenir vers leurs points de départ ou se terminent en impasses, les unes silencieuses et désertes comme les allées d'une nécropole, avec leurs longs murs blancs percés de rares fenêtres grillées extérieurement, les autres si encombrées de passants qu'on ne peut y marcher sans se coudoyer ; ces échoppes de rôtisseurs et de pâtissiers, d'où s'échappent des odeurs de graisse qui vous prennent à la gorge ; cette absence complète de voitures ; ces mulets et ces ânes traînant de longues poutres qui s'embarrassent dans les jambes du voyageur ; ces portefaix qui s'avancent au pas

de course en faisant retentir l'air du terrible cri de : *Guarda!* ces pans de murs noircis, vestiges du dernier incendie; ces cloaques immondes pendant l'hiver, pendant l'été cette poussière brûlante ; ces légions de chiens étendus comme des lazzaroni en travers de la chaussée et se chauffant le ventre au soleil; jusqu'à ces immondices qui obstruent le passage : tout cela, joint à la diversité des costumes et des idiomes, à la nouveauté des aspects, a aussi sa poésie, d'autant plus saisissante qu'elle est peut-être à la veille de disparaître. A mesure que la civilisation gagne du terrain, le pittoresque s'éloigne. Déjà les caïques qui sillonnaient le Bosphore ont été supplantés par les bateaux à vapeur, le fez a remplacé le turban. « Gageons, me disait naguère un Arménien, qu'avant deux années les Turcs porteront le chapeau et boiront du vin avec nous pendant le ramazan. » Ce jour-là, si jamais il arrive, c'en sera fait de la vieille Turquie.

Les chiens eux-mêmes s'en vont : triste présage! Traqués par les Européens, la plupart ont émigré dans les quartiers turcs les plus reculés. Là ils trouvent encore des âmes charitables qui leur distribuent la pâture chaque matin, assistent leurs femelles en couches, veillent à ce que leurs petits ne périssent pas de froid pendant l'hiver, et poussent même l'attention jusqu'à faire, à leurs derniers moments, des legs en leur faveur. Pourtant

le chien, de même que le porc, est réputé par l'Osmanli un animal immonde, au point que son contact, même involontaire, rompt l'état de pureté légale. Aussi n'en élève-t-il jamais dans sa maison; mais il se regarde comme le protecteur né de tous ceux qui ont élu domicile dans son quartier. La bienfaisance est recommandée par le Prophète comme la première de toutes les vertus; et cette bienfaisance, on l'étend jusque sur les animaux.

Un jour je descendais côte à côte avec un Turc la longue rue qui conduit du bazar à Yéni-Djami (la Nouvelle mosquée). A une certaine distance, une troupe de chiens, étendus le long de la muraille, barrait le passage. Mon compagnon inconnu prit tranquillement le milieu de la chaussée, de crainte de déranger leur kièf. Voyant que je me détournais comme lui de mon chemin, mon procédé le toucha. « Tu as le cœur d'un musulman, me dit-il; puisse ta fin être heureuse! »

Un autre jour, sur la place de la mosquée de Bayazid, deux Osmanlis s'entretenaient gravement non loin de l'étal d'un boucher. L'un, que je reconnus à son turban, était un molla appartenant aux premières classes de la magistrature; le cortége de l'autre annonçait un personnage d'un rang non moins élevé. Le boucher, du fond de sa boutique, jeta un débris de viande à un chien paisiblement endormi dans le ruisseau, à quelques

pas de là. Le bruit de la chute de l'os éveilla l'indolent animal, qui allongea la patte pour essayer de l'attirer à lui, et voyant qu'il ne pouvait y atteindre, plus paresseux encore que gourmand, fit mine de se rendormir. Le molla, qui suivait de l'œil tout ce manége tout en prêtant l'oreille au discours de son interlocuteur, le quitta tout à coup, s'avança jusqu'au bord du ruisseau, poussa du pied l'os jusqu'à portée de la gueule du chien, et revint tranquillement reprendre sa conversation.

De mon temps, les chiens vivaient encore en troupes assez nombreuses dans les rues de Péra et de Topkhanè. Ceux même de Topkhanè, moins familiarisés avec l'habit européen, manquaient rarement de nous poursuivre de leurs vociférations, chaque fois que nous passions le soir sur la place de la mosquée pour rentrer chez nous. On a peine à se faire l'idée d'un pareil tintamarre. Il suffisait qu'un seul donnât le signal : aussitôt toute la bande se mettait à pousser des hurlements, auxquels répondaient d'autres hurlements partis des mahallés voisins, et rendus plus affreux encore par la distance. Leur antipathie se manifestait surtout à l'égard des Anglais, comme s'ils eussent flairé en eux des ennemis irréconciliables. Le fait est que les fils d'Albion ont beaucoup contribué, par leurs exécutions quotidiennes, à débarrasser les rues de

Péra de ces hôtes plus inoffensifs encore qu'incommodes. J'ai connu un capitaine anglais qui allait faire le whist tous les soirs dans une maison de Péra, et qui ne manquait jamais, lorsqu'il retournait à son bord à une ou deux heures du matin, d'assommer un chien pendant le trajet, à l'aide d'un bâton ferré qu'il portait en guise de canne. Si par malheur il avait ce jour-là perdu au jeu, c'était par deux et par trois qu'il comptait ses victimes. « Encore un de moins, » disait-il à chaque fois. Bientôt il n'y eut plus un seul chien dans la longue rue qui descend de Péra à Topkhanè. Alors il prit son chemin par un autre côté, afin de pouvoir continuer son rôle de justicier. L'alarme se répandit dans tous les quartiers environnants. Un jour, entendant des aboiements dans une ruelle étroite de Galata, il s'y enfonça, son bâton à la main. Quatre individus se jetèrent sur lui, le désarmèrent et le rouèrent de coups. La police et l'ambassade durent intervenir. Ce fut toute une affaire.

Aujourd'hui l'on ne rencontre presque plus de chiens dans les quartiers européens : la disette et les intempéries des saisons ont achevé l'œuvre d'extermination des Européens. Le peu qui s'en trouve encore à Péra et à Galata se sont civilisés. Ils ont cessé d'aboyer après l'habit franc, et ne font plus de distinction entre les chrétiens et les musulmans. Ce sont les chiens de la réforme.

Mais il existe aussi un petit nombre de chiens réfractaires, qui protestent par un exil volontaire contre l'envahissement des théories nouvelles. Ceux-là nourrissent tous les vieux préjugés contre les ghiaours. A l'exemple des Celtes retirés au fond de l'Armorique pour échapper au contact de la domination romaine, ils ont fui dans les quartiers solitaires de Stamboul et d'Eyoub pour y gémir, avec leurs amis les derviches, sur la décadence de l'islamisme et le triomphe des infidèles. Aussi malheur au Franc qui se hasarde seul, à la tombée de la nuit, dans ces rues étroites habitées par des milliers de chiens, que la vue seule du chapeau et du frac européen met en fureur!

Ils ont, d'ailleurs, conservé intactes les anciennes mœurs. Ils vivent par bandes séparées qui entretiennent entre elles des rapports de voisinage, à la condition de ne point violer leurs territoires réciproques. Comme chaque bande est nourrie par les habitants du quartier où elle réside, elle tolère difficilement l'admission d'intrus qui porteraient préjudice à la masse en partageant son droit à l'assistance publique. On ne déroge à la règle que dans des cas extraordinaires. Un jour j'assistai de ma fenêtre à une scène de mœurs singulière, et qui est restée dans mon esprit comme un indice de l'intelligence et du bon naturel de ces animaux, qui semblent d'ailleurs, par leur

instinct, échapper à toute éducation domestique. Deux chiens d'une tribu voisine, qui en poursuivaient un troisième blessé, firent irruption sur le grand espace vide, dévasté par l'incendie, qui s'étendait devant ma fenêtre. Au même instant une demi-douzaine de chiens, couchés au milieu des décombres, s'élancèrent avec impétuosité pour venger la violation de leurs frontières et, après un combat acharné, mirent en fuite les envahisseurs. Restait le chien blessé, qui s'était blotti tremblant dans un coin en attendant qu'on décidât de son sort. En effet, les vainqueurs, après l'avoir flairé à tour de rôle, s'étaient formés en conseil à quelque distance et paraissaient se consulter. A la fin l'un d'eux, s'étant détaché du groupe, alla chercher le fugitif, auquel il eut l'air d'adresser quelques questions, et, satisfait sans doute de ses réponses, le ramena au quartier général, où on lui donna un restant d'os à ronger. A partir de ce jour, il fit partie de la troupe.

Des chiens aux derviches la transition est naturelle, d'après un dicton proverbial en Turquie [1]. Ce sont les cyniques du mahométisme. Leur crédit

1. Suivant ce proverbe, le derviche doit avoir dix des qualités qui sont propres au chien : avoir toujours faim, n'avoir pas de lieu assuré, veiller la nuit, ne point laisser d'héritier après sa mort, ne point abandonner son maître, quoiqu'il en soit maltraité, etc.

est aujourd'hui bien déchu. Des trente-deux ordres de derviches que l'on comptait anciennement et qui se distinguaient par la règle et par l'habit, c'est à peine si l'on en voit subsister une douzaine que le gouvernement tolère avec peine, attendant une occasion favorable de s'en débarrasser. Le premier coup leur fut porté par Sultan-Mahmoud qui, en 1826, un mois après le massacre des janissaires, abolit l'ordre des Bektachis, liés avec eux de temps immémorial. Ce coup hardi frappa les autres derviches de terreur, et ils demeurèrent pendant plusieurs semaines, dit l'historiographe Esaad efendi, « dévorés d'angoisses et le dos appuyé contre le mur de la stupéfaction. »

Les uns (ce sont les plus dangereux) n'ont point de demeure fixe; plus voleurs que mendiants, ils parcourent les villes et les campagnes, soit isolés, soit par bandes de quatre ou cinq; les autres vivent sédentaires dans leurs tékiès, où ils se livrent, sous la conduite de leurs cheikhs, à une multitude de pratiques bizarres, dictées à l'origine par un esprit de mortification, mais qui ne sont plus aujourd'hui qu'un moyen d'établir leur crédit parmi le peuple par le spectacle de prétendus miracles. Tels sont les derviches Ruffaï, qui feignent de s'imprimer sur les bras et sur la poitrine, au moyen de fers chauds, des stigmates qu'un peu de salive du cheikh suffit pour guérir; les derviches hurleurs

de Scutari, qui répètent jusqu'à entrer dans des convulsions horribles le nom et les attributs de la Divinité; et les derviches Mewlevis de Péra, qui tournent sans interruption pendant plusieurs minutes, au son d'une musique lente et douce, les bras tantôt étendus en forme de balanciers, tantôt croisés sur la poitrine, la tête légèrement inclinée sur l'épaule, voulant exprimer par ce changement continuel de position le détachement des biens de ce monde, et, par le cercle qu'ils décrivent dans leurs évolutions, l'immensité de l'Intelligence qui remplit l'univers et qu'on rencontre partout où les regards peuvent se porter. De même, le balancement dont les derviches hurleurs accompagnent leurs *Allah hou! allah hou!* en portant leur corps tantôt de droite à gauche, tantôt de l'avant à l'arrière, représente, d'après les idées du fondateur, le roulis et le tangage du vaisseau agité par les vagues de l'Océan, lequel n'ayant, pour ainsi dire, ni borne, ni fond, ni rive, est le symbole affaibli de l'immensité de Dieu. Mais le sens de ces allégories, comme celui de la doctrine primitive, s'est perdu complétement de nos jours chez les derviches.

Les derviches tourneurs sont les plus connus des Européens. Leur tékiè, qui s'élève au haut de la colline de Péra, dans une situation magnifique, se peuple le mardi et le vendredi de chaque semaine

de curieux qui viennent assister à leurs exercices. Ces exercices, mêlés d'invocations et de prières, ne durent jamais plus d'une heure et demie ou deux heures. Pendant tout le reste de la semaine, on les voit assis devant la porte du tékiè ou dans le cimetière qui entoure leur oratoire, et d'où l'œil embrasse une grande partie de la Corne d'Or et de la mer de Marmara, la tête coiffée de leur long bonnet de feutre, fumant tranquillement leur tchibouk ou tournant entre leurs doigts les grains de leurs chapelets.

Ces chapelets (*tesbih*) sont formés de grains d'ambre ou d'aloès au nombre de cent, correspondant aux cent épithètes ou attributs de la Divinité (*esma allah*). Non-seulement les derviches, mais tous les Orientaux en général, et même les Européens établis depuis longtemps dans le Levant, ont à la main de ces chapelets, dont ils roulent incessamment les grains entre leurs doigts, bien plus en manière de passe-temps que par un motif de piété.

Dans ce même cimetière se trouve le tombeau du fameux comte de Bonneval. Singulière destinée que celle de cet homme issu d'une des premières familles du Limousin, et qui va mourir, à l'âge de soixante-douze ans, chez les Turcs, après avoir été maréchal de camp des armées de Louis XIV, général d'infanterie au service de

l'Autriche, pacha à deux queues sous les sultans Ahmed III et Mahmoud Ier ! Singulier caractère aussi que le sien, un composé de Charles de Bourbon et de Bussy-Rabutin, à la fois inconstant et entêté, irascible, impétueux, moqueur, léger de propos plus encore que de conduite, se brouillant avec tout le monde, avec Chamillard en France, avec Pompone à Venise, avec Prié aux Pays-Bas, avec le prince Eugène à Vienne, avec Mercy en Sicile, avec Villeneuve et le Divan en Turquie, poussé par je ne sais quel besoin d'aventures, incapable de se fixer à rien ni nulle part, ayant des vues de tout, mais manquant de la persistance nécessaire pour les suivre, rempli de magnifiques projets qui n'aboutissent pas : un grand homme enfin, qui finit en aventurier !

C'est à la fin de 1729 que Bonneval se retira près du pacha de Bosna-Seraï. L'Autriche l'ayant fait réclamer, il se fit musulman pour éviter l'extradition. Bientôt après il fut appelé à Constantinople par le grand vizir Topal-Osman (le Boiteux), qui lui donna le commandement des bombardiers avec les deux queues de cheval et un traitement de trente mille florins. Son début chez les Turcs fit du bruit dans toute l'Europe, et pendant quatorze ans il fut l'âme secrète de leur politique. On lui écrivait de tous côtés pour obtenir de venir le rejoindre. Il y eut entre autres un certain abbé irlan-

dais, Mac-Carthy, qui devint son Pylade, après avoir, à son exemple, pris le turban. C'était un coquin de beaucoup d'esprit et d'assez mauvaise compagnie, dont il est question plusieurs fois dans les nouvelles à la main si fort à la mode à cette époque. Il était chanoine de la Sainte-Chapelle. Bonneval le fit pourvoir d'un *ziamet* (fief militaire) à Salonique. Ce métier le lassa comme l'autre, et de renégat chrétien devenu renégat musulman, il alla mourir en Portugal, après mainte aventure.

L'ennui ou le remords saisit Bonneval sur la fin de sa vie. Parvenu à sa soixante-dixième année, il écrivit au marquis de Bonneval, son frère : « Je suis souvent bien loin de moi par des réflexions fatigantes; de fréquentes attaques de goutte, d'autres infirmités réelles, me forcent à vous demander conseil, comme au chef de la maison, sur un parti à prendre. » La réponse du marquis fut simple et touchante : « Si votre vocation fut forcée, vous êtes devenu libre, il faut la changer. Songez que vous et moi nous n'avons plus que quelques moments à vivre; je vous fournirai tout l'argent que vous voudrez. »

Bonneval s'adressa à la cour des Deux-Siciles pour favoriser son évasion. Tout était disposé à cet effet, lorsqu'une attaque de goutte l'enleva presque subitement, le 23 mars 1747. Il mourut

comme il avait vécu, dans une indifférence complète en fait de croyance, entre son iman, qu'il appelait plaisamment son chapelain, et un jésuite déguisé en médecin, que le comte de Castellane avait introduit à son chevet. Il fut enterré dans le cimetière dont j'ai parlé, qui avoisinait sa demeure. Sur sa tombe on lit encore aujourd'hui l'inscription suivante en langue turque :

AU NOM DE DIEU TOUT-PUISSANT,
LUI SEUL EST ÉTERNEL.

—

Que Dieu très-saint et très-haut
Accorde sa miséricorde
Aux fidèles des deux sexes, et son pardon
Au chef des bombardiers Ahmed.
Le 11 de redjèb 1160.

Les cimetières turcs, en général, n'offrent point cet aspect lugubre et mélancolique auquel nous sommes habitués en France et dans les pays catholiques. Le musulman n'accompagne l'idée de la mort d'aucun sentiment de tristesse ou de terreur. Le monde est à ses yeux comme une vaste hôtellerie où l'on entre et d'où l'on sort à toute heure; la vie est une courte halte dans le désert. N'est-il pas écrit : « Ne dressez point en ce monde de tentes qui soient attachées avec des piquets. » Quand donc le moment de plier bagage arrive, il ne

laisse point échapper de murmure ; ceux qui restent après lui l'accompagnent à sa dernière demeure sans proférer de plaintes, inutiles pour le mort. L'idée de la damnation éternelle ne s'est jamais approchée de son esprit. Pourquoi, si les infidèles eux-mêmes ne sont point exclus de l'espoir du paradis, et si lui-même a donné place dans sa vie à quelques bonnes œuvres, serait-il sevré à jamais des joies qui doivent être le partage des vrais croyants ?

C'est pourquoi la vue des cimetières n'éveille dans son âme aucune idée importune. Au contraire, il aime à y porter ses pas, à s'asseoir sous leur ombrage en attendant l'éternel sommeil. Au lieu de les clore de murs, de les reléguer hors de la portée de la vue, dans des endroits sombres et écartés, il leur choisit les plus beaux emplacements, les sème le long des routes, à l'exemple des anciens, comme pour faire ressouvenir les passants de l'autre voyage ; dans l'intérieur même des villes, pêle-mêle avec les habitations des vivants, pour montrer que la vie et la mort se succèdent sans cesse l'une à l'autre dans les desseins de l'éternelle providence.

La cérémonie des funérailles a quelque chose de touchant dans sa simplicité. Après que le corps a été lavé suivant les rites prescrits, on procède à l'ensevelissement. Trois linceuls l'enveloppent si

c'est un homme, cinq si c'est une femme, l'*ikhram*[1] avec lequel le défunt a fait le pèlerinage de la Mecque étant toujours réservé pour la tête. Puis il est déposé dans la bière et porté à pas précipités au cimetière par les parents et les voisins ; un grand nombre de passants se joignent au cortége. Quand on est arrivé au bord de la fosse, l'iman, ou, à son défaut, l'héritier naturel du mort, ou son plus proche parent, retire avec précaution le cadavre de la bière et le dépose sur le côté, le visage tourné vers la Mecque ; puis il prononce la prière funèbre, et, après l'avoir appelé trois fois par son nom et par celui de sa mère, il le recouvre de terre, à l'exception de la partie supérieure, qu'un petit blindage en planche préserve du contact immédiat avec le sol. Une cavité, pratiquée à la surface, est destinée à recevoir les fleurs et les plantes que les parents du défunt viennent y déposer.

La forme des tombeaux frappe par sa singularité. Point de mausolées érigés dans l'esprit d'une vaine gloire et incompatibles avec le caractère même du tombeau, qui est tout à la fois l'asile de la mort, le symbole et le terme de la fragilité humaine ; point de marbres posés à plat sur la fosse

1. Voile dont les *hadjis* (pèlerins) se couvrent la tête pour accomplir leurs dévotions autour de la Caaba, à la Mecque.

et écrasant le défunt sous leur masse, comme pour donner un démenti à cette touchante invocation des anciens : « Que la terre te soit légère! » Rien que deux pierres destinées à marquer le lieu de la sépulture et plantées l'une aux pieds, l'autre à la tête, dans une direction verticale, sans doute pour que leur poids ne gêne pas le mort au jour de la résurrection. Rien de plus pittoresque que l'aspect de ces cippes debout, dont l'extrémité pointe çà et là à travers les touffes de feuillage : les uns, surmontés de turbans sculptés en marbre blanc, dont la forme varie suivant la qualité des personnages, muftis, mollas, grands vizirs, capitans-pachas, juges de l'armée, agas des janissaires ; les autres, simplement arrondis au sommet pour indiquer la sépulture d'une femme; la plupart chargés d'inscriptions en lettres d'or sur fond d'azur et reproduisant, par la variété de leurs formes et de leurs ornements, les diverses transformations que l'art oriental a subies, depuis les stalactites et les filigranes indiens importés de Brousse jusqu'aux dessins de la Renaissance empruntés aux couronnements des belles glaces que les Vénitiens envoyaient en présent aux sultans et aux grands de la Porte : l'arc à éventails, les vases à tulipes et les corbeilles de fruits, images des jouissances que les fidèles goûtaient aux rives du Bosphore et qu'ils retrouveront plus complètes et plus stables dans

le paradis; enfin, le goût plus ou moins pur de la réforme, tel qu'on en voit des spécimens sur la façade des palais de Béchik-Tach et de Tchéragan.

On peut de même observer dans le style des épitaphes les principales phases de la littérature musulmane. C'est, d'abord, la sourate du Coran, gravée simplement sur la pierre à côté du nom du défunt; puis, peu à peu, l'inscription se change en plaintive gazèl, où la poésie orientale accumule à plaisir les images et les allégories.

Tantôt c'est le mort qui parle, comme dans cette épitaphe recueillie sur la tombe d'un enfant :

DIEU SEUL EST ÉTERNEL.

Je n'étais ici-bas qu'un bouton de rose;
Le vent des destins ayant soufflé sur ma tige,
J'ai été transplanté des jardins de ce monde
Pour éclore dans ceux du paradis.

ou comme dans cette autre, gravée sur la tombe d'un homme mûr :

DIEU SEUL EST ÉTERNEL.

Ce que je te demande, passant, c'est une prière.

Si aujourd'hui elle est nécessaire à moi, demain elle le sera à toi-même.

Récite, passant, le premier verset du Coran pour l'âme d'*Ali* maître tailleur.

Tantôt, c'est la mère qui exhale ses regrets,

comme dans cette autre, placée sur la tombe d'une jeune fille :

DIEU SEUL EST ÉTERNEL.

L'oiseau de mon cœur vient de s'envoler de mon âme pour aller orner les jardins du paradis. Il était décidé par le destin que ma fille ne vivrait que treize ans, et la mort a tout enlevé à sa mère en la lui ravissant. Ciel! est-il juste que son nid soit actuellement de pierre?

S'il s'agit d'un personnage illustre, soldat, marin, homme de loi, son épitaphe est presque toujours une allégorie, dont la pensée est empruntée au rôle qu'il a joué pendant sa vie. Telle est celle du grand amiral Husseïn pacha[1], composée par l'historiographe de l'empire, Wassif efendi :

Le gouvernail de la barque de son âme fut dirigé par le bras de Dieu, notre commun pilote, vers la mer de l'autre monde. Le vaisseau du corps de ce personnage, d'un mérite éminent, était à *Tersané*[2] aussi remarquable que l'est une lentille sur la joue d'une personne. Enfin, le vent de la destinée ayant mis en pièces les voiles et brisé le navire, il fut submergé dans l'océan de la bonté divine. Alors il entendit cet ordre : « Reviens à moi, » ordre que le Tout-Puissant adresse à tous ceux qui ont mené ici-bas une vie irréprochable, et il se dirigea avec une joie extrême vers les demeures célestes. Passant, récite le premier verset du Coran pour l'âme de *Husseïn*; sache aussi que l'auteur de cette épitaphe est Wassif, et qu'il fait des vœux pour que le paradis soit sa demeure éternelle.

1. Capitan-pacha sous Sélim III, mort en 1803.
2. L'arsenal maritime, résidence officielle du capitan-pacha.

A Constantinople, comme dans le reste de l'empire, chaque nation a ses champs de repos, qu'elle empreint de son caractère. Les musulmans aiment à dormir en paix à l'ombre des arbres verts et des frais gazons. Leurs cimetières, plantés d'une quantité innombrable de cyprès, qui acquièrent sur ce sol sans cesse fécondé une dimension et une hauteur prodigieuses, et dans le feuillage desquels nichent des milliers de tourterelles, forment des massifs épais, remplis d'ombre et de silence. C'est principalement sur le bord de la mer ou dans le voisinage des sources qu'apparaissent ces sortes de bois sacrés, qui donnent aux paysages de l'Orient un caractère d'immobilité et de gravité en harmonie avec l'extérieur calme et réfléchi des musulmans.

Le plus vaste de tous ces cimetières et le plus curieux à visiter est celui de Scutari, qui couvre une surface de plus d'une lieue. Son étendue, ses magnifiques ombrages, la fraîcheur et la pureté de l'air qu'on y respire, l'avantage qu'il a d'être situé sur cette terre d'Asie, le berceau des vrais croyants, en font le lieu de sépulture de prédilection des Osmanlis de Constantinople. On dit qu'il s'y mêle une autre pensée, celle de la fin prochaine de leur empire, et que, s'attendant à être expulsés un jour ou l'autre de l'Europe, ils veulent mettre leurs ossements à l'abri de la souillure des infidèles.

« Heureux les Turcs ! s'écrie le poëte voyageur ; ils reposent toujours dans le site de leur prédilection, à l'ombre de l'arbuste qu'ils ont aimé, au bord du courant dont le murmure les a charmés ! »

Les cimetières juifs, au contraire, arides et nus, semblent exprimer, par la sombre horreur qui les environne, les terreurs d'une religion implacable et la réprobation qui pèse sur ses sectateurs. Les Francs reposent à l'ombre de leurs églises ou dans le grand cimetière arménien, à Péra.

Cet endroit, connu des Européens sous le nom de *grand Champ des morts*, offre un contraste frappant avec le cimetière de Scutari et avec un autre cimetière musulman de moindre étendue, situé à côté, sur le versant de la colline qui descend vers Topkhanè. Ici, tout est silence et recueillement ; là, on n'entend que le bruit des conversations, les rires, le son des instruments, interrompus par le chant nasillard des prêtres qui conduisent dans sa bière ouverte un mort à sa dernière demeure. Ce cimetière, en effet, est une sorte de jardin public, rendez-vous habituel de la société fashionable de Péra pendant la belle saison. On s'y promène, on y cause, on y fume ; on se réunit, le soir, sous le pavillon en rotonde qui s'élève à l'extrémité, pour prendre le café et les glaces. La perspective que l'on découvre de cet endroit est une des plus belles de Constan-

tinople. A gauche, à vos pieds, le joli vallon de Dolma-Baghtchè, qu'entourent de vertes collines; à droite, l'extrémité des jardins du Sérail, derrière lesquels pointe le dôme de Sainte-Sophie; en face, le Bosphore sillonné de caïques; un peu plus loin, sur la rive opposée, le mont et la vallée des Rossignols, Scutari et l'ancienne Chalcédoine, avec leur ceinture de cyprès et leurs mosquées, dont les coupoles argentées, frappées par les rayons du soleil couchant, semblent refléter les lueurs d'un vaste incendie; enfin, sur les derniers plans, de l'autre côté du golfe de Nicomédie, le mont Olympe de Bithynie, que couronnent des neiges éternelles.

Le cimetière, qui s'étend jusqu'à l'École militaire, dans la direction de la route de Buyukdèrè, est planté de vieux mûriers au feuillage grêle. Là on retrouve les usages européens : les pierres des tombeaux sont posées horizontalement. Le dimanche elles servent de siéges et de tables aux promeneurs qui s'y asseyent pour manger des pastèques et boire du *raki*[1]. Souvent la tombe où se célèbre l'orgie est celle d'un parent, d'un martyr, d'un criminel; qu'importe? Nul ne songe même à jeter les yeux sur l'inscription où sont retracés, selon la coutume, avec le nom du défunt, les instruments de sa profession. S'il a péri de mort violente,

1. Eau-de-vie de prunes dont les Arméniens, les Grecs, et même les Turcs, font une grande consommation.

le gibet ou le cimeterre remplace le marteau, les ciseaux, le poinçon, etc. : coutume bizarre qui atteste chez les Orientaux, même chrétiens, la force de cette croyance vague au fatalisme, qu'ils désignent sous le nom de *kismet*, et par suite, l'absence complète du préjugé si fréquent parmi nous, qui rend une famille responsable de la faute ou du malheur d'un individu.

Les Grecs ont transformé les parvis et les cours de leurs églises en cimetières à l'usage des notables et des riches de la nation. Les métropolitains et les membres du synode, les descendants des familles princières de Valachie et de Moldavie sont inhumés dans l'intérieur même de l'église. C'est ainsi que trouve à se satisfaire la vanité, chère à toute la nation. L'oraison funèbre prononcée à la suite des funérailles est un nouveau triomphe de cette vanité, dont les ministres même de l'Église se font les complices. Théotokis, prédicateur de l'église patriarcale, à Constantinople, avait été chargé de faire l'oraison funèbre de la mère de Grégoire Ghika, prince de Valachie. Pendant tout le temps qu'il parla, le patriarche Samuel frémit d'indignation, et, lorsque l'orateur descendit de la chaire et s'agenouilla, suivant l'usage, pour lui baiser la main : « L'Église, s'écria Samuel, veut des prédicateurs, et non des flagorneurs! »

L'aspect des cimetières grecs, dans la campagne,

ne diffère pas de celui des cimetières arméniens. L'un d'eux, Baloukli, est célèbre dans la légende. Le matin de la prise de Constantinople, pendant que le dernier des Paléologues s'ensevelissait glorieusement sous les murs de sa capitale, un moine de Saint-Basile était occupé à faire frire des poissons dans la cuisine de son couvent, situé un peu en dehors de l'enceinte de Constantinople, sur l'emplacement où s'élèvent aujourd'hui l'église et le cimetière de Baloukli, entre les Sept-Tours et la porte de Silivrie. Soudain un messager tout poudreux se présente et lui annonce que la ville est tombée au pouvoir des Turcs. « J'ajouterai foi à ta nouvelle, dit le moine, quand ces poissons ressusciteront dans la poêle ! » Il n'avait pas achevé ces paroles, que les poissons sautèrent à la file l'un de l'autre de la poêle dans un baquet rempli d'eau, où ils se mirent à nager, et où ils nagent encore. Si vous en doutez, allez à Baloukli[1] : à l'entrée de l'église, sous une voûte, il y a une citerne dont la garde est confiée à un papas ; c'est là que vous les verrez de vos propres yeux, avec leurs écailles grillées d'un côté, argentées de l'autre Mais auparavant ayez bien soin de jeter quelques pièces de monnaie dans le bassin ; autrement ils ne se montreraient pas.

1. L'église aux Poissons.

Il n'y a pas une église, pas un couvent grec en Turquie, qui ne possède une merveille de ce genre, autorisée de même par quelque légende. Ici, c'est un *ayasma*, ou source miraculeuse, qui préserve du mauvais œil; là quelque sainte relique qui guérit les femmes de la stérilité. Tous les saints font journellement des miracles, toujours par l'entremise du papas ou du caloyer, depuis *hagios Charalambos* (saint Roch), qui préserve de la peste, jusqu'à *hagia Varvara* (sainte Barbe), qui procure des maris aux jeunes filles.

Les Grecs sont fermement persuadés de la réalité de ces miracles, de même qu'ils accordent une foi implicite aux prédictions qui leur montrent sans cesse, depuis quatre cents ans, Constantinople à la veille de retourner entre les mains des orthodoxes. On sait quel rôle important ces prophéties qu'ont entretenues habilement les Russes, et que l'on a tenté de renouveler dernièrement, ont joué dans le soulèvement de la Morée, en 1770, et durant la guerre de l'Indépendance. L'une d'elles annonçait que Constantinople devait tomber au pouvoir d'une nation « à la chevelure blonde. » Une autre, non moins populaire, attribuée au moine Agathangelos, prédisait la délivrance pour le milieu de l'année 1854, après une période révolue de quatre siècles.

Cette année 1854 marquera, en effet, dans les

fastes de l'Orient, mais non pas par le renversement de la domination turque. La Turquie a montré qu'elle n'était pas disposée à céder la place à la nation « à la chevelure blonde, » et, d'ailleurs, la France et l'Angleterre sont là pour la maintenir sur son terrain.

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

CHAPITRE IV.

LE PADICHAH.

(LE SULTAN.)

Enfance d'Abdul-Medjid.—Son éducation.—Mahmoud et Sélim.— Cérémonie du couronnement. — Portrait et caractère du sultan. — Le chien pensionnaire.—Le sultan visite les provinces de l'intérieur. — Réformes dans le palais. — Liste civile. — Charges et dignités de la cour. — Résidences impériales. — Tchéragan et Beylerbey.—Célébration du baïram.—Description du cortége. — Cérémonie du baise-mains.—L'étrier impérial. — Réception d'un ambassadeur. — Ancienne étiquette abolie. — Le sultan parle français. — Harem impérial. — Profond mystère. — Le sultan n'a point de femmes. — Odalisques et cadines. — Vue intérieure du harem.

Ce fut, avons-nous dit, le 1er juillet 1839, que le sultan Abdul-Medjid succéda à son père Mahmoud.

Cet événement, bien qu'attendu, frappa tout le monde de stupeur. Hormis son âge, on ne savait rien du nouveau sultan. Les traits même de son visage étaient à peine connus. On se souvenait bien d'avoir vu, aux époques du ramazan, lorsque le sultan Mahmoud parcourait à cheval les rues de

Péra ou de Stamboul, deux jeunes enfants qui s'avançaient à ses côtés, et dont l'un attirait toutes les sympathies par l'air de mélancolie et de bonté empreint sur sa physionomie. C'étaient Abdul-Medjid et son frère, Abdul-Aziz, moins âgé que lui de sept ans. Quelquefois aussi, les jours de *benich*, les deux jeunes princes accompagnaient leur père, soit en calèche, soit en caïque. Mais, à part ces rares occasions, on ne se rappelait point les avoir rencontrés autre part.

Quel était ce jeune prince sur lequel allait peser, si jeune, le fardeau d'un empire près de s'écrouler? Quel degré d'instruction avait-il reçu? Quelles dispositions apportait-il sur le trône? Nul ne pouvait le soupçonner, tant est grand le mystère qui couvre les premières années de ces enfants, appelés à de si hautes destinées. Un ancien usage, dont la rigueur s'est pourtant relâchée, les reléguait, dès leur naissance, dans une portion du Sérail attenant au harem, à laquelle son isolement et les hauts murs qui l'entouraient avaient fait donner le nom de cage (*cafèss*). Toute communication soit avec le dehors, soit avec le reste du palais, leur était interdite. Ils n'avaient pas même la liberté de se visiter entre eux, et voyaient se consumer ainsi leurs plus belles années, livrés à des muets et à des eunuques, occupés d'arts mécaniques qu'on leur enseignait pour occuper leurs loisirs. Les uns tournaient de

petits ouvrages en bois, ou fabriquaient des arcs et des flèches; les autres façonnaient l'écaille ou l'ébène; ceux-là brodaient sur maroquin ou peignaient sur mousseline; les plus habiles transcrivaient le Coran et les livres canoniques. On peut juger quelle influence un pareil isolement exerçait sur l'âme et l'esprit de ces princes. Élevés dans la mollesse, séparés du monde, ignorant ce qui se passait aux lieux mêmes qu'ils habitaient, ils arrivaient le plus souvent au trône trop tard pour apprendre et trop tard pour oublier. Le passage subit de l'ombre à la lumière, de l'obéissance passive au commandement absolu, leur causait des éblouissements ou achevait de les corrompre. Les uns tournaient à la cruauté, les autres à l'abrutissement.

Mahmoud avait échappé en partie aux inconvénients de ce système, grâce à la révolution qui fit de son cousin Sélim le compagnon de sa captivité et l'instituteur de sa jeunesse. Sélim joignait à une raison élevée une âme tendre. Il s'attacha à son jeune parent. L'instruction qu'il tenait du sage Tchelebi, son professeur, les idées de civilisation qu'il avait puisées dans le commerce des chrétiens, l'expérience qu'il devait à ses propres malheurs, il les versait dans l'âme de Mahmoud. Il l'initiait à ses plans de réforme en lui révélant les causes de la décadence de la Turquie. Il joignit l'étude des lettres à

celle de la politique. Il faisait sa lecture habituelle des auteurs arabes ; lui-même était poëte et musicien, et Mahmoud lui dut son goût pour la poésie et la connaissance parfaite qu'il avait de la langue arabe. Mais ce que Sélim ne put faire, ce fut de communiquer à son élève la douceur de son caractère. Un jour Mahmoud, irrité par la négligence d'un esclave, s'emporta et le frappa au visage : « Ah ! Mahmoud, dit le sultan déposé, lorsque vous aurez passé dans la fournaise du monde, vous ne vous emporterez pas pour un si léger sujet ; lorsque vous aurez souffert comme moi, vous saurez compatir aux souffrances, même à celles d'un esclave. »

L'élève de Sélim avait-il, devenu sultan à son tour, compris la nécessité de soustraire son fils et l'héritier de sa couronne à l'influence pernicieuse du harem ? Le bruit de ses réformes retentissait dans toute l'Europe, et on lisait dans les organes les mieux accrédités de la presse en France et en Angleterre des détails comme ceux-ci : « On écrit de Constantinople que le sultan, appréciant les bienfaits de l'éducation, fait élever ses enfants à l'instar de ceux des maisons royales de l'Europe. Des maîtres renommés pour l'étendue et la variété de leurs connaissances sont placés auprès d'eux, » etc. Mais à Constantinople l'on savait à quoi s'en tenir touchant ces prétendues innovations. Celui qui avait détruit les janissaires ne s'était pas senti assez fort

pour abaisser les barrières que l'étiquette et les préjugés élèvent contre l'introduction des Francs dans le Sérail et leur libre communication avec les héritiers du trône.

Cette anxiété, cette préoccupation universelle des esprits se reflétait sur toutes les physionomies, lorsque le jeune sultan, le onzième jour après la mort de son père, se rendit, suivant l'usage, à la mosquée d'Éyoub pour y ceindre le sabre d'Osman[1]. Cette cérémonie, dont on peut lire les détails dans les journaux du temps[2], empruntait aux circonstances critiques du moment un intérêt et un air de solennité inaccoutumés. Tous les yeux, fixés sur les traits du jeune monarque, semblaient vouloir y lire le secret des destinées de l'empire. Il s'avançait seul au pas de son cheval, suivi de toute sa cour, la tête coiffée du fez de la réforme et inclinée légèrement sur l'épaule, comme si elle eût fléchi d'avance sous le fardeau dont elle allait être chargée, le regard triste, mais rempli d'une bienveillance et d'une douceur singulières. Au sortir de la porte d'Andrinople, après qu'il eut dé-

1. 11 juillet 1839. La mort d'un sultan est suivie immédiatement de la proclamation de son successeur. Le même jour ont lieu, suivant la pompe accoutumée, les obsèques du défunt. La cérémonie du *taklidi seif*, ou investiture par le sabre, a lieu ordinairement le cinquième jour après l'avènement; mais cette fois elle fut retardée par les embarras politiques.

2. Voir entre autres l'*Écho de l'Orient* du 20 juillet 1839.

passé la dernière ligne des troupes qui formaient la haie depuis sa sortie du palais de Top-Capou, le sultan se trouva pour ainsi dire en contact immédiat avec les populations. Celles-ci, moins préoccupées de la situation politique, laissaient éclater librement leur enthousiasme à la vue de leur jeune souverain. Un groupe de femmes turques se leva en apercevant le sultan et mêla ses acclamations à celles de la foule[1]. Cette dérogation à l'étiquette frappa le sultan, qui se retourna vers le groupe avec une émotion visible, et salua des yeux. L'enthousiasme de la foule était à son comble; on se rappelait les paroles prononcées par lui le lendemain de son avénement, lorsqu'il avait remis au grand vizir la lettre renfermant le pardon de Méhémet-Ali. « Uniquement occupé du vif désir d'améliorer le sort des peuples que la Providence a confiés à mon sceptre, je ne me laisserai détourner de ce but ni par l'attrait des plaisirs de la jeunesse ni par l'empire des passions. » Moins de quatre mois après, la promulgation du khatti-chérif de Gulkhanè, et les ordonnances qui le suivirent, prouvèrent que le jeune monarque avait à cœur de tenir ses engagements, en continuant l'œuvre de son père.

Le sultan Abdul-Medjid-Khan, trente et unième

1. *Allah umerler were efendimiz.* « Dieu accorde une longue vie à notre seigneur. » C'est le πολυχρονίζειν des Grecs.

souverain de la famille d'Osman, le vingt-huitième depuis la prise de Constantinople, est âgé aujourd'hui de trente-deux ans [1]. Il est impossible de le voir sans être frappé et presque attristé de la mélancolie douce qu'exprime son visage. Ce qui domine dans l'expression de sa physionomie, après la tristesse, c'est la bonté : une bonté poussée souvent jusqu'à la faiblesse. Il a horreur du sang, et ses ministres n'ont jamais pu obtenir de lui qu'il signât une sentence de mort pour crime d'État. Depuis son avénement, il n'y a pas eu dix exécutions capitales à Constantinople. Cette pitié pour le faible et pour l'opprimé s'exerce jusque sur les animaux. Un jour qu'il se promenait dans son jardin de Tchéragan, un chien de la rue, poursuivi par ses confrères du voisinage, se sauva, je ne sais comment, dans la demeure impériale, et vint se réfugier tout sanglant dans les jambes du sultan. Les gardes s'avancèrent pour le tuer. Il les arrêta : « Que l'ombre du Padichah le protége, » dit-il. Il ordonna qu'on lavât les blessures du pauvre animal, et lui fit construire, à l'endroit même où il était venu tomber à ses pieds, une niche que l'on montre aux visiteurs. Le sultan a pris en affection son pensionnaire, et chaque jour il lui rend visite.

1. Il est né le 23 avril 1823 (11 chaban 1238).

Jadis les sultans, à l'imitation des khalifes, parcouraient à pied les rues de leur capitale sous divers déguisements, afin de connaître par eux-mêmes les sentiments et les besoins de leur peuple. Cette coutume, tombée en désuétude, donnait lieu parfois à des incidents et à des aventures bizarres. Aujourd'hui, à part les jours de gala ou de représentation officielle, l'on ne rencontre guère le sultan qu'à cheval ou en caïque, soit le vendredi lorsqu'il se rend, suivant l'usage, à la mosquée, soit les jours où il quitte sa résidence ordinaire pour aller passer l'après-midi dans l'un de ces nombreux kiosques qui embellissent les deux rives du Bosphore et celles de la Propontide. Ces promenades, qui ont conservé le nom de *benich* ou cavalcade, bien que le sultan s'y rende le plus souvent par eau, ont lieu ordinairement le vendredi au sortir de la mosquée. Une fois pourtant je rencontrai Abdul-Medjid dans le bazar, accompagné de deux ou trois officiers seulement. Il était assis devant la boutique d'un marchand arménien, qui s'entretenait avec lui comme il eût pu le faire avec un de ses confrères.

Depuis que les sultans ont cessé de commander en personne leurs armées, ils ne s'éloignent presque jamais de la capitale. Cependant le sultan actuel, à l'exemple de son père, a voulu visiter en détail certaines provinces de son empire, pour

s'enquérir par lui-même de l'état et des besoins de ses peuples.

Il visita ainsi successivement la Roumélie (1846), une partie du littoral de l'Anatolie et les îles de l'Archipel (1850)[1]. Ces visites n'ont pas beaucoup amélioré, on le conçoit, le sort des populations ; néanmoins celles-ci ont conservé un bon souvenir du court séjour que le sultan a fait parmi elles, et aujourd'hui encore, en proie aux vexations que la rapacité des pachas leur fait subir, on les entend s'écrier, la pensée tournée vers Constantinople : « Ah! si le sultan le savait! »

Ce qui prouve encore mieux les bonnes intentions dont le sultan est animé, ce sont les réformes qu'il a introduites dans les charges de la cour ainsi que dans le personnel du palais impérial[2].

1. Dans ce dernier voyage, qui dura vingt-quatre jours (du 1er au 24 juin 1850), le sultan était accompagné de son frère, de son fils aîné le prince Mourad, de ses deux beaux-frères Méhémet-Ali et Ahmed-Féthi pachas, du ministre du commerce, Ismaïl pacha, du général de la garde, Mahmoud pacha, et de plusieurs autres officiers généraux.

2. Du temps de d'Ohsson, le personnel du palais impérial, en y comprenant les gardes ainsi que les emplois inférieurs de la domesticité, formait un corps de 12000 hommes, désignés sous le nom de *Kilidj* (sabres). La diminution du nombre des emplois de la cour date du sultan Mahmoud, qui préluda par la réforme de son palais aux grands changements qu'il introduisit plus tard dans son empire. Ce plan d'améliorations et d'économies a été continué sous son successeur avec une louable persévérance.

Les dignitaires du Sérail se partagent en deux classes : les uns, que l'on désigne sous l'ancien nom d'*agas de l'extérieur*, tiennent par leurs charges à l'État et à la cour, et sont logés en dehors du palais, où ils ne passent chaque jour que le temps de la durée de leur service. Les autres, appelés *agas de l'intérieur*, habitent le *mabeïn*, d'où leur nom de *mabeïndji*. Le mabeïn est une portion du Sérail attenant au harem, dont l'accès n'est permis qu'aux officiers composant le service particulier du sultan.

Dans la première catégorie se rangent : le premier imân, ou grand aumônier du palais impérial, le premier médecin (*hekim-bachi*), le premier secrétaire (*bach-kiatibi*), le premier aide de camp, le grand écuyer, etc.

Les charges de l'intérieur sont presque toutes remplies par des eunuques qui joignent à leur nom le titre d'*agas*. Le premier en dignité est le *kislar-agaci*[1], ou chef des eunuques noirs. Il porte aussi le titre de *dar-us seadet agaci*, gardien de la demeure de félicité. Puis viennent le chef de la cassette particulière du sultan, le trésorier de la couronne, le *kapou-agaci*, ou chef des eunuques blancs, le grand maître de la cour, le grand maître de la garde-robe, le premier eunuque de

1. Littéralement, capitaine des filles.

la chambre, le directeur des pages, le chef des gardes-reliques, etc.

Le sultan pourvoit à toutes les dépenses de sa maison, y compris l'entretien et le service des palais et des kiosques impériaux, au moyen d'une liste civile de 75 millions de piastres (17 250 000 francs).

Depuis la fin de 1840, le sultan réside ordinairement au palais de Tchéragan, un peu au delà de Béchik-Tach, à deux milles environ de Constantinople. Mais sa résidence officielle est toujours au palais de Top-Capou, dans l'ancien Sérail. C'est là qu'il se rend chaque année pour célébrer l'ouverture du baïram.

Il y a deux baïrams, le grand et le petit. Ce dernier, appelé aussi *a'id fitr* (la rupture du jeûne), parce qu'il suit immédiatement le ramazan, participe à la fois de notre carnaval et de notre jour de l'an, et dure quatre jours, pendant lesquels les bureaux de la Porte sont fermés, les citoyens s'habillent de neuf, se visitent et se font mutuellement des présents. Le grand baïram, ou *courban baïram*, correspond à la fête des Tabernacles des Juifs. Il se célèbre soixante-dix jours après le premier, et tire son nom de l'usage où l'on est, dans toutes les familles, d'immoler un agneau ou toute autre tête de bétail, dont les restes sont ensuite distribués aux pauvres.

La veille donc, date de la fête, le sultan se transporte avec toute sa suite au palais de Top-Capou.

Le lendemain, au lever du soleil, accompagné de tous les ministres et des hauts fonctionnaires, des principaux ulémas, des officiers supérieurs de l'armée et de la marine, tous en grand costume de cérémonie, il sort par la porte de Babi-Humayoun et se rend à la mosquée d'Ahmed, où il célèbre en personne l'ouverture du baïram. Le cortége retourne ensuite dans le même ordre au palais, où le sultan reçoit les hommages des ministres et des corps de l'État. Cette cérémonie porte le nom de *muayédé.*

L'ouverture du baïram attire toujours un grand concours de peuple et d'étrangers, surtout lorsqu'elle tombe dans la belle saison. La première fois que j'y assistai, c'était en 1847. Le baïram commençait cette année-là le 10 septembre. J'avais passé la nuit dans la maison de mon ami Ethem bey, voisine de l'Hippodrome, pour être mieux à portée le lendemain de voir le défilé du cortége au moment de son entrée dans la mosquée. Il me sembla voir sur la physionomie du sultan un air d'abattement et de tristesse plus grand encore que de coutume. Était-ce une suite des austérités du ramazan? l'ennui le rongeait-il au fond de son palais? ou bien toute cette pompe et

la vue de cette foule inclinée sur son passage lui rendaient-elle plus amer le pressentiment de la fin prochaine de son empire ? Il s'avançait au milieu d'une quarantaine de gardes coiffés d'un énorme bonnet de velours rouge, en forme de casque, au-dessus duquel se balançaient, à une grande hauteur, une multitude de plumes blanches qui formaient comme un dôme en se rejoignant. Il montait un cheval chargé de broderies qu'il conduisait lentement. Son costume était d'une simplicité sévère ; l'aigrette qui surmontait son fez, et à laquelle un gros diamant servait d'agrafe, le manteau noir du Prophète jeté sur ses épaules, indiquaient seuls la dignité souveraine. Les pachas marchaient en avant au milieu de leur cortége de kavass, de seïs, d'esclaves. A mesure que le sultan s'avançait, le cri de *machallah padichah!* proféré par des milliers de voix, montait par intervalles dans l'air comme une hymne religieuse. Le même cri le salua à sa sortie de la mosquée. Il sourit doucement; du reste, ni désordre ni tumulte. Tout se passa gravement comme il sied à des Turcs.

Le sultan était entré à la mosquée une demi-heure environ avant la douzième heure. Il en sortit au bout de vingt minutes et reprit le chemin du palais, où la cérémonie du baise-mains commença aussitôt.

La même cérémonie a lieu pour le second baïram

et pour le commencement de l'année musulmane (1er de moharrem). Les audiences ordinaires ont conservé l'ancienne dénomination de *rekiab* (étrier), empruntée au temps où les sultans passaient la plus grande partie de leur temps à cheval. De là, dans les protocoles orientaux, l'expression de « l'étrier impérial, » correspondant à celle de « pieds du trône, » en usage dans les cours de l'Occident.

Au commencement de la belle saison, le sultan transporte sa résidence au palais de Beylerbey, situé presque en face de Tchéragan, sur la côte d'Asie. C'est un joli édifice, dans le goût italien, mêlé de souvenirs indiens et moresques, avec des ailes, des jardins intérieurs, de grands parterres plantés de roses et arrosés de jets d'eau. Le village près duquel il est bâti doit son nom à un ancien beylerbey d'Anatolie.

La vue que l'on embrasse de ce point est une des plus étendues du Bosphore. Elle suit toute la côte d'Europe, depuis la pointe du Sérail jusqu'à Rouméli-Hiçar, dont le vieux château couvre de son ombre les restes des guerriers qui périrent en traversant le canal, à l'époque du siége. Entre le château et la pointe de Candili, la vue se prolonge jusqu'à Buyukdèrè. En face se montrent les élégantes façades du palais d'hiver du sultan et des yalis de ses beaux-frères, Ahmed-Féthi et Méhémet-Ali pachas.

C'est dans la résidence de Beylerbey qu'eut lieu, le 8 mai de l'année dernière, le dîner offert par le sultan au prince Napoléon, qu'il avait visité la veille en personne. Que les temps sont changés! Autrefois, lorsqu'un prince souverain arrivait à Constantinople, non-seulement le sultan, mais le grand vizir même, en sa qualité de représentant du padichah, étaient dispensés de lui rendre sa visite. Rien de plus humiliant aussi que le cérémonial suivi pour la réception des ambassadeurs européens, à en juger par le passage suivant de l'historiographe de l'empire Soubhi, à propos de l'audience accordée à l'internonce d'Autriche venu en 1732 à Constantinople pour féliciter le sultan (Mahmoud Ier) sur son avénement:

« Le maudit (l'ambassadeur) dont il est question fut amené au divan impérial, et, après qu'il eut incliné son front en signe de soumission jusque dans la poussière qui environne la porte de la salle du trône, remis la lettre de créance et les présents dont il était porteur, on le revêtit, suivant un ancien kanoun, de l'habit de gala, hors de proportion avec sa stature. Puis il quitta, ivre de bonheur, le seraï du roi des rois, et, grâce à la disparition de sa personne abjecte, le champ du seraï, brillant comme une émeraude, fut enfin délivré de la souillure que lui imprimait sa présence. »

Et qu'on ne croie pas que ce soit là une exagération orientale! Les choses se passaient ainsi. C'était une suite de l'opinion des Turcs touchant la suprématie du sultan sur tous les rois de la terre, suprématie admise, dans ces temps-là, à l'égal d'un dogme. Encore aujourd'hui, si vous demandez à quelque vieil Osmanli quel est le plus grand monarque de l'univers, il commencera par s'étonner de votre question, puis il vous répondra : « Qui doute que ce ne soit le fidèle serviteur du grand Prophète, le très-puissant et très-magnanime sultan? Tous les *crals* (rois) sont dans sa dépendance; il peut les destituer à son gré, et il le fait toutes les fois qu'ils manquent à leur devoir. »

A l'époque de la dernière guerre contre la Russie, un Turc et un Européen causaient devant la porte d'un café. « Voyez-vous, dit l'Osmanli, ce vaisseau du padichah qui se rend dans la mer Blanche? savez-vous quelle sera ensuite sa destination?

— On m'a dit qu'il faisait voile pour Iskenderiè (Alexandrie).

— Savez-vous le motif de son départ? »

Le Franc avoua son ignorance sur ce point.

« Eh bien! je vous l'apprendrai, répliqua l'Osmanli, et vous pouvez croire à mes paroles. Vous savez combien notre padichah et le cral de Moscovie ont eu d'altercations ensemble. C'est pourquoi

le sultan est tellement irrité contre le ghiaour qu'il lui a retiré son empire, et qu'il envoie ce vaisseau en Égypte pour en offrir l'investiture aux Américains. »

Lorsque le chef des huissiers, ou le réis-efendi lui-même, se présentait devant le sultan pour lui annoncer la présence d'un ambassadeur chrétien, on eût dit qu'il parlait d'un esclave envoyé par son maître pour baiser la poussière des pieds du padichah. Le sultan laissait alors tomber du haut de son trône ces paroles où se peignent à la fois l'orgueil et l'hospitalité des anciens Osmanlis : « Cet esclave vient de loin; il doit avoir froid et faim; fais-le vêtir et manger, et tu nous l'amèneras. » Alors l'ambassadeur dînait tête à tête avec le vizir, dans l'appartement qui précédait la salle du trône; après quoi on lui enlevait son épée, on le revêtait d'une pelisse, on lui chaussait une paire de babouches par-dessus ses bottes, puis deux chambellans, le prenant chacun par un bras, l'introduisaient en présence du sultan.

L'ambassadeur de la République, Aubert du Bayet, fut le premier qui refusa ce mode de présentation. Il exigea une invitation formelle du grand vizir pour le dîner, déclara qu'il paraîtrait devant le sultan en uniforme français et ne revêtirait la pelisse qu'après l'audience; enfin, qu'il ne souffrirait pas que les chambellans l'approchassent.

Le Divan jeta les hauts cris; l'ambassadeur tint bon; le Divan céda.

Aujourd'hui il ne reste plus rien de ces formes surannées ; le cérémonial usité pour la réception d'un ambassadeur européen ne diffère pas de l'étiquette suivie en pareil cas dans les cours de l'Occident ; et, chose inouïe jusqu'à ce jour, l'on a vu, lorsque le sultan passa la revue de la troisième division de l'armée française dans la plaine de Daoud-Pacha [1], « l'Ombre de Dieu » s'approcher, après le défilé, de Mme la maréchale de Saint-Arnaud et des autres dames qui suivaient en calèche découverte, et les complimenter en français.

Les Turcs étaient ébahis. Ils le furent bien plus quand, à quelques mois de là [2], le sultan traversa la grande rue de Péra, accompagné de son premier aide de camp, Ethem pacha, et se rendit au palais de France, où le prince Napoléon était arrivé la veille de Crimée. On avait compris encore que le sultan Abdul-Medjid allât, au mois de mai précédent, visiter le prince à Defterdar-Bournou : il allait dans son propre palais et, pour ainsi dire, chez lui. Mais se rendre en personne au palais de France, lui, le padichah! quitter la terre

1. 19 juin 1854.
2. Novembre 1854.

sacrée de l'Islam pour fouler le sol des infidèles! c'était à n'en pas croire ses yeux.

Le retour du sultan à son palais de Dolma-Baghtchè fut signalé par un incident futile en apparence et qui cependant a sa gravité particulière.

J'ai déjà dit qu'aux yeux des Osmanlis la personnalité du sultan est si haute, si sacrée, qu'il ne doit saluer personne. Il reçoit des hommages et n'en rend point; tout, même les étendards militaires devant lesquels se découvrent les souverains de l'Europe, s'incline devant lui. Le saluez-vous, il vous regarde en face de ce regard calme et profond si bien décrit par Lamartine.

Or, pendant que le sultan Abdul-Medjid retournait de l'ambassade de France à son palais, il rencontra, devant les ruines de Galata-Seraï, plusieurs officiers français qui, le voyant venir, se rangèrent le long de la chaussée et ôtèrent leurs chapeaux. Le sultan, au grand étonnement de tous, leur rendit de la main leur salut. Quoi de plus simple? Cependant ce fait défraya pendant deux jours les conversations de Péra. A Stamboul, on n'y croyait pas. Si vous le racontiez à un Turc, il riait en vous regardant d'un air de compassion.

Passons maintenant de l'intérieur du Sérail dans le Harem. Le mot *harem* signifie proprement un lieu interdit et consacré : *harèmi nebevi* (le sanc-

tuaire du Prophète), tel est le nom donné à la ville sainte de Médine. Dans le langage ordinaire, il indique à la fois le logement séparé des femmes et celles qui l'habitent. C'est le gynécée antique, accru de l'idée religieuse qui s'attache en Orient aux relations de l'homme avec la femme.

Le harem du sultan est compris dans l'enceinte même du palais, avec lequel il communique par deux portes en bronze doré. Des noirs veillent jour et nuit à ces portes, et leur chef même ne peut en franchir le seuil sans un ordre exprès du souverain.

Ce mystère, redoutable et profond, a suscité une foule de relations romanesques ou terribles, longtemps tenues pour vraies, sur la foi des voyageurs. La plupart ont entrepris de décrire l'intérieur et les mœurs du harem : les uns, qui n'avaient rien vu, ont inventé ou cru à la légère; les autres ont embelli. Cependant, au travers de ces exagérations et de ces fables, l'on peut saisir quelques échappées de lumière. Il y a du vrai, encore aujourd'hui, dans les *Lettres* de milady Montague. D'autres femmes après elle ont obtenu de visiter le harem et ont raconté ce qu'elles avaient vu. Mais leur curiosité n'a point tout appris; les indiscrétions n'ont point tout révélé. Un temps viendra peut-être où le dernier coin du voile sera levé; ce jour-là, la Turquie aura achevé de se transformer.

De tous les Osmanlis, le sultan est le seul qui puisse se plaindre de l'inégalité des conditions. A la fois au-dessus et au-dessous de tous, il est privé du droit de contracter un mariage légal. La loi, qui accorde quatre femmes légitimes à tout croyant en état de les nourrir, le condamne à n'avoir que des concubines au lieu d'épouses, et le peuple, en parlant de lui, ne le désigne jamais que par ce mot : le fils de l'esclave.

Cette coutume établie comme maxime d'État remonte au temps du premier Ibrahim (1647). Jusqu'à cette époque, les sultans ottomans pouvaient contracter des mariages légitimes. On cite même plusieurs d'entre eux qui s'allièrent à des chrétiennes. Une tradition longtemps accréditée en Europe donne pour mère au conquérant de Constantinople une princesse du sang français, fiancée auparavant à l'empereur grec Jean Paléologue. Le vaisseau sur lequel se trouvait la princesse ayant été pris par l'amiral Saroudji pacha, Mourad II, qui régnait alors, abandonna à ce dernier tous les trésors qui constituaient sa dot, et la plaça dans son harem. Séduit par son esprit et ses grâces, il épousa à quelque temps de là sa prisonnière et eut d'elle un fils qui fut Mahomet II.

On m'a affirmé que la mère de Mahmoud, morte en 1816, était également une Française, mais d'origine américaine, née à Nantes. On m'a dit même

le nom de sa famille, que j'ai oublié. Elle était à peine âgée de deux ans quand ses parents, s'étant embarqués avec elle pour l'Amérique, furent pris par un corsaire et conduits à Alger, où ils moururent. La petite fille, achetée par un marchand d'esclaves, devint à quatorze ans d'une beauté éblouissante. Le marchand la vendit pour une somme considérable au dey, qui l'envoya en présent au sultan Abdul-Hamid. Elle ne tarda pas à être élevée au rang de cadine, et mit au monde le sultan Mahmoud.

Les femmes qui peuplent le harem sont divisées en cinq catégories d'après leur rang et la nature de leur emploi.

Les premières en dignité sont appelées « cadines » nom altéré de *khatoun*, qui est le titre donné à toutes les femmes de condition en Turquie. Ce sont les maîtresses en titre du sultan, et elles jouissent des prérogatives accordées anciennement aux sultanes. Elles sont au nombre légal de sept.

Une fois dans le harem, les cadines et les autres femmes du sultan n'ont plus de nom; elles répondent à des numéros. Ce sont *Khatoun birindji*, *Khatoun ikindji*, etc., autrement « Mme Première, Mme Deuxième, » etc. Mme Première est, dit-on, une femme de vingt-huit ans, d'une taille élevée, dont les traits sont assez vulgaires; elle a donné au

padichah sa première progéniture, et, d'après la loi, elle tient le rang d'impératrice. Mme Deuxième était, vers 1840, lors de la naissance du fils aîné d'Abdul-Medjid, une petite blonde d'un appétissant embonpoint, vive, joyeuse, sémillante. Mme Troisième est une belle Circassienne qui n'a su donner le jour qu'à une princesse. Mme Quatrième est une beauté accomplie, mais inféconde. Mme Cinquième est une brune aux yeux bleus. Mme Sixième est une blonde ravissante achetée à Salonique. Mme Septième est une beauté circassienne un peu épaisse, mais dont le visage est éclatant comme la lune et les yeux pareils à ceux des houris.

Je reproduis ces particularités un peu sur la foi des *on dit;* je ne les garantis pas.

En voici une cependant qui m'a été rapportée par une dame Pérote dont je ne puis suspecter la véracité.

Cette dame, ayant eu accès dans le harem, lia conversation avec une odalisque, Grecque d'origine, qui avait été amenée enfant dans le sérail à l'époque de la guerre de l'Indépendance. « Nous avons parmi nous, lui dit-elle, une femme infidèle, qui s'exprime dans ta langue; (Mme X... est Marseillaise de naissance et parle français, comme on parle à Marseille); veux-tu que je te la fasse venir? Tu la connaîtras sans doute et tu lui donneras des

nouvelles de votre pays. » Puis s'adressant à une vieille servante qui vint à passer : « Fais-nous venir *une telle* (en la désignant par son nom turc). Il y a ici une femme de sa nation qui sera bien aise de lui parler. » La vieille fit un geste d'effroi; et sans doute elle s'empressa de donner des ordres contraires : car Mme X... ne vit point sa compatriote, et même elle n'en entendit jamais parler depuis.

A cette brillante pléiade il faut joindre un groupe de cinquante à soixante petites planètes que l'on désigne sous le nom d'*odalyq* (odalisques)[1]. Destinées au service particulier du sultan, la plupart sont appelées par le titre de leur office. Il y a l'intendante de la table, l'intendante de la garde-robe, etc. Le sultan n'est entouré que d'une domesticité féminine. Ce sont elles qui le servent à table, qui le baignent, qui l'habillent, qui le bottent, qui chassent les moustiques pendant son sommeil, et montent la garde à son chevet pendant ses siestes.

D'autres ont des fonctions plus enviées, et partagent avec les cadines les faveurs du maître. Néanmoins l'esclave favorisée n'est point pour cela séparée de ses compagnes. Distinguée seulement par le titre d'*ikbal* (favorite), ce n'est que lorsqu'elle

1. Littéralement, *khass odaliq* (filles de la chambre impériale); de *oda*, chambre.

devient enceinte qu'elle est élevée au rang de cadine.

Quant au titre de sultane, il n'est donné qu'aux filles ou sœurs du Grand-Seigneur. Sa mère a celui de *validé-sultan*, ou sultane-mère, et tient, après lui, le premier rang dans l'empire.

Le nombre des odalisques n'est limité ni par la loi ni par l'usage. Le goût ou le caprice des sultans tient lieu de règle. Mourad IV en entretenait plus de trois cents, dont il eut cent trente enfants. Mais, depuis Mahmoud Ier, les sultans se sont prescrit à cet égard certaines limites, soit par mesure d'économie, soit par respect pour l'opinion, bien plus puissante en Turquie qu'on ne se l'imagine.

Au-dessous des odalisques sont les *oustas*, attachées au service particulier de la sultane-mère, des cadines et de leurs enfants, les novices, et les esclaves ordinaires chargées des soins inférieurs de la domesticité.

Ces diverses classes composent un personnel de trois à quatre cents femmes, originaires la plupart de la Circassie et des autres parties du Caucase. Le plus grand nombre d'entre elles ignorent leur famille et le lieu de leur naissance; celles qui ne sont point désignées par le titre de leur office reçoivent un surnom emprunté à leurs qualités ou à leurs charmes personnels : *Hayati* (qui donne la vie), *Safayi* (qui procure du plaisir), *Dilbesté* (qui

lie le cœur), *Nourisabah* (aurore), *Gulbahar* (rose du printemps). Elles obéissent toutes, à la réserve des cadines, à une grande maîtresse que le sultan choisit d'ordinaire parmi les plus anciennes favorites, et qui porte, comme marque de sa dignité, un bâton de commandement garni de lames d'argent.

Ce doit être un rude métier, j'imagine. Les odalisques ne sont point, comme les cadines, armées d'un privilége légal. Le secours qu'elles ne peuvent attendre de la loi, elles le demandent à l'art, à l'intrigue, à tous les ressorts d'une imagination tendue vers un objet unique. Puis le harem lui-même a ses règles ou, si l'on veut, ses usages, qu'on n'enfreint pas aisément. Ce « superbe Assuérus, » dont mille beautés briguent le choix, est souvent fort en peine pour se passer la moindre de ses fantaisies; il lui faut comploter, ruser, se cacher comme un mari européen en bonne fortune. Que le mystère se découvre, voilà tout le harem en émoi. Les plaintes, les réclamations surgissent aigres, violentes, accompagnées de larmes de rage, de poison quelquefois. Cela s'est vu, et plus d'une favorite a expié, dit-on, par une mort anticipée ou par la perte de ses charmes, sa félicité passagère. Juge sans appel de ces litiges délicats, la surintendante prononce l'arrêt, que le kislar-aga fait exécuter. Ce terrible capitaine, qui n'a rien de martial

pourtant, soumet à la discipline ces turbulents bataillons.

On raconte plusieurs anecdotes d'odalisques qui périrent victimes de la jalousie des cadines.

Le sultan Mahmoud avait dans son harem une jeune esclave qui lui avait inspiré une violente passion. Elle se nommait Zeïneb. Il négligeait pour elle toutes ses cadines, quoiqu'il eût soin de ne la voir qu'en secret, soit dans la crainte de l'exposer à la jalousie de ses rivales, soit pour s'épargner à lui-même des plaintes et des récriminations importunes. Zeïneb, de son côté, contrairement à l'habitude de ses compagnes, se taisait sur son bonheur. A la fin cependant, l'une des cadines, qui s'était crue pendant longtemps l'objet exclusif des soins de Mahmoud, surprit le secret des deux amants. Blessée dans son orgueil, plus encore que dans sa tendresse, elle commença par accabler la pauvre esclave d'injures, et, sa fureur croissant avec ses invectives, elle ordonna aux eunuques de la saisir et de la fouetter. Mais Zeïneb reculant d'un pas et relevant la tête avec fierté : « Ne m'approchez pas, dit-elle, je porte un sultan dans mon sein. » Aussitôt tous se prosternent devant elle en baisant le bas de sa robe. La cadine, dont la rage ne connaît plus de bornes, saisit une aiguière remplie d'eau bouillante et va la jeter au visage de sa rivale, lorsque le sultan, attiré par le bruit, se montre tout à coup.

Zeïneb, tremblante et les yeux en pleurs, se jette à ses genoux. Il la relève ; mais cette scène l'avait brisée. Quelques semaines après, elle mourut en donnant le jour à une fille, pour laquelle son père manifestait, dit-on, une sorte d'idolâtrie. Elle périt, à l'âge de onze ans, dans le grand incendie qui consuma une partie du Sérail, en 1816.

Chaque cadine a son appartement et son bain séparés. Les odalisques sont logées dans de petites cellules, meublées uniformément, et ouvrant sur un immense salon circulaire dont les panneaux alternent avec de hautes glaces. Cette rotonde est le lieu de réunion, d'assemblée, le forum de ce peuple féminin. La toilette est, comme on pense bien, la grande affaire. On s'habille, on se vermillonne les joues, on se peint les sourcils, on se rougit les ongles, on s'épile, et l'on atteint la fin de la journée. La nuit arrive. Si le sultan doit coucher au harem, la cadine du jour ou la favorite qu'il a désignée se rend dans son appartement.

A l'ouverture de la belle saison, lorsqu'il quitte son palais d'hiver, tout le harem se déplace avec lui.

« Les cadines, rapporte d'Ohsson, ne voient presque jamais de femmes étrangères au harem, si ce n'est d'anciennes esclaves du sérail affranchies et mariées en ville, ou bien encore quelques vieilles femmes qui s'y présentent en qualité de mar-

chandes de broderies ou d'empiriques, avec la recommandation d'une sultane ou de quelque dame de distinction. » C'est par l'entremise de ces femmes et par leurs maris que le savant Arménien a pu être instruit de certaines particularités qu'il a consignées dans son *Tableau de l'Empire ottoman*, et qui lui ont coûté, dit-il, plus de peine et de cadeaux que la collection des matériaux nécessaires au reste de l'ouvrage.

CHAPITRE V.

PADICHAH EVLADI.

(LA FAMILLE IMPÉRIALE.)

Fils et filles du sultan. — Naissance et éducation des jeunes princes. — Circoncision. — Fiançailles des quatre filles d'Abdul-Medjid. — Frères et sœurs. — Sultan Abdul-Aziz. — Son caractère supposé. — Hypothèses gratuites. — Les quatre sœurs du sultan mariées successivement à des pachas. — Une seule survit. — Fêtes du mariage d'Ahmed-Féthi, pacha, grand maître actuel de l'artillerie, avec Athiè, sultane. — Son portrait et celui de ses beaux-frères Khalil, Saïd et Méhémet-Ali.

Le sultan Abdul-Medjid a actuellement douze enfants, six garçons et six filles.

L'aîné de ses fils, Méhemmed-Mourad, n'a pas encore atteint sa quatorzième année; le second, Abdul-Hamid, est plus jeune de deux ans.

Je me rappelle avoir vu ces deux enfants lors des fêtes données à Haydar-Pacha[1], à l'occasion de leur circoncision. C'était la première fois que j'assistais à une grande solennité turque. De temps immémorial, les sultans ottomans, à l'exemple des khalifes

1. Plaine située le long du rivage, entre Scutari et Cadi-Keuï.

et des princes des diverses dynasties mahométanes, ont accompagné cette cérémonie de réjouissances et de fêtes splendides. Les plus célèbres dont les annales turques aient gardé le souvenir furent données en 1582 par Mourad III pour la circoncision de son fils aîné. Les préparatifs durèrent une année. Au bout de ce temps, Mourad envoya, suivant l'usage, une lettre circulaire à tous les pachas et aux grands de l'empire pour les inviter à se trouver à la cérémonie. La fin de cette circulaire peut être citée comme un modèle de style oriental :

« C'est pourquoi la jeune plante de son existence ayant eu d'heureux accroissements dans le potager de la virilité et de la force, et le tendre arbrisseau de son essence faisant déjà un ornement dans la vigne des prospérités et des grandeurs, il est nécessaire que le vigneron de la circoncision porte sa serpe tranchante sur cette plante nouvelle, sur ce rosier charmant d'où sortiront mille rejetons fortunés dans le grand verger du khalifat.

« Cette auguste cérémonie aura donc lieu, sous les auspices de la Providence, etc., etc. »

Pour moi, je fus moins touché des magnificences que le sultan Abdul-Medjid avait déployées pour la circoncision de ses fils, que de certains détails où se révélait le génie propre de l'islamisme. D'après

un usage traditionnel, suivi même par les riches particuliers, le sultan avait voulu que tous les enfants pauvres de Constantinople, nés dans la même année que ses fils, accomplissent en même temps qu'eux cet acte, regardé par les musulmans comme l'initiation à la vie religieuse. En conséquence, un immense édifice en gradins, ouvert sur le devant, et garni de plusieurs centaines de petits lits de repos, avait été dressé à l'entrée de la plaine, sur le bord de la mer. Chaque jour, à plusieurs reprises, quand les *sunnetdach*[1], au sortir de la cérémonie, avaient été couchés chacun dans un de ces lits, sous les yeux des médecins, le sultan, à pied, sans escorte, visitait les petits malades, et faisait remettre aux parents, en sa présence, un *medjidié*[2] et un habillement complet pour l'enfant. Le soir, il y avait danses, illuminations, feux d'artifice. Les fêtes durèrent dix jours, et chaque jour mille ou onze cents enfants étaient ainsi amenés de Constantinople et des environs.

La fille aînée du sultan, Fatmé sultane, a épousé, le 10 août de l'année dernière, le troisième fils de Réchid, Ali-Ghalib pacha[3]. Ses trois sœurs puî-

1. Compagnons de circoncision : nom donné aux enfants qui ont été circoncis ensemble.

2. Pièce de 100 piastres (23 francs) en or.

3. Je décrirai tout à l'heure le cérémonial usité pour le mariage des sultanes. Mais cette année, le sultan, attendu les circonstances, a voulu que l'union de sa fille fût célébrée sans les

nées, Réfihé, Ghémilé et Muniré sultanes, avaient été fiancées précédemment (22 février 1854), la première à Ethem pacha, liva, fils de Méhémet-Ali; la seconde à Mahmoud-Djélaeddin pacha, également liva, fils d'Ahmed-Féthi; la troisième à Ilhami pacha, férik, fils de l'ancien gouverneur de l'Égypte, Abbas pacha.

Les *chahzadés*[1], ou princes du sang ottoman, n'ajoutent aucun titre à leurs noms; on les qualifie simplement d'efendis.

Le jour même de la naissance d'un prince, après que l'heureuse nouvelle a été proclamée par la voix des hérauts dans les divers quartiers de la capitale, le kislar aga se rend en grande pompe à la Sublime-Porte et remet au grand vizir le hat accoutumé[2]. Pendant sept jours, les bâtiments de la

pompes accoutumées. La dot et la corbeille de la mariée, après avoir été exposées durant deux jours dans le palais de Tchéragan, ont été chargées sur des barques magnifiquement décorées, qui ont remonté le Bosphore escortées par les canots des bâtiments mouillés dans le port, et on les a transportées au palais de Balta-Liman, où la réunion des époux a eu lieu le lendemain suivant le cérémonial accoutumé.

1. Fils de roi.

2. HAT IMPÉRIAL.

« Mon fidèle Vizir!

« Grâces en soient rendues au TRÈS-HAUT, le 25 de ce mois, dans la nuit du samedi, il nous est né un prince auquel nous avons donné le nom de Méhemmed Réchad. Que DIEU lui accorde une longue vie et fasse que sa venue dans ce monde soit pour

flotte sont pavoisés et tirent des salves aux cinq heures canoniques du jour et de la nuit; les minarets des mosquées sont illuminés.

Le cérémonial usité pour la naissance d'une princesse est à peu près le même. Seulement, la notification officielle est faite par le grand trésorier de la couronne (*khasnè vekili*), et les réjouissances ne durent que trois jours au lieu de sept.

Les jeunes princes sont élevés dans le harem, sous les yeux de leur mère, pêle-mêle avec leurs sœurs, dont ils partagent les exercices. Après la circoncision, qui a toujours lieu vers la septième ou huitième année, ils passent, sans toutefois quitter l'appartement des femmes, sous la surveillance de gouverneurs et de maîtres particuliers chargés de les instruire. Dès qu'ils sont assez grands pour monter à cheval, ils suivent leur père à la mosquée et à la promenade. Arrivés à treize ou quatorze ans, ils sont logés dans un pavillon séparé,

nous et pour tous nos sujets un gage de bonheur et de prospérité.

« Nous t'adressons le présent hatti-chérif, pour que tu fasses connaître cet heureux événement aux fonctionnaires de notre Sublime-Porte et à tous nos fidèles sujets. Tu donneras des ordres pour que, suivant l'usage, des salves d'artillerie soient tirées cinq fois par jour, pendant sept jours, et pour que les édifices publics et les hôtels des fonctionnaires soient illuminés en signe de réjouissance.

« Que ceux de nos sujets qui l'auraient pour agréable soient autorisés à illuminer leurs maisons. »

et n'ont plus de communication avec le harem, si ce n'est pour visiter leurs mères et leurs sœurs. Toutefois, ils continuent à jouir au dehors de la liberté que la loi accorde aux fils des sultans régnants. Mais, dès que leur père est mort, cette liberté cesse; une loi inexorable les relègue dans le cafèss, qu'ils ne doivent plus quitter que pour le turbè ou pour le trône.

Telle a été la destinée du deuxième fils de Mahmoud, Abdul-Aziz[1]. Depuis la mort de son père, ce jeune prince, destiné à remplacer son frère sur le trône, d'après la loi qui appelle à la succession, non le fils aîné du sultan régnant, mais le plus âgé des princes de la famille impériale, a été comme soustrait aux regards des peuples. Un voile épais enveloppe sa vie et ses actions. On le dit néanmoins opposé aux vues politiques de son père et de son frère, et l'opinion publique en fait, un peu témérairement peut-être, le représentant du vieux parti turc. Cette conjecture, qu'aucun fait apparent ne justifie, a fait naître plus d'une fois le bruit de prétendues conspirations tramées sourdement par les ulémas et par les derviches, et auxquelles on mêlait le nom de l'héritier présomptif du trône. Purs fantômes, à mon avis, créés par l'ambition ou par la peur! Le vieux parti turc, et le nom-

1. Né le 9 février 1830.

bre de ses adhérents diminue chaque jour, a fini par se résigner. « Les bons musulmans, dit-il en gémissant, sont sous terre. » Il ne songe pas à conspirer; où trouverait-il, d'ailleurs, des auxiliaires? Le sultan Mahmoud, en détruisant les janissaires, a fermé l'ère des révolutions.

Des quatre sœurs du sultan, mariées, suivant la coutume, à des pachas, la plus jeune seule a survécu : c'est la sultane Adilè, qui a épousé, le 12 juin 1845, l'ancien grand vizir Méhémet-Ali pacha.

L'aînée, Salihé sultane, épousa en 1834, du vivant de son père Mahmoud, le ministre actuel de la marine, Khalil pacha, et mourut, au bout de quelques années, sans enfants.

La seconde, Mihirma sultane, mariée en 1836 à Saïd pacha, mourut l'année suivante.

La troisième, Athiè sultane, épousa le 8 août 1840 le grand maître actuel de l'artillerie, Ahmed-Féthi pacha, et mourut en 1851, à l'âge de vingt-cinq ans.

Les princesses du sang impérial sont fiancées, en général, de très-bonne heure. Le mariage se célèbre vers quatorze ou quinze ans, au palais impérial, avec les mêmes cérémonies qui s'observent aux mariages des particuliers. L'acte civil dressé à cette occasion fixe la valeur du don nuptial que l'époux doit fournir.

La sultane n'est point présente au contrat; elle

est représentée par le kislar aga ou par quelque autre grand dignitaire du mabeïn.

La célébration des noces est accompagnée de fêtes somptueuses qui durent ordinairement une semaine, et où sont conviés tous les ordres de l'État ainsi que le corps diplomatique. Ces fêtes se célèbrent en plein air, suivant la coutume générale de l'Orient et des pays méridionaux.

Les plus brillantes furent données à l'occasion du mariage d'Ahmed-Féthi pacha. L'emplacement choisi était la plaine de Dolma-Baghtchè, où s'étaient célébrées, quatre ans auparavant, les fêtes du mariage de Saïd avec la princesse Mihirma. Les hauteurs qui couronnent cette plaine comme un vaste amphithéâtre, et d'où la vue embrasse une moitié du Bosphore, étaient couvertes de tentes pour le grand vizir, le cheikh-ul-islam et les divers ministres, à l'exception du ministre du commerce, Ahmed-Féthi pacha, qui, en sa qualité de futur époux de la sultane, était regardé, non comme l'invité, mais comme l'amphitryon de la fête. Derrière celles-ci étaient placées les tentes des généraux, des cazi-askers, des mustéchars, des chefs de division des divers ministères, des patriarches des cinq communautés, etc. La foule circulait librement à l'entour de ces tentes, devant lesquelles stationnaient des groupes d'étrangers et des arabas remplis de femmes turques et arméniennes. L'inté-

rieur retentissait du son des instruments, et ce n'était pas la chose la moins curieuse que de voir les ministres se réunir en conseil, donner des signatures, accorder des audiences, envoyer des courriers, les chefs des diverses administrations expédier les affaires de leur département, tous les rouages d'un grand État fonctionner au milieu du tumulte inséparable des réjouissances publiques. En effet, les fêtes devant se prolonger durant une semaine, et la Sublime-Porte étant toujours censée se trouver là où réside le grand vizir, le siége du gouvernement était momentanément transféré de Stamboul dans la plaine de Dolma-Baghtché, transformée en un camp de plus d'une demi-lieue d'étendue. Dans le palais voisin de Tchéragan, cinq cents cuisiniers étaient constamment occupés à préparer des rafraîchissements et des mets pour les invités.

Le cinquième jour, la foule des curieux quitta la plaine pour s'échelonner le long de la route qui conduit de Tchéragan au palais d'Arnaout-Keuï, destiné aux nouveaux époux. La distance est d'une lieue et demie environ. La veille, la jeune princesse avait reçu les présents de son futur, consistant la plupart en riches étoffes et en bijoux, tels que bagues, bracelets, pendants d'oreilles[1]. Ce

1. Autrefois l'objet le plus précieux était un diadème d'or en-

jour-là, c'était le trousseau, présent de son frère, qui, après avoir été exposé dans une salle du Sérail, devait être porté processionnellement à la nouvelle demeure de la princesse, et chacun s'empressait pour voir défiler le cortége. Il y avait là, disent les témoins oculaires, près des neuf dixièmes de la population féminine de Constantinople, malgré une chaleur de trente degrés.

En tête s'avançait une troupe de musiciens à cheval suivis des employés du palais en costume de gala. Ensuite venait le trousseau de la mariée, formé des divers objets nécessaires à son service particulier et à celui de ses femmes. Douze chameaux couverts de housses écarlates, brodées d'or et d'argent, s'avançaient d'un pas lent et comme pliant sous le faix. Ils étaient suivis d'une vingtaine de mulets chargés de coffres recouverts de velours, et d'une longue file de chariots où s'étalaient des vases richement ciselés, des *zarfs*[1], des aiguières, des plateaux pour les confitures, et enfin une paire de galoches pour les bains, en or massif, avec leurs liens en velours marqueté de pierreries. Enfin venaient des pages

richi de pierreries ; mais cet usage, emprunté des Grecs, a été abandonné il y a environ un siècle et demi.

1. Sorte de soucoupe en cuivre, en argent, en vermeil ou en or, suivant le rang et la fortune des particuliers, qui supporte la tasse (*findjan*) dans laquelle on sert le café.

portant sur leurs têtes des corbeilles remplies de diamants, de chaînes et de tous ces bijoux que les femmes étalent avec tant de complaisance en Orient, et qui servent plus à leur amusement qu'à leur parure. Mais la portion la plus curieuse du spectacle, pour un témoin européen, c'étaient les spectateurs eux-mêmes, accroupis de chaque côté du chemin, sur une longueur de plusieurs milles, sous les rayons d'un soleil brûlant, si pressés qu'un faucon eût lâché sa proie au-dessus de leurs têtes sans qu'elle risquât de toucher le sol, silencieux au point qu'on aurait pu entendre le bruit léger de ses ailes. A peine, de loin en loin, la vue des splendeurs du cortége provoquait-elle parmi les groupes de femmes un murmure d'admiration, semblable au bruissement des flots. En Orient l'admiration, comme le respect, s'exprime par le silence.

Le cortége, parti à neuf heures de Tchéragan, n'arriva au palais d'Arnaout-Keuï qu'à midi. Le même jour, tout le corps diplomatique fut réuni à un dîner offert par le sultan, et où figurait le fameux service en vermeil que Mahmoud avait fait venir de France, et qui avait coûté, dit-on, un million. Un toast fut porté par l'ambassadeur d'Angleterre, doyen du corps diplomatique, à la santé du sultan. Le ministre des affaires étrangères, Réchid pacha, y répondit par un toast en l'honneur des souverains

étrangers. Le soir, un feu d'artifice fut tiré devant le palais du Tchéragan, et tout le Bosphore fut illuminé.

Le lendemain était le jour fixé pour la cérémonie de l'*alouz-alaï*, ou procession de la nouvelle mariée, alors qu'elle passe du palais impérial à celui de son époux. Aussi l'affluence des curieux était-elle encore plus considérable que la veille. Le cortége quitta Tchéragan à huit heures du matin. Des régiments de la garde impériale formaient la haie et présentaient les armes; la musique des divers corps faisait entendre des airs turcs; un soleil étincelant prêtait à toute la scène un éclat vraiment oriental.

En Turquie, la place d'honneur n'est pas à la tête, mais à la queue. Les voitures des dames du palais, des épouses des hauts fonctionnaires, toutes soigneusement enveloppées du yachmak et du féredjè, ouvraient la marche. Puis venaient, escortées par le kislar aga et sa troupe, la sultane et sa mère, le visage découvert, mais entièrement cachées par les rideaux d'une magnifique voiture. Derrière elles, les employés du palais, les fonctionnaires civils et militaires, deux à deux, les ministres en habits de gala, enfin le cheikh-ul-islam, et le grand vizir sur la même ligne.

Lorsque le cortége fut arrivé devant le palais d'Arnaout-Keuï, tous les invités mirent pied à terre

pour former une haie; et la voiture de la sultane, passant au milieu des hommages, apporta l'auguste épouse jusqu'au pied du grand escalier conduisant au harem. Ahmed-Féthi attendait à l'entrée. Alors commença la petite comédie qui fait en quelque sorte partie du cérémonial de la noce. L'époux, après avoir fait mine de fléchir le genou devant le char de la sultane, lui présenta un bouquet de fleurs symboliques et voulut la soulever dans ses bras pour l'aider à passer le seuil. Celle-ci se rejeta comme effrayée dans le sein de sa mère, qui parut lui adresser tout bas quelques remontrances. Cette feinte résistance se prolongea durant plusieurs minutes; après quoi elle se laissa prendre la main par son mari, qui la conduisit dans la chambre d'honneur du harem, et la quitta immédiatement pour se retirer dans le sélamlik, où il resta jusqu'au soir sans voir personne.

Pendant ce temps-là, la troupe des invités s'était divisée comme avant le départ de Tchéragan; les dames avaient suivi la sultane dans le harem, et, après avoir été reçues successivement par elle, elles se rendirent dans les appartements qui leur avaient été préparés, et passèrent le reste de la journée à se visiter et à se féliciter réciproquement. De magnifiques cadeaux étaient apportés à chaque instant à la sultane, et, chaque dame d'importance ayant amené avec elle sa musique, le palais

retentit jusqu'au soir du son des flûtes, des violons, des guitares et des tambours de basque. Les rafraîchissements de toute sorte circulaient sans interruption, et enfin, au coucher du soleil, des dîners furent servis *à l'orientale* dans les divers appartements.

De leur côté, les pachas et leur suite se retirèrent sous des tentes où la musique, les rafraîchissements de mille sortes, le café, le tchibouk, les visites rendues et reçues avec cette politesse élégante et pompeuse qui pourrait faire considérer les Turcs comme le peuple le plus accompli de l'univers, remplirent le reste de la journée jusqu'au dîner, qui eut lieu au coucher du soleil et qui fut suivi d'une réception générale dans le sélamlik.

A l'heure de la cinquième prière, c'est-à-dire deux heures vingt minutes environ après le coucher du soleil, les pachas, les invités et leur suite se retirèrent, et le nouvel époux, précédé des eunuques portant des flambeaux d'or, pénétra seul dans le harem.

Autrefois, le cérémonial de ce dernier jour comportait certains détails un peu humiliants pour le mari. La sultane était conduite la première dans le harem; puis, à l'heure de la prière, après que tous les assistants s'étaient retirés, le kislar aga revêtait l'époux d'une pelisse de zibeline, présent de la sultane, et le conduisait à son appartement. Il l'an-

nonçait en disant : « Illustre princesse, voici le pacha, votre serviteur, » et se retirait aussitôt. La sultane était assise, cachée par un rideau d'une riche étoffe, ayant auprès d'elle une de ses femmes destinée à remplir l'office d'introductrice, ainsi que cela se pratique encore aux mariages des particuliers. Après avoir récité son namaz dans un angle de la pièce, le pacha s'approchait de sa femme, baisait sa robe et attendait qu'elle lui commandât par un signe de prendre place à ses côtés sur le sofa.

Les princesses du sang ottoman, encore plus strictement recluses que les autres musulmanes, saluent le jour de leurs noces comme celui de leur délivrance. En effet, à partir de ce moment, elles deviennent libres, sauf les restrictions générales imposées par le Coran. S'il ne leur est pas permis de suivre leur mari hors de la capitale, elles emploient leurs journées suivant leur caprice, reçoivent chez elles les harems des pachas et des grands dignitaires, fréquentent les bazars et les promenades publiques comme les femmes des simples particuliers. Leur époux devient en quelque sorte leur esclave. Il doit répudier sa femme, s'il est déjà marié, rompre tout ancien engagement, ou se résigner à passer sa vie dans de continuelles tracasseries suscitées par la jalousie de sa royale maîtresse.

Il n'y a pas longtemps qu'une barbare coutume

condamnait les enfants mâles issus de telles unions à périr dès l'instant de leur naissance. Cette coutume qui fonda, il faut l'avouer, la stabilité de la maison ottomane, en préservant l'empire des révolutions incessantes suscitées dans les autres États par l'ambition des prétendants, fut abolie par le sultan Mahmoud, à l'occasion du mariage de sa fille aînée avec Khalil. La sultane ayant mis au monde, l'année suivante, un fils, Mahmoud lui permit de l'élever; mais l'enfant mourut cinq ou six mois après sa naissance.

C'est ici le lieu de dire quelques mots de Khalil et des autres beaux-frères du sultan Abdul-Medjid.

Je ne m'étendrai pas sur les deux aînés. Khalil, esclave géorgien, acheté, puis adopté par le vieux Khosrew pacha, à la chute duquel il travailla plus tard, occupe aujourd'hui, pour la cinquième ou sixième fois, le poste de grand amiral, devenu vacant par l'élévation de Méhémet-Kibrisli pacha au grand vizirat. Il passait avant la guerre actuelle pour l'un des partisans les plus dévoués de la Russie et était en disgrâce; on dit qu'il s'est amendé depuis, et qu'il a donné des gages qui ont motivé son rappel.

Saïd est également d'origine esclave. Devenu, vers le temps de la campagne de Russie, page, puis favori de Mahmoud, sa faveur suscita contre lui des jalousies qui le renversèrent. Il tourna alors à la dévotion et se fit derviche. Après avoir pirouetté

et hurlé pendant plusieurs mois, il quitta le tékiè et obtint le commandement d'un régiment. Son élévation aux honneurs de gendre, à quelques mois de là, surprit tout le monde dans un pays où l'on est habitué à voir les individus passer en un moment de l'état le plus humble au faîte des grandeurs. Mais il était encore moins que Khalil en état de se maintenir au niveau de sa fortune. La mort de sa femme, arrivée l'année suivante, le fit reléguer dans un gouvernement de province. Sa disgrâce aigrit son humeur déjà irritable. Un jour, étant, je crois, gouverneur de Koniah, il cassa sa pipe sur la tête d'un de ses domestiques. Le domestique, qui était un protégé autrichien ou prussien, mourut. La légation de Péra intervint. Saïd fut destitué, privé de ses grades et dignités, et déclaré incapable de remplir aucune fonction. Il vit retiré, aujourd'hui, dans un faubourg de Constantinople, sans autre fortune, dit-on, qu'une pension de 7000 piastres que lui fait le sultan.

Le sultan Mahmoud fut mieux inpiré dans le choix qu'il fit de son troisième gendre. Esprit fin et cultivé, bon administrateur, dévoué aux intérêts de sa patrie, sans toutefois perdre de vue le soin de sa fortune, Ahmed-Féthi pacha doit être compté au nombre des partisans les plus éclairés de la réforme. Issu d'une famille riche de l'île de Rhodes, il a sur ses autres beaux-frères l'avantage d'une

éducation commencée dès sa première jeunesse. Il parle couramment le grec et le français. Entré de bonne heure au service, il prit part à la campagne de 1828, dans laquelle un brillant fait d'armes lui valut le surnom de *Fethi* (Victorieux). Il fut depuis, successivement, grand maréchal du palais, gouverneur général d'Aïdin, ambassadeur à Vienne (1834) et à Paris (1838-1839).

Rappelé à Constantinople à la mort de Mahmoud, il entra dans le ministère au département du commerce, créé deux années auparavant, et épousa peu après la troisième sœur du nouveau sultan. Depuis cette époque, il n'a presque point cessé de faire partie du conseil, soit comme ministre du commerce (1840-1844), soit comme président du conseil d'État (1844), soit comme directeur du matériel de la guerre et grand maître de l'artillerie. Les services rendus par Ahmed-Féthi pacha dans ce poste, qu'il occupe depuis huit années presque consécutives, l'ordre et la régularité introduits par lui dans les services de Topkhanè, témoignent assez de ce que peut, en Turquie, une volonté ferme et vigilante, aidée d'une conscience honnête.

L'établissement et l'organisation du service des quarantaines sont en grande partie l'œuvre d'Ahmed-Féthi. Il m'a raconté lui-même comment, lors de la création de ce service, il parvint à lever les scrupules de ses collègues. Malgré les intentions bien

connues du sultan Mahmoud, plusieurs membres du conseil, le mufti à leur tête, hésitaient à sanctionner une ordonnance qui choquait si ouvertement les préjugés populaires. « Vous voilà bien embarrassés, dit Ahmed. Ne vous souvenez-vous plus de ce que dit la *Sunna?*[1] Au temps du Prophète, la peste désolait une ville du Hedjaz. Les habitants de la contrée, frappés d'épouvante, allèrent trouver l'envoyé de Dieu, l'interrogeant sur ce qu'il convenait de faire. Il répondit : « Que personne de ceux du de« hors n'entre dans cette ville; que personne de « ceux du dedans n'en sorte. Le salut d'une seule « créature ne doit pas être risqué sans nécessité. » Voilà les quarantaines! »

« C'est ainsi, continua mon interlocuteur, qui aimait à rappeler ce souvenir, que, chez nous, on peut toujours combattre par la religion les préjugés nés de la religion. Quand donc vos écrivains vous parlent du Coran comme d'un obstacle insurmontable au progrès, ils ne savent ce qu'ils disent. On trouve tout dans le Coran, même l'art de faire de la poudre et de fondre des balles; mais il faut savoir le lire. »

Esclave de naissance, comme ses beaux-frères

1. *Sunna*, recueil des traditions orales du Prophète, d'où le nom de *Sunnites* donné aux Ottomans et aux autres musulmans orthodoxes, par opposition aux Persans *Chy'as* ou *Chiites*, c'est-à-dire sectaires.

Khalil et Saïd, Méhémet-Ali pacha réussit assez bien à dissimuler sous le grand air de ses manières la bassesse de son origine et son manque d'éducation. Son attitude, sa démarche, le ton dont il accentue ses paroles offrent une apparence chevaleresque, que ne démentent point, dit-on, la noblesse et la fermeté de son caractère. Promu au grade de muchir l'année qui précéda son union avec la plus jeune sœur du sultan (janvier 1844), il fut appelé successivement aux fonctions de grand maître d'artillerie, de séraskier, de grand amiral, et se fit toujours remarquer par une opposition constante et systématique à la Russie. Le 3 octobre 1852, il fut élevé au grand vizirat, en remplacement d'A'ali pacha, qui lui-même avait succédé à Réchid le 5 avril de la même année. La manière dont il résigna ses fonctions le 13 mai de l'année suivante, quelques jours avant que le prince Menschikoff quittât Constantinople, témoigne d'une indépendance de caractère peu ordinaire chez un ministre ottoman. L'ultimatum posé le 5 mai par le prince, et qui devait expirer le 10, avait été prorogé jusqu'au samedi 14. Dans la journée du 12, les ministres, réunis en conseil à la Porte, avaient conclu pour la deuxième fois au rejet pur et simple des demandes de la Russie. Néanmoins on voulait, s'il était possible, ménager un accommodement. Dans cette intention, on invita le prince Menschikoff à se rendre

le lendemain à une conférence dans le *yali* du grand vizir, sur le Bosphore, à une heure de l'après-midi. Le ministre des affaires étrangères, le ministre de la guerre, le grand maître de l'artillerie, Ahmed-Fethi pacha, devaient assister à cette conférence. Le rendez-vous fut accepté. Le lendemain, à l'heure dite, les ministres étaient réunis et attendaient M. de Menschikoff; mais celui-ci avait changé d'avis, et, au lieu de se rendre à la conférence chez le grand vizir, il alla droit au palais impérial de Tchéragan, et insista pour parler sur l'heure au sultan, qui, gardant ses appartements par suite de la mort de sa mère, n'était sorti ce jour-là du palais que pour se rendre, suivant l'usage, à la mosquée. Il déclara qu'il attendrait le bon plaisir de Sa Majesté, mais qu'il fallait de toute nécessité qu'il la vît ce jour-là. Après trois heures d'attente, le sultan consentit à le recevoir, mais l'entrevue fut courte. A toutes les demandes du prince, le sultan répondit qu'il avait fait connaître sa volonté à son conseil des ministres; que celui-ci la transmettrait, en lieu convenable, à M. l'ambassadeur. Le prince voulut répliquer; le rideau derrière lequel le sultan se tenait debout fut tiré, et le prince se trouva seul dans l'appartement avec son drogman. Quelque temps après, un chambellan vint l'inviter de la part du sultan à attendre l'arrivée du grand vizir et du ministre des affaires étrangères, que Sa

Majesté venait de mander au palais. En effet, un mabeïndji s'était rendu en toute hâte au palais du grand vizir, où celui-ci attendait d'assez mauvaise humeur avec ses collègues, l'arrivée de M. de Menschikoff depuis près de trois heures. Quand l'officier lui eut signifié l'ordre de l'empereur, il refusa positivement de s'y rendre et écrivit sur-le-champ sa démission, après s'être exprimé en termes fort vifs sur la conduite de l'ambassadeur russe. Le sultan, loin de se montrer offensé de l'honorable susceptibilité de son grand vizir, le nomma à quelques jours de là ministre de la guerre, poste qu'il a conservé jusqu'à ces derniers temps.

Méhémet-Ali est l'adversaire politique de Réchid. Ses ennemis le disent fanatique, orgueilleux, grossier. J'ignore ce qu'il peut en être. La vérité est qu'il a eu deux belles journées dans sa vie : celle où il a fait déclarer la guerre à la Russie, et celle où il a refusé de livrer à l'Autriche les réfugiés hongrois et polonais [1].

1. Nous apprenons, par les dernières nouvelles reçues de Constantinople, que Méhémet-Ali, impliqué dans un procès scandaleux dont le jugement a été porté devant le conseil d'État, vient d'être exilé par le sultan dans l'île de Rhodes (janvier 1855).

CHAPITRE VI.

PACHA CAPOUCI.

(LA SUBLIME PORTE.)

Le divan actuel. — Réchid pacha, grand vizir. — Détails biographiques. — Sa politique. — La jeune Turquie de Mahmoud et celle d'Abdul-Medjid. — Le prince de S.... — Singulière rencontre. — Le cheikh-ul-islam. — A'ali pacha, ministre des affaires étrangères. — Riza pacha, ministre de la guerre; son élévation et sa disgrâce. — Moussa-Safeti pacha, Chéfik bey, Izzet pacha, ministres du commerce, des finances et de la police. — Kiamil pacha, président du conseil d'État. — Personnages politiques en dehors du divan. — Méhémet-Kibrisli pacha, ancien grand vizir. — Fuad efendi. — Ahmed Véfik efendi.

J'ai esquissé précédemment le portrait de deux des principaux membres du divan actuel, Khalil et Ahmed-Féthi pachas.

Disons quelques mots maintenant de leurs collègues.

A tout seigneur tout honneur. Nous commencerons par Réchid[1].

1. Né à Constantinople en 1216 (1802).
1829. — Secrétaire privé du grand vizir Sélim pacha.
1830. — *Amedji* (rapporteur) du divan.

Réchid, qu'un revirement ministériel vient de porter pour la quatrième fois au grand vizirat, n'a commencé à jouer un rôle important dans la politique de son pays qu'à partir de 1834.

On se rappelle qu'à cette époque le sultan Mahmoud, renonçant à la politique d'isolement suivie par ses prédécesseurs, résolut d'accréditer un ambassadeur à résidence fixe à la cour du roi des Français. Plus tard, la même mesure, si elle pro-

1833. — Adjoint, en cette qualité, à la mission de Khalil pacha en Égypte.

1834. — Envoyé extraordinaire, puis ambassadeur à Paris.

1835. — Ambassadeur à Londres.

— Sous-secrétaire d'État des affaires étrangères.

1837. — Ministre des affaires étrangères avec le rang de muchir.

Octobre 1838. — Envoyé extraordinaire à Londres.

3 septembre 1839-29 mars 1841. — De nouveau ministre des affaires étrangères.

Septembre, même année. — De nouveau ambassadeur à Paris, en remplacement de Nouri efendi.

Janvier 1844.—Ambassadeur à Paris pour la troisième fois, en remplacement de Nafi efendi.

23 octobre 1845.—De nouveau ministre des affaires étrangères, en remplacement de Chékib efendi.

28 septembre 1846. — Promu au grand vizirat.

27 avril 1848. — Remplacé par Sarim pacha.

12 août, même année. — De nouveau grand vizir.

26 janvier 1852. — Remplacé par Raouf pacha.

4 mars, même année. — De nouveau grand vizir.

5 août, même année. — Remplacé par A'ali pacha.

14 mai 1853.—Ministre des affaires étrangères pour la troisième fois.

23 novembre 1854. De nouveau grand vizir.

duisait les résultats espérés, devait être étendue aux autres grandes cours de l'Europe. Le succès de cette tentative devait dépendre en grande partie de l'ambassadeur. Aussi la Porte hésita-t-elle longtemps dans son choix.

Il y avait alors à Constantinople, pour référendaire du Divan, un jeune homme de trente à trente-deux ans, qui commençait à attirer sur lui l'attention. On le nommait Moustafa-Réchid, et il était fils d'un administrateur de la mosquée de Soliman. Une de ses sœurs avait épousé Ali, gouverneur de Morée, qui, en 1821, devint grand vizir. Confié par sa mère mourante à la protection de son beau-frère, il l'avait suivi en qualité de *kiatib* (secrétaire) dans son gouvernement et dans ses expéditions, et avait appris sous lui l'administration et la guerre. Plus tard, le ton facile et net de sa correspondance frappa le vizir Izzet pacha, qui, à la mort d'Ali, attacha son kiatib aux bureaux de la Porte. Les affaires étrangères étaient alors dirigées par Pertew efendi, un des plus grands hommes d'État et un des poëtes les plus renommés de la Turquie. Le jeune employé s'occupait lui-même de vers à ses heures de loisir. Quelques-uns de ses essais furent montrés à Pertew, qui devint son maître en politique et en poésie. Il le chargea d'accompagner les plénipotentiaires ottomans aux négociations d'Andrinople, en 1829, et le fit nommer, au retour, rapporteur du Divan.

Adjoint, en cette qualité, à la mission de Khalil pacha en Égypte (janvier 1833), il avait été choisi, au retour de cette mission, pour aller, conjointement avec le baron de Varennes, chargé d'affaires de France, à Kutahiè, débattre les conditions de l'armistice entre le sultan et Ibrahim pacha, vainqueur à Koniè.

Personne ne parut plus propre que ce jeune homme au rôle d'ambassadeur. Désigné par le Divan au choix de Mahmoud, il fut élevé par ce dernier à la dignité de pacha, et partit aussitôt après pour se rendre à son poste.

Son arrivée à Paris fit sensation. C'était le premier ambassadeur turc que l'on eût vu en France depuis la mission de Mohammed-Saïd-Ghalib efendi en 1802. L'air dégagé du jeune diplomate, sa vivacité, la finesse de ses reparties, le laisser-aller de ses manières, si éloigné de l'idée qu'on se faisait d'un envoyé du Grand-Turc, produisirent une sorte d'engouement. Il fut, pendant deux hivers, le lion de la saison. Il était de toutes les réunions ; il donna des fêtes qui furent citées. En même temps qu'il se montrait assidu au château, chez les ministres, aux soirées des diplomates, il ne dédaignait pas les réunions plus familières. Il fréquentait les foyers des théâtres ; il se liait avec les littérateurs, les journalistes, les critiques en renom. Il demanda un maître de français à Jules Janin. « Prenez plu-

tôt une maîtresse, » lui répondit Janin, et il le renvoya à Mlle N.... de l'Opéra.

Un séjour d'une année à Londres, toujours en qualité d'ambassadeur, compléta l'éducation européenne de Réchid. Il fut nommé en même temps sous-secrétaire d'État des affaires étrangères, *in partibus infidelium*. La fortune lui souriait de toutes les façons, lorsqu'un matin, en ouvrant son paquet de dépêches, il y trouva, à ce qu'on rapporte, une lettre datée de Constantinople et ainsi conçue :

La fleur de ton amitié s'épanouira à la nouvelle que je lui envoie.

Allah m'a donné la force (que sa volonté soit faite en toute chose) d'arracher une branche remplie d'épines au rosier du padischah.

Khosrew fume son narghilé dans son palais solitaire de Stamboul, et je m'asseois sur les coussins où il dormait la veille.

Je suis sadr'azam, et mon fils Réchid est ministre des affaires étrangères. Qu'il se hâte donc de quitter le pays des infidèles et de venir me rejoindre.

Que les roses et les jasmins de notre amitié soient toujours fleurissants.

PERTEW.

Réchid hâta ses préparatifs, et le lendemain de son audience de congé il se mettait en route pour Constantinople. Mais, à son arrivée, il ne trouva plus son protecteur. Pertew, renversé par les intrigues de Akif et de Khalil pachas, avait reçu à

Andrinople le fatal cordon et était mort comme un homme de la Turquie antique (septembre 1837).

Réchid fut confirmé dans son poste par Mahmoud; mais l'influence d'Akif et de Khalil continuait à dominer dans le conseil ; il quitta de nouveau Constantinople pour aller remplir une mission extraordinaire à Londres, sans toutefois abandonner son portefeuille.

Il prit sa route par Vienne, Berlin, Munich, Stuttgart : il voulait profiter de la circonstance pour achever son tour d'Europe. L'hiver suivant le trouva à Rome, où il se fit présenter au pape, qui le combla de prévenances. Le lendemain de cette visite, Pasquin adressa cette demande à Marforio :

« Le Turc s'est donc fait chrétien ?

— Non, répondit le camarade de Marforio, c'est le pape qui s'est fait Turc. »

C'est à Paris que Réchid reçut la nouvelle de la bataille de Nézib et de la mort de Mahmoud. Il revint aussitôt à Constantinople (3 septembre), où il se ligua avec Khosrew contre Khalil et son parti, et se fit confirmer dans son poste de ministre des affaires étrangères.

C'est alors que fut promulgué le khatti-chérif de Gulkhanè. Cet acte, dont on ne parla presque pas en Turquie, mais qui eut un grand retentissement en Europe, fit de Réchid, aux yeux des cabinets, le véritable promoteur de la réforme.

Six années s'écoulèrent pendant lesquelles la renommée de Réchid acheva de grandir au dehors par le succès de deux nouvelles ambassades et par le retentissement que donna la presse aux réformes partielles qui marquèrent les premières années du règne d'Abdul-Medjid. Aussi la nouvelle de son élévation au grand vizirat (août 1846) fut-elle accueillie avec une faveur marquée partout où l'on prenait intérêt à la cause turque. On sut gré au jeune sultan d'avoir fait choix du seul homme capable de continuer, sous une autre forme, l'œuvre régénératrice de son père. On rappelait, pour les lui attribuer exclusivement, toutes les améliorations introduites depuis 1838 dans le système politique et administratif de la Turquie, l'établissement des quarantaines, les postes, la réorganisation de l'armée, la suppression des monopoles, la fondation de l'université. Comme il était le seul homme d'État ottoman dont on connût le visage en Europe, il était naturel qu'on reportât sur lui l'honneur de toutes ces réformes, souvent plus apparentes que réelles. Ce préjugé s'est si bien implanté, à la longue, dans les esprits, on s'est habitué tellement à faire de la cause de Réchid la cause même du progrès, que depuis, chaque fois qu'il a quitté le pouvoir, son éloignement des affaires a été considéré comme un temps d'arrêt pour la Turquie.

Si Réchid n'est point un homme supérieur, il a eu le talent de faire croire à sa supériorité.

On ne saurait, d'ailleurs, lui contester certaines qualités éminentes, le tact, la finesse cachée sous une apparente bonhomie, l'habitude des affaires, une connaissance suffisante des vues et des intérêts des cabinets, une faculté d'assimilation remarquable, un talent d'exposition plus remarquable encore. Bien que l'élève en politique de M. Guizot, il tenait davantage de M. Thiers, auquel il aimait qu'on le comparât. Quelques-unes des notes qui portent sa signature, depuis sa dernière rentrée aux affaires, peuvent être citées comme des modèles d'éloquence et de raison. Son attitude pendant le cours des démêlés qui ont amené la guerre actuelle a été, comme son langage, ferme et digne.

Mais il manque à Réchid, pour remplir le rôle de réformateur dans son pays, une qualité essentielle : la popularité.

Je m'explique.

Désormais, quelle que soit la main qui tienne le pouvoir à Constantinople, aucune influence rétrograde ne saurait, à mon avis, prévaloir. La réforme en elle-même me paraît hors de cause : toute la question est dans le choix des moyens. Or, sur ce point, deux factions, ou, si l'on veut, deux écoles, sont en présence. Il y a la jeune Turquie de Mahmoud et la jeune Turquie d'Abdul-Medjid.

Les hommes qui composent la première tendent aussi à se rapprocher de l'Europe, mais sans vouloir rompre entièrement le fil de la tradition. Ils sont à la fois conservateurs et novateurs. Ils estiment que le tanzimat, pour s'implanter dans les mœurs et dans les habitudes du pays, ne doit pas être une importation étrangère, mais une réforme selon le vrai sens du mot, c'est-à-dire un retour à la forme primitive, que deux siècles d'anarchie et de désordres avaient altérée. Il s'agit moins, suivant eux, de créer de nouvelles institutions que de corriger et de modifier les institutions existantes dans le sens des relations et des aspirations nouvelles de la Turquie. Vouloir retrancher l'élément turc de la réforme, c'est la rendre impraticable. Qu'est-ce, encore aujourd'hui, pour la plupart des Turcs, que ces mots progrès, civilisation, patrie même, que l'on fait résonner à leurs oreilles? Pour eux, la patrie c'est la religion, de même que le drapeau c'est l'étendard du Prophète, le devoir, l'obéissance au Coran. De là, obligation de gouverner avec le Coran, contre le Coran même.

Leurs antagonistes, au contraire, veulent ou plutôt rêvent une Turquie européenne. Ils ne tiennent compte ni des instincts religieux de la nation, ni de la différence des mœurs, des habitudes, du climat. Ils prendraient leurs considérants dans l'Évangile aussi bien que dans le Coran,

s'ils croyaient plus à l'un qu'à l'autre. Ils oublient qu'on ne change pas l'état social d'un peuple comme on change une décoration d'Opéra. Ils oublient surtout qu'il est imprudent de démolir avant d'avoir réuni les matériaux propres à réédifier, et qu'innover brusquement et au hasard dans un État, c'est créer le vide au lieu du progrès.

Ahmed-Féthi pacha, Riza, l'ex-grand-vizir Méhémet-Kibrisli, Ahmed-Véfik efendi, bien qu'il compte à peine trente-six ans (je ne parle que des hommes à idées, laissant de côté les hommes à intrigues), appartiennent à la première école. Au contraire, Réchid, qui est leur contemporain par l'âge et qui a commencé sa carrière en même temps qu'eux, peut être considéré comme le chef de la seconde.

Il a pour adhérents Fuad efendi et les jeunes diplomates qui sont venus aux affaires après la mort de Mahmoud, et dont la plupart ont fait leur éducation politique à Paris, à Londres, à Vienne. En effet, si Mahmoud a donné le premier l'exemple en accréditant des ministres ottomans auprès des cours européennes, c'est surtout depuis l'avénement d'Abdul-Medjid que les relations diplomatiques de la Turquie ont pris de l'extension : sept agents, ambassadeurs, ministres plénipotentiaires et chargés d'affaires, sans compter un grand nombre de consuls, la représentent aujourd'hui à

Paris, à Londres, à Berlin, à Vienne, à La Haye, à Bruxelles et à Athènes. Le personnel de ces légations est composé de jeunes gens dont une observation superficielle, le désir et la facilité du succès, peut-être aussi le spectacle de l'indifférence et de la légèreté françaises, faussent le plus souvent les idées, quand ils ne corrompent pas leur cœur. A Paris, ces jeunes gens portent le chapeau, ils s'habillent à la française, ils font des calembours; ils rougiraient, dans un salon, de passer pour Turcs. Revenus en Turquie pour y occuper les emplois les plus importants du gouvernement et de l'administration, on dirait qu'ils recherchent moins ce qui convient à leur pays que ce qui peut accroître leur renommée à l'étranger. Peu leur importe s'ils froissent ou non le sentiment religieux et national à Constantinople, pourvu que leurs noms soient cités avec éloge dans les journaux de Paris et de Londres. Ils croient pouvoir combattre le fanatisme par l'impiété. Ils ne s'aperçoivent pas qu'en choquant les idées reçues par le mépris évident des dogmes et des pratiques de la religion, l'inobservance de la loi, l'usage public du vin, l'adoption du costume européen, l'affectation des manières françaises, dont s'indigne la gravité musulmane, ils s'ôtent tout crédit dans la nation, et rendent impossible à l'avance tout le bien qu'ils pourraient faire.

C'est par là que Réchid s'est rendu impopulaire en Turquie. Le sentiment du danger commun, la nécessité de tirer, avant tout, l'État de la crise qu'il traverse, l'influence européenne, toute-puissante aujourd'hui à Constantinople, conspirent pour le maintenir au pouvoir. Mais que la tourmente cesse, l'opinion, qui marche en ce moment d'accord avec Réchid, se retournera soudain contre lui, et il se retrouvera aussi seul, aussi impuissant que par le passé.

Un des griefs que j'ai le plus fréquemment entendu objecter contre Réchid, c'est son penchant pour les Grecs. La dernière année de son grand vizirat, en 1852, la Turquie était représentée à Berlin, à Londres et à Paris par trois Grecs. Deux autres Grecs, bien connus par leurs intrigues, partageaient, sinon sa confiance, du moins ses faveurs. L'un était le grand logothète A..., l'autre le vieux prince de S....

Toutes les dignités, toutes les marques d'honneur auxquelles un raïa peut prétendre, ils les possédaient. Ils avaient la main dans toutes les affaires. Tous les bureaux de la Porte étaient pleins de leurs créatures. Ils avaient leurs petites et leurs grandes entrées au Sérail, à la Sublime-Porte, chez tous les pachas. Les affaires les plus secrètes se traitaient en leur présence, comme s'ils n'eussent pas été connus l'un et l'autre de toute la société de

Péra, et des ministres turcs eux-mêmes, comme les agents ou les partisans secrets de la Russie.

En voici une preuve.

Vers la fin de l'été de 1848, je me rendis un matin chez Réchid. J'avais à lui communiquer des nouvelles assez graves de la Valachie, d'où j'étais arrivé la veille : il était encore de bonne heure; le vizir n'était pas sorti de son harem, et je dus l'attendre environ une demi-heure dans le petit salon occupé par son secrétaire, M. Agop. J'avais à peine humé les deux ou trois premières bouffées de mon tchibouk, qu'un vieillard, à figure fine, avec le fez et la redingote de la réforme, entra dans l'appartement, échangea un salut familier avec M. Agop, et, après avoir pris place à côté de nous sur le sofa, se mit en tiers dans la conversation. Son langage, ses manières, la finesse de ses aperçus me surprirent; il s'exprimait dans le meilleur français, paraissait beaucoup mieux que moi au courant des affaires de l'Europe, et affectait des opinions plus que républicaines. Le pacha fit demander M. Agop; mon inconnu sortit presque au même instant, sans que j'eusse pu deviner à quel personnage j'avais eu affaire, lorsque, au bout de cinq minutes, un officier vint me chercher de la part de Son Altesse.

En entrant dans le sélamlik, j'aperçus confusément de chaque côté de la salle une demi-douzaine de

personnages assis sur une rangée de chaises ou de fauteuils adossés à la muraille. Le côté qui faisait face à la porte d'entrée était garni d'un sofa occupant toute la largeur de la pièce ; à l'un des angles se tenait, suivant l'usage, le grand vizir. Après que la portière soulevée par mon introducteur fut retombée derrière moi, je marchai droit à lui, en me conformant à l'étiquette qui me prescrivait de ne point tourner le regard à gauche ou à droite. Réchid se leva à mon approche, et, m'ayant tendu la main *alla franca*, me fit asseoir à ses côtés sur le sofa ; puis il commença une série de questions oiseuses qui eurent d'autant plus lieu de m'étonner qu'il connaissait d'avance le motif de ma visite. J'attendais donc, un peu impatienté, je l'avoue, qu'il me mît sur la voie, lorsqu'il me dit de l'air le plus indifférent : « Quel temps fait-il en Valachie ? — Toujours brumeux, répondis-je. — C'est l'effet ordinaire des vents d'est, reprit le vizir ; le vent du sud dissipera les brouillards. — *Inch' Allah*, répliquai-je ; mais Votre Altesse, qui fait la pluie et le beau temps, devrait bien leur dire de se hâter. »

Or, pour saisir le sens de cette conversation allégorique, il faut savoir que, à cette époque, une vive anxiété régnait dans les Principautés par suite de la proclamation récente de l'empereur Nicolas et de la marche rapide d'un corps d'armée

russe vers le Danube, tandis que la Porte, sur l'assistance de laquelle on se croyait en droit de compter, ne donnait aucun signe d'existence. Bien qu'encore nouveau à cette époque dans le Levant, les circonstances m'avaient assez familiarisé avec le langage et les allures de la diplomatie turque pour que je fusse en état de continuer sans encombre cet entretien à bâtons rompus et à double entente; mais il paraît que je ne réussissais pas aussi bien à maintenir ma voix au ton voulu par la prudence plus encore que par l'étiquette, car mon interlocuteur m'interrompit à une certaine phrase, et me dit en m'indiquant du regard la rangée de siéges placés à notre droite : « Croyez-vous? Ce n'est pas ce que me disait tout à l'heure M. le prince de S.... » Je tournai légèrement la tête dans la direction indiquée par le vizir, et j'aperçus sur un fauteuil, à trois pas de nous, le même vieillard que j'avais eu pour interlocuteur une demi-heure auparavant dans le cabinet de M. Agop. Je compris alors le motif de l'interruption du vizir; car le nom du prince et le rôle qu'on lui attribuait à Constantinople m'étaient connus bien longtemps avant son visage. Je continuai l'entretien sur un ton moins élevé.

C'est à propos de ce même prince de S... qu'un ministre turc s'écria un jour en plein conseil : « Est-il concevable que cet audacieux raïa trouble

l'empire depuis vingt ans par ses intrigues, que tout le monde le voie, s'en plaigne, et qu'il n'en soit pas fait justice ? » On rapporta le propos au prince ; qui ne fit que sourire en disant : « C'est une boutade du séraskier pacha ; ne le connaissez-vous pas bien ? »

Cette anecdote, si elle est vraie (et pourquoi ne le serait-elle pas ?), fait souvenir de ce procureur au Châtelet à qui le président disait en pleine audience : « Maître un tel, vous m'avez l'air d'un fripon fieffé ; je ne sais si je m'explique clairement. » A quoi le praticien répondit en souriant : « Monseigneur a toujours le petit mot pour rire. »

Il est impossible de séparer de Réchid son *alter ego*, celui qui l'a remplacé nouvellement comme ministre des affaires étrangères, après l'avoir suivi dans toutes ses vicissitudes, jusqu'au jour où il fut nommé grand vizir à sa place[1]. A'ali pacha est un homme malingre, chétif, très-instruit d'ailleurs, que son expérience des affaires et sa douceur naturelle rendent très-propre à l'emploi qu'il occupe aujourd'hui et qu'il a occupé pendant toute la durée de l'administration de Réchid, de 1846 à 1852. C'est dans cet intervalle qu'après l'heureuse terminaison du différend turco-grec, au mois de janvier 1848, il fut promu au rang de muchir, et

1. 5 août 1852.

changea son nom d'A'ali efendi en celui d'A'ali pacha. Plus tard il parut vouloir se séparer de la politique de Réchid, offrit plusieurs fois sa démission, et ne consentit à rester au ministère que par attachement pour la personne du grand vizir et dans la crainte de diminuer l'autorité déjà affaiblie du cabinet. Son passage au grand vizirat, en 1852, ne fut signalé par aucun incident remarquable, sinon par le rejet de l'emprunt ottoman, qui servit de prétexte à sa retraite. Sa santé débile et le manque d'énergie de son caractère le rendaient peu propre, d'ailleurs, à occuper ce poste; il fut remplacé par Méhémet-Ali.

Après un court séjour à Brousse en qualité de gouverneur général, A'ali pacha fut rappelé à Constantinople, où il fut nommé président du conseil du Tanzimat institué par le khatti-chérif du 7 septembre dernier. Ce conseil, où figurent quatre ou cinq des principaux fonctionnaires de la Porte, a pour mission principale de rechercher les moyens d'arriver à une application plus vigoureuse du tanzimat, tout en lui donnant de plus larges développements.

Chargé de nouveau du portefeuille des affaires étrangères[1], par suite de l'élévation de Réchid au grand vizirat, A'ali pacha cumule aujourd'hui ces

1. 23 novembre 1854.

deux importantes fonctions, qui paraissent au-dessus, sinon de sa capacité, du moins de ses forces physiques.

Peu d'hommes ont joué un aussi grand rôle, depuis la mort de Mahmoud, que le séraskier actuel, Riza pacha. L'origine de sa fortune semblerait extraordinaire partout ailleurs qu'en Turquie. Un jour (c'était, si je ne me trompe, vers la fin de 1825), le sultan Mahmoud, traversant le bazar égyptien[1] à Constantinople, remarqua dans une boutique un jeune garçon d'une vingtaine d'années dont la physionomie heureuse et intelligente lui plut. Il s'arrêta et lui demanda son nom. Riza fut la réponse. « Eh bien donc, suivez-moi, Riza bey, » reprit le monarque. C'est ainsi que le jeune apprenti quitta son humble boutique pour le palais du sultan, dont il devint le favori. Sans avoir pris encore de part ostensible aux affaires, il passait déjà, en 1836, pour l'un des personnages les plus riches de Constantinople. Après la mort de Mahmoud, sa fortune atteignit au comble, grâce à l'appui secret de la sultane mère, et pendant cinq années (de 1840 à 1845) il gouverna l'empire en maître absolu. Il n'eût tenu qu'à lui, durant cet intervalle, d'épouser la plus

1. *Missr tchartchi.* On appelle ainsi le bazar où se vendent les drogues et les autres produits de l'Égypte et de l'Arabie.

jeune sœur du sultan, mariée plus tard à Méhémet-Ali; mais la crainte de déplaire à sa puissante protectrice lui fit refuser, dit-on, cette alliance. Il cumulait les emplois de séraskier et de grand maréchal du palais (*mabeïn muchiri*). Si Riza fit servir trop souvent à des vues personnelles l'influence que lui donnait sa position dans le palais, il rendit de notables services comme séraskier. La réorganisation de l'armée en 1843 et en 1844 fut tout entière son ouvrage.

Les causes de la disgrâce de Riza, qui arriva l'année suivante, n'ont jamais été bien expliquées. Peut-être n'y en eut-il point d'autre que l'excès de sa fortune et les défiances semées dans l'esprit déjà ombrageux du jeune sultan. Il fut démis en même temps de ses deux emplois[1] et exilé à sa maison de campagne de Cadi-Keuï, sur le Bosphore, avec une pension de retraite de trente mille piastres par mois.

C'est là que j'eus l'honneur de lui être présenté en 1852. Bien que, à cette époque, l'on commençât à pressentir sa rentrée prochaine aux affaires, il affectait toujours une grande réserve dans ses relations avec le dehors, et notre entre-

1. Août 1845. — La charge de grand maréchal du palais fut supprimée à la même époque, et le soin des affaires intérieures du mabeïn fut commis au premier chambellan du sultan, alors Hamid bey.

vue dut être accompagnée d'une sorte de mystère. La dignité singulière de ses manières, après ce que j'avais appris des commencements de sa fortune, m'eût frappé encore davantage si je n'eusse déjà eu l'occasion de remarquer l'air de grandeur que les idées religieuses des Osmanlis impriment à leur physionomie. Dix-huit mois après cette entrevue, Riza fut fait capitan-pacha[1], puis séraskier en remplacement de Méhémet-Ali[2].

Les trois personnages dont je viens de parler, Réchid, A'ali et Riza, composent avec les deux beaux-frères du sultan, Khalil et Ahmed-Féthi, et le cheikh-ul-islam actuel, Arif efendi, la portion influente du Divan. Arif efendi est un uléma de l'ordre des cazi-askers, qui remplissait la fonction de mufti du conseil lorsqu'il fut appelé à succéder à Arif-Hikmet bey dans le poste le plus élevé de l'empire après celui de grand vizir. Le nouveau cheikh-ul-islam ne m'est pas connu personnellement, mais on le dit non moins dévoué que son prédécesseur aux idées de progrès, avec plus de décision dans le caractère.

Les autres membres du Divan, si l'on en excepte le ministre du commerce, Moussa-Saféti pacha, qui passe pour la plus haute capacité finan-

1. 17 novembre 1853.
2. 30 janvier 1854.

cière de la Turquie, sont relégués tout à fait sur le second plan, et appartiennent plus à l'administration qu'à la politique. Ce sont Chéfik bey, ministre des finances, Izzet pacha, ministre de la police, et Kiamil pacha, président du conseil d'État[1].

Le nouveau gendre du sultan, Ali-Ghalib pacha, nouvellement promu ministre de l'hôtel des monnaies et intendant de la liste civile, fait également partie du conseil des ministres. Mais c'est un trop jeune homme pour qu'on puisse faire autre chose que de mentionner son nom.

En revanche, nous trouvons en dehors du cabinet les noms de trois personnages qui doivent être comptés parmi les sommités politiques de la Turquie.

Le premier est l'ancien grand vizir Méhémet-Kibrisli, originaire, comme l'indique son surnom de *Kibrisli*, de l'île de Crète, et que l'on a vu ambassadeur à Londres, de la fin de 1848 à la fin de de 1850.

C'est un homme qui entre à peine dans la maturité de l'âge. Son oncle, trésorier de Mahmoud, l'ayant fait venir presque enfant à Constantinople, il entra comme sous-lieutenant dans la garde, au sortir des pages. Quelques mois après, le sultan, qui l'avait distingué, l'envoya en France pour y compléter son

1. Novembre et décembre 1854.

éducation militaire. Méhémet passa plusieurs années à Paris et à Metz, servit pendant quelque temps, avec le grade de capitaine, dans un régiment de dragons français, passa de là en Angleterre, puis en Allemagne, et revint ensuite (1839) dans sa patrie, où il fut fait colonel. Trois ans après, il fut promu général de brigade et chargé du commandement de l'École militaire, dont il fut le principal organisateur.

Des dissentiments avec le ministère de cette époque amenèrent son éloignement de la capitale. Il fut nommé gouverneur de la province de Saint-Jean d'Acre, puis de Jérusalem. L'année suivante (1847), il devint gouverneur de Belgrade avec le grade de général de division. Nommé, vers la fin de 1848, ambassadeur à Londres, il demeura dans cette capitale pendant toute la durée des négociations relatives aux réfugiés hongrois et polonais. Cette question était à peine résolue, que la nouvelle de l'insurrection d'Alep (octobre 1850) précipita la Porte dans un nouvel embarras. Méhémet se trouvait alors en congé à Constantinople. Le sultan le fit appeler et le nomma gouverneur général d'Alep, avec le titre de muchir.

Il ne fallait pas moins que l'énergique décision de Méhémet pour mener à bien cette mission délicate. L'Europe chrétienne, qui s'était si profondément émue à la nouvelle du massacre d'Alep, et

avait crié au réveil du vieux fanatisme musulman, commença à se rassurer en apprenant les détails du combat que Méhémet livra aux rebelles, et dans lequel six cents musulmans périrent pour venger la mort d'une quinzaine de chrétiens.

L'insurrection d'Alep avait des ramifications dans le Liban, où les montagnards montraient une répugnance invincible à se soumettre au recrutement. Tout le Hauran était en armes. La présence de Méhémet n'était plus aussi nécessaire à Alep. Nommé commandant en chef de l'armée d'Arabie, il marcha contre les rebelles, les dispersa, et fit partout exécuter la loi.

Appelé à Constantinople peu après l'arrivée du prince Menschikoff, il prit une part active aux délibérations des grands conseils qui se tinrent à cette époque, et fut un des plus chauds partisans de la résistance à tout prix. Lorsque la rupture devint inévitable, il fut mis à la tête du pachalik d'Andrinople, qui, placé au centre des populations grecques de la Roumélie, acquérait une très-grande importance par la possibilité d'un soulèvement. Or Méhémet-Kibrisli n'est pas seulement un bon général, c'est un habile metteur en scène ; ce qui prête à l'effet ne lui déplaît pas. Doué d'une parole entraînante, il connaît l'art de frapper à propos les yeux et l'imagination des peuples. Quelques jours après son arrivée, il convoqua, suivant l'usage, les

autorités et les notables d'Andrinople pour assister à la lecture du firman d'investiture. Plus de quarante mille spectateurs, musulmans, chrétiens, israélites, s'étaient joints à la réunion officielle. Après la lecture du firman, le nouveau gouverneur prit la parole. Il commença par rappeler aux Grecs et aux autres raïas les bienfaits dont ils jouissaient depuis le tanzimat; puis s'adressant aux enfants du Prophète et leur rappelant ce beau précepte de leur religion, qui leur dit en parlant des raïas : Leur vie est votre vie, leurs biens sont vos biens, leur honneur votre honneur.... Si donc, continua-t-il, un seul cheveu tombait de la tête d'un raïa, si une épingle qui lui appartient était égarée, s'il avait à souffrir d'une parole, d'un geste, d'un regard de mépris, nous en serions responsables devant Dieu.» Et, se tournant vers le mufti et les imans qui étaient présents : « Vous qui êtes les docteurs de la loi, reprit-il, dites-le vous-mêmes, sont-ce les commandements de notre loi, sont-ce les préceptes de notre religion?

— Oui, répondirent-ils tous, ce sont les commandements de la loi, ce sont les préceptes de la religion musulmane.

— Ainsi, poursuivit Méhémet, c'est pour nous un devoir, un devoir religieux, de protéger et d'aimer les raïas. Nos cultes sont différents; mais si, obéissant à la voix de leur conscience, tandis que nous

nous rendons pour prier à la mosquée, les chrétiens vont à l'église et les juifs à la synagogue, nous n'en sommes pas moins tous, juifs, chrétiens et musulmans, les serviteurs du Dieu unique, les sujets, c'est-à-dire les enfants du même souverain, c'est-à-dire que nous sommes tous frères. »

Il serait difficile de rendre l'enthousiasme produit par cette allocution. Les actes du nouveau gouverneur répondirent à ses paroles, et, malgré les efforts et les intrigues des agents russes, la tranquillité ne fut pas troublée un seul instant dans son gouvernement.

Six mois après[1], Riza pacha ayant été nommé séraskier, Méhémet-Kibrisli lui succéda en qualité de ministre de la marine, et passa de là (1er juin) au grand vizirat, où il a été remplacé nouvellement par Réchid.

En août 1852, lorsque A'ali pacha quitta les affaires étrangères pour devenir grand vizir, il fit nommer à sa place un homme qui s'était fait un nom dans la politique et dans les lettres. Fuad efendi, poëte lui-même, appartient à une famille de poëtes. Il eut pour oncle cet Izzet efendi plus connu sous le nom d'Izzet molla, le Monti ottoman. Izzet, qui mourut à Constantinople il y a une quinzaine d'années, s'était d'abord fait connaître par un

1. 30 janvier 1854.

esprit d'opposition assez marqué et par ses satires contre Mahmoud. L'une de ces satires blessa au vif le souverain qui se vengea en exilant le poëte. Il paraît que la leçon lui profita, car, étant rentré en grâce au bout de quelques années, Izzet, de retour dans la capitale, prit d'autres allures, et chanta les louanges du sultan qu'il avait poursuivi de ses invectives.

Izzet molla avait une sœur, Leïla khatoun, qui mourut quelque temps après lui, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, et qui tient une place distinguée parmi le petit nombre des *poëtesses* ottomanes. La jeunesse de Fuad dut à ces circonstances l'avantage d'une éducation plus soignée que celle de la plupart des jeunes gens qui se destinent aux emplois publics. Il entra dans les affaires, peu après la mort de Mahmoud, précédé d'une renommée littéraire que ses travaux ultérieurs n'ont point démentie. En 1844, nous le voyons à la tête du bureau de traduction[1], emploi par lequel ont passé successivement tous les hommes qui ont joué un rôle dans la politique extérieure, Réchid, A'ali, Emin-Muklis efendi, qui fut depuis grand interprète du Divan, le

1. *Terdjuman odaci* : ce bureau, une des créations les plus utiles de la réforme, et placé dans la dépendance du ministère des affaires étrangères, fut établi dans les premières années qui suivirent l'insurrection grecque de 1821, après que l'éloignement des Phanariotes des affaires eut nécessité la création d'un collége spécial pour les rapports internationaux de la Porte.

grand interprète actuel, Noureddin bey, Ahmed-Véfik efendi, etc.

Cette même année, la reine d'Espagne, Isabelle II, atteignait sa majorité. La Porte, de plus en plus empressée de constater son droit de bourgeoisie européenne, résolut d'envoyer à Madrid, conformément à l'étiquette des cours, un ambassadeur extraordinaire chargé de complimenter la nouvelle reine. Fuad efendi fut désigné pour cette mission qui allait à ses façons aimables, polies, insinuantes. Rien en lui ne sentait le vieux Turc. Il parlait le français à merveille, faisait des mots comme M. de Talleyrand et se montrait galant comme un Abencérage. Aussi n'eut-il pas moins de succès à Madrid que Réchid à Paris et à Londres. A Lisbonne, où il remplit une mission semblable près de la reine dona Maria, il reçut le grand cordon de la Tour et de l'Épée, de même qu'il avait reçu celui d'Isabelle la Catholique, et il revint à Constantinople après une absence de sept ou huit mois.

L'année suivante, peu de temps avant l'arrivée du duc de Montpensier à Constantinople (août 1845), il fut nommé grand interprète de la Porte et se trouva, par la nature même de son emploi, en communication presque journalière avec le prince, qui lui fit envoyer, à son retour en France, la croix de commandeur de la Légion d'honneur.

On ne comptait à cette époque, parmi les fonctionnaires ottomans, que deux membres de l'ordre : Réchid, qui avait reçu, en 1837, le grand cordon des mains du roi Louis-Philippe, et un officier de la marine ottomane, Ahmed efendi, qui avait été nommé chevalier pour sa belle conduite à l'attaque de Saint-Jean d'Ulloa, où il servait à bord de l'escadre française.

Fuad efendi est le diplomate turc par excellence. On dirait presque qu'il est l'unique. S'il surgit une difficulté entre la Porte et un gouvernement voisin, si des troubles éclatent à l'intérieur et nécessitent une intervention pacifique de la part du divan, vite on a recours à Fuad. Mais la flexibilité même de son esprit, la politesse toute française dont il se pique, ses habitudes de laisser-aller, sa tolérance excessive, ne laissent pas toujours à son action le degré d'autorité nécessaire pour obtenir un résultat sérieux. Nommé commissaire extraordinaire de la Porte dans les Principautés en 1848 et en 1849, il échoua dans sa mission. Après avoir compromis les Turcs aux yeux des Roumains en faisant son entrée à Bucarest côte à côte avec le général Duhamel, il se piqua de chevalerie vis-à-vis des Russes qui le jouèrent. Tandis qu'il dansait avec les dames valaques, dînait chez les boyards, faisait jouer dans son palais de Bucarest le proverbe d'Alfred de Musset : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*,

le fardeau de l'occupation moscovite s'appesantissait de plus en plus sur les malheureuses provinces, et la cour protectrice, regagnant peu à peu le terrain qu'elle avait perdu, amenait la Porte à signer la funeste convention de Balta-Liman.

Une dame française, devenue princesse valaque, qui a beaucoup connu Fuad efendi à cette époque, trace de lui (en 1849) le portrait suivant:

« Fuad efendi, qui n'a pas plus de trente-cinq ans, est un homme politique d'une finesse extrême sous un dehors candide et bon; il parle le français du meilleur monde, et aucune des subtilités de l'esprit et de la langue ne le laissent en défaut. Poëte dans sa langue, il demeure poëte dans la nôtre. Il recherche la société des dames; mais sa galanterie n'est point l'expression banale d'un désir plus banal encore: c'est l'hommage spirituel rendu à un être dont son respect fait une idole. »

Je ne contredirai pas la princesse; sans doute elle est beaucoup mieux renseignée que moi sur ce dernier point. Pour ce qui est des autres, j'ignore si Fuad a fait des poëmes en français, mais je sais qu'il lui arrive de faire des mots. Un jour, en 1849, pendant que le choléra sévissait à Paris, quelqu'un fit devant lui la remarque qu'aucun des représentants de l'extrême gauche n'avait été atteint par le fléau. « Le choléra, dit le commissaire ottoman, ne va pas sur la montagne. »

Un autre jour Fuad, parlant de son amitié pour A'ali pacha et Emin efendi, l'un et l'autre en voyage, disait à un Français : « Nous formons une trinité qui malheureusement n'est pas indivisible comme la vôtre. »

Il y a toujours une légère pointe d'irréligion dans les plaisanteries de la jeune Turquie. De tous nos auteurs, celui qu'elle aime le plus à citer, c'est Voltaire.

Du reste, je ne pourrais dire au juste si le mot est de Fuad ou d'A'ali pacha.

Avec cela les choses allaient mal dans les Principautés. Le pays n'était pas administré ; l'influence russe gagnait de jour en jour. Fuad efendi fut rappelé et eut pour successeur à Bucarest Ahmed-Véfik efendi, que nous retrouverons tout à l'heure.

Après deux nouvelles missions, remplies avec plus ou moins de succès et d'éclat, l'une à Pétersbourg, en 1850, l'autre, en 1852, en Égypte, Fuad fut nommé cette même année (6 août) ministre des relations extérieures. On était alors en pleine question des lieux saints. Fuad, par l'attitude qu'il avait prise dans le débat, avait encouru le mécontentement du czar. Le prince Menschikoff fut chargé de le lui faire sentir à son arrivée à Constantinople. Le ministre ottoman, offensé du manque d'égards calculé de l'ambassa-

deur moscovite, envoya sur-le-champ sa démission au sultan.

Tout le monde connaît les motifs et les résultats du récent envoi de Fuad efendi en Thessalie et en Épire. Cette fois, les tentations ne se trouvant plus sur son chemin, le commissaire de la Porte s'est montré ce qu'il est en réalité, homme de cœur et homme d'action. Quelques-unes de ses proclamations, qui nous ont été apportées par les journaux, sont empreintes d'une véritable éloquence. Après avoir rétabli l'autorité du sultan dans les provinces insurgées, le diplomate se fit général, et on le vit, en plusieurs rencontres, charger, à la tête des troupes ottomanes, les bandes hellènes. Les soldats qu'il conduisait, témoins de la bravoure et du sang-froid de ce nouveau chef, s'étonnaient de ne point voir sur son fez la plaque de cuivre qui distingue les militaires en Turquie. Un jour l'un d'eux, après un engagement où Fuad avait bravement payé de sa personne, s'approcha de lui, et arrachant le *ferahi*[1] de son fez, lui dit en le lui présentant : « Efendim, je viens te dire, au nom de mes camarades, que nous te reconnaissons pour un des meilleurs soldats de l'armée du padichah; cependant nous ne voyons pas de férahi sur ton fez : accepte le mien, tu lui feras honneur. — Efendim,

1. C'est le nom donné à cette plaque de cuivre placée sur le fez, et que les militaires seuls ont le droit de porter.

répondit Fuad, je l'accepte avec plaisir, et il sera conservé précieusement dans ma famille. «

Les soins de la politique n'ont point ravi entièrement Fuad efendi aux travaux littéraires. Nommé membre de l'académie impériale des sciences et belles-lettres lors de sa fondation (juin 1851), il publia l'année suivante une grammaire ottomane que les lettrés de Constantinople considèrent comme un modèle d'érudition et de critique.

Fuad a pour confrère à l'académie un homme plus jeune que lui de quelques années, et qui est plutôt un économiste qu'un littérateur: c'est Ahmed-Véfik. De tous les Turcs que je connais, c'est celui qui possède le plus à fond notre langue. Aussi a-t-il fait une partie de ses études en France, où son père fut pendant quelques années secrétaire d'ambassade. Enfant, il se faisait remarquer parmi ses condisciples par un mélange singulier de vivacité et de sérieux. Déjà l'idée de l'avenir de son pays le préoccupait. Un jour, comme il descendait le Danube en compagnie de son gouverneur pour retourner à Constantinople, on le vit arrêter un regard pensif sur la citadelle de Péterwardein, au haut de laquelle flottaient les couleurs autrichiennes. « Pourquoi vous attrister, jeune homme? dit un voyageur qui semblait deviner ses pensées et dont l'accent trahissait l'origine britannique. Ce qui a appartenu à vos pères peut retourner encore à leurs descen-

dants. — Hélas! répondit Ahmed d'un ton mélancolique, je ne songe pas comment nous recouvrerons ce que nous avons perdu; je songe par quels moyens nous pourrons conserver ce qui nous reste. » Celui qui s'exprimait ainsi était un enfant de seize à dix-sept ans. Son interlocuteur était lord Palmerston.

A son arrivée à Constantinople, il fut nommé membre, et plus tard chef du bureau de traduction de la Porte, et commença dès lors, en dehors des devoirs de sa place, cette série de travaux et de recherches statistiques dont malheureusement une grande partie est restée manuscrite. Une de ses publications les plus importantes est celle de l'*Annuaire de l'empire ottoman*, qui a paru pour la première fois en 1263 (1847), et qui s'est continué depuis, sans interruption, d'année en année.

A la fin de 1849, quelques mois après la convention de Balta-Liman, Ahmed-Véfik fut nommé commissaire de la Porte dans les Principautés, en remplacement de Fuad. Les dix-huit mois qu'il passa dans ce poste révélèrent en lui un diplomate consommé. Depuis longtemps la Porte n'avait pas parlé aussi haut et aussi ferme, en présence des armées du czar, qu'elle le fit par la bouche de ce jeune homme, étranger jusque-là à la politique. A Bucarest, il était l'épouvantail du prince et des boyards, qu'il forçait à se maintenir dans la ligne de leurs

devoirs; le commissaire et les généraux russes, dont il rompait toutes les intrigues, l'eussent voulu au fond de la Sibérie. En revanche, les Roumains lui savaient gré de l'énergie avec laquelle il défendait leurs droits et leurs intérêts. A son retour des Principautés, qu'il ne quitta qu'après que les derniers bataillons russes eurent repassé le Pruth, la voix publique le désignait pour le poste de ministre des affaires étrangères. On l'envoya comme ambassadeur en Perse. Son intégrité, la trempe vigoureuse de son caractère, ses manières un peu roides, n'étaient pas de mise à Constantinople. Là où tout homme qui veut faire son chemin dans la politique doit se faire de toute nécessité le séïde, non pas même d'un parti, mais d'un individu, il s'était maintenu indépendant de toutes les ambitions, de toutes les intrigues personnelles. Il n'était ni pour Réchid, ni pour Féthi, ni pour Riza, vis-à-vis desquels il avait conservé son franc-parler; il était pour la Turquie. Les ministres redoutaient sa causticité. Le fait est qu'il portait sur les hommes et sur les choses du gouvernement des jugements sévères. Il en avait peut-être le droit : car la Turquie possède peu d'hommes aussi éclairés et aussi intègres. On l'accusait aussi d'orgueil et d'ambition. Pour moi, qui ai passé de longues heures en conversation avec lui dans son yali de Rouméli-Hiçar, sur le Bosphore, je n'ai jamais vu en lui autre chose

qu'un attachement peut-être trop exclusif à son pays et un ardent désir de sa régénération[1].

Les vivants ne doivent pas nous faire oublier les morts. La Turquie vient de perdre un de ses hommes d'État et de ses diplomates les plus distingués, Chékib efendi, qui, après avoir occupé successivement le poste d'ambassadeur à Londres, où il signa en cette qualité les traités de 1840 et de 1841, à Vienne et à Rome, est mort à Constantinople, le 24 décembre dernier, président du conseil d'État.

Nous avons cité comme un fait digne de remarque la mission de Fuad efendi en Espagne. Ce qu'il y eut de plus remarquable encore que cette mission, ce fut l'envoi, trois années plus tard (février 1847), d'un ambassadeur ottoman pour féliciter le nouveau pape Pie IX de son avénement au trône pontifical. Cet ambassadeur était Chékib efendi, et voici le discours adressé au saint-père par l'envoyé du sultan :

« De même qu'anciennement la reine de Saba avait salué le roi Salomon, de même l'envoyé de la Sublime-Porte vient saluer le pape Pie IX,

1. Depuis six semaines environ Ahmed-Véfik est revenu de Téhéran à Constantinople, où il a été nommé successivement membre du conseil d'État, fonctionnaire du premier rang de la première classe, et membre du haut conseil de la guerre, sous la présidence d'A'ali pacha. (8 janvier 1855.)

au nom de son monarque. Les merveilles et les sublimes actions de Sa Sainteté ayant non-seulement rempli l'Europe de ses louanges, mais s'étant répandues au loin dans toutes les contrées de l'univers, mon puissant monarque m'a honoré de la mission de présenter à la sublime personne du pape ses plus cordiales félicitations pour son exaltation sur le siége de Pierre. Bien que depuis des siècles il n'ait existé entre Constantinople et Rome aucune relation amicale, mon puissant empereur désire vivre en amitié avec Votre Sainteté. Il a pour votre personne vénérable la plus haute estime, et il saura protéger les chrétiens qui habitent ses vastes États. »

Quel changement, même depuis le temps de Mahmoud, où le souverain pontife était désigné par l'épithète de « Porc » dans les actes de la chancellerie ottomane!

CHAPITRE VII.

KALEMIIÈ.

(LES EMPLOIS DE LA PLUME.)

Classement et hiérarchie des fonctionnaires. — Budget des emplois civils. — Différences avec l'ancien régime. — Luxe des domestiques. — Singulier mode de payement. — Hadji Méhémet, pacha d'Erzeroum, et le consul de France. — Corruption de l'administration. — Étrange sortie de lord Redcliffe, ambassadeur d'Angleterre. — Conversation avec un efendi à propos de cet incident.

Le système administratif de la Turquie, si original à tant d'égards, est en même temps très-simple et très-libéral, et laisserait peu de place à la critique, si un meilleur choix présidait à la distribution des emplois. Ici, comme dans le gouvernement, les abus naissent des hommes.

L'administration turque se divise en deux branches : la bureaucratie ministérielle, qui a son siége dans la capitale, et l'administration civile et financière des provinces.

La première branche, désignée sous le nom de *kalemiiè*[1], comprend la généralité des emplois su-

1. C'est-à-dire les emplois de la plume, de *kalem*, roseau, plume.

périeurs et inférieurs du Divan, depuis les directeurs généraux des ministères jusqu'aux simples commis. Elle est formée de cinq rangs de fonctionnaires, dont le plus élevé correspond, dans l'ordre militaire, qui est comme en Russie la base de la hiérarchie civile, au grade de général de division. Le premier rang et le second sont composés chacun de deux classes.

Cette assimilation est ainsi réglée d'après l'*Annuaire de l'empire ottoman* pour l'année 1266 (1850).

Fonctionnaires hors rang...	*Muchir* (feld-maréchal.)
1er rang (deux classes)......	Général de division.
2e rang (*id.*)......	Général de brigade et colonel.
3e rang..................	Lieutenant-colonel.
4e rang..............	Chef de bataillon.
5e rang.........	Capitaine.

L'administration civile des provinces comprend l'administration proprement dite, concentrée entre les mains des gouverneurs et de leurs délégués, et les finances.

Le traitement des employés de l'ordre civil, pour les deux branches, figure au budget pour une somme approximative de quarante-cinq millions de francs.

L'exagération de cette somme, comparée aux ressources dont dispose l'État, est rendue plus choquante par la manière dont elle est répartie. Nulle part il n'existe autant de disproportion

qu'en Turquie entre les émoluments des grades inférieurs et ceux des grades supérieurs. Et notez qu'ici l'État se ruine par sa parcimonie autant que par sa prodigalité. Ainsi, tel employé de la douane ou de l'arsenal, obligé de se contenter d'un salaire de vingt-cinq à trente francs par mois, lorsque, à côté de lui, un chef de service émarge mille ou douze cents francs, fera tort à l'État de vingt fois, cent fois cette somme, pour trouver le surplus dont il a besoin. La même inégalité existe dans l'armée, où un général de division reçoit jusqu'à cent trente-huit mille francs de solde, un colonel huit mille francs, un capitaine moins de quatorze cents francs.

Sous l'ancienne administration, les pachas et les beys des provinces, la plupart héréditaires, jouissaient d'une autorité presque illimitée dans leurs gouvernements. Quelques-uns même étaient parvenus à se maintenir dans une sorte d'indépendance vis-à-vis de la Porte. Retranchés derrière les murailles de leurs châteaux, comme les petits tyrans de l'ancienne Grèce et les barons du moyen âge, ils bravaient les firmans du Grand-Seigneur, et pesaient sur les populations, musulmanes ou raïas, de tout le poids d'une oppression sûre de l'impunité. De loin en loin, il est vrai, un pacha rebelle qui tombait mort au sortir d'un repas, ou un dérè-bey que l'on trouvait un matin dans son lit percé

d'un poignard, avec le fetva du mufti cloué sur sa poitrine, attestaient qu'un reste d'autorité veillait derrière les murs du Sérail. Mais ces terribles exécutions, frappées dans l'ombre, révélaient elles-mêmes la faiblesse du pouvoir, et, après un court intervalle de stupeur, les choses ne tardaient pas à reprendre leur cours.

Mahmoud commença par déblayer le sol de cette féodalité au petit pied, qui avait fini par le couvrir comme d'un réseau. Après lui, les ordonnances de 1840 et de 1846 limitèrent encore l'autorité des pachas, en introduisant dans l'administration le principe de la séparation des pouvoirs tel qu'il est établi dans les États européens. Par là, un grand nombre d'abus furent détruits. Beaucoup, néanmoins, subsistent; mais ceux-là sont un effet des mœurs, plus difficiles à réformer que les institutions.

Si l'on ne voit plus, comme autrefois, un pacha, allant prendre possession de son gouvernement, traîner à sa suite une troupe de trois ou quatre cents individus, cuisiniers, cochers, palefreniers, tchiboukjis, secrétaires, intendant, chapelain, médecin, astrologue, etc., le luxe de la domesticité, surtout chez les hauts fonctionnaires, n'en continue pas moins à être hors de proportion avec leur fortune personnelle ou les émoluments de leurs places. Un chef de bureau dans un ministère,

ou un délégué des finances, qui reçoit de quinze à dix-huit mille francs par an, n'a pas moins de dix domestiques à son service, tant libres qu'esclaves. Si de la maison d'un efendi de deuxième ou de troisième rang l'on passe à celle d'un muchir civil, à Constantinople, il faut quadrupler ou quintupler ce nombre. Dans les provinces, où les vieilles mœurs sont plus fortement enracinées, la progression s'accroît encore. Rien ne répond mieux à l'idée que nous nous faisons de l'existence d'un haut baron dans son manoir féodal que le train de vie actuel d'un *ridjal* turc (on donne ce nom aux grands de l'empire en général) dans son konak ou dans son yali : maison et table ouvertes à toute heure et à tout venant, nuée de serviteurs encombrant les cours, les escaliers, les antichambres, vivant aux dépens du maître et rançonnant les visiteurs. C'est la même prodigalité, la même insouciance, le même gaspillage; l'absence de la femme se fait sentir là comme dans la société du moyen âge.

La maison de Hadji-Méhémet, pacha d'Erzeroum, était montée sur ce pied. Il ne comptait pas moins de cent à cent cinquante individus pour son service et celui de son harem. Il les nourrissait suffisamment de pilau et de café, les habillait tant bien que mal de sa défroque; quant à leur payer exactement leurs gages, c'était une autre affaire. Son

Excellence, quoiqu'elle retirât plus d'un demi-million de son pachalik, n'avait souvent pas un para dans son escarcelle. La majeure partie de cet argent allait au banquier arménien qui l'avait cautionné vis-à-vis du trésor. Un jour, je fus témoin d'un incident assez comique. On avait apporté au pacha un panier de pêches magnifiques, présent d'une pauvre femme dont il avait guéri l'enfant malade, en lui envoyant quelques drogues de sa pharmacie. « C'est bien, » dit-il au domestique qui venait de lui présenter la corbeille; et il lui fit signe de la déposer sur le sofa. Le domestique obéit, et au lieu de se retirer, suivant l'usage, à l'extrémité de l'appartement, continua à se tenir debout à quelques pas du sofa, l'œil fixé sur son maître. Le pacha l'aperçut.

« Qu'est-ce? lui dit-il; parle.

— Efendim, j'aurais grand besoin de cinquante piastres, et....

— Eh bien! mon fils, va les demander à mon intendant.

— Efendim, il m'a renvoyé en me disant qu'il n'avait pas d'argent.

— Oh, oh! le vieux renard a l'oreille dure. Retourne chez lui demain. *Il faut que l'enfant crie pour que la nourrice lui donne le sein.*

— Sans doute; mais il faut que je rende aujourd'hui ces cinquante piastres que j'ai empruntées, si je ne veux être traîné devant le cadi.

— *Vai! vai!* fit le pacha en se caressant la barbe. Eh bien! mon fils, reprit-il après une courte pause, prends cette corbeille de pêches, je te la donne.

— *Evallah!* (merci); mais....

— Vas aussi de ma part chez mon ami le consul de France, et porte-lui mes compliments. »

A ces mots, le domestique cligna de l'œil en signe d'intelligence, puis il prit la corbeille et sortit à reculons de l'appartement, après avoir baisé le pan de la redingote de son maître.

La fin de ce dialogue était pour moi une énigme dont le mot me fut donné le même soir par M. C..., que je rencontrai chez son collègue d'Angleterre. La colonie européenne étant fort peu nombreuse à Erzeroum, et composée exclusivement des consuls de France, d'Angleterre, de Russie et de quelques familles de négociants, les mêmes personnes se retrouvent presque toutes à jours fixes dans les mêmes maisons. Or, voici ce qui était arrivé. Moins de deux heures après la scène dont j'avais été témoin au palais du gouverneur, le domestique s'était présenté au consulat avec son panier de pêches soigneusement recouvert d'une gaze rose, et avait demandé à parler à M. C.... de la part du gouverneur. Introduit en sa présence, il avait débuté par une série de compliments empreints de toute l'exagération orientale; après quoi il

lui avait présenté les fruits que le pacha, disait-il, avait cueillis de ses propres mains dans le verger de son cœur, et dont la saveur, quelque délicieuse qu'elle fût au palais, n'était point comparable à la douceur de son affection pour le *tchelébi*[1]. Le moyen de refuser un présent offert de la sorte? Le moyen aussi, lorsqu'on est consul de France en Turquie, de ne pas sortir deux talaris[2] de sa poche pour les glisser dans la main du commissionnaire, en le chargeant de ses remercîments pour son Excellence? C'est ce que fit M. C..., en pestant du meilleur de son cœur contre le sot usage des *bakchiz*[3].

On conçoit cependant que cette manière de payer les gages de ses domestiques, toute commode qu'elle est, ne soit pas partout et toujours de mise. Alors, de même que le baron du moyen âge ne se faisait aucun scrupule, pour subvenir aux dépenses de sa maison, de rançonner les juifs et les marchands voyageurs ou de piller les troupeaux de son voisin, de même le ridjal, pour réparer les brèches faites à son budget par ses dépenses exorbitantes, pressure ses administrés ou trafique honteusement des charges dont il dispose. De là la corruption tant

1. « Aimable seigneur, » terme de politesse musulmane.

2. Piastres fortes d'Espagne, environ 10 fr. 50 c. de notre monnaie.

3. Gratification, pourboire.

de fois reprochée à l'administration turque, et ces scandales inouïs dans la vie civile des autres peuples, dont la capitale et les provinces offrent chaque jour l'affligeant spectacle. De temps à autre, lorsque la mesure est pour ainsi dire comblée et que des plaintes arrivent de tous côtés à la Porte, un firman mande à Constantinople les gouverneurs et les defterdars des provinces. Là, réunis avec les ministres et les fonctionnaires de la Porte, dans la salle des Reliques, il leur est donné lecture, en présence du sultan, des ordonnances qui défendent, sous les peines les plus sévères, les exactions et les abus de pouvoir, ainsi que des articles du Code de 1840, où ces peines sont relatées; après quoi, on leur fait répéter, l'un après l'autre, sur le Coran et sur le manteau du Prophète, le serment vingt fois prêté et violé d'en observer fidèlement les prescriptions. Puis les semaines, les mois s'écoulent. D'un côté, la crainte se dissipe; de l'autre, la surveillance se relâche; le serment est mis en oubli; le nouveau règlement, appliqué d'abord avec une certaine rigueur, tombe en désuétude, et tout rentre bientôt dans l'ordre, ou plutôt dans le désordre accoutumé[1].

1. *Lettres sur la Turquie*; t. I, p. 348. Depuis que j'ai écrit ces lignes, le nouveau khatti-cherif lu à la Sublime-Porte dans la séance du 6 septembre dernier, et destiné à servir d'annexe à la déclaration de Gulkhanè, a été publié dans les journaux

Ces abus séculaires, que la réforme a été impuissante jusqu'ici à déraciner, ont attiré à plusieurs reprises l'attention et le blâme des gouvernements étrangers. On n'a point oublié encore à Constantinople l'effet produit, il y aura bientôt trois ans, par le discours de l'ambassadeur d'Angleterre, lord Redcliffe, au banquet qui lui fut offert par les négociants britanniques au moment de son départ de Constantinople[1].

Cette sortie inattendue de la part de l'homme qui passait en Europe pour connaître le mieux les affaires de la Turquie mit le Divan en émoi. Durant deux jours on ne parla pas d'autre chose à la Porte et dans Péra. J'étais alors le *muçafir* (hôte) d'un efendi qui occupe aujourd'hui un poste diplomati-

d'Europe Ce document renferme en même temps l'aveu de la corruption et des autres abus que j'ai signalés, et l'engagement formel d'y remédier dans le plus court délai.

1. Après avoir, suivant l'usage, payé un tribut d'éloges au sultan : « Je dois, avait dit l'orateur, ajouter avec la plus vive douleur que des indices d'erreur et de faiblesse se font voir de plus d'une part, que l'énergie du gouvernement se trouve entravée par de grands embarras financiers, et que même la grande charte du progrès ottoman est, jusqu'à un certain point, discréditée par la négligence de l'exécution ou plutôt par la non-exécution de ses promesses. Ce n'est pas que je veuille mettre en doute les intentions du gouvernement, ou bien insinuer que je désespère de la restauration finale de l'Empire; mais il n'est que trop vrai que jusqu'ici la corruption, la cupidité, l'intrigue ont été un obstacle à la marche du progrès. »

(*Journal de Constantinople* du 14 juin 1852.)

que important. C'était un homme d'un caractère assez morose, quoique bon, étranger aux partis et par cela même tenu un peu à l'écart. Le soir, après souper, pendant que je fumais le tchibouk dans son jardin (lui, par exception, ne fumait jamais), il m'expliqua de cette manière les causes du malaise qui accablait et qui accable encore son pays :

« Dans le fond, tout ceci n'est qu'une boutade de sir Stratford, une boutade dont vous êtes la cause.

— Comment? interrompis-je.

— Sans doute. Sa Seigneurie est fâchée de l'avantage que vient de remporter votre ambassadeur dans cette malencontreuse question des lieux saints, non que sa cour ait un intérêt quelconque dans le débat, mais parce que vos *iltchis* (ambassadeurs ne sont occupés qu'à se jalouser les uns les autres Il n'y aurait donc pas à se préoccuper autrement de ce réquisitoire, assez étrange, vous en conviendrez, si par malheur les faits ne lui donnaient pas raison. Quel triste état que le nôtre! Réchid, comme feu Colettis en Grèce, est un élève de M. Guizot. Il a cru pouvoir gouverner par la corruption. Au lieu de chercher des serviteurs pour l'État, il vise à se faire des créatures. Il a adopté une politique d'expédients qui ne remédie à rien et ne réussit pas même, comme vous voyez, à sauver les apparences. Cependant la cause du mal n'est pas uniquement dans les hommes qui nous

gouvernent. Elle date de plus haut et tient, pour ainsi dire, à l'essence des fonctions publiques dans les pays de l'Orient. Ailleurs elles honorent celui qui en est revêtu; ici elles le dégradent en quelque sorte. Voyez deux Osmanlis dans la rue : l'un est un simple artisan vivant du produit de son travail; l'autre un ridjal, un vizir, suivi d'un train nombreux de domestiques et d'esclaves. L'artisan se rangera de côté pour laisser défiler le cortége : car, s'il méprise intérieurement l'homme, il redoute le pouvoir dont il dispose. Mais que le sultan, à son tour, vienne à passer, et regardez la contenance de ces deux hommes. Le vizir descendra de son cheval pour se prosterner le front contre terre; l'homme du peuple restera debout, dans une attitude à la fois respectueuse et digne, comme il sied à un homme libre en présence de son souverain. Il n'a pas sacrifié à son ambition les droits qu'il tient de sa naissance; le sultan, qui peut d'un signe faire rouler la tête du vizir, n'a pas le droit de toucher à un seul cheveu de la sienne. Ce fait vous semble étrange? Sachez donc que dans l'origine les sultans avaient coutume de choisir leurs ministres et les principaux agents de leur pouvoir parmi les esclaves de leur palais. Ceux-ci, quelle que fût l'autorité dont ils étaient revêtus aux yeux des peuples, restaient par le fait soumis légalement à tous les caprices de leur maître. Par une conséquence de

ce principe, tous ceux qui remplirent une fonction dans l'État furent considérés comme les esclaves du souverain, et cette assimilation leur donna en réalité les vices des esclaves, la bassesse, l'avidité, l'imprévoyance. »

Ensuite il me parlait de l'ignorance, qui est une autre plaie de l'administration. Comment en serait-il autrement? Le principe de l'égale admissibilité à tous les emplois a existé de tout temps chez les Turcs. Cela a son beau côté. Nulle part vous ne verrez l'égalité plus en honneur. Ce n'est pas une théorie, c'est un fait. Le dernier des mendiants entrera chez un pacha d'un air délibéré et s'asseoira à côté de lui sur le divan comme s'il était son collègue. Mais cela a aussi ses inconvénients. Comme aucune loi, aucun règlement ne fixe les conditions d'âge, d'aptitude, de moralité, le hasard et l'intrigue décident de tout. Il ne faut qu'un moment pour monter de l'état le plus humble aux premières dignités de l'empire. Passe encore si l'on faisait d'un batelier un capitan-pacha; mais on lui donnera le gouvernement d'une province. Si de telles anomalies ne sont pas rares dans les hautes sphères, en ira-t-il mieux dans les rangs inférieurs de l'administration? Tel mudir de district a été tchiboukji chez le gouverneur de la province; tel directeur de la douane a rempli l'office de palefrenier. Que peut-on attendre de pareils

choix? Leur grand Méhémet-Baltadji, qui, fendeur de bois le matin, se coucha le soir grand vizir, fut une exception. Mais qu'on regarde les autres, Saïd, Khalil : l'un, qui commandait en chef les armées, n'était pas même capable de ranger un régiment en bataille; l'autre, que l'on a vu à quatre ou cinq reprises capitan-pacha, possède tout juste la dose d'expérience et de capacité nécessaire pour présider aux évolutions annuelles de la flotte dans l'Archipel.

L'instabilité des emplois, résultat des intrigues qui se croisent en tout sens autour de chaque homme en place, est une autre source de désordres. Plus la position est élevée, plus la trame est solide et subtile. Quant au Sérail, c'est toujours un labyrinthe, mais nul ne peut se flatter d'en connaître les détours. A peine un fonctionnaire, à quelque ordre qu'il appartienne, a-t-il pris possession de son emploi, qu'une mine est creusée sous lui pour le faire sauter. Ses collègues, ses partisans en apparence les plus dévoués, sont les plus ardents à sa chute : les uns pour monter à sa place, les autres par crainte d'une rivalité importune et souvent dangereuse. On ne saurait croire à quel point les dépositaires de l'autorité poussent ce système d'exclusion. Tous sont de l'école de Khalet efendi, qui disait : « Le pouvoir ressemble au faîte d'un minaret, où il n'y a de

place que pour un seul homme ; celui qui y est assis ne doit y laisser monter personne, sous peine d'être précipité et brisé sans pitié sur le pavé de la disgrâce. » Le piége, l'abîme sont donc partout sous leurs pieds sans qu'ils le soupçonnent. De là la nécessité d'être constamment sur leurs gardes. Cette surveillance continuelle prend tout leur temps ; ils n'en ont plus à donner aux affaires de l'État ou aux devoirs de leurs places.

Malgré cela, ils doivent succomber tôt ou tard, ils le savent. Aussi, quand arrive la disgrâce, ils ne témoignent ni surprise ni découragement. « La guerre est au plus fin, » a dit le Prophète, et le proverbe ajoute : « Si aujourd'hui est pour ton ennemi, demain est pour toi. » La lutte se continue, mais en sens inverse : d'assiégés ils deviennent assiégeants. Tous les moyens sont bons pour surprendre son ennemi. « Baise la main que tu ne peux abattre, » est un autre axiome de morale politique. « La taupe, disait encore Khalet, travaille dans le silence et dans les ténèbres, mais elle arrive à son but. La tortue chemine lentement, mais elle ne recule jamais d'un pas et finit par atteindre au sommet de la montagne. Le scorpion cache son dard, reptile paisible et inoffensif, jusqu'à ce qu'il puisse donner la mort à son ennemi. » S'il le faut, le ministre disgracié acceptera un emploi d'un rang inférieur, sous les ordres de son rival, afin d'être plus

près de sa personne et de pouvoir mieux choisir l'heure et la place pour frapper. Et celui-ci le sait! Conçoit-on une situation plus terrible? C'est à donner le vertige.

« Vous me rappelez, disais-je à ce propos à mon hôte, l'aventure de ce dompteur d'animaux féroces, suivi de ville en ville par un Anglais qui avait parié qu'avant deux ans il aurait été mangé vivant par ses bêtes. En quelque endroit qu'il arrivât pour donner une représentation, la première figure qu'il voyait dans la salle était celle de l'Anglais, debout dans une loge de face, vêtu de noir, les bras croisés, et dardant sur lui ce même regard fixe qu'il dardait sur ses animaux. Le malheureux sentait de jour en jour sa puissance lui échapper. Il offrit à son ennemi de lui payer quatre fois la valeur du pari, s'il voulait renoncer à sa poursuite. L'Anglais refusa....

— Et il gagna son pari?

— Probablement.

— Vous avez raison, l'analogie est frappante. Mais voyez où cela conduit. Cette certitude d'une disgrâce prochaine oblige le fonctionnaire, pendant qu'il est en place, à se ménager des ressources pécuniaires pour le temps où il n'y sera plus. Personne n'étant assuré de garder le pouvoir plus d'un jour, chacun n'est occupé qu'à remplir ses poches, comme ces parasites qui soupent le même jour

pour la veille et pour le lendemain. Vous le voyez donc, il y a grandement à réformer chez nous. Je veux croire que nos ministres sont animés à cet égard des meilleures intentions; mais ils manquent d'énergie, et puis il faudrait donner l'exemple.

— Et au milieu de tout cela, lui dis-je, que fait le sultan?

— Il feint d'ignorer le mal, sentant son impuissance à y remédier. On l'approche difficilement. Il est bon, mais défiant et jaloux à l'excès de son autorité. Réchid, qui connaît cette disposition de son esprit, ne fait rien sans le consulter. Là est le secret de son crédit. La cabale, montée aujourd'hui contre lui, pourra le renverser, comme elle a fait il y a six mois; mais il reviendra au pouvoir, soyez-en sûr. Il sait que le sultan, qui travaille plus qu'on ne le croit, se fait lire chaque jour les journaux français; cette circonstance est mise à profit par l'habile ministre, qui, mieux instruit que son maître des pratiques de la presse, connaît l'art de faire parler l'oracle. Parfois cependant l'on dirait que le sultan devine instinctivement qu'on l'abuse, que son peuple souffre, que l'empire va s'affaiblissant, et que toutes ces améliorations dont on fait tant de bruit autour de lui ressemblent à ces villages de carton que le favori de Catherine avait semés le long de la route suivie par la czarine. Il lui prend alors des velléités de ren-

voyer tout le monde et de gouverner seul. Mais ces éclats durent peu. Il n'a personne à qui se confier. Son isolement accroît encore sa méfiance. Tout ce qui l'entoure est intéressé à lui cacher la vérité. Ah! si nous étions encore au temps où les souverains de l'islam, à l'exemple du khalife Haroun-al-Rachid, parcouraient à pied, sous un déguisement, les rues de leur capitale, pour apprendre ce que leur peuple pensait d'eux et de leurs ministres, quelles révélations inattendues frapperaient l'oreille d'Abdul-Medjid! Son père, dit-on, eut recours quelquefois à cet artifice, qui vaut mieux, pour être instruit de la vérité, que le guichet derrière lequel le sultan assiste invisible aux délibérations de son conseil. Ahmed III avait également coutume de se glisser le soir, sous le costume d'un iman ou d'un derviche, dans les rues et dans les cafés de Constantinople, pour recueillir les discours et les opinions de la foule; aussi compta-t-on moins d'abus sous son règne que sous celui de ses prédécesseurs.

— Ainsi vous croyez qu'il suffirait d'un homme pour relever la Turquie?

— Je le crois. Vous ne connaissez pas notre peuple, vous ne savez pas tout ce qu'il renferme d'honnêteté, d'intelligence, de patriotisme. On le croit mort, il n'est qu'endormi. Qu'une crise survienne, et vous serez étonné de l'énergie vitale qui

anime ce grand corps, où l'on ne veut voir qu'un cadavre. Quant aux ressources matérielles, elles sont immenses et ne demandent qu'à être mises en œuvre. Je vous répéterai le mot d'un de nos hommes d'État : « Chez nous, les sources sont abon« dantes, mais les canaux manquent ou sont cre« vassés. » On fait grand bruit ici et en Europe de l'embarras de nos finances. Embarras puéril! Que faudrait-il pour porter le revenu de l'État de huit cent mille piastres à douze cent mille et plus, sans surcharge pour le peuple? une administration plus éclairée et plus honnête. Le malaise actuel tient uniquement à la mauvaise organisation, à l'extension qu'ont prise les abus, au découragement qui s'est emparé des esprits. Mais vienne un ministre intègre et ferme, un nouveau Kupruli, que justice soit faite partout, que les ordonnances contre les exacteurs soient exécutées, qu'au besoin quelques têtes tombent, et la confiance renaîtra, l'argent affluera de lui-même dans les coffres de l'État, et les forces vives de la nation, qui se sont retirées du pouvoir, lui viendront de nouveau en aide.

— Et pourquoi, lui dis-je, ne seriez-vous point cet homme? Le souverain vous aime; pourquoi ne profiteriez-vous pas de la confiance qu'il vous accorde pour lui dire la vérité qu'on s'obstine à lui taire?

— Moi, dit-il, mais je serais empoisonné avant une semaine !

— Eh bien ! après? »

Il me regarda d'un air ébahi. Il ne me comprenait pas ou feignait de ne pas me comprendre.

CHAPITRE VIII.

SEIFIIÈ.

(LES EMPLOIS DU SABRE.)

L'occupation turque de 1848 dans la Moldo-Valachie.—Visite dans le camp d'Omer pacha. — Une nuit sous la tente. — Portrait d'Omer pacha. — Ses commencements. — Héroïsme du soldat turc. — Souvenirs d'Olténitza et de Silistrie. — Moussa pacha. — L'impéritie des généraux est la cause des revers de l'armée d'Asie. — Anciennes pratiques barbares abandonnées. — Sortie d'un vieux marchand de pipes à ce sujet. — Ancienne répugnance des Turcs à se soumettre aux manœuvres et à l'exercice à l'européenne. — Curieux dialogue d'un janissaire et de deux Osmanlis. — Instructeurs européens. — L'escadre anglo-française dans le Bosphore. — Un rondeau turc. — Insuffisance de la marine ottomane. — Sinope. — Le nouveau Cynégire.

Le soulèvement de la Valachie en 1848 et le brusque départ du hospodar Bibesco avaient amené l'envoi dans les Principautés d'un corps de troupes commandé par Omer pacha. Le général en chef avait établi son camp le long de la rive gauche du Danube, à trois quarts de lieue environ de la petite ville de Giurgevo, où le gouvernement provisoire avait envoyé deux de ses membres à la rencontre du plénipotentiaire ottoman, Suleïman pa-

cha. Les communications étaient fréquentes entre la ville et le camp. C'était un va-et-vient continuel d'équipages, de chevaux, d'estafettes, de visiteurs, de marchands. Il y avait longtemps que Giurgevo n'avait présenté un aspect aussi animé. Une gaieté, une confiance sans réserve avaient succédé à la consternation, à l'anxiété des premiers jours. Les Turcs venaient en amis; des Russes, on n'en entendait plus parler. Les boyards valaques, qui avaient passé la frontière au premier bruit des troubles, rentraient peu à peu dans le pays. La confiance redoubla quand on sut que le plénipotentiaire ottoman avait reconnu, à de légers changements près, la constitution rédigée par Éliade, et qu'une députation, chargée de la présenter à la sanction du sultan, allait partir pour Constantinople. On se félicitait, on se donnait l'accolade dans les rues, on poussait des hourras en l'honneur des Turcs, on battait des mains à la musique de leurs régiments exécutant les airs nationaux des Roumains. Le brave Suleïman versait des larmes d'attendrissement.

Je faisais partie de la députation envoyée à Constantinople. La veille de notre départ, nous nous rendîmes au camp d'Omer pacha pour lui faire nos adieux. Le général en chef avait envoyé une garde d'honneur nous recevoir aux avant-postes; dix minutes après, nous mettions pied à terre devant sa tente. C'était la troisième fois que je me trouvais

en présence de l'homme qui devait, cinq années plus tard, attirer sur lui les regards de toute l'Europe; cependant, bien qu'il passât à cette époque pour l'un des meilleurs généraux de l'armée ottomane, rien ne faisait pressentir encore ce rôle glorieux. Il me parut alors âgé de quarante-cinq à quarante-six ans; sa haute stature, la profondeur de son regard, les plis de son front, sa barbe noire, que je retrouvai presque entièrement grise lorsque je le revis quatre ans après à Constantinople, rehaussaient la mâle dignité de son maintien. La conversation avait lieu tantôt en allemand, tantôt en italien; le général s'exprimait dans l'une et l'autre langue avec une égale facilité. Cependant il paraissait préférer la dernière, soit qu'elle se liât plus intimement aux impressions de son enfance, soit qu'elle éveillât en lui moins de souvenirs pénibles.

Après le cérémonial usité du café et de la pipe, Omer pacha voulut nous faire les honneurs de son camp. J'avais vu bien souvent manœuvrer les troupes turques à Constantinople, et, si peu expert que je fusse en de telles matières, je n'avais pu m'empêcher d'être frappé de leur bonne tenue, de leur air martial, de la précision et de la régularité de leurs mouvements; mais c'était la première fois que je me trouvais au milieu d'une armée sur le pied de guerre, campée hors de ses frontières et disposée

comme on l'est à la veille d'une campagne. En effet, l'on ne savait rien de positif touchant les intentions ultérieures de la Russie, et la guerre pouvait à tout moment sortir des complications actuelles.

L'armée se composait de quatorze à quinze mille hommes, infanterie, cavalerie et artillerie. La tenue de ces troupes était vraiment remarquable, et bien différente de celle des troupes russes que je vis un mois plus tard, après leur entrée dans les Principautés. Au lieu de ce ramassis de borgnes, de bossus, de boiteux, d'écloppés dont parle Blanqui dans son *Voyage en Bulgarie*, j'apercevais autour de moi des hommes vifs, alertes, parfaitement équipés, des armes étincelantes, une cavalerie bien montée. C'était précisément l'heure du dîner des soldats. Du mouton bouilli, un plat de pilau, du fromage, des fruits composaient l'ordinaire. Le général s'arrêta à deux ou trois reprises devant les tentes; il nommait la plupart des soldats par leur nom, goûtait leur riz et leur eau, s'enquérait de leurs besoins et leur adressait plusieurs questions, auxquelles ils répondaient d'un ton de familiarité respectueuse. Malgré la discipline rigoureuse qu'il maintenait dans son armée, il y avait conquis cette popularité qui a été le propre de la plupart des grands capitaines.

Il se plaisait, du reste, à en faire montre, de même qu'il mettait une sorte de coquetterie à nous initier aux moindres détails concernant le matériel

de son armée, les approvisionnements, les ambulances, etc. Cette partie essentielle, et, il faut le dire, si négligée jusqu'ici par les généraux ottomans, du service des armées, préoccupait au plus haut point Omer pacha, et il se montrait en cela aussi bon administrateur qu'il est bon général.

Sa sollicitude pour le bien-être du soldat va aussi loin que la sévérité qu'il déploie pour le maintien de la discipline. On l'a vu, dans la dernière campagne sur le Danube, donner presque toute sa fortune personnelle pour que ses soldats, qui depuis six mois ne touchaient pas un para de leur solde, ne manquassent point de tabac.

Un quart d'heure environ après que le soleil eut disparu derrière les steppes de la Petite-Valachie, le canon annonça la prière de la fin du jour. Les troupes se réunirent sans armes sur la grande place du camp, et le mufti commença à haute voix l'oraison que toute l'armée, officiers et soldats, répéta suivant les formules et les attitudes prescrites. J'ai rarement vu une scène aussi imposante que ces quinze mille soldats, le visage tourné dans la direction de la Mecque, se prosternant et se relevant tour à tour, comme s'ils eussent obéi à un muet commandement, tandis que la voix sonore de l'iman et le lointain murmure des eaux du Danube troublaient seuls le silence majestueux de la plaine.

Nous prîmes congé du généralissime, et mes

compagnons regagnèrent Giurgevo. Pour moi, ce que je venais de voir m'avait si fort intéressé, que j'acceptai l'offre d'une de mes anciennes connaissances de Constantinople, que j'avais retrouvée quelques jours auparavant à Routschouk, de demeurer toute la nuit dans le camp. C'était un Arménien du nom de Daout, qui avait accompagné Suleïman pacha en qualité de médecin. Il était lié avec plusieurs officiers de l'armée, auxquels il m'avait présenté, notamment avec ce fameux colonel Iskender bey, dont les prouesses dans la guerre actuelle rappellent celles de son homonyme[1], et qui devait partir avec nous le lendemain pour Constantinople. Le colonel, qui n'était alors que *binbachi* (chef de bataillon), nous offrit l'hospitalité sous sa tente. Nous restâmes une partie de la nuit à deviser en fumant et en buvant du champagne. C'était une splendide nuit du mois d'août. Le calme était si profond que nous entendions distinctement à trois quarts de lieue de distance, sur la rive turque du Danube, la voix des muezzins s'élevant par intervalles du haut des minarets de Routschouk, tandis que de notre côté le qui-vive des sentinelles turques se mêlait à l'*ausculta* (écoute!) des soldats valaques échelonnés le long de la rive du fleuve, qui s'étendait à droite et à gauche comme une

1. *Iskender*, en turc, signifie Alexandre.

grande nappe d'argent. Derrière nous, les cavaliers de garde aux avant-postes, immobiles, la main sur leurs lances et couverts de leurs longs manteaux blancs, nous apparaissaient de loin comme des fantômes.

Iskender et ses camarades parlaient tous français. M. Daout avait, au sortir de Pise, complété ses études médicales à Paris. Après nous être communiqué nos impressions mutuelles au sujet des événements qui venaient de se passer en France, j'interrogeai mes compagnons sur Omer pacha. Ils m'apprirent certaines particularités de sa vie qui étaient totalement ignorées alors. Son véritable nom était Michel Lattas, et il était né, au commencement de 1806, dans un petit village croate, nommé Plaski, de parents professant la religion grecque orthodoxe. Son père était lieutenant administrateur du cercle d'Ogolini, dont Plaski faisait partie. A sa sortie du gymnase militaire de Thurn, près de Carlstadt, le jeune Michel entra comme cadet au régiment frontière d'Ogolini, puis il passa dans l'administration des ponts et chaussées, placée en Autriche entre les mains du génie militaire avec lequel elle se confond, et fut adjoint à la direction de Carlstadt. Le commandant sous les ordres duquel il était placé était un officier de mérite; c'était, de plus, un excellent homme. Michel était un travailleur zélé et obstiné. Il n'eut pas de peine à se con-

cilier la confiance et l'affection de son chef, qui en vint bientôt à ne plus pouvoir se séparer de son jeune employé, et à l'emmener dans ses tournées d'inspection en Dalmatie. Grâce à son protecteur, Michel Lattas fut nommé, en 1826, sous-inspecteur des ponts et chaussées à Zara. Il avait alors vingt ans.

C'est de là que, deux années plus tard, vers l'automne de 1828, renonçant tout à coup au service de l'Autriche, il passa en Turquie. Iskender bey ne sut pas ou ne voulut pas me découvrir la véritable cause de cette détermination, que les biographes ont entourée d'hypothèses et de circonstances romanesques. Dès son arrivée à Knin, en Bosnie, son caractère franc et décidé lui attira de nombreux amis, et il fut même présenté au grand vizir à son passage à Travnik. Cependant ses débuts ne furent pas aussi heureux qu'il l'avait peut-être espéré. Après avoir langui quelque temps dans un emploi subalterne auprès du vizir commandant la province, voyant que la fortune ne venait pas le trouver en Bosnie, il résolut d'aller au-devant d'elle en Bulgarie. C'était le temps où le terrible exterminateur des janissaires, Hussein pacha, venait d'être envoyé à Widin comme gouverneur. Chargé par lui de l'éducation de ses fils, le jeune professeur profitait des intervalles des leçons pour se perfectionner lui-même dans la connaissance des langues et dans l'art militaire.

En 1834, il partit pour Constantinople, muni de lettres de recommandation de son protecteur, et fut attaché, dès son arrivée, au séraskier, en qualité de secrétaire. Appelé dans la suite (1839) dans l'armée active, avec le grade de colonel, il prit part, à compter de cette époque, à toutes les grandes luttes de la Turquie à l'intérieur. La Syrie, l'Albanie, le Kurdistan, où couvaient de vieux restes d'indépendance, le virent tour à tour déployer sa bravoure et son génie militaire, et chacune de ces campagnes lui valut un nouveau grade. L'expédition du Kurdistan, où il commanda en chef (1847), fut la plus glorieuse pour lui. Après avoir forcé les beys à reconnaître l'autorité de la Porte, il emmena prisonnier leur chef, Bederkhan bey, dernier représentant de cette féodalité turbulente à laquelle le sultan Mahmoud avait porté de si rudes coups. Le sultan Abdul-Medjid, plus miséricordieux que son père, épargna le vaincu et récompensa le vainqueur en faisant frapper, en commémoration de cette campagne, une médaille dont il voulut lui-même le décorer.

Tels étaient les antécédents de l'homme qui avait été choisi pour appuyer avec son corps d'armée la mission de Suleïman pacha dans les Principautés. Quoiqu'il passât dès cette époque pour le meilleur général de la Turquie, cette gloire ne lui suffisait pas. Il était impatient de se produire sur un

plus grand théâtre. Au lieu de ces expéditions lointaines, dans des contrées ignorées, contre des ennemis qui ne savent combattre qu'en fuyant, il rêvait une lutte corps à corps, sous les yeux de l'Europe, contre l'ancien ennemi de sa nouvelle patrie. Il s'indignait des lenteurs de la diplomatie, et je compris, à quelques mots qui lui échappèrent, qu'il n'hésiterait pas, pour peu que la Russie lui en fournît le prétexte, à tirer le sabre pour le maintien des droits de la Porte. Il ne fit pas moins preuve, pendant tout le temps qu'il resta en Valachie, d'une grande circonspection, et s'abstint avec soin de tout ce qui aurait pu faire rejeter sur lui la responsabilité d'une rupture qu'il désirait sans vouloir la provoquer.

Il fallut attendre cinq ans pour que ses vœux fussent exaucés.

On était aux premiers jours d'octobre 1853. Omer pacha, illustré par le succès de deux nouvelles campagnes en Bosnie et dans le Monténégro, muchir, généralissime des armées ottomanes dans la Turquie d'Europe, attendait, à son quartier général de Choumla, le résultat des délibérations du divan extraordinaire auquel le sultan avait soumis la question de paix ou de guerre avec la Russie. En proie à une impatience fiévreuse, il tirait d'instant en instant sa montre, comme pour hâter l'arrivée de l'estafette qu'il attendait depuis le ma-

tin. A la fin, n'y tenant plus, il commande son cheval et s'élance sur la route de Stamboul. Il aperçoit de loin deux cavaliers qui accourent ventre à terre. Il braque sur eux sa longue vue. Hourra! ce n'est pas un courrier ordinaire; c'est l'aide-de-camp même du séraskier, le brave Téfik bey. Il s'arrête; son cœur bat avec violence. « Quelle nouvelle? s'écrie Omer. — La guerre! » répond l'officier en mettant pied à terre et en présentant un pli au maréchal, qui l'ouvre, le parcourt des yeux, et, sautant à terre à son tour, embrasse le colonel et le force à remonter sur son propre cheval en lui disant : « Gardez-le pour l'amour de moi et en récompense de la bonne nouvelle que vous m'avez apportée. »

Je m'arrête ici. Les événements qui ont suivi, et qui ont élevé si haut le nom d'Omer pacha, sont présents à l'esprit de tous nos lecteurs.

Six semaines après mon entrevue avec Omer pacha, les Russes, commandés par le général Lüders, pénétraient à leur tour dans les Principautés.

Cette double occupation, qui se prolongea jusqu'au printemps de 1851, eut du moins cet avantage, qu'elle servit à mettre en lumière la valeur respective des deux armées, qui, pour la première fois depuis 1829, se retrouvaient en présence. Il devint dès lors évident, pour tout observateur impartial, que les soldats du czar n'étaient point aussi formidables, ni ceux du sultan aussi dégénérés

qu'on le supposait généralement. Cette opinion, que je fus un des premiers à émettre[1], rencontra presque partout des incrédules, jusqu'à ce que les événements de la dernière campagne lui eussent donné raison. Olténitza, Kalafat, Silistrie, Sinope même prouvèrent que l'on avait surfait les Russes, de même que l'on avait déprécié leurs adversaires. « Le soldat turc, nous disait Omer pacha, est brave, sobre, patient, et, bien commandé, il est égal aux meilleures troupes de l'Europe. »

Malheureusement les Turcs manquent de généraux, surtout dans les armes spéciales. Les revers de l'armée d'Anatolie en sont une preuve. D'où vient que les armes du sultan, victorieuses sur le Danube, ont éprouvé plusieurs échecs en Asie? La bravoure, l'héroïsme des soldats étaient les mêmes; mais l'impéritie, la mésintelligence des généraux paralysèrent leur élan. Dans l'armée, comme dans les rangs civils, c'est en bas, chez les simples soldats, chez les officiers subalternes, dont la condition diffère peu de celle des simples soldats, qu'il faut chercher l'élan patriotique, la patience à toute épreuve, l'abnégation complète de soi-même. Le soldat turc obéit à un mobile plus élevé que celui qui guide même le soldat français. Ce que celui-ci fait par entraînement, par émulation,

1. Voy. *Lettres sur la Turquie*, 1re édition, 1851, page 324.

pour conquérir une décoration ou un grade, le Turc le fait par devoir. Aussi ne tire-t-il aucune vanité de ses belles actions, de même qu'il n'en attend aucune récompense. Il reçoit l'ordre de marcher, il va; ni les fatigues ni les privations ne l'arrêtent; arrivé en présence de l'ennemi, il se bat comme un lion; c'est son devoir, il est soldat. Ou bien il n'a pas attendu qu'on l'appelât; mais le *dar-ul-islam*[1] était envahi, la religion, la patrie étaient menacées; il a vendu sa maison, le champ qui le nourrissait, avec l'argent qu'il a reçu il a acheté des armes, un cheval, et il est parti comme volontaire: c'est encore son devoir, il est musulman.

Un tel héroïsme ne se lasse jamais; il résiste à toutes les épreuves, il est le même partout, à toute heure. On demandait à des cavaliers d'un escadron de lanciers turcs s'ils recevaient régulièrement leur *taïn*[2] : « Oui, répondirent-ils.

— Êtes-vous contents?

— Oui.

— Quels vivres vous donne-t-on?

— Du pain.

— Et après?

— Rien que du pain : le sultan ne peut faire davantage.

1. *La maison de l'islamisme*, c'est-à-dire le pays musulman, par opposition au *dar-ul-harb*, la maison de guerre, ou le pays ennemi.

2. Ration de vivres.

— Avez-vous une solde?

— Oui.

— Quelle est-elle?

— Vingt-huit piastres[1] par mois.

— La touchez-vous régulièrement?

— Nous n'avons rien reçu depuis neuf mois : le sultan ne peut nous payer. »

Quoi de plus touchant que cette patriotique abnégation!

De tels exemples se rencontrent aussi, mais plus rarement, parmi les officiers généraux. Qui ne s'est senti ému d'admiration et de respect au récit de la mort du brave défenseur de Silistrie, Moussa pacha, cet homme à la Bayard! Après avoir repoussé victorieusement un assaut, il se prosterne sur le rempart pour réciter son namaz; un éclat d'obus l'atteint à la poitrine, et il tombe le front contre terre. Quel plus beau trépas! et quelle vie plus belle! Sans amis, sans protecteurs, il s'était élevé par son seul mérite au grade de général. Le prince Paskewitch apprend qu'il est pauvre, chargé d'une nombreuse famille; il lui fait offrir quatre millions, s'il veut rendre la place. Moussa ne témoigne point de colère, mais il rompt sur-le-champ la conférence, et retourne à son poste sur le rempart.

L'armée turque renferme sans doute dans ses

1. C'est-à-dire 6 fr. 44 c.

rangs plus d'un homme comme Moussa pacha ; mais qui les connaît ?

Ce siége de Silistrie, qui restera comme l'un des plus beaux faits militaires de notre époque, a bien prouvé que les Turcs n'ont point dégénéré. Non-seulement ils n'ont répudié aucune des héroïques traditions de leurs ancêtres, mais ils y ont même ajouté certaines qualités qui paraissaient incompatibles avec la fougue irréfléchie de leur caractère. A Arab-Tabia, redoute faisant partie des fortifications de la place, lorsque le saillant eut sauté par l'effet de la mine, les fantassins, placés dans des trous creusés par eux pouce à pouce en jetant la terre en avant, restaient douze heures le genou droit en terre, le fusil appuyé sur le genou gauche, le doigt sur la détente, l'œil fixé sur l'ennemi, prêts à faire feu. Ces hommes se relevaient de douze heures en douze heures, et cela durant plusieurs semaines.

A Olténitza, deux bataillons, imparfaitement abrités par une palissade, reçurent l'ordre de ne tirer sur l'ennemi qu'à la distance de dix pas. Ces deux bataillons restèrent pendant quinze minutes le fusil à l'épaule, immobiles comme des statues, exposés au feu des Russes, qui firent sur eux trois décharges successives. Quand l'ennemi fut à la distance voulue, ils tirèrent à leur tour. Ce fut terrible.

Ce résultat, merveilleux pour qui connaît la manière ordinaire de combattre des Turcs, est dû à Omer pacha. Avant lui, aucun général ottoman n'avait pu ni modérer ni ranimer à son gré l'ardeur de ses troupes. Il était presque aussi impossible de les empêcher de rompre leurs lignes pour se porter en avant que de les ramener au combat quand une fois elles avaient été repoussées. Ce n'étaient pas seulement les soldats d'un régiment qui n'écoutaient plus le commandement, mais le colonel lui-même qui, entraîné par leur exemple, oubliait les ordres qu'il avait reçus, pour se jeter, le sabre au poing, au milieu de la mêlée.

En même temps que le soldat ottoman s'est plié à la discipline et à un ordre régulier de bataille, il a répudié peu à peu son ancienne barbarie. Il n'y a pas plus de trente ou trente-cinq ans, à l'époque de la guerre de Grèce, les généraux ottomans avaient encore l'habitude d'envoyer à Constantinople, comme témoignage de leur victoire, des sacs remplis des oreilles et des têtes enlevées aux cadavres de leurs ennemis. Ces sanglants trophées étaient pour le soldat turc ce que sont pour l'Indien les chevelures qu'il pend à sa ceinture. Après la destruction des janissaires, le sultan Mahmoud résolut d'abolir cette coutume barbare, et, lors de l'ouverture de la campagne de 1828 contre les Russes, il défendit, sous peine de mort, qu'on

mutilât les corps des ennemis, soit vivants, soit morts. Les Turcs eurent quelque peine à se plier à ces nouvelles façons. Couper les oreilles à un homme mort, qu'est-ce que cela pouvait lui faire? Et quand bien même il serait vivant, le grand mal, je vous le demande, surtout quand il s'agissait d'un infidèle moscovite! En vérité, le padichah avait bien affaire de s'occuper de pareilles misères!

« Fort bien! disait un vieux marchand de pipes qui avait été quelque peu janissaire et qui s'entretenait de la nouvelle ordonnance avec deux de ses voisins, fort bien! nous ne pourrons plus couper la tête des *pezavinks* quand nous en trouverons l'occasion; nous ne pourrons plus les réduire en esclavage, quoique le saint Prophète nous ait autorisés à le faire et qu'il ait déclaré que les captifs du sabre étaient la propriété du vainqueur.

— Non, ajouta un de ses compagnons : quand tu aurais vu un impur Moscovite tuer ton fils ou ton frère dans la bataille, si tu le fais ensuite prisonnier, il faudra remettre ton yatagan à ta ceinture et le prier poliment de passer son chemin. Ne demandez point le sang pour le sang; ne parlez point des liens d'amitié ou de famille. Vous ne pourrez pas même couper les oreilles du *kerata*. *Boch! boch*[1]*!*

1. Le sens grossier de ces expressions, *pezavink* et *kerata*, qui reviennent à chaque instant dans la bouche des Turcs, les

— Et lorsqu'ils viendront à Stamboul, reprit le caustique marchand, j'ai entendu dire que, comme le bagne n'est pas une demeure digne d'eux, le sultan les logera dans le Sérail et les nourrira de pilau et de *kebab* [1]. »

Jamais le découragement n'avait été aussi grand à Constantinople. La guerre s'annonçait mal. Les nouvelles milices du sultan Mahmoud inspiraient peu de confiance. Ceux même qui avaient applaudi, dans le temps, à la chute des janissaires, les regrettaient. Le vieux tchiboukji se plaignait du mauvais état des affaires. Jamais il n'avait vu le commerce aussi bas : on ne vendait point de tchibouks ni de bouquins d'ambre. Son voisin, marchand de châles et de mouchoirs brodés, chômait pareillement de pratiques. Or, quand les Turcs ne peuvent faire emplette ni de tchibouks ni de châles, et que leurs femmes n'achètent point de mouchoirs brodés, c'est signe que les temps sont durs à Stamboul. Cependant le bonhomme prenait son mal en patience; la suite de la guerre le préoccupait plus que le mauvais état de ses affaires. De là, chez lui, une irritation presque constante.

rend intraduisibles dans notre langue. C'est le *meretrix* et le *cornutus* des Latins. *Boch!* est une exclamation plus grossière encore.

1. Mets dont les Turcs sont très-friands. Voy. plus bas, page 270.

On s'entretenait tout haut dans les rues de la prochaine arrivée des Russes à Constantinople. Je ne sais lequel de ses interlocuteurs hasarda une conjecture analogue ; ses yeux s'enflammèrent, et il frappa sa pipe avec tant de violence que le lulè se détacha du tuyau.

« Inch'allah ! c'est ce qu'on ne verra jamais !

— Mais enfin, si cela arrive, que feras-tu ?

— Comme il n'y a qu'un Dieu, je percerai le cœur de ma femme et de mes enfants ! les ghiaours ne les toucheront pas ! Machallah !

— Mais s'ils te tuent auparavant ?

— Allah kerim ! Je mourrai *chehîd* (martyr), et ma vue ne sera pas souillée du triomphe des infidèles. »

Aujourd'hui la haine contre les Russes est toujours la même, mais les mœurs se sont adoucies : non-seulement les Turcs ne coupent plus la tête ni les oreilles de leurs prisonniers[1], mais même ils les traitent si bien que ceux-ci aiment mieux demeurer avec eux que de retourner servir en Russie.

1. Cette coutume barbare, répudiée par les Turcs, s'est perpétuée jusqu'à ce jour chez les Monténégrins et chez quelques tribus chrétiennes de l'Albanie. Dans les premières rencontres avec les Russes, au commencement de l'année dernière, les Myrdites (Albanais catholiques) rapportèrent comme trophées, dans le camp turc, une cinquantaine de têtes. Omer pacha renouvela, par un ordre du jour, l'ordonnance du sultan Mahmoud, en promettant une récompense de vingt piastres par chaque prisonnier ramené vivant.

On éprouva les mêmes difficultés et les mêmes lenteurs, lorsqu'il s'agit de l'organisation du *nizam-djédid* [1]. Il semblait qu'on ne vaincrait jamais la répugnance des Turcs à faire l'exercice à l'européenne. Cette obligation de former et de rompre l'alignement, d'avancer, de reculer, de porter le fusil tantôt sur une épaule, tantôt sur une autre, leur semblait le comble de la dégradation. Un Phanariote, du nom de Paléologue, qui a publié en 1827 des *Esquisses de mœurs turques,* amusantes parfois, mais visiblement empreintes de partialité, introduit dans un de ses dialogues un janissaire, nommé Ibrahim, qui s'entretient avec un artisan et un cadi de ses amis, Ali et Osman.

OSMAN. Que faites-vous donc dans vos exercices ?

IBRAHIM. Ce que nous faisons ? J'ai honte de te le dire. On nous éveille le matin à la pointe du jour, pour nous parquer dans un enclos d'où l'on nous fait sortir un à un, et en nous comptant comme des moutons. On nous range ensuite sur des lignes tirées au cordeau, comme celles que tirent les jardiniers pour planter leurs oignons, et, pour peu qu'on se trouve en deçà ou au delà de la ligne, un coup de poing vous force à avancer ou à reculer.

1. *Nouvelle ordonnance*, nom donné aux premiers essais de réforme militaire sous Sélim et Mahmoud.

Cela fait, un chien de *Nemchè*[1] vient nous examiner; il regarde si nous avons soigneusement lavé nos mains et notre tête, si nos culottes sont bien boutonnées, si nos habits n'ont point de poussière. Comme il marche toujours accompagné d'un *donouz*[2] musulman, dès qu'il trouve la moindre chose à redire, il nous fait adresser des reproches, des menaces, et souvent même administrer de bons coups de fouet.

ALI. C'en est fait de l'islamisme!

IBRAHIM. Ce n'est pas tout. Ici commencent les singeries. On nous met à la main un fusil crochu par le bout, et on nous ordonne de le porter tantôt sur l'épaule gauche, tantôt sur l'épaule droite. Il nous faut marcher tous ensemble et de front, puis tout à coup reculer comme des écrevisses, nous diviser, puis nous réunir de nouveau. Je vous épargne le détail de mille autres sottises de même force.

OSMAN. Quelle dégradation!

IBRAHIM. On a supprimé le *taïn parassi*[3]; on nous distribue nos vivres en nature, c'est-à-dire du pain noir et de la graisse de cochon.

OSMAN. De la graisse de cochon!

1. Autrichien. Quelques-uns des officiers instructeurs dans les régiments étaient allemands.

2. Porc.

3. Prêt en argent pour la nourriture.

IBRAHIM. Oui, frères Osmanlis, et de cochon salé encore. On y ajoute une solde de trente aspres [1] par jour.

ALI. Une solde comme à des soldats nemchès !

OSMAN. C'est le comble de l'humiliation.

Ce qui choquait les musulmans, pour le moins autant que la solde et l'exercice à l'européenne ; c'était la présence dans leurs rangs d'instructeurs européens. Aujourd'hui cette répugnance a disparu, comme la première. « Qu'on nous donne des officiers anglais, français, autrichiens, s'écriaient les soldats de l'armée d'Anatolie, impatients de venger leurs défaites, pourvu qu'ils sachent nous commander et qu'ils nous mènent à l'ennemi. »

En effet, depuis 1843, époque à laquelle parut l'ordonnance constitutive de l'armée ottomane, qui changeait tout le système militaire de la Turquie, substituait le recrutement par le sort aux levées irrégulières précédemment en usage, introduisait l'organisation européenne dans toutes les armes, et soumettait l'infanterie, la cavalerie et le génie aux manœuvres de l'ordonnance française, laissant, par exception, l'artillerie suivre les théories prussiennes, sous la direction exclusive d'officiers de cette nation; depuis cette époque, dis-je, les Osmanlis

1. 12 centimes.

ont eu le temps de se familiariser avec le nouveau système dont l'expérience les a mis à même d'apprécier les avantages ; et déjà, lors de mon dernier voyage en Turquie, il ne restait plus trace des anciens préjugés. Que sera-ce maintenant qu'ils voient les armées et les flottes de la France et de l'Angleterre combattre à côté d'eux et pour eux !

On n'a point oublié l'enthousiasme excité chez les Turcs par la première apparition des escadres alliées dans le Bosphore. Des milliers de spectateurs encombraient la rive et saluaient de leurs vivats chaque vaisseau à son passage. Quelques jours après, pendant que les deux flottes étaient mouillées à Beycos, parut un petit poëme de circonstance, en turc, pour célébrer l'union si désirée des deux grandes puissances européennes et de la Turquie, et qui fit grand bruit dans Stamboul. C'est un rondeau allégorique dans lequel le poëte, Halis efendi, se désignant, suivant l'usage, sous le nom de *Bulbul* (le Rossignol), représente la France et l'Angleterre sous les traits de deux jeunes beautés dont il est épris. Les *roses épanouies* dont l'éclat embrase son âme, ce sont leurs navires qui lancent la flamme ; la rivale à la face noire (*russ-siah*), c'est, par un de ces jeux de mots qu'affectionnent les poëtes orientaux, la Russie (*Russia*).

CHARKIS MOUSSAN [1]

ou Rondeau allégorique.

Venez, venez au Noyer-Royal[2], et contemplez les roses épanouies.

Ah! leur éclat embrase l'âme de Bulbul[3].

Les amis arrivent, et tous les cœurs sont ouverts à la gaieté :

Que le désespoir déchire le sein de la rivale à la face noire.

J'ai vu deux beautés séduisantes, et leur amour m'a enflammé.

C'étaient la dignité anglaise et la grâce française ;

Mais j'ai pu toucher leur cœur en dépit des jaloux. Vive la joie!

Que le désespoir déchire le sein de la rivale à la face noire!

L'une est une sirène[4] et l'autre une péri[5].

Mais toutes les deux sont des Méduses[6] à l'aspect terrible pour l'ennemi,

1. Toutes les poésies ottomanes qui offrent à la fin de chaque stance un retour à la même idée, toutes les chansons avec des refrains sont appelées *charkis*, mot dont l'étymologie répond à celle de virelai ou de rondeau chez nous.

2. *Beycos* (le Noyer du Prince), lieu de mouillage des flottes.

3. Les amours de la Rose et du Rossignol sont classiques chez les Orientaux.

4. L'Angleterre. La sirène orientale s'appelle *Soumalikessi*, déesse de la beauté, et a, comme l'autre, la partie inférieure du corps terminée en poisson.

5. *Péri*, fée bienfaisante. Le poëte reconnaissant donne ce titre à la France.

6. La Méduse des Turcs s'appelle *Afet*, animal fabuleux, re-

Et leurs regards lancent des traits qui ouvrent de profondes blessures.

Que le désespoir déchire le sein de la rivale à la face noire!

La coupe de l'amitié brille; qu'elle répande partout l'allégresse.

Sous le règne du chah des chahs[1], que le chagrin soit entièrement dissipé,

Et que notre félicité devienne le tourment de la rivale aux traits hideux.

Que le désespoir déchire le sein de la rivale à la face noire!

Que la troupe des jeux et des ris délaisse le pays de la rivale;

Que son habitation devienne le séjour de la troupe des hiboux,

Et que le feu dévorant du chagrin la consume.

Que le désespoir déchire le sein de la rivale à la face noire!

Que Halis[2] se réjouisse en écoutant mes douces modulations;

Que la rivale crève de jalousie en regardant nos bien-aimées!

Que son cœur soit brisé! que la foudre l'écrase!

Que le désespoir déchire le sein de la rivale à la face noire!

marquable par sa beauté et par la puissance magnétique de son regard.

1. Le sultan Abdul-Medjid.

2. Les poëtes ottomans ne terminent jamais une pièce de vers sans y glisser leur nom, soit directement, soit d'une manière détournée, comme s'ils s'adressaient à un autre personnage.

Je ne dirai rien de la marine ottomane, sinon qu'elle est loin d'avoir réalisé les mêmes progrès que l'armée de terre. Elle manque de capitaines, de matelots expérimentés. Mais le courage, le dévouement patriotique sont les mêmes à bord des vaisseaux que dans les rangs de l'armée. On l'a vu à Sinope. Que de glorieux traits, perdus pour la postérité, demeureront enfouis dans l'horreur de ce grand désastre! En voici un dont le héros vit encore. Il servait en qualité d'artilleur à bord de la frégate d'Osman pacha. Pendant le combat, un boulet lui emporte le bras droit; il ramasse sa mèche de la main gauche, et continue à pointer. Celle-ci est emportée par un second boulet; il tombe épuisé par la douleur et par la perte de son sang; les chirurgiens s'approchent pour le saisir; il résiste : « Avec mes dents, » s'écrie-t-il. Heureusement une syncope survint et on put l'emporter.

J'avais toujours un peu douté du trait de Cynégyre, rapporté par Hérodote; me voilà bien forcé d'y croire.

CHAPITRE IX.

L'ULÉMA.

(LA JUSTICE ET LE CULTE.)

Les ulémas. — Noviciat. — Genre de vie de l'étudiant turc. — Il est antiréformiste. — Échauffourée à propos de la dernière guerre. — Le turban et le fez. — Distinction entre les fonctions judiciaires et les fonctions sacerdotales. — Cadis. — Type de cadi. — Différence entre l'idéal et le réel. — Vénalité et sagacité des juges. — Anecdotes. — Le dépositaire infidèle. — Histoire d'un cadi et d'un chien. — Cinq témoins qui valent leur pesant d'or. — Ancienne juridiction prévôtale. — Exemples terribles de la justice d'un grand vizir. — Priviléges des ulémas. — Tradition populaire. — Les musulmans n'ont ni église ni clergé. — Caractère et fonctions des imans. — Retour sur les derviches. — Le derviche mangeur d'huile. — Les émirs, ou descendants du Prophète. — Émirs magnétiseurs. — Prérogatives du turban vert. — Le nakib-ul-eschraf, ou chef des émirs.

En Turquie, les fonctions judiciaires sont attribuées à un corps privilégié que l'on appelle les *ulémas.*

Toutefois ce mot, uléma, désigne plutôt un grade qu'une fonction. Les ulémas sont, à proprement parler, les docteurs de la loi, dans les pays musulmans : *doctores utriusque juris*, docteurs en droit civil comme en droit canon; car ici, plus encore

que dans notre moyen âge, la loi civile s'identifie avec la loi religieuse. Et comme les études des ulémas les rendent également aptes aux fonctions du culte et à celles de la justice, on dit d'un iman, aussi bien que d'un juge : c'est un uléma.

Il y a de plus, dans les deux branches de cette puissante corporation, une infinité de titres, suivant l'ordre hiérarchique et l'importance des fonctions auxquelles on les applique, depuis le sommet du tableau, où sont placés le cheikh-ul-islam, les deux caziaskers et le grand juge de Stamboul, jusqu'aux desservants des mosquées et aux simples juges des cantons, qui occupent le bas de l'échelle.

L'uléma, envisagé comme terme scientifique, comprend trois degrés que l'on peut comparer à ceux de nos facultés : les *mulazims* ou aspirants, les *muderris* ou professeurs, et les *mollas*, parmi lesquels se recrutent les premiers rangs de la magistrature. Une fois admise l'assimilation avec nos facultés, les mulazims seront les bacheliers, les muderris les licenciés, et les mollas les docteurs.

Tous ces grades, subdivisés en un nombre considérable de classes, sont conférés par examen, à la suite de longues et minutieuses études dans les *médressés* : on appelle ainsi les hautes écoles annexées aux mosquées; ce sont les universités turques. Les étudiants qui les fréquentent portent

le nom de softas, les *brûlés* (de l'amour de la science)[1].

Les softas, par leur genre de vie, rappellent un peu les étudiants des universités allemandes, avec cette différence que le médressé, qui les instruit gratuitement, se charge en même temps de leur logement et de leur nourriture. L'un et l'autre sont modestes. Une étroite cellule dans le *tétimné* (bâtiment attenant au médressé, qui lui-même fait partie de la mosquée), garnie d'une natte et d'un divan de paille pour tout mobilier; voilà pour l'habitation. L'ordinaire se compose d'une distribution de pain et de riz qui se fait chaque matin pour toute la journée. Quant à leur entretien et à leurs menues dépenses, c'est à eux d'y pourvoir, et, comme la plupart appartiennent à des familles pauvres, ils suppléent par divers genres d'industries au manque de ressources individuelles. Les uns se font écrivains publics, les autres transcrivent des manuscrits arabes ou persans pour les marchands du bazar; ceux-là, moyennant une légère rétribution, aident le bedeau à balayer la mosquée et à la tenir en état de propreté. Or, je me souviens qu'à Heidelberg un étudiant de l'université vint s'offrir à nous dans la cour du débar-

1. Proprement, *sukhta*. On les nomme dans l'Inde *tâlib ulilm* (chercheurs de science), et en Perse *danichmend* ou sages.

cadère en qualité de cicerone. Il alla nous chercher une voiture, monta sur le siége avec le cocher, nous fit visiter l'une après l'autre les curiosités de la ville et des environs, et accepta un thaler pour prix de ses services.

Constantinople ne renferme pas moins de vingt-deux à vingt-cinq mille softas, distribués entre les trois cents médressés de la capitale. Vous les rencontrez tout le long de la journée dans les cours des mosquées, assis par groupes de quatre ou cinq, sous l'ombre des platanes, graves, immobiles, absorbés par la lecture ou la contemplation. Quelques-uns d'entre eux ont dépassé la première moitié de la vie, tant les études dans les médressés exigent de temps et de patience. Comme les étudiants de nos anciennes universités, ils forment un corps qui s'est souvent rendu redoutable au gouvernement, et qui a joué un rôle dans la plupart des révolutions dont Constantinople a été le théâtre. Seulement, par un contraste digne de remarque, l'opposition, révolutionnaire ailleurs, ici est conservatrice. Dépositaire de la tradition qui tend à immobiliser tout, le médressé est hostile, par principe, à la réforme, mais il n'essaye plus de la combattre. L'insuccès de sa dernière tentative l'a totalement découragé. C'est à peine si l'on se souvient aujourd'hui de cette échauffourée qui, à la fin de 1853, mit en émoi durant quelques jours la po-

pulation de Constantinople. Le 20 décembre, un divan extraordinaire avait été convoqué à la Porte pour délibérer sur le contenu de la note dont les quatre ambassadeurs avaient accompagné la remise du protocole signé à Vienne le 5. Le sentiment populaire, surexcité par la nouvelle du désastre de Sinope, voulait une prompte satisfaction. Le manifeste du conseil, assez énergique au fond, mais conçu en termes vagues et généraux, était loin de répondre à l'attente générale. La nation se crut abandonnée de ses chefs. Dans la matinée du lendemain, une troupe de quinze cents à deux mille softas se porta chez le mufti et aux abords de la Sublime Porte, demandant le renvoi de Réchid. Le ministère, effrayé, implora l'appui des ambassadeurs et des amiraux ; deux vaisseaux détachés de l'escadre combinée vinrent mouiller à la pointe du Sérail. Réchid et ses collègues, rassurés par cette démonstration, envoyèrent des kavass qui arrêtèrent environ cent cinquante des perturbateurs ; ils firent afficher le soir une proclamation qui précisait le sens de la résolution prise par le conseil, et tout rentra dans l'ordre. Les softas, quelques jours après, furent dirigés sur Candie.

Aujourd'hui l'opposition des softas et de leurs maîtres ne se manifeste plus que par l'opiniâtreté avec laquelle ils maintiennent sur leur tête le turban d'étoffe blanche ou verte. Le sultan Mahmoud lui-

même ne put venir à bout de le leur faire quitter, et il dut s'arrêter devant la crainte d'une révolution. C'était peu de temps après l'extermination des janissaires. Mahmoud, qui procédait dans ses réformes à la manière de Pierre le Grand, voulut l'imiter jusqu'au bout. Il n'obligea pas ses sujets à raser leurs longues barbes, mais il voulut les forcer à changer leur coiffure, en substituant le fez au turban, et, comme il prévoyait des difficultés, il résolut de commencer par les ulémas, estimant avec raison que leur obéissance entraînerait celle de tout le peuple. A la première annonce de son projet, toute la mosquée fut en émoi. Un iman, un molla se coiffer du fez! Figurez-vous un shako sur la tête d'un jésuite ou un bonnet de police sur celle d'un procureur. Le mufti refusa net son fetva à l'ordonnance impériale. C'était pourtant un homme libéral, bien intentionné, et dévoué personnellement à Mahmoud. Depuis près de six années qu'il occupait ce poste, il avait, dans maintes occasions, poussé la complaisance pour ses idées de réforme jusqu'à la dernière limite de l'orthodoxie, et avait sanctionné bien des mesures que ses prédécesseurs eussent réprouvées. Mais une telle prétention passait toutes les bornes. « Le padichah, dit-il, peut, si telle est sa volonté, faire tomber la tête de son esclave; mais il ne lui appartient pas de la profaner. » Mahmoud se contenta de destituer le

ministre récalcitrant. Mais le peuple commençait à gronder et à s'agiter. Le sultan, qui avait besoin du concours de toutes les classes de ses sujets pour sa nouvelle guerre contre la Russie, céda, contre son ordinaire. Les soldats des nouvelles troupes, les employés civils furent coiffés du fez; l'uléma et, à son exemple, toute la vieille Turquie gardèrent le turban.

J'ai dit plus haut que le diplôme des ulémas les constitue en même temps prêtres et magistrats. Cependant, et quoique le principe de la double investiture n'ait pas cessé d'être en vigueur, l'uléma se divise par le fait en deux branches: la branche judiciaire, composée des interprètes de la loi et des juges, et la branche religieuse, à laquelle appartiennent les imans.

Laissons de côté, dans l'ordre judiciaire, les muftis, chargés uniquement de l'interprétation de la loi, pour ne nous occuper que des juges qui l'appliquent.

Ils sont désignés sous le nom général de *cadis*.

A la fois magistrats et officiers publics, chargés en cette dernière qualité de procéder à la liquidation et au partage des successions, de recevoir les dépôts, d'enregistrer les actes de l'état civil, de légaliser les procurations, les contrats de vente, etc., les cadis, par l'étendue et la variété de leurs fonctions, constituent un des rouages les plus im-

portants de la machine gouvernementale en Turquie.

Aussi rien n'égale la dignité dont le législateur musulman a empreint la fonction du juge, si ce n'est la sévérité des devoirs qu'il lui impose. Cette dignité fondée sur les paroles mêmes du Prophète, le soin minutieux avec lequel ces devoirs sont prévus et détaillés, ne peuvent se comparer qu'aux prescriptions et aux scrupules des Pères de l'Église chrétienne relativement au gouvernement des âmes, *redoutable même aux épaules des anges*.

« Certes, est-il écrit dans la loi, un souverain trahit Dieu et son Prophète, et tout le corps de la société musulmane, en conférant le pouvoir judiciaire à un sujet réputé homme de bien et même d'un grand mérite, mais à qui cependant un autre sujet serait préférable par sa vertu et par sa science.

« Un homme qui ne possède pas les qualités requises pour la magistrature doit se faire scrupule de s'en charger, par crainte du compte qu'il aura à rendre à Dieu.

« Au contraire, le sujet supérieur aux autres en vertu et en science ne doit pas la refuser.

« Un juge doit avoir pour maxime de ne jamais rien recevoir de personne à titre de présent. Il évitera aussi, par délicatesse, de fréquenter la société

et de prendre part à des festins ou à des repas particuliers.

« Tout magistrat doit être entretenu aux frais du trésor public et recevoir ce qui lui est nécessaire à titre de don ou d'aliments, jamais à titre de salaire ni d'honoraires. »

Mais où trouver en Turquie ce type du juge tel que nous le représentent les Pères de l'Église islamite, et tel qu'il a pu exister de leur temps? Il n'est sans doute pas en Europe, si l'on en excepte la Russie, une contrée où la magistrature soit plus corrompue. D'où provient cette corruption, c'est ce qu'il serait trop long de rechercher. Il suffit qu'elle soit devenue proverbiale chez les Turcs eux-mêmes. Leurs histoires, leurs contes populaires sont remplis d'anecdotes de juges dont les friponneries sont aussi célèbres que la sagacité. Personne ne s'entend comme eux à extorquer de l'argent aux parties; personne ne sait mieux, dans un cas douteux, démasquer et confondre l'imposture.

Tout le monde connaît l'aventure de ce marchand de Damas qui s'était vu réduit à la mendicité par la mauvaise foi d'un chamelier à qui il avait confié en dépôt tout son avoir. A quelques années de là, il le rencontre dans une rue de Constantinople et l'appelle devant le juge. L'autre, qui avait cessé ses voyages depuis longtemps et vivait en seigneur dans la capitale, traite le réclamant de

fou, niant qu'il eût jamais été chamelier, et sort triomphant de l'audience. Arrivé dans la rue, il entend une voix qui crie : « Eh! chamelier! chamelier! » Il se retourne, et voyant le juge qui, avec un visage riant, lui fait signe de la main de revenir, il s'empresse de se rendre à son appel. Mais à peine est-il rentré dans le prétoire, que le cadi le foudroie de cette apostrophe : « Comment, misérable! tu prétends que tu n'as jamais été chamelier, et, dès qu'on crie ce nom à ton oreille, tu tournes la tête! » Et il le condamne à restituer la somme volée, en y ajoutant quelques centaines de coups de bâton pour tenir lieu des intérêts, qui ne sont point admis par la loi turque.

L'ancienne pratique des tribunaux, qui repose uniquement sur la preuve orale, les lacunes de la loi écrite, la latitude accordée au juge, ont multiplié chez les Turcs les anecdotes de ce genre. Leurs jugements les plus célèbres sont fondés sur des équivoques au moyen desquelles le juge cherche à dégager la vérité des ténèbres de la procédure. Les mêmes errements se retrouvent chez tous les peuples soumis à la loi du Coran, et il semble que Cervantès, qui avait séjourné quelque temps en Barbarie, lorsqu'il nous montre Sancho Pança, dans son île, rendant la justice à ses sujets, ait voulu personnifier en lui le cadi musulman.

Voici un trait d'une autre nature qui m'a été conté par un vieil efendi de mes amis.

Un habitant de Filibè (Philippopoli) avait un chien auquel il était très-attaché. Ce chien étant venu à mourir, son maître inconsolable l'enterra dans son jardin et convia ensuite ses amis à un banquet pendant lequel il ne fit que les entretenir des qualités du défunt. Le lendemain, des voisins malintentionnés vinrent faire leur rapport au cadi de ce qui s'était passé, disant qu'on avait pratiqué aux obsèques d'un animal immonde les cérémonies funèbres usitées pour les vrais croyants. Le cadi parut fort scandalisé, et, ayant fait venir le prévenu en sa présence, il lui demanda d'un air courroucé s'il était de ces infidèles qui adorent les chiens, puisqu'il avait rendu plus d'honneurs au sien que l'on n'avait fait à celui des Sept-Dormants. Le maître du chien répondit sans se troubler : « Seigneur, l'histoire de mon chien serait trop longue à vous raconter. Mais ce qu'on ne vous a peut-être pas dit, c'est qu'il a fait un testament, et, entre autres choses dont il a disposé, il vous a fait un legs de trois mille piastres que je vous apporte dans ce sac. » Le cadi, entendant cela, se tourna vers ses gens et leur dit : « Voyez comme les gens de bien sont exposés à l'envie, et quels discours on tenait sur cet homme. » Puis se tournant vers le maître du chien : « Viens, Hadji baba, lui dit-il; puisque

tu n'as point fait de prières pour l'âme du défunt, je suis d'avis que nous les commencions ensemble[1]. »

Toute règle a ses exceptions qui la confirment. Voici une de ces exceptions :

Békir, riche particulier de Gallipoli, avait envie d'un jardin qui touchait à sa maison; mais aucune offre n'avait pu décider le propriétaire à le lui vendre. Il suborna alors des témoins qui déclarèrent, contre la vérité, que le maître du jardin avait donné sa parole à Békir, et qu'il avait même reçu une somme d'argent comme arrhes du marché. Le juge était embarrassé. Il connaissait le défendeur pour un homme probe et religieux, qui se fût fait scrupule de manquer à sa promesse, encore plus de prêter un faux serment. Or il venait de jurer sur le Coran que le prétendu marché était une pure invention de sa partie. Le cadi renvoya l'affaire au lendemain, et se mit à rêver aux moyens de démêler la vérité. Dans la soirée, Békir, qui s'était mépris sur les motifs de son hésitation, lui envoya cinq bourses[2] qu'il crut propres à faire pencher la balance de son côté, et se présenta avec confiance

1. La fin de la réponse attribuée au cadi forme un jeu de mots intraduisible en français, l'expression dont il se sert signifiant en même temps « commencer des prières » et « ouvrir un sac d'argent. »

2. 2500 piastres, une bourse (*kicè*) valant 500 piastres ou 115 fr.

le lendemain à l'audience. Il réitéra sa déclaration, que les faux témoins affirmèrent. Le prévenu continuait à nier. « As-tu des témoins? lui dit le cadi? — Hélas! non, répondit-il. — Tu te trompes, reprit alors le magistrat en tirant les cinq bourses de sa poche; en voilà cinq qui déposent en ta faveur. » Et, non content de le renvoyer de la plainte, il condamna Békir et ses complices à lui payer, à titre de dommages, la somme qu'ils l'accusaient faussement d'avoir reçue.

En dehors de la juridiction ordinaire des tribunaux, il existe, ou plutôt il existait en Turquie une autre juridiction, que l'on pouvait appeler prévôtale, en ce sens qu'au lieu de se fonder sur le texte de la loi, elle puisait ses éléments dans les délégations du pouvoir suprême. Cette double juridiction, qui datait du temps des khalifes, était commune à tous les États mahométans. On la retrouve encore en Perse, au Maroc, en Barbarie. En Turquie, elle a été abolie par le tanzimat.

Aujourd'hui, dans toute l'étendue de l'empire, aucune sentence de mort ne peut être prononcée que par le grand conseil d'État ou de justice, et exécutée que sur l'ordre exprès du sultan.

Il y a trente ans à peine, le grand vizir, le capitan-pacha, l'aga des janissaires, le bostandji bachi, le moindre pacha ou bey, gouverneur d'une province, jouissaient plus ou moins du privilége

d'administrer la bastonnade, de couper les oreilles ou le nez, de décapiter, voire d'empaler.

De là, sans doute, bien des actes iniques, d'autres d'une sévérité tellement inouïe, qu'après plusieurs siècles la tradition en a conservé le souvenir.

Un jour le grand vizir Ali, parcourant à son ordinaire les rues de Stamboul, rencontra un jeune homme qui paraissait en proie à un violent chagrin.

« Qu'as-tu, mon fils? dit le vizir.

— Efendim, répond le jeune homme, mon père est mort, et, comme la peste sévit dans la ville et que le fossoyeur a beaucoup d'ouvrage, il refuse de creuser une fosse pour l'enterrer, à moins d'une somme exorbitante que je suis hors d'état de lui payer.

— Et à combien monte cette somme?

— A quarante piastres, efendim.

— Tiens, en voilà quatre-vingts; porte-les toi-même à cet homme, et commande-lui de creuser deux fosses. Je serai présent moi-même aux funérailles de ton père.

— Qu'Allah te récompense, efendim! »

Peu de temps après, le vizir et sa suite arrivèrent au cimetière, où effectivement deux fosses avaient été préparées. Lorsque le mort fut enseveli, Ali, se tournant vers le fossoyeur :

« C'est toi, lui dit-il, qui as refusé de creuser une fosse pour ce pauvre défunt?

— Efendim, répondit le fossoyeur, je suis marié et père d'une nombreuse famille.

— Eh bien! reprit le vizir, comme; au cas où tu ne laisserais rien après toi, tes fils pourraient se trouver dans la même peine que ce jeune homme, je veux pourvoir moi-même à ton enterrement. »

Le fossoyeur, bien qu'il comprît à peine le sens de ces paroles, pâlit. Au même instant, sur un signe du vizir, les gardes le saisissent, le lient fortement, et l'ensevelissent vivant dans la fosse qu'il vient lui-même de creuser.

Une autre fois, ce même vizir interroge un jeune garçon arménien, de onze ou douze ans, qu'il a trouvé se lamentant dans la rue, et apprend de lui qu'un janissaire lui a enlevé le pain qu'il venait d'acheter chez un *bacal* (épicier) pour le repas de la famille. Le janissaire était à quelques pas de là, riant avec ses camarades. Le vizir s'approche, le trouve encore nanti de l'objet du vol, et lui fait trancher la tête en sa présence.

Les musulmans n'ont point de clergé; il n'existe chez eux ni ordination ni consécration. L'iman n'est donc point, à proprement parler, un prêtre; sa fonction, analogue à celle du coryphée dans les chœurs du théâtre antique, se borne à la récitation de la prière suivant certaines évolutions que les assistants répètent à son exemple. Cette fonction,

le premier venu peut la remplir à sa place. Aucune marque, d'ailleurs, ne le distingue du reste des croyants. Attaché au service de telle ou telle mosquée, soit par le choix libre du fondateur, soit par la délégation de l'autorité, placé dans la dépendance du magistrat civil, qui le casse ou le déplace à volonté, il vit confondu avec les autres habitants du mahallè, et le crédit qu'il peut obtenir parmi eux dépend uniquement de sa personne, et non de son titre.

Les imans se divisent en cinq classes : les *cheikhs*, ou prédicateurs ordinaires des mosquées; les *khatibs*, investis du droit de réciter, à la place du souverain, le *khoutbè* ou prière officielle du vendredi à midi; les *imans* proprement dits, auxquels sont dévolues les fonctions ordinaires du culte; les *muezzins*, chargés d'annoncer la prière aux cinq heures canoniques du jour; les *cayims*, qui sont les bedeaux et les sacristains de la mosquée.

Tous ces individus, de même que les ulémas non pourvus d'un office judiciaire, sont rétribués sur le vacouf, c'est-à-dire sur le bien-fonds de la mosquée.

Leur nombre n'est point fixe. Le personnel des grandes mosquées se compose ordinairement d'un cheikh, d'un khatib, de trois ou quatre imans, de douze muezzins et de vingt cayims. Les mosquées

inférieures n'ont le plus souvent qu'un seul iman, à la fois prédicateur, desservant et sacristain; et, comme ce cumul ne suffit pas toujours à son entretien et à celui de sa famille, il y ajoute l'exercice d'une profession quelconque, droguiste, parfumeur, maître d'école, etc.

Les khatibs et les cheikhs font seuls partie du corps des ulémas, et participent à leurs priviléges. Ces priviléges, insignifiants aujourd'hui, constituaient, sous l'ancien régime, une prérogative importante. Ils étaient à l'abri de la mort violente et de la confiscation, et aucune peine, hormis la destitution et l'exil, ne pouvait leur être infligée légalement.

On a bien parlé dans les temps anciens d'un genre particulier de supplice reservé aux ulémas dans les cas graves. On a prétendu, d'après une tradition populaire, qu'ils étaient pilés dans un mortier, et l'on montrait encore, il y a quelques années, dans la première cour du Sérail, à l'un des angles du *khass-akhour* (écuries impériales), un mortier en marbre auquel on attribuait cette étrange destination. Toutefois les annales de la monarchie ne mentionnent aucun exemple de ce barbare supplice.

Le haut clergé, si l'on peut employer ce mot en parlant des khatibs et de leurs collègues, est donc le seul qui soit quelque chose par lui-même. Encore la considération dont il jouit n'est-elle point à

comparer à celle dont le peuple entoure les derviches et les émirs.

J'ai déjà dit quelques mots, en passant, des premiers [1]. Ils ressemblent aux fakirs de l'Inde. « Babadec était nu comme un singe, et avait au cou une grosse chaîne, qui pesait plus de soixante livres. Il était assis sur une chaise de bois, proprement garnie de petites pointes de clous qui lui entraient dans les fesses, et on aurait cru qu'il était sur un lit de satin. Beaucoup de femmes venaient le consulter; il était l'oracle des familles, et on peut dire qu'il jouissait d'une très-grande considération. » Les derviches sont un peu plus vêtus que Babadec, et ils ne se mettent pas comme lui des clous dans le derrière; mais ils se frappent la poitrine à coup de barres de fer, s'impriment un fer chaud sur la joue et se roulent à terre comme s'ils étaient atteints d'épilepsie : ces exercices de jongleurs leur attirent, comme au fakir, une grande considération. On vient de toutes parts pour les consulter, et les femmes qui ont des enfants infirmes ou atteints d'une maladie locale les apportent au cheikh pour qu'il les guérisse en versant un peu de sa salive sur la partie malade.

1. Voyez, sur l'institution et l'origine des derviches, *Lettres sur la Turquie*, t. I, p. 95 et suivantes.

J'ai connu un de ces derviches dont le tékiè avoisinait ma demeure. C'était un grand homme sec et maigre, qui eût assez bien représenté le personnage de don Marcasse dans le roman de Georges Sand. Une aventure assez plaisante, qui remontait déjà à plusieurs années, l'avait fait surnommer *Zeïtieïdji* (le mangeur d'huile). Il habitait en ce temps-là une petite ville de province, où il menait une vie de véritable derviche, passant le jour en oraisons ou à dormir, la nuit à faire bombance. Il était principalement friand d'huile d'olive, dont les bonnes femmes du quartier le fournissaient amplement en temps ordinaire; mais une année la récolte étant venue à manquer, sa provision ne tarda pas à s'épuiser. Il s'adressa alors à l'iman de la mosquée, et demanda la permission de demeurer durant la nuit dans le temple, à l'exemple de plusieurs de ses confrères, pour satisfaire à sa dévotion; ce qui lui fut accordé sans peine. Mais au bout de quelque temps, l'iman, qui joignait à sa fonction celle de sacristain, et comme tel était chargé de l'entretien des lampes, s'aperçut qu'il était obligé de les remplir plus souvent que par le passé, et il s'étonnait en lui-même de la quantité d'huile qu'elles consommaient chaque nuit. A la fin, ses soupçons tombèrent sur le derviche, et pour s'en éclaircir il fit cacher, un soir, deux hommes dans la mosquée. A peine se fut-il, retiré après avoir

fermé les portes, que le derviche, se croyant seul, tira un pain de dessous sa robe, puis s'approchant des lampes nouvellement remplies d'une huile fraîche et appétissante, en éteignit une partie, et trempa, à la lueur des autres, son pain encore chaud dans les godets, en disant à chaque bouchée qu'il avalait : « Tout ce qui vient de Dieu est commun; ce temple et tout ce qu'il renferme vient de Dieu, cette huile vient de Dieu, ce pain vient de Dieu, et je suis le serviteur de Dieu; partant je puis me nourrir de cette huile. » Il avait déjà épuisé le contenu de deux ou trois lampes, lorsque les deux gardiens, qui s'étaient approchés de lui tout doucement, lassés de suivre son manége et plus encore de lui entendre répéter à chaque bouchée : « *Bou Allahdan guelur*, ceci vient de Dieu, » firent pleuvoir sur ses épaules une volée de coups de bâton en répétant après lui : « *Bou daha Allahdan guelur*, ceci aussi vient de Dieu. »

Les émirs sont une autre classe de fourbes, mais moins dangereux. Qui ne se souvient d'avoir rencontré aux abords des mosquées, ou sur la place de la douane des tabacs, ces prétendus descendants du Prophète[1], coiffés du turban vert, signe distinctif de leur caste, et roulant entre leurs doigts les grains de leur chapelet? A voir la gravité de leur

1. Par Fathimè, ou Fatmé, fille de Mahomet et épouse d'Ali.

maintien, leur barbe longue et vénérable, leurs lèvres agitées doucement comme s'ils marmottaient intérieurement quelque prière, on dirait de religieux ravis en extase. Nullement; ce sont des charlatans qui attendent pratique. Aucun d'eux n'a jamais eu de licence; et cependant interrogez le premier passant osmanli, voire grec ou arménien, il vous dira qu'il a plus de confiance à leurs remèdes qu'à toute la médecine franque. Ils excellent surtout pour la guérison des érysipèles, très-communs à Constantinople. Voulez-vous avoir une idée exacte des allures et du procédé de ces docteurs d'une nouvelle espèce, écoutez le récit d'un de leurs « confrères » européens :

« Je me plaçai pour les examiner dans un café voisin. Il y en avait deux qui se promenaient alors lentement dans la petite place adjacente; ils étaient d'un âge mûr; leur taille était élevée, leur habillement simple, mais propre. Leur figure, sérieuse, avait quelque chose de doux et de vénérable. Ils tenaient à la main un *tesbih*, sorte de chapelet dont les musulmans se servent comme de passe-temps. Ils s'arrangeaient de manière à ce que l'un ou l'autre fût toujours en évidence. Une demi-heure s'était à peine écoulée qu'une femme turque arriva sur la place avec un enfant de quatre à cinq ans; quoique voilée selon l'usage, elle paraissait âgée de quarante ans. Elle

alla droit à l'émir en vue et lui parla pendant une minute environ, sans doute pour l'instruire de sa maladie. Tous deux étaient là, debout, sans que les passants y fissent la moindre attention. Après s'être recueilli, l'émir récita d'une voix presque basse quelques prières en langue arabe, à en juger par sa prononciation gutturale; puis il mit une main sur la tête de la malade, lui souffla sur le front, et, avec le pouce de la main droite, lui frotta légèrement l'espace qui se trouve entre le côté du nez et l'éminence molaire, ce qui me fit présumer que la femme avait un érysipèle de la face. En cinq minutes la cérémonie fut achevée. Plusieurs personnes, hommes et femmes, jeunes et vieux, se présentèrent successivement. Quelques-uns ne paraissaient pas malades; d'autres, au contraire, la tête tristement enveloppée dans leur châle, semblaient souffrir de fluxions variées. Les émirs « lisaient » avec une rare patience et un sang-froid imperturbable sur chacun d'eux, et à peu près de la même manière. »

Du reste, ils ne font pas payer cher leur consultation : cinq paras, deux centimes! « La noble profession d'être utile à ses semblables, disait l'un d'eux à M. Brayer, doit être exercée avec exactitude, douceur et dignité, et non dans des vues d'intérêt pécuniaire. » Il ajoutait : « La santé et la maladie sont également dans les mains de Dieu;

c'est donc à lui qu'on doit s'adresser pour obtenir la continuation de l'une et la guérison de l'autre. L'homme qui vit suivant les lois de la nature n'a pas besoin de médicaments. »

La postérité du Prophète est encore plus nombreuse à Constantinople qu'à Naples celle de saint Janvier. On n'en connaît pas le chiffre exact, attendu qu'il est quelquefois malaisé de distinguer les vrais des faux émirs; néanmoins l'on estime qu'elle forme au moins la trentième partie de la nation. Voilà bien des turbans verts! Il y en a dans toutes les conditions, à tous les degrés de la hiérarchie sociale, qui dans le clergé, qui dans la magistrature, qui dans la bourgeoisie, qui dans l'armée, qui mendiant à l'angle des carrefours, nonobstant la croyance générale qu'un véritable émir ne peut jamais tomber dans la misère ni être atteint d'aucune défectuosité corporelle. L'un d'eux, que j'avais connu à Brousse, quitta sa profession pour entrer au service d'un riche particulier de Stamboul. Je le reconnus parfaitement, quoiqu'il n'eût plus son turban vert. Je demandai la raison de cette particularité au maître de la maison. « C'est moi qui le lui ai fait quitter, me répondit-il. Croyez-vous que je voudrais exposer un fils du Prophète à l'humiliation de servir la pipe à un chien de chrétien comme vous? Je suis trop bon musulman pour cela. D'ailleurs cela est gênant pour moi-même. Si mon

domestique manque à son service, comment puis-je lui témoigner mon mécontentement? Frapper un turban vert! le réprimander même! qui l'oserait? Mais sans le turban, ce n'est plus qu'un serviteur comme tous les autres, et j'en use à ma fantaisie. »

Cela me fait souvenir que j'eus pendant quelque temps un domestique grec qui s'appelait Épaminondas. C'était pour moi une gêne perpétuelle. J'hésitais à lui donner l'ordre le plus simple : « Épaminondas, brosse mes habits. — Épaminondas, apporte mon tchibouk. » Il me semblait à tout instant voir se dresser devant moi l'ombre indignée du héros de Mantinée. Je lui demandai s'il n'avait pas un autre nom. Comme tous ses coreligionnaires, il n'en avait qu'un. Force me fut de le renvoyer et d'en prendre un autre. Mais avant d'arrêter celui-là, j'eus soin de m'informer comment il s'appelait. — Dimitri. — C'est un grand nom aussi, à ce qu'il paraît, voire un nom de saint, mais saint de l'Église orthodoxe : va pour Dimitri !

Je reviens aux émirs. Ces intéressants personnages ont un chef qui porte le titre de *Nakib-ul-eschraf*, commandeur des chérifs ou émirs[1]. Ce chef est un des principaux dignitaires de l'empire et

1. *Eschraf* est le pluriel de *cherif*, de même que *umera* le pluriel de *emir*. Ces deux noms se donnent également aux descendants du Prophète.

prend rang dans la hiérarchie aves les caziaskers et le stamboul efendici.

A la célébration du *Mevloud*, ou fête de la nativité du Prophète, dans la mosquée de Sultan-Ahmed, il se tient sous une tente verte dressée exprès à la droite de l'autel, du côté du sultan. Aux deux baïrams, il a le pas sur tous les grands de l'empire. C'est encore lui qui remplit conjointement avec le cheikh-ul-islam la principale fonction dans la cérémonie du taklidi-seïf [1].

1. Voy. page 106.

CHAPITRE X.

LE SÉLAMLIK.

(ÉTUDES DE LA VIE PRIVÉE.)

En Orient, comme dans l'antiquité, la vie privée se présente sous deux aspects : l'un extérieur, saisissable à tous les regards ; l'autre intérieur, entouré d'un mystère en quelque sorte sacré. Le premier est figuré par le *selamlik;* le deuxième, par le *harem.*

Le sélamlik est proprement l'endroit où s'échange le salut, *selam ;* c'est la maison ou la portion de la maison habitée par le maître et ses serviteurs. Le harem est l'appartement réservé aux femmes, le gynécée des anciens, encore plus solitaire et plus respectable[1].

1. Ne confondez donc jamais ces deux mots, harem et sélamlik. Ne confondez pas non plus, suivant le commun usage, *harem* et *sérail*, ou mieux *séraï.* Un sérail est, comme nous l'avons vu, un palais. Tous les Osmanlis, jusqu'au plus pauvre artisan, ont un harem; le grand vizir lui-même n'a pas de sérail. Les ambassadeurs européens à Péra ont un sérail et n'ont point de harem. Le sultan a l'un et l'autre.

Ce sont comme deux mondes séparés, qui ont chacun sa physionomie, son caractère, ses mœurs propres. Envisagés successivement, ils nous offriront une image assez complète de la vie privée chez les Turcs.

I.

Vue intérieure du sélamlik. — Osman aga. — Un sujet de drame. — Simplicité de l'ameublement chez les Turcs. — Habillement. — Un souper turc. — Ablutions après le repas. — Le *far niente* oriental. — Ma chambre à coucher. — Les quatre colonnes de la tente de la volupté, à savoir : le vin, l'opium, le café et le tabac. — Le *glyco*. — Cérémonial du café et de la pipe.

Osman aga était une manière de philosophe. Bien qu'il n'eût jamais voyagé, il était suffisamment éclairé pour un Turc, et possédait surtout à un haut degré cette sagesse pratique que donne l'habitude de la réflexion jointe au commerce des hommes. Cependant il n'avait jamais voulu être mêlé aux affaires de son pays. On lui avait offert dans l'armée et dans l'administration plusieurs emplois qu'il avait refusés. Il était noble, de la seule noblesse qu'il y ait en Turquie, c'est-à-dire qu'il sortait d'une de ces familles de beys de l'ancien régime qui gouvernaient héréditairement et despotiquement une ville ou une province. Mais, en vrai musulman, il ne tirait aucune vanité de son origine. Non-seulement il n'en entretenait jamais

les autres, mais il semblait même éviter qu'on ne lui en parlât. Ses serviteurs en le désignant ne disaient pas autrement que « le bey; » mais lui, il ne prenait jamais que le titre d'aga, qui en Turquie se donne à tout le monde.

C'était un homme excellent, quoique un peu misanthrope. Cette misanthropie était en grande partie causée par les souvenirs de sa jeunesse : souvenirs terribles dont je fus instruit par un vieux serviteur qui l'avait élevé et qui vivait avec lui dans une familiarité respectueuse.

Le père d'Osman, qui se nommait Eumer (Omer), gouvernait depuis de longues années le sandjak de Prezrina, lorsqu'il fut tout à coup destitué de son emploi, privé de ses biens et condamné à l'exil. Quelle injustice ou quelle erreur avait causé sa disgrâce? Le capidji porteur du firman et le firman lui-même étaient muets à cet égard. Eumer obéit. On ne lui assignait point de résidence fixe; c'était donc à lui de choisir le lieu de sa retraite. Mais, banni de la ville où s'était écoulée toute sa vie depuis sa plus tendre enfance, toutes les autres lui étaient indifférentes. Il se laissa guider par le capidji, qui avait ordre de l'accompagner jusqu'à l'endroit qu'il aurait désigné, et ils arrivèrent ensemble aux portes de Serrès en Macédoine. Là ils se séparèrent; le messager reprit le chemin de Constantinople, et Eumer entra dans

la ville. Le pacha de Serrès, en apprenant son arrivée, lui dépêcha son kiatib pour lui offrir l'hospitalité dans son palais. Le vieillard fut touché de cette offre; néanmoins il hésitait à l'accepter, redoutant d'attirer sur Ahmed la colère du sultan: « Bannis cette crainte, mon père, lui dit cet homme généreux; mes jours, comme les tiens, sont en sûreté dans cette province où je commande en souverain. Le padichah, à qui ma puissance fait ombrage, a essayé plus d'une fois d'attenter à ma vie; mais ses tentatives ont été vaines, comme ses armes ont été impuissantes. »

Plusieurs semaines, plusieurs mois s'écoulèrent. La paix était rentrée peu à peu dans l'âme d'Eumer; la vue de sa famille, qui l'avait rejoint, avait achevé de le réconcilier avec sa destinée. Un jour, au sortir de la mosquée, où il venait de prier pour son bienfaiteur, un homme, vêtu en mendiant, l'aborde et lui fait signe de le suivre dans une rue à l'écart. Dès qu'ils sont seuls, cet homme se débarrasse de ses haillons; Eumer pâlit, il a reconnu le capidji qui lui a signifié jadis sa sentence d'exil. Cette fois encore il tient à la main un firman émargé de l'auguste signe. Eumer le prend, le porte à son front, à ses lèvres, et l'ouvre en tremblant. Il craint d'y lire l'arrêt de sa mort. Mais non; ce n'est pas lui, c'est un autre qui doit mourir. « L'homme qui a refusé de courber le front devant les rayons de

la face du padichah ne doit pas contempler plus longtemps la lumière du soleil. *Lala*[1], apporte-moi la tête d'Ahmed et sache que ma faveur ne s'est jamais éloignée de toi. Ton exil n'était qu'une feinte préparée par ton maître pour te fournir l'occasion de lui prouver ton zèle. » Le fatal papier est sur le point de s'échapper de la main d'Eumer; il jette un regard égaré sur l'esclave, qui le contemple fixement, et disparaît après lui avoir jeté ce seul mot : « Demain. »

Le lendemain les serviteurs d'Ahmed le trouvèrent mort dans son lit, la sentence impériale clouée sur sa poitrine par un poignard. Le meurtrier revint à Stamboul, où il fut remis en possession de son titre et de ses biens; mais un remords tardif s'empara de lui; au bout de quelques années, il affranchit tous ses esclaves, distribua aux pauvres une partie de ses biens et se retira dans un tékiè.

Cet événement tragique, dont Osman aga ne me parla jamais, m'expliquait suffisamment sa tristesse, l'isolement où il vivait, le refus des emplois qu'on lui avait offerts.

Il habitait, à l'époque où je le connus, derrière la Suleïmaniè, un konak où il vivait tout à fait à la turque. Chaque année, au commencement de

1. Titre donné par le sultan aux vizirs.

la belle saison, il quittait Stamboul pour Scutari, où il possédait un yali sur les hauteurs qui conduisent à Bouglourlou, dans une situation vraiment ravissante.

Le village de Cadi-Keuï, où j'étais venu passer une partie de l'été, n'était distant que d'une demi-lieue au plus. Nous étions comme voisins, et nous nous visitions assez fréquemment. En Orient, les visites ne se comptent pas, comme chez nous, par quarts d'heure. Elles se prolongent ordinairement jusqu'au soir, et souvent même jusqu'au lendemain. Le Turc est en même temps hospitalier et paresseux. Lorsqu'il quitte sa maison (ce qu'il ne fait pas volontiers), il faut que la durée de son séjour au dehors compense pour lui l'ennui ou la fatigue du déplacement.

Du reste, en s'éloignant de chez lui, il ne renonce pas pour cela à ses habitudes. La simplicité et l'uniformité de la vie chez les Turcs, l'aspect tant extérieur qu'intérieur des maisons, qui sont toutes construites et distribuées de la même manière, font que l'on se trouve partout comme chez soi.

Ce qui frappe tout d'abord, quand on pénètre dans le sélamlik, c'est l'extrême simplicité de l'ameublement.

Cet ameublement consiste, à vrai dire, dans un large sofa qui garnit deux et quelquefois trois côtés

de l'appartement. Ni lit, ni tables, ni fauteuils, ni chaises. Le sofa tient lieu de tout cela. C'est là que l'Osmanli passe les trois quarts de sa journée, accroupi sur ses talons, fumant, lisant, écrivant. A l'heure des repas, ses serviteurs poussent devant lui un guéridon très-bas, sur lequel ils posent un plateau chargé de plats. Le soir, on étend sur le sofa un ou plusieurs matelas garnis d'un oreiller et de couvertures en laine ou en coton, suivant la saison. Le lendemain, tout cet attirail est enlevé dès le matin et replacé dans des armoires[1] pratiquées dans la muraille. Ainsi la même pièce sert à la fois de salon, de salle à manger, de cabinet de travail et de chambre à coucher.

Point de cheminée ni de tentures. L'hiver, un énorme *brasero* en cuivre ou en terre cuite, appelé *mangal* et placé au milieu de l'appartement, y entretient un niveau de température qui n'excède guère celui de la rue. Un Européen y grelotterait. Mais l'Osmanli, enveloppé d'épaisses fourrures, dans un état presque constant d'immobilité, se trouve *enough comfortable*, comme disait mon ami Khalil pacha, qui a fait une partie de ses études en Angleterre.

Un tapis de Smyrne ou de Perse, remplacé l'été par une natte, garnit le parquet. L'usage

1. *Youks.*

constant, en Orient, de déposer ses babouches à l'entrée de la chambre, le préserve de toute souillure, et contribue beaucoup à la propreté des appartements.

La muraille et le plafond, en bois, comme tout le reste de l'édifice, sont recouverts de stuc ou décorés de peintures à fresque. Le dessinateur y ajoute quelquefois, comme ornements, des arabesques, des fleurs, des oiseaux; mais point de tableaux, de portraits surtout : les représentations de la figure humaine sont interdites par le Coran. De doubles croisées, les unes au-dessus des autres, garnies de rideaux en cotonnade anglaise, de même que les housses du sofa et les portières, éclairent l'appartement.

Tel est l'aspect général d'un intérieur turc : tel était celui de la maison d'Osman aga. Elle était composée d'un grand nombre de pièces, toutes meublées avec cette simplicité. Son principal luxe était dans la beauté et l'étendue des communs, dans le nombre des chevaux, des équipages, des domestiques. Ce luxe faisait partie de son hospitalité.

Il portait le vieux costume turc, aux plis amples et flottants, qui prête au corps tant de dignité et de noblesse : d'épaisses et chaudes fourrures en hiver; l'été, des pelisses fines et légères. Un châle de Perse était roulé autour de sa tête en manière

de turban ; un autre lui servait de ceinture. Ses pieds étaient chaussés de bottines en maroquin jaune d'une souplesse extrême ; ces bottines étaient fourrées dans des babouches[1] également en maroquin : ce sont ces babouches qui se déposent ordinairement à la porte de l'appartement avant d'entrer.

Ce fut chez Osman aga que je fis mon premier repas « à la turque. » Lorsque j'arrivai au yali, il était un peu moins de « douze heures[2]. » C'était à l'époque des plus longs jours. Osman vint à ma rencontre jusqu'à la porte du sélamlik. Dans la pièce où il m'introduisit, je trouvai un vieillard, son beau-père, et deux autres efendis auxquels il dit quelques mots en manière de présentation. Un guéridon, recouvert d'un surtout en argent, était placé à l'angle du sofa. Mon hôte et ses compagnons s'accroupirent sur des coussins. Par égard pour ma qualité d'Européen, on avait mis à la place que je devais occuper un siége bas sans dossier, assez semblable à ces petits tabourets qu'on appelle, je crois, des *x*. Le guéridon n'avait pas plus de dix-huit pouces de diamètre. C'était un bien petit espace pour cinq convives ; mais, vu l'exiguïté du

1. *Papoutche*, sorte de pantoufles sans quartier.

2. C'est-à-dire un peu avant le coucher du soleil, les Turcs ayant l'habitude de compter les heures de la journée d'un coucher de soleil à l'autre.

service, il était plus que suffisant. Un couteau à manche de nacre et un petit pot en porcelaine muni de son couvercle marquaient seuls la place de chaque convive. Point de couverts, ni d'assiettes, ni de verres à boire; des cuillers en buis, que l'on apporte au fur et à mesure, servent à prendre le riz, la crème et les autres mets liquides. Pour le reste, les doigts tiennent lieu de fourchettes.

Cette absence des ustensiles les plus indispensables ne laissait pas que de m'inquiéter un peu; mais je me gardai de rien laisser voir de mon embarras : c'eût été un oubli de ma propre dignité autant qu'un manque d'égards envers mon hôte, et je m'assis tranquillement sur mon tabouret, me promettant d'avoir l'œil sur mes voisins, afin de faire comme eux.

A un signal donné par Osman aga en frappant ses mains l'une contre l'autre[1], un serviteur parut, et les plats, apportés un à un sur la table, commencèrent à défiler avec une rapidité et un pêle-mêle à dérouter toutes nos habitudes gastronomiques et à faire reculer d'horreur un Brillat-Savarin. Ce fut d'abord une succession de légumes, bames, laitue, tomates, aubergines, assaisonnés de différentes manières; puis du caviar, du

1. C'est la manière d'appeler les domestiques en Turquie.

fromage, diverses sortes de pâtisseries, des conserves, des compotes; ensuite, des viandes, hachées ou découpées en petits morceaux, de la volaille bouillie au point de se déchirer d'elle-même sous les doigts, un seul gibier, des cailles, la chasse répugnant au caractère et aux habitudes des Turcs. Je comptai bien une vingtaine de plats, que l'on servit ainsi à la file, et cependant nous ne restâmes pas plus de vingt-cinq minutes à table. Les Turcs mangent peu et vite. Dès qu'un plat était posé sur le guéridon, chaque convive, à l'exemple du maître de la maison, en prenait deux ou trois bouchées qu'il portait à sa bouche en se servant de sa main gauche, maintenue à la hauteur de l'estomac, comme d'une lèche-frite, pour recevoir le jus qui dégouttait le long de son menton et de sa barbe; puis les domestiques enlevaient le plat et le remplaçaient par un autre. A la fin, on apporta le pilau : c'est le mets national en Turquie, comme le macaroni à Naples, le pouding en Angleterre. Point de repas sans pilau. C'est simplement du riz avec addition de viande de mouton coupée en petits morceaux ou de *yaourt*. Le yaourt est une sorte de lait caillé dont les Turcs, et les Orientaux en général, sont très-amateurs.

La nourriture des gens du peuple se compose presque uniquement de laitage, de riz, de légumes, d'oignons et de fruits suivant la saison : melons,

pastèques, figues, raisins. Parmi ces derniers, ceux de Cadi-Keuï sont les plus renommés. Les meilleures figues et les meilleurs melons viennent de Smyrne. Ils y ajoutent, en manière d'entremets, des graines de citrouille et des pois chiches grillés, du maïs bouilli et des feuilles de laitue qu'ils croquent avec une volupté toute particulière. Mais le vrai régal, c'est le *kébab*. On appelle ainsi de petits carrés de mouton enfilés dans une brochette en cuivre ou en bois, et grillés sur les charbons. Les Turcs sont très-friands de ce mets, et ils ont raison, car c'est une chose excellente.

Pour les pauvres comme pour les riches (je parle toujours des vrais Turcs, comme était Osman aga), l'eau est l'unique boisson. Pendant toute la durée du repas, Osman et ses *muçafirs*[1] ne burent pas autre chose. Le même verre servait à tout le monde. Un domestique le remplissait et le présentait à tour de rôle à chaque convive. Je fis comme tout le monde. Osman aga avait eu cependant l'attention de me faire servir une bouteille de vin de Bordeaux sur un plateau. Quoique rigide observateur de sa règle, la vue du vin ne le scandalisait pas. Peut-être même en aurait-il bu le premier, s'il eût pensé me décider par son exemple. Les droits de l'hospitalité sont presque aussi sacrés que ceux de la religion. Lors-

1. *Muçafir*, hôte.

que le domestique approcha de moi le plateau, je le repoussai doucement, en accompagnant mon refus d'un *téména*[1] adressé à mon hôte. Cette abstention me valut un sourire de la part de son beau-père, assis à ma gauche sur le sofa. « *Allaha emanet oloun!* (que Dieu soit avec toi!) » dit-il. C'était le premier mot qu'il eût prononcé depuis mon arrivée.

Le Coran, comme la Sunna[2], proscrit l'usage du vin et de toutes les liqueurs fermentées ou distillées. « Le vin, a dit le Prophète, est la mère des abominations. Au moment où l'homme prend en main un verre de cette liqueur, il est frappé d'anathème par tous les anges du ciel et de la terre. » Au contraire, l'apôtre de Dieu, et, à son exemple, les docteurs et les sages de tout l'Orient ont célébré l'eau comme le principe de la santé de l'âme et du corps. A Constantinople et dans les autres grandes villes, où la charité des particuliers élève des fontaines sur les places publiques on suspend des outres pleines aux portes des maisons pour le soulagement des passants et des voyageurs, on lit presque à chaque pas des distiques dans le genre

1. Salut qui se fait en portant successivement la main droite au cœur, à la bouche et au front.

2. La *Sunna*, ou tradition, est la plus grande autorité religieuse des musulmans après le Coran. Voy. *Lettres sur la Turquie*, t. I, p. 144.

de ceux-ci, gravés soit sur le frontispice de la fontaine, soit sur la tasse destinée à puiser l'eau :

Bois au milieu des félicitations et au sein d'une santé prospère ;
Cette boisson est le délice du corps.

Ou bien (c'est l'eau qui est censée parler elle-même) :

Je suis le salut des convives : je suis la pureté par excellence ;
Réjouis tes yeux par le spectacle des belles qualités que j'offre :
Je dois paraître délicieuse à quiconque se plaint de la soif.

Après le pilau, les convives enlevèrent le couvercle des petits pots de porcelaine, dont le contenu m'avait intrigué pendant tout le repas. Chacun d'eux était rempli d'un liquide rosé qu'ils burent avec délices : c'était le *cherbet*. Le cherbet est la seule boisson permise à table : aussi est-elle d'un usage général en Turquie et dans tout l'Orient. C'est un composé d'eau et de miel mélangé de divers ingrédients, tels que jus d'orange ou de limon, violettes, roses, tilleul, épine-vinette, etc. Le nôtre était au musc et avait un goût de parfumerie très-prononcé.

Le cherbet à l'usage du peuple est un simple hydromel : je l'ai trouvé beaucoup meilleur.

On se leva de table : les serviteurs apportèrent à

laver dans de grands vases d'argent. Osman aga et les convives, l'un après l'autre, se rincèrent la bouche, se frottèrent les dents avec leurs doigts, et lavèrent avec du savon de Candie leurs mains et leur barbe, dont ils peignèrent avec soin les poils. La barbe, regardée par tous les peuples comme un signe de force et de puissance, est encore, d'après les idées des Orientaux, l'indice de hautes facultés intellectuelles. « *On pourrait compter les poils de sa barbe*, » pour signifier « un homme de peu de moyens, » est une phrase proverbiale en Turquie. Aussi la barbe est-elle l'objet d'un soin tout particulier. Le matin, le soir, après chaque repas, elle est lavée, savonnée, lissée, parfumée.

Le droit de porter la barbe constitue un privilége dont les pachas et les grades civils correspondants jouissent seuls. Les ulémas et les simples particuliers ont toute liberté à cet égard. Comme ils ne reçoivent rien de l'État, l'État n'a rien à leur prescrire. Aussi le batelier, le porteur d'eau, qui vivent péniblement de leur travail, se considèrent-ils comme placés au-dessus du bey qui commande un régiment ou un vaisseau. Ils portent, s'il leur plaît, toute leur barbe ; l'autre ne peut laisser pousser que sa moustache.

Après avoir terminé nos ablutions, nous reprîmes place sur le sofa, et presque aussitôt on nous servit les pipes et le café. Dès lors la conversation, qui

n'avait pas été très-animée pendant le souper, tomba tout à fait. Un silence profond se fit dans la pièce. Osman parut plongé dans une sorte de rêverie, la tête renversée un peu en arrière, les yeux fermés à demi, comme s'il eût cessé de voir et d'entendre. Je regardai mes compagnons : même immobilité, même silence. On eût dit de trois statues, ou mieux de trois sphinx, n'eût été le mouvement de leurs lèvres qui s'entr'ouvraient avec un léger bruit, à intervalles égaux, pour aspirer la fumée de la longue pipe dont elles pressaient doucement le bouquin d'ambre. Cet état est ce qu'on nomme le *kèf*. Le *kèf*, la volupté suprême des Orientaux, mot intraduisible dans notre langue, de même que la chose qu'il représente, n'a pas d'analogue dans nos mœurs! État indéfinissable, dont le *far niente* italien ne donne qu'une idée incomplète, qui n'est ni la veille ni le sommeil, où l'exercice des sens est à moitié suspendu, et dont la cessation subite est presque toujours accompagnée d'une sensation douloureuse, comme celle qui suit, dit-on, le réveil des somnambules!

Au bout d'une demi-heure environ, Osman parut sortir de sa rêverie, et sans témoigner ni surprise ni embarras, sans s'excuser de ce qui aurait pu me paraître un oubli des lois de la politesse si je n'eusse déjà été un peu au fait des habitudes turques : « Puissé-je, me dit-il, passer un grand

nombre de soirées pareilles à celle-ci! » Sur ce compliment, la conversation reprit son cours. Mais le jour avait baissé tout à fait; la voix grêle et perçante du muezzin, s'élevant par degrés du milieu du silence, fit retentir l'air de l'annonce du cinquième namaz; tous les muçafirs se levèrent. Les Turcs n'aiment point à prolonger la veillée; levés avant l'aurore, ils se mettent au lit au plus tard deux heures après le coucher du soleil.

Je demandai à Osman la permission de me retirer. Il m'accompagna lui-même jusqu'à la chambre qui m'était destinée, et, après s'être assuré que rien ne me manquait, il me quitta, sans doute pour gagner son harem.

Rien ne me manquait en effet. Une veilleuse brûlait sous un globe d'albâtre. Une petite tablette de nacre, garnie d'un flambeau en argent et d'une coupe remplie de cherbet, était placée près de mon lit. Ce lit, disposé à même la natte (la natte, l'été, remplace le sofa) consistait suivant l'ordinaire en deux matelas, un oreiller, un drap de toile de coton et une couverture à laquelle était cousu un second drap. Sur le sofa se trouvait une quantité de linge blanc avec tout ce qui est nécessaire pour les ablutions.

Le lendemain avant cinq heures j'étais levé. Je croyais devoir à mon hôte cette politesse de le devancer dans ses habitudes matinales. Mais il y avait

déjà près d'une heure qu'il était sur pied. Contrairement aux habitudes de laisser-aller des particuliers riches en Turquie, Osman aga réglait lui-même chaque matin les affaires de sa maison, et donnait ses ordres pour le reste de la journée. Je le trouvai dans son jardin achevant de fumer son tchibouk.

En voyant à côté de lui, sur une caisse d'oranger, une *findjan*[1] vide, je me hasardai à lui adresser le salut ordinaire : « *Sabahynyz khaïr ola efendim*, » ce qui veut dire : « Bonjour, monsieur[2]. » En effet, jusqu'à ce qu'il ait humé cette première tasse de sa liqueur favorite, l'Osmanli n'est abordable par personne. Il est sombre, grinché, et pour un rien s'emporte. On dit alors qu'il est *thériaki*[3]. Le *thériakisme* est l'état opposé au kèf.

« Croiriez-vous, me dit Osman, que certains parmi nos ulémas ont tenté de proscrire l'usage du café et du tabac, qu'ils appellent, avec le vin et l'opium, « les quatre colonnes de la tente de la volupté et « les quatre ministres d'Éblis[4]? » Passe pour le vin et l'opium. Le premier est condamné en termes formels par le Prophète : d'ailleurs l'ivresse dégrade l'homme; le second l'abrutit et détériore sa santé. Voyez nos *thériakis :* ne dirait-on pas des cadavres

1. Petite tasse dans laquelle on sert le café.
2. Littéralement : « Que votre matin soit heureux. »
3. On désigne également sous ce nom les mangeurs d'opium.
4. Satan.

ambulants? Et quelles extravagances peuvent être comparées aux leurs? Mais sur quoi se fondent nos docteurs pour vouloir bannir le tabac et le café, « ces deux coussins du sofa de la volupté, » comme dit un de nos poëtes? L'usage n'en était pas connu du temps du Prophète; par conséquent il n'a pu l'interdire. Et pourquoi aurait-il interdit ce qui est innocent en soi, ce qui contribue si puissamment au charme et au maintien des relations sociales? »

En effet, le café et la pipe constituent le fond de la politesse et de l'hospitalité musulmanes. Vous ne pouvez entrer nulle part, en Turquie, à moins que l'on ne soit en temps de ramazan, que vous ne soyez aussitôt « favorisé » d'une tasse de café. A peine êtes-vous assis sur le sofa, avant même de commencer l'entretien, le maître du logis frappe ses mains l'une contre l'autre en faisant retentir les mots sacramentels : *tchibouk*, *cahvè*[1]. Aussitôt un domestique paraît, tenant à la main une petite tasse à laquelle une soucoupe, assez semblable pour la forme à nos coquetiers, sert de support. Cette soucoupe, appelée *zarf*, est en or, en vermeil, en argent, ou simplement en bois, suivant le rang et la fortune du maître.

La plupart du temps même, les domestiques n'attendent pas l'ordre de leur patron, tellement

1. Tchibouk, café.

la coutume est générale. Dans les maisons grecques et arméniennes, c'est la femme ou l'une des filles du logis qui présente la tasse aux étrangers, la main droite placée sur son cœur et les yeux baissés, dans une attitude humble et modeste.

La préparation du café constitue un des points essentiels de l'économie domestique. Au lieu de le moudre comme le nôtre, puis de le distiller ou de le filtrer, on le pile dans un mortier de marbre avec un pilon, et plus souvent avec un caillou long, jusqu'à ce qu'il soit réduit en une poussière impalpable; il est ensuite passé au tamis, puis infusé dans l'eau bouillante; dès qu'il monte et grossit à l'orifice du vase, on le retire pour le présenter de nouveau au feu quelques secondes après. La même opération se renouvelle deux ou trois fois, et l'on a soin à chaque fois de frapper la cafetière pour faire tomber dans le fond les parties qui s'attachent aux parois. Après quoi, le café est versé dans les tasses. L'écume qui se forme à la surface par l'ébullition et qu'on appelle *kaïmaki* (crème) se verse par honneur avec le premier café à la personne la plus distinguée. Le café ainsi préparé est excellent, et, comme il est en même temps très-léger et que les tasses sont très-petites, on conçoit que les Orientaux puissent en prendre impunément vingt-quatre et trente tasses par jour.

Les Grecs et les Arméniens joignent ordinaire-

ment à la politesse du café celle du *glyco*. Le glyco est une sorte de confitures ou de conserves faites avec des roses, des violettes, du citron, de l'ananas, de la bergamote, etc., qui se sert dans de petits pots posés sur un plateau. Le visiteur en prend une cuillerée et boit un verre d'eau pardessus. Le même usage existe également chez les Turcs ; mais il est moins général. Dans la Moldo-Valachie, le glyco s'appelle *dulcea :* les deux mots signifient « douceur. »

Le café se prend par petites gorgées, pendant l'intervalle desquelles le muçafir (nous savons ce que veut dire ce mot) « boit[1] » la fumée de son tchibouk. Quand il a fini et qu'il rend la tasse vide au domestique, la politesse exige qu'il remercie le maître de la maison en lui faisant un *téména* que celui-ci s'empresse de lui rendre.

Le téména est un salut qui consiste à diriger la main droite d'abord vers sa bouche, ensuite vers son front. C'est le salut cérémonieux. Dans le salut familier, on se contente de porter sa main sur le sein ou sur le cœur.

S'il y a d'autres muçafirs, la bienséance veut encore que, vous tournant successivement vers chacun d'eux, vous leur adressiez un salut semblable. Ceux-ci exécutent la même manœuvre de leur côté,

1. On dit en turc « boire la fumée » au lieu de « aspirer. »

et, pour peu que l'assemblée soit nombreuse, cet échange de courtoisie donne lieu à un feu croisé de gestes qui produisent l'effet le plus bizarre. Cependant, dans une réunion d'ulémas, la majesté du costume, l'air de gravité général chez les Ottomans, la décence qui accompagne tous les actes de la vie civile prêtent un air de noblesse singulier à cette scène.

L'offre du café est d'un usage plus général que celle du tchibouk. L'étiquette orientale met une grande différence entre les deux. Le café se donne à tous les visiteurs; le tchibouk constitue une distinction qui se mesure au rang du visiteur et à celui de la personne qui reçoit. Lorsque j'allais voir A'ali pacha, ministre des affaires étrangères, à son yali de Iéni-Keui, « Son Excellence » me faisait servir le café et la pipe; chez Réchid et chez Ahmed-Féthi pachas, « Altesses » tous les deux, je n'avais droit qu'au café; mais l'un et l'autre s'abstenaient par politesse de fumer en ma présence.

Ces distinctions n'ont lieu que dans les régions officielles. Chez les particuliers, le tchibouk et le café vont rarement l'un sans l'autre. Aussi voit-on dans les antichambres des pipes par douzaines, rangées verticalement dans des entailles de tablettes disposées pour cet usage. On met autant de recherche dans la beauté de ces pipes que dans le choix du tabac. Les tiges (c'est à cette partie de

l'instrument que l'on donne proprement le nom de tchibouk), longues de quatre à cinq pieds, quelquefois davantage, sont en bois de noisetier, de cerisier, de rosier ou de jasmin. Le bouquin est en ambre enrichi d'or ou de pierres précieuses; c'est ce qui constitue la richesse de la pipe. Il y en a qui valent cinq et six mille piastres. Quant au fourneau (*lulè*) il est fait simplement d'une terre rouge préparée d'une certaine manière, et son prix le plus élevé n'excède pas quatre piastres.

L'entretien de ces pipes exige beaucoup de soin; aussi a-t-on des domestiques (*tchiboukjis*) préposés uniquement à cet office. Osman aga avait quatre tchiboukjis commandés par un chef qui prenait le nom de *tchiboukji bachi*.

La présentation de la pipe comporte un certain cérémonial qu'il est bon à un Européen de connaître, s'il ne veut pas passer pour un *khoïrat*, un homme mal élevé. Le tchiboukji l'apporte tout allumée, et, après avoir posé le lulè sur une petite assiette ronde en cuivre, placée à quelque distance sur le tapis, il la tient pendant quelque temps dans une position perpendiculaire, puis il lui fait décrire une courbe qui rencontre à l'extrémité de la ligne les lèvres du muçafir assis sur le sofa. Cette assiette est destinée à recevoir la cendre du tabac à mesure qu'il se consume.

Lorsque le visiteur a humé une première bouffée,

il doit un téména à son hôte et à toute l'assistance. Si celle-ci est nombreuse et que la pièce soit d'une étendue médiocre, les pipes se croisent tellement qu'il faut une attention extrême pour ne pas heurter celle de son voisin. Il doit y prendre bien garde, comme aussi de ne pas cracher en fumant: ce qui constituerait une inconvenance au premier chef.

II.

La famille. — Naissance et éducation des enfants. — Des noms propres. — Que la vie de famille existe en Turquie autant et plus qu'ailleurs. — Circoncision. — Admission des enfants aux écoles publiques.

Osman aga avait deux enfants, un garçon et une fille. Celle-ci s'appelait Leïla, du nom de la célèbre amante de Medjoun; le garçon, Ali. C'étaient deux charmants enfants. Ils habitaient, suivant la coutume, le harem avec leur mère; mais ils venaient quelquefois rendre visite à leur père dans le sélamlik. Dès qu'ils paraissaient, amenés par un vieil esclave nommé Khalil, le visage d'Osman s'éclairait : sa gravité musulmane ne tenait pas à leurs caresses enfantines. Il les prenait sur ses genoux, jouait avec eux sur le tapis et souriait à leurs gentillesses sans me les faire remarquer. Pourtant j'admirais leur grâce sérieuse. Les enfants turcs ne ressemblent pas à ceux des autres

pays. Ils ne sont ni bruyants ni pleurards. Pendant un séjour de près de trois années dans le Levant, je ne me souviens pas d'avoir entendu un enfant turc crier. Ceux que je rencontrais allant à l'école, avaient le maintien calme, la démarche grave de vieux Osmanlis.

Il est vrai que je ne connais pas de pays où les enfants soient entourés de plus de soins et d'affection; et, chose étrange, cette affection, ces soins paraissent plus tendres encore chez le père que chez la mère. Il faut voir, le vendredi (c'est, comme l'on sait, le dimanche des musulmans), ou bien un jour de baïram, l'Osmanli conduisant son fils par la main dans la rue, réglant son pas sur le sien, le prenant sur ses épaules, s'il le voit fatigué, ou bien le plaçant auprès de lui sur un banc du café où il se repose un moment, lui parlant avec amour, attentif à ses moindres mouvements, tandis que ses voisins, jeunes et vieux, quittent leurs pipes, sourient de leur côté à l'enfant, et félicitent le père d'avoir un fils qui sera, *inch' allah*, le soutien de sa vieillesse.

A mesure que les enfants grandissent en âge, cette tendresse devient moins expansive et fait place à la gravité nécessaire au maintien de l'autorité paternelle; ils n'abordent plus leur père que les yeux baissés, avec une contenance modeste et soumise. Ils ne s'assoient pas devant lui qu'ils n'en

aient reçu l'ordre. Ils le servent à table. S'ils lui adressent la parole, ainsi qu'à leur mère, ils se servent des noms d'*aga baba*, *nènè cadyn*, qui répondent aux tournures italiennes *signor padre*, *signora madre*.

Le docteur Clot bey nous apprend qu'Ibrahim pacha, père de famille, vizir comme son père, plus élevé même que lui en dignité, puisque, en qualité de gouverneur de la Mecque, il était le premier pacha de l'empire, donnait à Méhémet-Ali ces mêmes témoignages d'humble soumission. Entre les frères et sœurs, il existe également une hiérarchie fondée sur l'âge; les plus jeunes ont des devoirs d'égards et de soumission envers les plus âgés. L'aîné des fils, qui occupe le second rang dans la famille, en devient le chef à la mort du père. C'est la reproduction fidèle de ces anciens jours dont la Bible nous a tracé le tableau.

Le père et la mère, sans avoir égard ni à l'âge ni au rang de leurs enfants, les désignent toujours par leurs simples noms, Ali, Leïla, Suleïman, Fatmé, etc.

En voyant ce respect d'une part, de l'autre cette tendresse constante, je me demandais comment avait pu s'accréditer cette opinion si erronée que la famille n'existe pas en Turquie. Il est vrai qu'elle n'y existe pas tout à fait comme en Europe. Elle y tient plus de la constitution de l'antiquité que de

celle des sociétés modernes. Qu'est-ce à dire cependant? L'Orient est encore, sous beaucoup de rapports, ce qu'il était au temps des patriarches. Or, quand la famille a-t-elle été constituée plus solidement qu'à ces époques où elle nous apparaît, non pas comme la base de la société, mais comme la société elle-même?

Je comprends qu'on dise que les Turcs ne sont pas une nation; mais prétendre que chez eux la famille n'existe pas, et ne saurait exister, il faut pour cela n'avoir jamais mis le pied en Turquie.

Trois choses me paraissent avoir donné naissance à ce préjugé : la polygamie d'une part, de l'autre l'absence de noms propres dans les familles, et celle de registres constatant l'état civil des individus.

La polygamie, j'en parlerai tout à l'heure.

Quant aux noms, il est bien vrai que le nom de famille ou de maison, le nom patronymique des Grecs, n'existe pas chez les musulmans. Il est remplacé par ce que nous appelons le nom de baptême ou par un surnom, le *prænomen* ou le *cognomen* des anciens. La liste de ces prénoms, empruntés soit à la Bible, soit au Coran et à la tradition, n'est guère plus nombreuse que celle des prénoms romains[1]. Aussi sont-ils communs à tout l'Orient

1. Moussa (Moïse), Ibrahim (Abraham), Ismaïl, Youçouf (Jo-

musulman. Que vous voyagiez en Turquie, en Arabie, en Perse, dans l'Inde, le domestique qui vous sert ou le kavass qui vous escorte est toujours un Ibrahim ou un Ali. Les Persans, en leur qualité de Chiites, affectionnent plus particulièrement ce dernier nom, ainsi que ceux d'Hassan et d'Hussein, fils d'Ali. En revanche, vous ne trouverez nulle part chez eux un Omer ou un Osman. Ils abominent ces noms, et ils ne viennent jamais à leur bouche ou sous leur plume qu'accompagnés des épithètes de porc, d'âne ou de chien.

Le surnom, tantôt joint au nom, tantôt mis à sa place, indique soit la relation de famille exprimée par les mots *Abou* (père), *Zadé*, *Oghlou* (fils)[1], comme *Hassan Oghlou* (le fils de Hassan), *Molla Zadé* (le fils du *molla*), soit la relation d'origine, de qualité, de tribu, comme le nom de l'ex-grand vizir Méhémet-Kibrisli. Ou bien il est simplement un sobriquet emprunté à une qualité morale ou physique de l'individu, le Boiteux, le Borgne, le Grand, le Petit, le Véridique, le

seph), Daoud (David), Suleïman (Salomon), Iça (Jésus), Mohammed (Mahomet), dont les Turcs font Méhémet, Mehmet et Mehmed, Ahmed, dérivé de Mohammed, Omer, Osman, Ali, etc. Pour les femmes, Aïsché, Kadidgè, Fatmè, etc.

1. *Abou* est arabe, *zadé*, persan, *oghlou*, turc. — Voy. le savant opuscule publié récemment par M. Garcin de Tassy, *Mémoire sur les noms propres et les titres musulmans.*

Pieux, le Juste, etc. Ces sobriquets se donnent impunément au sultan comme au dernier de ses sujets; on disait, en parlant de Mahmoud Ier, Mahmoud le Bossu (*Mahmoud Gambour*), comme on dirait, à propos d'un individu quelconque, Méhémet le Borgne, Ismaïl le Manchot. Le célèbre pacha de Saint-Jean d'Acre, à l'époque de l'expédition française en Égypte, se nommait lui-même *Djezzar pacha* (le pacha boucher), parce qu'il avait été boucher pendant son enfance. C'est que ni la vanité ni le respect humain n'existent chez cette fière et sérieuse nation. Soumis en toute chose à la volonté de Dieu, l'Osmanli se résigne sans peine à ce qui, dans d'autres pays, est un sujet continuel d'affliction ou de moquerie. « *Allah tan guieldï*, Dieu m'a fait ainsi : » avec cela l'on répond à tout.

Ainsi la communauté du nom, et, par suite, la solidarité qu'elle crée entre les individus, n'existent pas en Turquie. Aussi bien cette solidarité est contraire à la croyance et aux habitudes religieuses de la nation; mais elle est suppléée chez l'individu par un mobile à la fois plus fort et plus élevé, le devoir, qui, chez le musulman, n'est point distinct de la religion. Cette idée du devoir, il la porte dans les plus petites choses et dans les détails les plus minutieux et les plus intimes. Là, la morale est une. Ces distinctions subtiles qui,

chez nous, créent autant de sortes de probité qu'il y a de milieux sociaux différents, n'existent point. Le marchand qui vend un objet au delà de sa valeur sait qu'il est aussi coupable que le chaland qui, profitant de son inattention, emporterait ce même objet sans le payer. Dieu, la loi, la conscience parlent le même langage.

Et pour ce qui est de la famille en elle-même, qu'importe que ses membres ne portent pas le même nom, si les affections, qui en sont le lien véritable, demeurent aussi profondes, aussi durables? Est-ce le nom, ou bien l'attachement au foyer domestique, qui fait la perpétuité de la famille? Or, nulle part cet attachement au foyer, ces affections, ne sont aussi développés qu'en Turquie. Les mêmes lieux voient l'Osmanli naître, grandir, se perpétuer par le mariage et mourir. Il est plus près que nous de la nature. La simplicité de ses habitudes, l'absence de passions et de distractions extérieures tournent au profit de la vie intime, et le harem, que l'on a accusé d'être le tombeau de la famille, en devient ainsi la sauvegarde.

Il n'existe point, il est vrai, de registres constatant l'état civil des individus. Demandez à un musulman son âge, il citera à coup sûr le premier événement marquant dont il aura gardé le souvenir, tel grand vizir, telle guerre, tel incendie, ou bien il dira que sa mère lui a souvent répété qu'il

était né pendant qu'on construisait telle mosquée, l'année de la grande peste ou de l'élévation de tel sultan ; mais quant à vous dire au juste son âge, il ne le pourra pas.

Toutefois, cette lacune dans la législation ottomane offre moins d'inconvénients en Turquie que partout ailleurs. La constatation qui a pour objet d'assurer à chaque individu la jouissance constante de son droit, en établissant en tout temps son identité, s'opère là comme d'elle-même. Nous venons de voir que le musulman ne s'éloigne guère, en général, du lieu qui l'a vu naître : lors donc qu'il est nécessaire d'établir son identité, deux témoins qui ne l'ont jamais perdu de vue se présentent devant le cadi, et leur déclaration tient lieu de notoriété. Ce qu'on fait chez nous à l'avance et par prévision, on le fait en Turquie au moment même. Notre loi, j'en conviens, a plus de prévoyance et garantit mieux les droits. Le gouvernement turc a été le premier à le reconnaître, et, depuis quelques années, l'on a commencé à tenir des registres publics des naissances et des décès. Quant à l'acte de mariage, contenant les stipulations arrêtées entre les parties et signé par les témoins, il a toujours été inscrit sur les registres des imans.

Les musulmans n'ont point de baptême ; aussitôt après la naissance de l'enfant, l'iman, ou, à son défaut, le père prononce à son oreille la formule

ordinaire de l'ézan : « Dieu est grand ; il n'y a de Dieu que Dieu, etc. ; » ensuite a lieu la cérémonie de l'imposition du nom. C'est comme une première initiation à l'islamisme, complétée plus tard par la circoncision.

J'ai parlé déjà de la circoncision. Elle a lieu ordinairement vers l'âge de sept ans, dans la maison paternelle, en présence des parents et des amis. L'iman y assiste et récite des prières. L'opération, pratiquée par des chirurgiens-barbiers, est peu douloureuse. Le lendemain, après les aumônes et les libéralités d'usage, les nouveaux circoncis, habillés de neuf, le turban ou le fez garni de fils d'or ou d'argent et surmonté d'aigrettes et de panaches, sont conduits chez les parents et les amis de leur famille, et promenés comme en triomphe dans toutes les places publiques. Ces fêtes se répètent pendant huit ou dix jours.

Jusque-là les enfants, garçons et filles, ont été élevés dans l'intérieur du harem, sous la surveillance exclusive de la mère. Après la circoncision, ils commencent à fréquenter les écoles primaires, ou reçoivent à la maison les soins d'un *khodja* (précepteur). Chaque soir, l'iman de la famille, ou celui du quartier, ou bien, à leur défaut, le père lui-même, après que les ablutions et le namaz ont été accomplis en commun dans le sélamlik, se rend au harem, où il récite les prières d'usage en présence

de l'épouse, des enfants, s'ils sont d'âge à les entendre, et des esclaves, toutes voilées suivant la loi.

Puis vient pour les garçons l'époque de l'admission aux grandes écoles, que l'on célèbre par des solennités assez semblables à celles qui accompagnaient la prise de la robe prétexte chez les Romains. A partir de cet instant, l'enfant devenu homme quitte le harem pour le sélamlik; mais il conserve le droit d'y entrer, quand il lui plaît, pour voir sa mère et ses sœurs, à la condition toutefois de se faire annoncer, suivant l'étiquette prescrite pour les visites.

III.

Les esclaves. — Leur condition. — Femmes esclaves dans les harems. — Marchands d'esclaves.

Khalil, le vieil esclave d'Osman, était son domestique de confiance et comme l'intendant de sa maison. Il avait refusé à plusieurs reprises l'affranchissement que lui offrait son maître, ne voulant pas se séparer du petit Ali et de sa sœur Leïla. Ces deux enfants étaient sa principale et sa plus chère occupation; il les accompagnait à l'école, à la promenade. Eux, de leur côté, lui témoignaient la même tendresse qu'à leur père, et l'appelaient du même nom, *baba*.

D'ailleurs, qu'eût fait le vieux Khalil de la liberté? il n'avait conservé aucun souvenir de sa patrie ni de sa famille. Tout ce qu'il se rappelait, c'est qu'il était né en Circassie, dans un village, sur le bord de la mer, d'où il avait été emmené, étant tout enfant, par des marchands d'esclaves. Après bien des vicissitudes, il était entré dans la maison d'Osman aga, qui, au bout de quelques années, l'avait marié suivant la coutume, en lui faisant don d'un petit pécule. Mais bientôt sa femme était morte, et il avait concentré toutes ses affections sur la famille de son maître.

Pour apprécier les douceurs de la liberté, il faut se sentir encore esclave, et il y avait bien des années que Khalil était aussi libre, de fait, dans la maison de son maître que son maître lui-même.

La condition des esclaves en Turquie ne diffère en rien de celle des autres serviteurs de la maison; elle est plus douce même. Comme l'esclave est délaissé, qu'il n'a pas de famille, son maître lui témoigne plus d'égards. Pourquoi le traiterait-il avec dureté, lui qui pratique la bienfaisance à l'égard même des animaux, et qui pense faire une action agréable à Dieu en rachetant des oiseaux captifs pour les rendre à la liberté? Il lui dit : « Mon fils, » en lui parlant; son commandement n'a rien de dur; il ne cherche point à l'humilier. S'il est le maître et lui l'esclave, c'est que

Dieu l'a voulu ; mais le contraire eût pu tout aussi bien arriver. Jeune, il l'envoie aux écoles ; quand il a servi quelques années, il l'affranchit, le marie, souvent même à ses propres enfants, et le pousse soit dans l'armée, soit dans les emplois civils. Plusieurs esclaves deviennent ainsi des personnages ; témoins Riza, Khalil, Méhémet-Ali et tant d'autres.

Mais ces fortunes éclatantes n'arrivent qu'aux esclaves blancs, géorgiens ou circassiens. Les noirs, la plupart amenés de la Nubie et de l'Éthiopie, vieillissent dans les emplois domestiques. Une seule voie leur est ouverte pour arriver aux honneurs, celle du mabeïn ; mais l'on sait à quelles conditions.

Même inégalité dans le sort des esclaves femelles qui peuplent les harems. Les noires, vouées aux travaux les plus humbles de l'intérieur, n'ont d'autre perspective que celle d'un traitement plus doux et d'une vieillesse moins occupée, tandis que l'imagination de leurs compagnes, savantes dans l'art de plaire, se joue dans des horizons sans limites.

La plupart ont été amenées de la Circassie et des provinces du Caucase par les marchands. Transportées du sol natal à un âge trop tendre pour qu'elles puissent en avoir gardé le souvenir, elles ne connaissent pas les regrets qu'engendre la privation de la patrie ou de la famille. Pour elles, la famille, la patrie, c'est le harem où elles ont

grandi, où elles servent maintenant, où elles commanderont peut-être un jour en souveraines. Si l'une d'elles a quitté son pays natal dans un âge plus avancé, elle y songe peut être par moments, mais sans le regretter. Élevée par ses parents dans l'idée d'une séparation prochaine et en quelque sorte nécessaire, elle a eu le temps de se familiariser avec une destinée qui ne lui laisse entrevoir dans l'avenir, au lieu de la vie misérable qui l'attendait sous le toit paternel, qu'une suite continuelle de plaisirs et de triomphes. Aussi, quand arrive l'heure du départ, ne montre-t-elle aucune répugnance à suivre le marchand à qui ses parents la livrent moyennant quelques bourses. Celui-ci, d'ailleurs, se donne bien de garde de souffler sur ces chimères; loin de là, il lui montre en perspective le rang et les honneurs de sultane. Pourquoi non? Tant d'autres le sont devenues qui n'étaient ni plus belles qu'elle, ni plus savantes dans la musique, la danse ou la broderie!

Il m'est arrivé souvent de rencontrer de ces marchands d'esclaves; une fois entre autres, dans une promenade que je faisais aux environs de Scutari. C'étaient des hommes de belle figure, à l'air noble et grave, la barbe blanche, vêtus de riches étoffes de cachemire. Ils étaient accroupis sur le gazon, au bord d'une petite prairie à moitié cachée par des arbres, absorbés en apparence dans la fumée

de leurs pipes persanes. Au bas de la prairie, à quelques centaines de pas, coulait une rivière sur les bords de laquelle la troupe des esclaves, assises en rond, formait un groupe pittoresque, les unes enveloppées de leurs longs féredjès, les autres ayant arrondi leurs bras derrière leur tête pour dormir, d'autres encore s'entretenant dans la langue de leur pays. J'entendais de loin leurs voix confuses, et qui, contre l'ordinaire, atteignaient un diapason assez élevé. Je m'approchai, me croyant suffisamment protégé par le massif de platanes; mais elles m'aperçurent et poussèrent un petit cri. Au même instant, un des gardiens se rapprocha du groupe, mais sans affectation, sans empressement, avec une lenteur mesurée. Toutes firent silence et se couvrirent de leurs yachmaks. Je m'éloignai à mon tour, en tâchant d'imiter la démarche lente et grave de l'argus; mais j'avais eu le temps d'apercevoir leurs visages à la dérobée. Quelques-unes me parurent d'une beauté parfaite, blanches, grandes, élancées, l'ovale de la figure d'une pureté irréprochable, de grands yeux fendus en amande, voilés par de longs cils, l'arc des sourcils comme dessiné au pinceau. Mais toute cette beauté manquait d'expression. Une seule, moins belle peut-être que ses compagnes, me parut plus séduisante. C'était une Circassienne d'une vingtaine d'années, aux traits un peu trop fortement accentués, et trop voisine,

pour mon goût, de cet état d'embonpoint que prisent si fort les Turcs. Elle était vêtue d'un féredgé bleu de ciel dont les plis, en s'entr'ouvrant, laissaient à l'imagination fort peu de frais à faire. Je n'ai jamais vu de poses aussi agaçantes. Elle se renversait en arrière en se regardant dans un petit miroir de métal qu'elle tenait à la main, penchait la tête sur son épaule, fermait ses yeux à demi, entr'ouvrant ses lèvres et laissant voir des dents d'une blancheur éclatante. A qui s'adressaient ces coquetteries? Sans doute à l'amant invisible qui devait la faire asseoir un jour sur le trône des sultanes.

Le nombre des esclaves diminue graduellement depuis plusieurs années, soit par l'effet du changement des mœurs, soit par suite des obstacles que le gouvernement apporte à la vente. Il existait naguère encore à Constantinople un bazar public des esclaves où les Européens avaient accès. J'avoue ne l'avoir point visité; lorsque j'arrivai en Turquie au commencement de 1847, il y avait un mois que la Porte en avait ordonné la fermeture. Plus récemment un autre firman, rendu au commencement de la nouvelle année musulmane[1], interdit le

1. Octobre 1854. « L'homme, est-il dit en tête de ce firman, est la plus noble des créatures sorties de la main de Dieu, qui lui a donné sa part de bonheur en lui accordant la grâce de *naître libre*. » Certes, ce sont là de belles paroles : espérons qu'elles ne sont pas destinées à demeurer stériles.

commerce des esclaves sur toute la côte de la mer Noire. Ces diverses mesures ont eu pour résultat d'élever les prix. Aujourd'hui, une Circassienne de quatorze à dix-huit ans, réputée belle, ne coûte pas moins de cinquante à soixante mille piastres.

IV.

Vie extérieure des Turcs. — Jeux, divertissements, voyages. — Isaac bey. — Un patron turc à la recherche de Marseille. — Spectacles et concerts. — Cafés publics. — Leur histoire liée à celle des révolutions de Constantinople. — Le ramazan. — Musiciens et chanteurs ambulants. — Un rhapsode turc. — Plaisanteries de Nasreddin khodja. — Karagueuz. — Encore Isaac bey.

Depuis que l'esprit de conquête l'a abandonné, l'Osmanli est devenu casanier. De soldat, il s'est fait philosophe, et, à l'exemple d'Épicure, il place le souverain bien dans le repos. Aussi tout ce qui le sort de ce bienheureux repos lui répugne. La chasse le fatigue; la danse lui paraît un divertissement indigne d'un homme; pour la promenade, passe encore, pourvu qu'elle soit à portée. Par un beau jour, dans l'après-midi, lorsque l'air est doux, vous le verrez parfois quitter son yali, accompagné de ses domestiques qui portent sa pipe et son *sedjadè*[1], et gagner, en marchant d'un pas

1. Petit tapis qui sert à la fois pour s'asseoir et pour réciter le namaz.

lent, le bord de la prairie où s'étale une verdure luxuriante, ou bien le promontoire ombragé par des platanes, d'où la vue s'étend au loin sur la mer. C'est là qu'il s'asseoit pendant une heure ou deux, en humant silencieusement la tasse de café que le *cahvèdji* [1] voisin lui apporte.

Mais, quel que soit le charme de cette récréation, il n'en fait point abus. A tout il préfère le *at home*, non pas à la manière anglaise, en faisant du club sa maison, mais en homme dont toutes les joies, toutes les affections, sont intérieures. Demeurer au milieu des siens, assis dans l'angle de son sofa, regarder ses enfants jouer à ses pieds sur le tapis, ou considérer par les croisées entr'ouvertes le bleu du ciel mêlé à celui de la mer, voilà sa vie. Cette disposition constante de son esprit le tourne à envisager la mort, non-seulement sans effroi, mais avec une sorte de complaisance : « Ne faire rien est bien doux, me disait un vieux khodja que je rencontrais chaque soir assis à la même place dans le café où je venais d'habitude ; mais mourir pour se reposer à jamais est la félicité suprême. »

Un incendie détruisit sa maison ; il fut moins fâché du dommage que de la nécessité de changer d'habitation. Pourtant l'exiguité de son mobilier rendait ce changement facile. Il avait suivi à la

1. Débitant de café.

lettre ce précepte du Coran : « Ne vous chargez point inutilement d'un bagage qu'il faut toujours tenir emballé pour partir. » A la première menace du feu, les domestiques enlevèrent, qui les coussins et les housses des sofas, qui les tapis et les portières, qui les matelas et les couvertures des lits, qui les vêtements et le linge emballés dans des paniers d'osier. Le harem, de son côté, descendit dans la rue les caisses renfermant ses châles, ses bijoux et les objets les plus précieux. Puis des tentes furent dressées, et l'on passa la nuit en plein air, à deux cents pas du théâtre de l'incendie. Le lendemain, le harem monta dans des arabas, et l'on se mit en route pour la nouvelle demeure. Là, comme toutes les maisons sont distribuées de même, chacun en arrivant alla droit à la pièce qu'il savait d'avance devoir occuper, les hommes dans le sélamlik, les femmes dans le harem, et c'est à peine si l'on s'aperçut du changement.

L'Osmanli ne voyage point, à moins de motifs graves. Son intérêt même a peine à triompher sur ce point de son apathie. Avant ces dernières années, il était rare de voir un Turc, même de Constantinople ou de Smyrne, parcourir les contrées de l'Occident. Le commerce extérieur était tout entier, comme il l'est encore aujourd'hui, entre les mains des Grecs et des négociants européens des

Échelles. Quant aux rares ambassadeurs que la Porte envoyait dans les différentes cours, la plupart ne voyaient dans leur mission qu'un exil dont ils attendaient la fin avec impatience. L'un d'eux, Mohammed efendi, qui séjourna près d'une année à Paris, pendant la minorité de Louis XV, a laissé une relation imprimée de son voyage. Une seule chose paraît avoir fait impression sur lui : ce sont les jardins de Marly. « En voyant, dit-il, ces merveilles, je compris le sens de ce beau passage du Coran : que le monde est la prison des vrais croyants et le paradis des infidèles. » De retour à Constantinople, il dépeignait ainsi les Francs à Ahmed III : « Les Francs ne ressemblent pas plus aux Turcs que la nuit ne ressemble au jour. Quand nous entrons dans un appartement, nous ôtons nos chaussures et demeurons la tête couverte : un Franc fait tout l'opposé. Nous laissons croître notre barbe et nous rasons nos cheveux, nous écrivons de droite à gauche, nous mettons la nappe au-dessous de la table : chez les chrétiens tous ces usages sont renversés. Enfin, continuait-il, mettez un Franc la tête en bas et les pieds en l'air, vous aurez un Turc. »

Vers 1783, on vit à Paris un autre Osmanli, le premier peut-être qui eût été attiré en Europe par un simple motif de curiosité. Il se nommait Isaac bey, et était lié de l'amitié la plus

étroite avec le célèbre Husseïn pacha, le compagnon d'enfance et le confident du sultan Sélim [1]. Ségur fait mention de lui quelque part dans ses *Mémoires*. Il était suffisamment instruit, parlait avec facilité le russe, l'allemand et le français, affichait une grande tolérance et était fort bel homme, ce qui le fit bien venir en même temps des philosophes et des belles dames de Versailles. A quelque trente années de là, en 1816, le docteur Brayer le retrouva à Constantinople. Il était vieux, cassé. Néanmoins sa figure était encore distinguée, et il avait conservé dans son ton et dans ses manières quelque chose de la cour. Un jour que le duc de Rivière, ambassadeur de France à Constantinople, lui faisait compliment à ce sujet, il répondit en citant le distique de Saadi :

Je n'étais par moi-même qu'une argile grossière, mais je me suis trouvé quelques instants avec la rose, et j'ai retenu quelque chose de son odeur.

Il aimait à s'entretenir (mais en petit comité) de ses anciens voyages, surtout de son séjour à Paris et de ses succès à la cour de Marie-Antoinette. On ne l'appelait que le « beau Turc, » et il s'était beaucoup amusé, trop amusé ; car les plaisirs, plus que la fatigue, paraissaient avoir usé sa con-

1. C'est le même Husseïn dont j'ai donné plus haut l'épitaphe. Voy. page 94.

stitution. Le docteur l'engagea à se soigner plus sérieusement ; il n'en fit rien; il était redevenu musulman sous ce rapport. « *Allah kerim!* Dieu est grand! » répondait-il. Quelque temps après, on apprit à Péra qu'il était mort.

L'horreur des Turcs pour les voyages explique leur ignorance en fait de géographie. On conte à ce sujet une foule d'anecdotes. A Constantinople, plus encore qu'à Paris, la nouvelle de la mort de Napoléon trouva longtemps des incrédules. « Comment, disait l'ex-ambassadeur Muhib efendi, témoin jadis des splendeurs de la cour impériale, comment tous ces muchirs et ces ridjals que le padichah avait enrichis ne sont-ils pas montés à cheval pour l'enlever de sa prison et le ramener en France? » On lui objecta que Sainte-Hélène était une île fort éloignée. « Eh! qu'est-ce que cela fait? » répondit-il.

En 1847, un trois-mâts ottoman fit voile d'Alexandrie avec un chargement de blé pour Marseille; deux mois, trois mois s'écoulèrent sans que ni le consignataire ni l'armateur entendissent parler du bâtiment. A la fin, ce dernier reçut une lettre du capitaine, lequel l'avertissait qu'ayant relâché dans plus de vingt endroits sans pouvoir trouver le port qu'on lui avait indiqué, il avait, de guerre lasse, jeté l'ancre le long d'une terre qu'on lui avait dit se nommer *Sardinia* (la Sardaigne);

que le mouillage était excellent, et qu'il comptait y rester jusqu'à ce qu'il sût ce qu'il devait faire du navire et du chargement.

Je n'ai point connu ce brave capitaine et je le regrette : le récit de son odyssée fait par lui devait être amusant. La jeune Turquie n'en est plus là ; elle ne se contente pas de voyager en Allemagne, en Italie, en France, en Angleterre, partout où l'on voyage; elle a adopté le costume, la langue, les mœurs de l'Europe ; elle se promène la canne à la main, porte des gants jaunes et des bottes vernies, et se coiffe du chapeau, quand elle n'est pas en tenue officielle.

C'est par la diplomatie que l'ébranlement s'est communiqué au reste de la nation. Aujourd'hui les Turcs affluent à Vienne, à Paris, à Londres; en valent-ils mieux à Constantinople?

Spectacles, bals, concerts, tout cela est inconnu en Turquie. J'excepte l'Opéra italien de Péra, fréquenté exclusivement par les Européens, les Grecs et les autres raïas. J'y ai vu pourtant quelques Turcs, et le sultan lui-même y vient une fois ou deux par saison. Quelquefois, à la musique de Donizetti et de Verdi, la seule goûtée dans les Échelles, comme en Italie, l'impresario substitue une comédie ou une tragédie *del maestro Scribe*. A Constantinople et dans le Levant, toutes les pièces traduites du français sont de Scribe. Je me rappelle

avoir vu à Syra une affiche de spectacle annonçant pour le soir :

ORAZIO,

TRAGEDIA IN CINQUE ATTI, TRADOTTA DAL FRANCESE
del maestro *Scribe.*

Le spectacle devait commencer par ***la Camera a due letti*** (la Chambre à deux lits), ***commedia tutta da ridere***, toujours ***del maestro Scribe.***

On ne rentre guère du théâtre avant onze heures et demie ou minuit. Tous les vrais Osmanlis dorment à cette heure. Leurs habitudes casanières, leur paresse naturelle, qui se refuse à suivre pendant plusieurs heures le fil et le développement d'une intrigue, enfin l'arbitre universel, le Coran, tout concourt à les éloigner d'un divertissement qu'ils regardent d'ailleurs comme puéril.

Leur seule récréation extérieure est le *cahvènè* (café). Le rentier, le marchand, quand il a fermé sa boutique, l'artisan, dans les intervalles de son travail, le kaïkji et le hammal, en attendant la pratique, aiment à s'y arrêter un temps plus ou moins long pour fumer le tchibouk ou le narghilé en respirant le grand air et la fraîcheur.

L'ameublement des cafés est d'une simplicité extrême. Il consiste en une sorte de hangar, garni en dehors d'escabeaux à siége de paille, hauts d'un pied et demi environ, et au dedans de bancs assez larges

qui sont adossés à la muraille tiennent lieu de sofas. Ces bancs, quelquefois recouverts d'une natte, sont surmontés de plusieurs rangées de tchibouks et de narghilés. Au fond, le fourneau et les divers ustensiles nécessaires à la préparation du café; de chaque côté, un appareil dont il serait impossible de comprendre l'usage sans la vue d'une énorme paire de ciseaux et d'un grand plat à barbe appendus à côté en guise de trophée. En Turquie, tout kahvèdji est en même temps barbier de son état.

Entre un Turc. Il s'asseoit sur le sofa, à un endroit quelconque (cependant, si la place à l'angle de la fenêtre est libre, il la prend de préférence, parce que de là son œil plonge à loisir dans la rue ou sur la mer), tire de sa poche sa bourse à tabac, et bourre silencieusement son tchibouk. « *Bir atech!* du feu! » Le cahvèdji accourt, tenant à l'extrémité d'une petite pincette un charbon allumé qu'il assujettit avec soin sur le lulè. Quand sa pipe est bien allumée, le nouveau venu jette les yeux sur ses voisins, et, s'il aperçoit parmi eux quelques connaissances, il leur adresse d'abord un téména, ensuite il commence un de ces dialogues à la turque, coupés par des pauses qui durent quelquefois cinq minutes. Au bout d'une demi-heure ou trois quarts d'heure, après qu'il a humé sa tasse de café, accompagnée quelquefois d'un verre d'eau, il secoue

la cendre de son tchibouk, fait un second téména, se lève et sort de la salle, après avoir laissé à la place qu'il occupait sur le sofa une pièce de cinq paras[1].

Quelle différence avec le luxe, l'éclat, l'animation, le brouhaha des cafés de nos boulevards! Il m'est arrivé souvent de demeurer des heures dans un café où vingt personnes étaient assises, sans que le bruit d'une seule conversation retentît à mon oreille. Les hirondelles, qui avaient leurs nids suspendus aux solives du plafond, entraient et sortaient comme si la salle eût été déserte. Quelques habitués jouaient aux échecs ou aux dames, seuls jeux, avec le trictrac, qui soient tolérés par le Coran. Mais pas un mot n'était prononcé. On eût dit de ce club des Silencieux qui se forma à Londres vers la fin du dix-septième siècle, et qui avait adopté pour règle fondamentale de ne jamais ouvrir la bouche.

Cependant les cahvènès ne présentent pas toujours cet aspect paisible. Dans les temps de troubles et de grandes préoccupations politiques, ils deviennent le rendez-vous des nouvellistes et des mécontents. C'était là que les janissaires se rassemblaient et recrutaient leurs adhérents. Aussi jouent-ils un

1. Environ deux liards de notre monnaie. L'usage pour les Européens est de donner vingt paras; mais, comme ils ne portent pas toujours leur tabac avec eux, le tchibouk ou le narghilé est compris dans cette rétribution.

grand rôle dans l'histoire des révolutions intérieures de Constantinople. Plusieurs khatti-chérifs ordonnèrent leur fermeture ; mais ces khatti-chérifs, dont la politique, plus que la religion, avait dicté les considérants, demeurèrent sans effet. Fermés, démolis même sous le règne de Mourad IV[1], frère du malheureux Osman, les cafés furent rétablis sous son successeur Ibrahim.

En 1828, le sultan Mahmoud renouvela la tentative. La terrible journée de l'Etmeïdan n'en avait pas fini avec l'indomptable milice. *Morta la bestia, morto il veneno*, disent les Italiens. Mais cette fois le venin avait infesté la nation tout entière : puis le dragon lui-même n'était pas tout à fait mort ; ses tronçons dispersés remuaient çà et là. L'agitation partait des cafés, rendez-vous ordinaire des derviches et des partisans secrets de la milice dont un firman avait interdit de prononcer même le nom. Ce fut alors que Mahmoud ordonna leur fermeture en masse. Les conteurs ambulants, dont les récits servaient de prétexte aux rassemblements, furent enveloppés dans la même proscription. Qu'arriva-t-il ? les deux ou trois mille cafés de Constantinople se transformèrent comme par enchantement en boutiques de barbiers. On ne voyait partout qu'Osmanlis occupés

1. 1623.

à se faire raser la tête. Mais, au fond de l'appartement, une boiserie à peine dissimulée donnait accès dans un cabinet qui servait de refuge aux fumeurs et aux buveurs de café. La police ferma les yeux, et peu à peu l'ordonnance tomba en désuétude.

J'ai évalué à plusieurs milliers le nombre des cafés de Constantinople, et je ne pense pas m'être trompé. Vous ne faites pas cinquante pas dans un quartier quelconque sans en rencontrer un. Sur les places, aux abords des bazars et des mosquées, sur les quais, ils se suivent à la file. Dans la campagne, vous ne voyez nulle part un joli site, un kiosque bâti sur le penchant d'une colline, une nappe de gazon au bord d'une petite rivière, à l'extrémité d'un promontoire une touffe de marronniers ou de platanes, qu'en même temps ne s'offre à vous un cahvènè en plein air, où les promeneurs trouvent, avec leur liqueur favorite, l'ombre et la fraîcheur. J'y ai rencontré des pachas et des personnages du plus haut rang, tandis que les cafés de l'intérieur des villes ne sont fréquentés, en général, que par les gens du peuple.

Mais c'est surtout pendant le ramazan et à l'époque des deux baïrams que les cahvènès offrent l'aspect le plus animé. Le ramazan est à la fois le carême et le carnaval des Turcs, carême pendant le jour « depuis l'instant où l'on commence à distinguer un fil noir d'avec un fil blanc, » carna-

val durant le reste des vingt-quatre heures. C'est alors qu'à l'abstinence forcée de la journée, abstinence qui va jusqu'à la privation, non-seulement du manger et du boire, mais encore de la pipe et des parfums (les plus fervents se font même scrupule d'avaler leur salive), succèdent comme par enchantement les réjouissances et les orgies nocturnes. Les mosquées sont illuminées; les rues, désertes d'ordinaire après le coucher du soleil, s'emplissent de promeneurs; la plupart des boutiques, celles du moins qui fournissent les denrées nécessaires à la consommation, tels que les boulangeries, les épiceries, les rôtisseries, etc., restent ouvertes. Dans les cafés et sur les places publiques, les musiciens et les chanteurs ambulants, les baladins, les danseurs, les *meddah* ou conteurs, les *karagueuz* (ombres chinoises), attirent autour d'eux des groupes nombreux de spectateurs et d'auditeurs.

Les danseurs sont de jeunes Grecs qui, la tête ornée du fez écarlate à houppe d'or, la chevelure parfumée et flottant sur les épaules, les sourcils et les cils des paupières teints en noir, exécutent en chantant des figures lascives. Le nombre de ces êtres dégradés a beaucoup diminué à Constantinople depuis quelques années, et on ne les trouve plus guère que dans les tavernes de Galata, affermées la plupart par des Grecs. Leur costume féminin, leur figure tout à fait imberbe, le fard

de leurs joues indiquent aux passants leur profession, que la langue flétrit d'un terme injurieux.

Les musiciens et les chanteurs, qui vont par troupes de six ou huit, sont indifféremment mahométans, chrétiens ou juifs. Les mêmes individus chantent et s'accompagnent soit du violon et de la guitare, soit de la flûte ou d'une sorte de sifflet de Pan appelé *neïh* et très-répandu chez les Turcs.

Les meddah, qui rappellent par leur profession les anciens trouvères, sont Turcs. Ils choisissent de préférence, pour exercer leurs talents, les cafés les mieux achalandés. La séance commence ordinairement une heure après le coucher du soleil. Point de billets d'entrée ; les premiers venus remplissent la salle ; le reste des spectateurs se tient en dehors, debout ou sur des escabeaux. Le *khodja*[1] (les meddah sont tous décorés de ce titre), assis derrière une petite table, sur une estrade élevée d'un pied au-dessus du niveau de la salle, dans l'angle le plus rapproché de la rue, afin d'être entendu plus aisément de tous les assistants, et la main droite armée d'un petit bâton, ouvre la séance. Ce sont en général de beaux hommes, à la figure expressive, à la voix forte et sonore, aux gestes aisés et gracieux. Il débute par une courte apologie du sultan régnant, accompa-

1. Professeur.

gnée de vœux pour sa conservation. Après ce prélude en quelque sorte obligé, et qui rappelle le *bismillah*[1] placé en tête de tous les livres musulmans, il entame un de ces récits à la façon des *Mille et une Nuits*, qui se déroule pendant une série interminable d'épisodes et d'aventures. Tantôt c'est une femme qui s'est éprise, à la promenade, d'un jeune Osmanli et lui donne un rendez-vous chez elle, en l'absence de son mari. Mille difficultés surgissent et sont heureusement surmontées. Enfin l'amant pénètre dans le harem sans savoir si sa maîtresse est jeune ou vieille, belle ou laide. Dans quelques contes, elle est jeune et jolie ; dans d'autres, vieille et laide, ce qui donne lieu à des plaisanteries d'un goût souvent équivoque. A peine les deux amants sont-ils réunis, que l'on entend le mari ouvrir la porte de la rue. De là, embarras, craintes, déguisements, cachettes, tout le train habituel de nos vieilles comédies. Après nombre de tribulations, l'amoureux s'échappe, jurant qu'on ne l'y rattrapera plus.

Tantôt le sujet du récit est une moralité, comme les dangers de l'inconduite, la nécessité du travail, etc.; tantôt c'est un conte satirique dont le fonds est emprunté aux fourberies d'un derviche ou aux malversations d'un cadi; ou bien une de ces histo-

1. Au nom de Dieu (très-clément et très-miséricordieux).

riettes tour à tour naïves et grivoises où les Turcs se pâment de rire, comme les *Plaisanteries de Nasreddin khodja.*

Nasreddin khodja est l'un des types les plus populaires en Turquie : enfants, vieillards, hommes faits, ne se lassent point de répéter ses bons mots. L'original de ce personnage était, à ce qu'il paraît, un pauvre homme d'Ak-Cheher que ses concitoyens députèrent à Timour, après la prise de leur ville. Avant de partir pour son ambassade, il consulta sa femme sur ce qu'il devait offrir au vainqueur, des figues ou des coings. Sa femme lui conseilla des coings, comme étant plus beaux à la vue. « Je prendrai donc des figues, » dit Nasreddin. Lorsqu'il fut arrivé en présence de Timour, celui-ci lui fit jeter à la tête ses figues l'une après l'autre. « Dieu soit loué ! » s'écriait le khodja à chaque coup qu'il recevait. Timour, frappé de cette exclamation, lui en demanda la raison. « Dieu soit loué de ce que je n'ai pas suivi le conseil de ma femme, qui voulait que j'apportasse des coings! car depuis longtemps j'aurais la tête fracassée. » Une autre fois, Nasreddin, ayant obtenu de Timour dix ducats pour élever un monument à sa guise, construisit en plein champ une porte sans maison, mais garnie de verrous. Timour et ses courtisans riaient de cette folie : « Le souvenir de cette porte, dit le khodja au monarque, ira à la postérité avec celui

de vos victoires; on versera des larmes de deuil sur la « sublime porte » du Conquérant et des larmes de rire sur la porte de Nasreddin. »

On a publié un recueil des facéties de Nasreddin; c'est, après le Coran, le livre le plus répandu chez les Turcs. La plupart le savent par cœur. Mais ici le personnage historique a disparu, et l'ancien khodja est devenu une sorte de type imaginaire personnifiant la verve populaire et l'esprit de la nation.

Je citerai quelques-unes de ces saillies, qu'un savant orientaliste de Smyrne, M. Nassif Mallouf, s'est appliqué à faire passer dans notre langue. Malheureusement je suis obligé d'omettre les meilleures, et pour cause.

Un jour le khodja Nasreddin efendi monta en chaire pour prêcher et dit : « O fidèles! savez-vous ce que je dois vous dire? — Non, khodja efendi, répondit l'auditoire, nous ne le savons pas. — Eh bien, puisque vous ne le savez pas, que vous dirais-je donc? » Un autre jour, étant de nouveau monté en chaire : « Musulmans, dit-il, ne savez-vous pas ce que je dois vous dire? — Nous le savons, répondirent-ils tous. — Puisque vous le savez, répondit le khodja, pourquoi vous le dirais-je? » Il descend en même temps de la chaire et s'en va. L'assemblée étonnée décida que, si le khodja

se montrait de nouveau, les uns répondraient : « Nous savons, » et les autres : « Nous ne savons pas. » Comme auparavant, le khodja monta dans la chaire et s'écria : « O mes frères! savez-vous ce que je dois vous dire? » Les uns répondirent : « Nous savons, » et les autres : « Nous ne savons pas. — C'est charmant, repartit le khodja. Eh bien! que ceux d'entre vous qui le savent l'apprennent à ceux qui ne savent pas. »

Un jour le khodja emprunte un chaudron à un de ses voisins, et, après avoir bien combiné son affaire, il y place une petite casserole et la rapporte au propriétaire. Celui-ci, surpris à la vue de la casserole, dit au khodja : « Qu'est-ce que cela? » Le khodja répond : « Ne voyez-vous pas que le chaudron est accouché? » Sur cette explication, la casserole est acceptée. Un autre jour le khodja, ayant encore besoin du chaudron, va le prendre, le porte chez lui et le garde. Un jour, cinq jours se passent, et le prêteur ne voit pas revenir son chaudron. Il va chez le khodja, frappe à la porte; le khodja accourt et lui demande ce qu'il veut. « Mon chaudron, dit l'autre. — Conservez-vous en bonne santé; votre chaudron est mort. — Est-ce que jamais un chaudron meurt? — Vous avez bien cru qu'il était accouché, et vous ne croyez pas qu'il soit mort? »

Un jour, un homme, arrivant de la campagne, apporta un lièvre au khodja. Celui-ci fit toute sorte d'honneurs à cet individu et lui offrit à manger. Une semaine après, l'autre revint. Le khodja, ne reconnaissant pas son ancien muçafir, lui demande qui il est. « Je suis, répondit-il, celui qui vous a apporté le lièvre. » Le maître l'accueille. Quelques jours après, certains voyageurs étant venus réclamer l'hospitalité, le khodja leur dit : « Qui êtes-vous? » Ils répondirent : « Nous sommes les voisins de celui qui vous a apporté le lièvre. » Peu de temps après, il vit encore arriver de nouveaux convives : « Qui êtes-vous, demanda le khodja? — Nous sommes les voisins des voisins de celui qui vous a apporté le lièvre. — Ah! répondit-il, soyez donc les bienvenus; » et il leur présenta un simple verre d'eau. Comme ils se récriaient avec étonnement : « C'est, leur dit-il, le bouillon du bouillon du lièvre. »

Revenons à notre meddah. Rien n'est plus amusant que de le voir imiter les gestes, la démarche, le langage et jusqu'au son de voix habituel de ses personnages, turcs, persans, grecs, arméniens, juifs. C'est frappant de vérité.

La séance se prolonge quelquefois assez avant dans la soirée. Pendant les intermèdes, un serviteur du meddah, à la fois disciple et domestique, circule

parmi les assistants, une écuelle à la main, et recueille les offrandes, dont le total s'élève rarement au delà de vingt à vingt-cinq piastres. Mais vingt-cinq piastres pour le khodja et son élève représentent la dépense d'une semaine. Du reste, si maigre que soit la recette, il se montre toujours satisfait. Le cahvèdji, de son côté, trouve son bénéfice dans l'accroissement de la consommation.

Je ne dirai qu'un mot de *Karagueuz*. Ce nom signifie proprement « œil noir. » C'est à la fois Pasquin et Polichinelle, mais avec des accessoires dont le cynisme révolterait tout autre auditoire qu'un auditoire turc. Ici les propos et les actes grossiers du personnage ne font que soulever chez les spectateurs, un rire inextinguible, accru plutôt que tempéré par la présence du kavass, qui, debout devant l'échoppe de Karagueuz, et armé d'une longue gaule dont l'extrémité atteint jusqu'aux bancs les plus éloignés, frappe à grands coups sur les rieurs obstinés. Quand on prend son parti du personnage (qui, après tout, n'est pas pire que certains personnages d'Aristophane), et qu'on possède bien le turc, on peut s'amuser à Karagueuz. Le drôle a de la verve et rencontre parfois des traits d'un véritable comique. Sa satire n'épargne personne : pachas, ulémas, derviches, banquiers, négociants; toutes les castes, toutes les professions sont passées en revue et marquées chacune du trait qui lui est propre.

Les gouvernants eux-mêmes ne sont pas à l'abri de sa censure, et le vizir, qui assiste quelquefois *incognito* à ces représentations, s'expose à entendre plus d'une dure vérité. Mais tout passe à l'abri du ramazan; ce sont les saturnales de l'islamisme.

Karagueuz ne se montre pas seulement sur les places publiques et dans les cafés; il pénètre dans les maisons des riches particuliers et jusque dans le palais du sultan. Une cloison grillée sépare les femmes du reste de l'assistance, composée du maître de la maison, de ses enfants, de ses parents et des autres muçafirs, et leur permet de voir sans être vues.

Chose étrange! les Turcs paraissent ne pas se douter de ce que leurs *karagueuzluk*, comme ils les appellent, ont de révoltant pour les yeux et pour les oreilles, et ils se montrent scandalisés au dernier point de nos spectacles, où l'on voit des femmes figurer sur la scène avec les acteurs. « Comment, me disait l'un d'eux, pouvez-vous supporter la vue de pareilles indécences, et encore plus les exposer aux yeux de vos femmes et de vos filles? — Mais, lui dis-je, que trouvez-vous là de choquant? Ce que fait voir votre Karagueuz est bien plus indécent, et ces mariages accomplis *coram populo*.... — Oui, mais ce sont des mariages de poupées. — Comment! s'écria un autre Turc présent à l'entretien, et qui avait sans doute cru qu'il s'agis-

sait de spectacles de marionnettes comme à Constantinople, ce sont des hommes vivants qui jouent toutes ces bouffonneries? — Sans doute, répliquai-je, et aussi des femmes. — Des femmes! quelle abomination! »

Isaac bey lui-même, après un séjour de près de vingt années hors de son pays, ne pouvait prendre son parti de notre théâtre. Néanmoins il lui causait encore moins de scandale que d'ennui. « Ma pauvre cervelle turque, disait-il, avait peine à concevoir l'engouement des Français pour ce qu'ils appellent des tragédies, où l'on ne cherche qu'à arracher force larmes des yeux des spectateurs : ne voilà-t-il pas un beau passe-temps, chez un peuple qui passe pour le plus gai de la terre? Malgré mes efforts pour pleurer, je ne pus m'empêcher d'éclater de rire en voyant une princesse se donner un grand coup d'un poignard de bois dont la lame rentrait dans le manche, pour l'amour d'un prince sans barbe dont les joues étaient peintes comme les siennes. Mon mauvais goût n'excita que la pitié! » Un jour que la marquise de Mirion le mena voir Mahomet, il faillit faire scandale. Tout alla bien jusqu'au deuxième acte, et même le vertueux Zopire et l'aimable Palmyre parurent l'amuser assez. Mais lorsque l'acteur qui représentait Mahomet parut sur la scène avec un bonnet de nuit surmonté d'une plume, en guise de turban, notre Turc fut

transporté d'indignation, et l'on eut toutes les peines du monde à l'empêcher de sauter sur le théâtre pour briser les os au prétendu prophète. L'Opéra lui plaisait davantage. Encore avouait-il qu'excepté la danse, tout ce qui se passait sur le théâtre lui paraissait ennuyeux. « Mais, ajoutait-il en riant, je pensais qu'il pouvait se passer des scènes plus amusantes derrière le rideau. »

V.

Esquisses de mœurs. — Noblesse et bourgeoisie turques. — Vie d'un aga, ou grand propriétaire, dans ses terres. — Idée du négociant chez les Orientaux. — Halte d'une caravane. — Sujet de tableau. — Petite bourgeoisie. — Physionomie morale des bazars. — Les petits métiers à Constantinople. — Écrivains publics et bateliers.

En Turquie, comme en beaucoup d'autres contrées, la corruption est venue des hautes classes. « Le poisson, disent les Osmanlis, commence à sentir mauvais par la tête. » Entendons-nous bien, cependant. Ce qu'on appelle ici les hautes classes, c'est tout ce qui occupe un rang, tout ce qui remplit une fonction quelconque dans l'État, depuis le vizir jusqu'au dernier employé de la douane. Quant à une aristocratie comme nous l'entendons, il n'y en a pas en Turquie, par la raison qu'il n'y a jamais eu ni priviléges ni droits héréditaires. Là tout commence

et finit à l'individu, même le nom. Aussi est-il seul responsable, vis-à-vis de l'opinion comme devant la loi.

Les ministres, les grands officiers de la couronne, ceux que l'on désigne sous le nom de *ridjal* (les hommes par excellence), ne forment point une caste à part dans la nation : cette distinction, purement hiérarchique, ne rompt point l'égalité qui subsiste entre eux et le peuple dont ils font partie. Il y a plus : elle leur assigne un rang inférieur dans l'opinion. Placés au-dessus des autres citoyens en raison du pouvoir dont ils disposent, l'estime publique les met au-dessous d'eux. Le *bacal* (épicier) ou le portefaix de la rue se prise dans son for intérieur plus que le vizir, auquel il s'empresse de céder le milieu de la chaussée; et, en réalité, il vaut davantage. Nous avons vu comment, en Turquie, les fonctions publiques poussent nécessairement à la corruption. Voulons-nous donc trouver le type pur de l'Osmanli, ce type à la veille peut-être de disparaître, regardons en dehors de la sphère officielle, là où la réforme n'a point encore pénétré; quittons les abords de la Sublime-Porte; dirigeons-nous vers la demeure de mon ami Osman aga ou vers celle de son voisin, le marchand de fourrures. Ou mieux encore, si nous sommes avides de contrastes, sortons de Constantinople et allons demander l'hospitalité au

tchifflick de ce vieil aga que M. Layard rencontra dans ses excursions, et qui vivait sur ses terres comme une espèce de chef féodal :

« On est habitué à regarder les seigneurs turcs comme d'inexorables tyrans, des chefs de bandits, qui vivaient du pillage prélevé sur les voyageurs et leurs vassaux. Sans doute, il y en eut d'ainsi faits; mais ils étaient l'exception plutôt que la règle. Parmi eux plusieurs se distinguaient par les plus généreuses qualités, les plus nobles sentiments. J'ai rencontré plus d'un type de cette race presque éteinte dans quelque coin reculé de l'Asie-Mineure ou de l'Albanie. Je fus reçu cordialement, un soir, par un vénérable bey ou aga dans sa résidence spacieuse qui semble aujourd'hui en ruine, mais riche encore des précieux restes de sa décoration orientale. Sa longue barbe, blanche comme la neige, tombait sur sa poitrine; son turban aux plis nombreux coiffait une tête bienveillante, mais mâle, et il portait un de ces costumes que rejette la nouvelle génération. Sa demeure restait toujours ouverte à tous venants; les hôtes n'avaient point à dire d'où ils venaient ni où ils allaient, après avoir lavé leurs mains avec lui dans le vase de ses ablutions. Ses serviteurs, qui l'entouraient avec respect, semblaient être plutôt ses enfants que ses domestiques. Il dépensait son revenu à construire des fontaines sur la route pour les voyageurs fati-

gués, ou des caravansérails au milieu de la plaine déserte. Pratiquant ainsi tous les devoirs et toutes les vertus prescrites par le Coran, vertus et devoirs qui sont aussi ceux de l'Évangile, ce Turc, par ses mœurs, son hospitalité, sa majesté simple, eût pu servir de modèle à un vrai gentilhomme chrétien. Cette race va se perdant, sans doute; mais je suis heureux de pouvoir constater qu'elle survit encore pour protester contre le préjugé, l'intolérance et une prétendue réforme. »

Ne dirait-on pas d'une peinture empruntée aux temps des patriarches? Et quel contraste avec le portrait que j'ai tracé ailleurs du fonctionnaire et de l'employé turcs! Ici le luxe, l'ambition, la bassesse, l'intrigue, l'absence de principes; là, la simplicité, la modération dans les désirs, la dignité, la droiture, l'attachement à la religion et au devoir.

Un des types les plus intéressants à observer après celui-là est celui du traficant dans les contrées musulmanes. Chez nous, où le mot seul de commerçant éveille l'idée d'un homme debout derrière un comptoir ou assis devant un bureau, à l'abri d'un grillage, dans l'angle d'un magasin, étranger la plupart du temps à tout ce qui n'a pas un rapport direct avec son négoce, nous ne nous faisons pas une idée bien nette des instincts élevés et poétiques que développent, chez les hommes voués

à la même profession dans l'Orient, l'habitude des longs voyages, la fréquentation du désert, une vie passée presque tout entière la nuit sous la tente, le jour en plein air, *sub dio*. Avez-vous assisté jamais à l'arrivée de la grande caravane d'Ispahan ou de la Mecque dans quelque village de l'intérieur de l'Asie? C'est là qu'on doit aller pour juger de la valeur sociale du commerçant en Orient et de l'importance de son rôle.

« Quelques jours avant le passage de la caravane, dont l'époque invariable a été calculée à l'avance comme celle des migrations périodiques d'oiseaux, toute la population du village ou des villages environnants est sur pied. Au jour prévu, la caravane se montre et défile lentement avec ses dix-huit cents ou deux mille chameaux, et cette multitude de marchands et de voyageurs réunis de toutes les parties de l'Orient, et parlant tous les idiomes usités depuis les bords du Gange jusqu'à la chaîne de l'Atlas, et depuis le Caucase jusqu'à l'extrémité de la péninsule arabique. Bientôt l'on fait halte; les chameaux s'agenouillent d'eux-mêmes pour qu'on les débarrasse de leurs fardeaux; les ballots sont ouverts et étalés en plein air; la localité s'approvisionne de toutes les denrées et marchandises nécessaires à sa consommation ou à son usage d'une année, châles et tabac de Perse, cafés et tissus manufacturés d'Europe, et livre en échange les

rares produits de son industrie ou quelques groups de numéraire amassés à grand'peine. Cependant le jour baisse, les opérations commerciales sont terminées ou suspendues; la caravane dresse son campement pour la nuit aux bords de la source entourée de platanes, ou dans le khan que la bienfaisance publique ou la dévotion particulière de quelque Osmanli a élevé pour la commodité des marchands et des voyageurs. Les tapis et les selles destinés à servir d'oreillers sont étendus par terre; les pipes turques ou persanes sont allumées, et, tandis que les serviteurs, mêlés à quelques habitants du village, préparent le pilau et rôtissent les quartiers de mouton, les autres se pressent autour des marchands accroupis sur leurs manteaux, et écoutent, suspendus à leurs lèvres, les récits qu'ils leur font des endroits qu'ils ont quittés en dernier lieu, des villes où ils ont recueilli les nouvelles les plus récentes et les plus extraordinaires.

« Jamais pèlerin au moyen âge, revenant de visiter les saints lieux, ne réunit autour de lui un groupe d'auditeurs plus attentifs et plus charmés. Quand la curiosité, toujours discrète d'ailleurs, de ces hommes voués pendant le reste de l'année à un isolement absolu, a été satisfaite, tout à coup l'un des marchands, qui joint à sa profession celle de conteur, élève la voix et entame un de ces récits merveilleux où se complaît l'imagination des Orien-

taux ; et le silence religieux qui a régné autour de lui tant qu'il a parlé se prolonge encore au delà de son récit [1]. »

J'ai rarement vu une scène plus pittoresque, et je regrettais de ne pas être peintre pour pouvoir la reproduire.

Devançons maintenant la caravane, et retournons à Stamboul dans le bazar ou le *bézestein* [2]. L'aspect de ces vastes galeries, offrant la réunion de toutes les nations et de toutes les industries de la Turquie, nous permettra d'ajouter quelques traits à la physionomie de notre Osmanli. Voyez-le accroupi gravement sur le devant de son échoppe, à côté de son confrère arménien ou grec. Tandis que ce dernier épie de l'œil la pratique et la sollicite de la voix : « Holà! hé! Captan! Tchélébi! signor Captan! » il continue à fumer tranquillement son tchibouk ou à tourner les grains de son chapelet entre ses doigts. Que si vous vous arrêtez devant sa boutique [3] et lui demandez le prix de tel ou tel objet,

1. *Lettres sur la Turquie*, tome Ier.

2. Il faut distinguer entre les bazars (*tchartchi*) et les bézesteins. Les premiers consistent en de longues rues voûtées qui se coupent à angles droits et qui sont garnies de boutiques de chaque côté Le bézestein est un bâtiment carré, en pierre, également composé de galeries, qui sert de lieu de dépôt et de vente pour les marchandises précieuses, telles que les fourrures, les armes de prix, les antiquités, les montres, etc.

3. Presque toutes les boutiques sont construites de manière

il vous répondra poliment, mais laconiquement : « Cinquante, cent piastres ! » Peu au fait des mœurs et des coutumes du bazar, vous croirez bien faire de marchander : « Comment, cent piastres ! y penses-tu? Un objet qui en vaut à peine cinquante ! Je t'en offre moitié, si tu veux. » Pour toute réponse, il soulèvera légèrement son menton et se remettra à fumer. Vous insisterez en vain, il ne vous rabattra pas un para.

Il en est autrement avec les marchands, ou chrétiens ou juifs du bazar. De cent piastres, ils descendent successivement à quatre-vingts, à soixante, à quarante et même au-dessous. Règle générale : offrez à l'Arménien la moitié du prix demandé, le tiers au Grec, le quart au Juif. Mais pour le musulman, si vous avez envie de sa marchandise, résignez-vous à la payer le prix qu'il vous l'aura faite d'abord.

Comme on ne saurait déterminer un Osmanli à donner sa parole à faux, il ajoute une foi implicite à celle des autres. Faites serment devant lui que telle chose est vraie, il vous croira, fût-ce la chose la plus extraordinaire et qui répugne le plus à sa raison ou à son intérêt. Dernièrement un officier français se rend au bazar pour acheter du drap pa-

que l'acheteur, au lieu d'entrer, se tient dehors ou sur le trottoir, tandis que le vendeur est dedans.

reil à celui qu'un de ses camarades avait acheté la veille; mais le marchand n'en avait plus. Il va chez un autre, qui lui en demande un prix un peu plus élevé. L'officier se récrie en montrant l'échantillon qu'il a apporté. Le marchand considère l'échantillon, s'assure que la qualité de l'étoffe est la même, et propose à l'acheteur d'affirmer par serment qu'il dit la vérité quant au prix. Celui-ci, curieux de voir la fin de cette contestation, consent à faire le serment exigé ; alors le marchand lui abandonne le drap au même prix que son confrère.

Cette confiance dans la parole donnée, cette dignité, cette réserve, me plaisent, je l'avoue. Je ne sais pourquoi chez nous celui qui vend affecte de se placer au-dessous de celui qui achète. En Turquie, le vendeur marche de pair avec l'acheteur. Il y a plus, on dirait qu'il fait son métier autant pour obliger que pour s'enrichir.

De fait, il ne s'inquiète pas beaucoup de sa vente, et regarde sans jalousie celle de son voisin plus favorisé. « Mon tour viendra demain, » pense-t-il. Lorsque la voix du muezzin se fait entendre, si le temps est mauvais, il fait ses prières et ses prosternations dans sa boutique[1], au milieu des allants et des venants, avec le même recueillement que s'il

1. La prière mahométane, ou *namaz*, se compose de génuflexions, *r'k'a*, et d'adorations, *souddoud*, qui consistent à se prosterner la face contre terre.

était dans le désert; ou bien il se rend à la mosquée voisine, laissant sa marchandise sous la seule garde de la foi publique.

Au retour, il trouve tout intact. Dans cette immense capitale, où le patron s'absente de sa boutique à des heures fixes et connues d'avance, où la porte des maisons, la nuit, n'est fermée que par un simple loquet, il ne se commet pas quatre vols par année. A Péra et à Galata, habités exclusivement par les chrétiens, il ne se passe pas de jour que l'on n'entende parler de vols et de meurtres.

La probité est la même dans les campagnes. Écoutez le récit d'un voyageur anglais, dans une lettre adressée dernièrement au *Daily-News :*

« J'avais loué aujourd'hui un paysan bulgare avec son chariot à bœufs, pour transporter mon bagage et celui de mon compagnon, ancien militaire et Hongrois. Malles, portemanteaux, sacs de nuit, manteaux, fourrures et châles, tout était exposé au grand air. Voulant acheter du foin pour nous étendre dessus pendant la nuit (les lits sont ici un mythe), un Turc, poli s'il en fut, offrit de m'accompagner. Le paysan dételа ses bœufs et les laissa avec tout notre équipage dans la rue. « Il faut que quelqu'un reste là, » dis-je en le voyant s'éloigner.

« — Pourquoi? demanda le Turc surpris.

« — Pour garder nos effets.

« — Oh! répliqua le musulman, ce n'est pas né-
« cessaire; ils pourraient demeurer là toute une
« semaine, nuit et jour, personne n'y toucherait. »

« Je me rendis à cette raison, et, quand je revins, je trouvai que tout avait été respecté. Notez bien que tous les soldats de l'Islam passent et repassent sans cesse.... Que ce fait soit proclamé aux chrétiens dans toutes les chaires de Londres, quelques-uns croiront rêver; qu'ils se réveillent! »

Rien de pittoresque, d'ailleurs, comme ces bazars, avec leurs mille rues voûtées, assez larges pour que des arabas remplis de femmes turques et arméniennes y cheminent à l'aise, et où sont réunies toutes les industries similaires : ici les pelleteries et les fourrures; là, l'orfévrerie et la bijouterie; plus loin, les tissus de soie et de coton, la confiserie, les essences, les livres, la gravure sur métaux, etc. Toutes ces industries, à l'exception de l'orfévrerie et des tissus, sont entre les mains des Turcs. Les Grecs sont marchands de draps, tailleurs, cordonniers; les Arméniens, bijoutiers, horlogers, brodeurs, passementiers, fabricants de babouches; les Juifs, courtiers, ferblantiers, fripiers, marchands de bric-à-brac, etc.

Ces diverses industries forment des corporations ou *esnafs*, sous la surveillance d'un chef choisi par elles et reconnu par la Porte.

Mais toutes les industries, comme tous les genres

de commerce, ne sont point concentrés dans les bazars; il y a encore les industries nomades, exercées par une classe spéciale d'individus, dont la physionomie et le genre de vie offrent certaines particularités curieuses à observer.

Ces individus sont désignés sous le nom de *bekiars* (célibataires). Ce sont les Savoyards et les Auvergnats de la Turquie; la plupart viennent des provinces de l'intérieur, et principalement de l'Anatolie, à Constantinople et dans les Échelles, où ils amassent, à force de labeurs, de patience et d'économie, un petit pécule qui leur sert à retourner plus tard dans leur pays natal et à s'y établir.

Leur nombre à Constantinople n'est pas évalué à moins de soixante-quinze ou soixante-seize mille, dont deux cinquièmes sont des Turcs, et le reste des Grecs et des Arméniens.

La plupart quittent leurs villages sans avoir ni profession ni but déterminés, et s'en remettant au hasard du soin de les pousser dans la voie qui doit être la meilleure pour eux. Le voyageur Fontanier parle de deux békiars arméniens qui s'étaient joints à sa caravane en quittant Erzeroum, et dont l'un était orfévre, l'autre palefrenier. Il les retrouva au bout de quelque temps à Stamboul, le premier pâtissier, le second vendeur de tabac.

Néanmoins les békiars s'adonnent de préférence aux petites industries qui exigent un attirail et une

mise de fonds peu considérables, telles que celles de *hammal* (portefaix), *saqqa* (porteur d'eau), *khalvadji* (vendeur de khalva), *chekerdji* (vendeur de sucreries), *djiguerdji* (vendeur de foies de mouton), etc.

Les hammals sont ordinairement des Turcs ou des Arméniens de l'Anatolie. Cette classe de békiars est fort nombreuse et ne comprend pas moins de quatre ou cinq mille individus, divisés par chambrées (*odas*) et placés sous la surveillance d'un chef (*hammal-bachi*). En effet, les rues de Constantinople, à l'exception d'un petit nombre et pour de courtes distances, ne permettant pas la circulation de charrettes chargées de matériaux pesants ou volumineux, ces transports se font à dos d'homme ou à l'aide de chevaux et d'ânes. Les hammals se tiennent aux abords de toutes les échelles de Topkhané et de Galata, ou à l'entrée des khans où sont établis les comptoirs des négociants. C'est de là qu'ils partent, tantôt isolément, pliant sous un poids de cinq ou six quintaux, tantôt par troupes de huit, douze ou seize hommes, transportant en commun, à l'aide de longues perches posées sur leurs épaules, et en marchant au pas de course, des barriques d'une dimension colossale. Il est quelquefois dangereux de se trouver sur le passage de ces trains, surtout quand ils évoluent pour entrer dans une rue transversale, et, malgré le cri de *guarda!*

guarda! poussé par les hammals, le passant n'a pas toujours le temps ou l'adresse nécessaires pour éviter leur contact.

La probité des hammals est plus sûre encore que celle de nos Auvergnats. Ce sont eux qui transportent les groups d'espèces des comptoirs de Galata aux navires en partance, *et vice versa*, et il est, je crois, sans exemple qu'un colis ait jamais manqué à l'appel. Il est vrai qu'ils sont aidés en cela par l'honnêteté proverbiale de la nation. Un négociant de Galata revenait de Stamboul avec un sac de deux mille piastres en *bechliqs*[1]. En débarquant à l'échelle de Topkhanè, le sac crève, les pièces tombent et s'éparpillent sur le quai; quelques-unes même roulent jusque dans la mer. La foule se précipite; les kaïkjis plongent dans l'eau. Le propriétaire, inquiet, suit tous ces mouvements; puis il se rassure en voyant que de toutes parts les piastres, au fur et à mesure qu'elles sont retrouvées, sont réintégrées dans le sac. Un hammal prend alors le sac, le charge sur son épaule, et accompagne le négociant jusqu'à sa demeure. Celui-ci, après avoir payé au hammal le prix de sa course, s'empresse de compter les bechliqs : il n'en manquait pas un seul.

Les *saqqas* sont les porteurs d'eau de Constanti-

1. Pièces de cinq piastres en argent d'un titre très-inférieur.

nople. Munis d'une outre de cuir, qu'ils portent suspendue en écharpe, ils vont puiser l'eau aux fontaines publiques alimentées par les *bends* (réservoirs), et en approvisionnent les maisons des particuliers qui ne sont point pourvues de fontaines ou de citernes. La meilleure eau est celle de Belgrade, village au nord de Constantinople, dans une fraîche vallée, au milieu de magnifiques forêts. L'avant-dernier ambassadeur à Vienne (c'était, je crois, Chékib efendi, qui vient de mourir), ne pouvait point en boire d'autre; et il faisait venir, à grands frais, sa provision de Constantinople par le Danube.

Les *chekerdjis* et les *khalvadjis* parcourent les rues et les lieux de réunion en portant devant eux de petites tablettes couvertes de sucreries et de confitures de toute espèce. Le *khalva* est une pâte particulière faite d'amandes, de miel et de parfums, dont les Turcs sont très-friands.

Le bagage des *djiguerdjis* consiste en une longue perche qu'ils portent sur l'épaule, et d'où pendent des lambeaux de foie ou de mou qui attirent autour d'eux une multitude de chiens et de chats affamés. De bonnes âmes leur achètent leur marchandise et la distribuent à ces pauvres bêtes, dont la charité musulmane se reprocherait l'abandon comme une offense envers Dieu.

Mais aucune de ces professions ambulantes ne

saurait se comparer, comme importance ou comme nombre, à celle des *kiatibs*, ou écrivains publics, et des *caïkjis*.

Les kiatibs (on donne également ce nom aux copistes des diverses administrations) se recrutent exclusivement parmi les Turcs; aussi ne doivent-ils pas être compris au nombre des békiars. De plus, cette profession suppose certaines études préalables, qui en font presque une profession libérale. Un kiatib est un lettré; il a droit au titre d'efendi.

Les écrivains ont, en général, leur boutique aux abords des bazars et des mosquées. Accroupis sur leurs talons, ayant devant eux une petite table carrée de six pouces de haut, sur laquelle ils appuient leur papier, à moins qu'ils ne préfèrent écrire sur leur genou, la ceinture garnie d'un encrier de laiton muni d'un long étui aplati, où sont renfermés les *kalem* (plumes de roseau) et le canif, ils attendent, les besicles sur le nez, que la pratique vienne; et ils ne chôment pas, vu le petit nombre de gens en Turquie qui savent écrire. En effet, on ne compte pas moins de sept espèces différentes d'écritures, correspondant chacune à un usage particulier, tels que le *nessik*, qui s'emploie uniquement pour la transcription du Coran et des livres sacrés; le *divani*, usité dans les firmans et les actes officiels; le *ri'kâ* ou écriture cursive, etc. Tântôt c'est

un békiar qui veut faire donner de ses nouvelles à sa famille; tantôt un artisan qui désire présenter un placet au grand vizir; d'autres fois, une mère qui demande au kiatib de lui tracer un verset du Coran sur un petit morceau de papier qu'elle suspendra, en guise de *nusha* (amulette), au cou de son enfant malade. Ordonnance, placet, lettre, autant d'écritures diverses. Quelquefois, mais plus rarement, les fleurs jouant un plus grand rôle que le papier dans ces sortes d'affaires, la missive cache un rendez-vous ou quelque intrigue d'amour. Un matin, de très-bonne heure, une femme, la figure entièrement cachée par son yachmak, s'arrêta devant l'échoppe d'un kiatib, sur la place qui entoure la mosquée de Yéni-Djami. « Efendum, dit-elle, je voudrais écrire à mon frère, qui demeure à tel endroit.

— Dicte toi-même, répondit le vieillard; je remplirai fidèlement tes intentions, *avec l'aide de Dieu.* »

Cependant, au bout de quelques instants, il posa son kalem sur la tablette qui lui servait de pupitre, et s'adressant à sa cliente : « *Hanem*, dit-il d'une voix grave et sans lever les yeux, à qui écris-tu ainsi?

— Ne te l'ai-je pas dit? répondit la jeune femme saisie d'un tremblement subit; à mon frère.

— A qui appartiens-tu?

— Je suis la femme de *tel* efendi.

— Sait-il que tu es dehors à cette heure?

— Il est en voyage.

— Où demeures-tu ?

— Dans *tel* quartier.

— Eh bien, pourquoi ne t'es-tu pas adressée à *tel* kiatib, ton voisin? c'est un homme habile.

— Oui, *babam* (mon père), mais sa boutique n'était pas ouverte, et je suis pressée. »

Le vieil écrivain prit la feuille de papier à moitié écrite et la déchira en plusieurs morceaux.

« Eh bien! que fais-tu? s'écria la jeune femme de plus en plus troublée. Crains-tu que je ne veuille pas te bien payer? »

Et, en disant ces mots, elle tire avec empressement son mouchoir de son sein, et cherche d'une main tremblante le coin où, suivant l'usage, elle a lié les pièces de monnaie pour la dépense du jour.

« Cela n'est pas nécessaire. Crois-moi, hanem, retourne dans ta maison ; cela vaut mieux que d'écrire ainsi à ton frère, quand ton mari est absent.

— Oui, babam. »

Et la pauvre femme, se levant de la natte où elle s'était accroupie, reprit lentement le chemin de son logis; le vieil écrivain la suivit des yeux jusqu'au bout de la rue, et reprit tranquillement son tchibouk.

Les caïkjis ou conducteurs de caïques (c'est le nom donné à ces milliers de bateaux qui sillonnent à toute heure du jour le canal et le port, et qui sont comme les fiacres de Constantinople) forment la corporation la plus considérable, bien que leur nombre ait beaucoup diminué depuis l'établissement de la compagnie des bateaux à vapeur du Bosphore, il y a quatre ou cinq ans. Rien de plus gracieux que ces espèces de pirogues élancées, faites en forme de navettes, longues de quinze à vingt pieds sur trois et demi au plus dans leur plus grande largeur, terminées par deux becs à l'arrière et à l'avant (ce dernier très-affilé et armé d'un petit éperon), sculptées intérieurement et couvertes de dorures à l'extérieur. Rien de plus pittoresque aussi que l'attitude et le costume des rameurs, avec leurs larges pantalons, leur tête rasée, leur poitrine recouverte seulement d'une chemise en soie de Brousse, assis sur le milieu du bateau, faisant face à la poupe, et armés chacun de deux avirons qu'ils plongent de concert dans l'eau en les ramenant de l'avant à l'arrière avec une vigueur et une dextérité merveilleuses. En remontant le Bosphore, le caïque suit aisément un cheval au trot, et, à la descente, il lui laisserait prendre peu d'avance sur lui, fût-il mis à l'allure la plus allongée.

Un jour (c'était quelques années avant la révo-

lution française), on vantait, en présence d'un *baïle* (ambassadeur) de Venise, l'habileté des bateliers turcs et la rapidité qu'ils savaient imprimer à leurs caïques ; on n'hésitait pas à les proclamer supérieurs à ceux de toutes les autres nations. Le représentant de la sérénissime république prit feu à ces mots et revendiqua la supériorité en faveur des gondoliers de Venise, offrant de parier ce que l'on voudrait pour ses nationaux. Le chevalier d'Amshey, ambassadeur d'Angleterre, releva le gant et paria pour les Turcs. Les enjeux étaient considérables. On prit jour au printemps suivant, pour donner au baïle le temps de faire venir des gondoliers de choix. Les Turcs furent vainqueurs.

Outre les caïques publics qui stationnent aux diverses échelles et qui sont conduits par un, deux ou trois rameurs, il y a les caïques des particuliers, montés par des caïkjis attitrés qui font partie de leur maison, et munis de deux à cinq paires de rames, suivant le rang des propriétaires. Ce dernier nombre est le maximum fixé par les règlements pour les ministres d'État et les ambassadeurs. Le caïque du sultan est conduit par quatorze rameurs et surmonté d'un tendelet rouge.

Il y a aussi le *pazar-caïk*, qui est au caïque ordinaire ce que l'omnibus est au fiacre ou à la voiture de remise, et qui, moyennant quelques paras, transporte les passagers de Stamboul aux divers villages

qui bordent la Corne-d'Or et le Bosphore. Ici les sexes, les âges, les religions même sont confondus.

« Musulmans, Grecs, Arméniens, Juifs, Francs mêmes, tous sont les bienvenus. Les femmes, voilées de leur yachmak, se tiennent à la poupe avec leurs petits enfants dans leurs bras ou à leurs côtés ; les hommes occupent le milieu du bateau. Pas de conversation bruyante, d'éclats de rire indécents, de contes grivois pour passer le temps. On parle à voix basse, et souvent pendant tout le trajet il a régné le plus profond silence. A la proue sont quatre, six ou huit rameurs choisis, vigoureux, athlétiques. Chacun d'eux fait mouvoir une rame longue et pesante. Tous vont en mesure ; la mer écume sous leurs coups redoublés. En voyant cette grosse barque et la population nombreuse qu'elle contient, on à peine à croire que leurs efforts puissent lui imprimer un mouvement si rapide, surtout quand les vents sont contraires. Alors la fatigue est extrême ; la sueur ruisselle de leurs fronts basanés, de leurs larges poitrines. D'autres fois, car tout est compensation dans ce monde, les vents sont favorables et les courants peu rapides, les voiles suffisent et les rameurs restent les bras croisés[1]. »

Le genre de vie des caïkjis, leurs mœurs, leurs

1. Brayer, *Neuf années à Constantinople.*

usages fournissent à l'observateur une foule de détails curieux et intéressants. Un voyageur anglais, M. Slade, aujourd'hui contre-amiral au service de la Porte, sous le nom de Mushaver pacha, a recueilli sur l'un d'eux, dont il s'était amusé à suivre la carrière, des indications qui paraissent devoir convenir à la généralité, et qui se trouvent confirmées par le témoignage du docteur Brayer.

« Nombre d'entre eux, dit-il, sont devenus, au moyen de leurs économies, propriétaires d'un ou plusieurs caïques. Ceux qui n'ont pas les mêmes moyens se mettent à deux pour en avoir un, et ceux qui n'en ont pas en louent un de ceux qui en ont plusieurs. Ils se choisissent des apprentis parmi leurs jeunes frères d'armes. L'*ousta* (patron) instruit avec bienveillance et reprend d'un air sérieux, mais sans aigreur; le *tchirak* (novice) écoute attentivement et ne se permet jamais de répondre. Il existe entre eux une espèce de parenté. Je voyais quelquefois mon premier batelier saluer avec une respectueuse affection un de ses confrères. Lui ayant demandé qui c'était : « C'est mon père, » me dit-il, « c'est-à-dire celui qui m'a enseigné ma pro-« fession. » Chacun d'eux a, sur le bord de la mer, une remise où le soir il rentre sa nacelle, et, au moyen d'un plan incliné, la tire au bord de l'eau, pour qu'elle ne soit pas exposée aux injures de l'air et au choc des vagues. Ils sont généralement beaux,

bien faits et de la plus grande propreté. Leur nourriture est peu abondante, mais saine; l'eau est leur seule boisson. »

Quant à leur instruction, elle est, en général, peu étendue; mais ils possèdent les connaissances nécessaires à leur métier, et, par-dessus tout, ce tact, cette dignité polie particulière aux musulmans et si éloignée des façons grossières et du laisser-aller familier des artisans de nos grandes villes. Point de mots indécents, de jurements surtout. Sobres de paroles, ils se contentent de répondre aux demandes du voyageur, sans jamais l'interpeller.

Le soir, quand ils ont achevé leur journée, ce qui a lieu ordinairement après le coucher du soleil, les règlements de police défendant de naviguer dans le Bosphore passé ce terme, ils rentrent leurs bateaux et regagnent leur logis. Un très-petit nombre d'entre eux sont mariés; la majorité appartient à la classe des békiars. Comme leur but est d'économiser le plus possible, ils se mettent, en général, cinq ou six ensemble, et louent, pour une somme de quinze à vingt piastres par mois, une grande chambre dans laquelle chaque associé a son tapis et ses coussins pour la nuit. Ils donnent à peu près pareille somme à quelque vieillard (le plus souvent un parent de l'un des membres de la société) pour prendre soin de l'appartement com-

mun et préparer le souper. Ce vétéran fait de plus l'office de conseiller et d'arbitre, et, comme la vieillesse n'est nulle part aussi respectée qu'en Orient, il passe ses jours fort doucement. Toutes ses dépenses sont payées, et les jeunes gens qui l'emploient lui prêtent l'assistance qu'il pourrait attendre de parents ou de domestiques. Au bout de cinq ou six ans de ce train de vie, chacun a amassé assez pour retourner dans son pays avec un petit pécule, à moins, qui sait? qu'il n'ait quitté avant cela sa profession de batelier pour devenir capitan-pacha, séraskier, grand vizir. Pourquoi non, *si Dieu le veut?*

Un jour, à Stamboul, me trouvant en compagnie d'un Arménien, nous nous approchâmes d'une fontaine pour y boire. Un hammal nous présenta son gobelet en étain. L'Arménien, après avoir bu, le remercia en lui disant : « Dieu te fasse sadr'-azam. — *Allah kérim!* » répliqua le hammal, sans paraître surpris ni offensé d'un souhait passé en usage, et qui chez nous serait pris comme une mauvaise plaisanterie.

VI.

Qualités propres aux Osmanlis. — Attachement à la religion. — Dispute entre un Grec et un Latin. — Traits de tolérance. — Les lazaristes d'Orient.— Anecdotes.— Influence des idées religieuses. — Beau trait d'un Arabe. — Hospitalité turque. — Dignité et distinction naturelles des Osmanlis. — Osman aga et la vieille Turquie.

L'Osmanli est le peuple religieux par excellence: sa foi est imperturbable. Aucun argument ne prévaut contre elle ; les plus grandes catastrophes ne sauraient l'ébranler. Qu'y a-t-il dans le monde qui se puisse comparer à un vrai croyant? Un Grec et un Latin disputaient avec vivacité sur la prééminence de leur religion. « A quoi bon tant de paroles? dit un vieil Osmanli pris à témoin: *beïaz donouz*, *siäh donouz*, *epsi donouz durlar* (cochon blanc ou cochon noir, c'est toujours cochon). » Un musulman, au contraire, est « une statue d'or. » On doit cependant faire la part de la faiblesse humaine. « Si vous faites fondre la statue, vous y trouverez une parcelle de plomb. » Autrefois l'alliage n'existait point, mais tout dégénère.

Ce mépris hautain pour les autres croyances est encouragé par notre exemple. Notre négligence à observer les préceptes de notre religion,

le respect humain qui en gêne les pratiques les plus essentielles, notre facilité à l'abandonner pour les motifs souvent les plus misérables[1], sont pris par l'Osmanli comme autant de preuves de l'infériorité de cette même religion. C'est pour cela qu'il appelle l'Europe « la terre des infidèles, » et qu'il joint en parlant de nous l'épithète de *mulhid* (impie) à celle de *ghiaour*[2] (infidèle).

Toutefois ce mépris n'engendre point la persécution. J'ai montré ailleurs, en m'autorisant de nombreux exemples[3], comment l'esprit de prosélytisme et l'intolérance, si souvent reprochés aux Turcs, sont contraires non-seulement au principe, mais à la pratique constante de l'islamisme. Comme rien au monde ne pourrait engager l'Osmanli à renoncer à sa religion, il ne cherche point à vous attirer hors de la vôtre. Si vous lui plaisez, si vous vous êtes, d'une manière quelconque, attiré ses sympathies, il arrivera qu'il vous dise en manière d'adieu : « Dieu t'accorde une heureuse fin ! » ce qui voudra dire : « Dieu te fasse la grâce de deve-

1. On citerait difficilement dans le Levant l'exemple d'un Turc qui ait renoncé à sa religion pour en embrasser une autre, tandis que journellement des chrétiens et des juifs se convertissent à l'islamisme.

2. *Ghiaour*, corruption du mot *kiafir*, est le terme par lequel on désigne tous les individus qui sont hors de la religion musulmane ; on appelle *mulhid* ceux qui n'ont point de religion.

3. *Lettres sur la Turquie*, t. II, p. 9.

nir musulman ! » Mais il bornera là son intervention : aller plus loin, ce serait empiéter sur le domaine divin. « La conversion des âmes, disent les docteurs musulmans, appartient à Dieu. » Voici une autre belle maxime de ces mêmes docteurs : « Fais du bien à tout le monde et ne dispute point avec les ignorants. » La Turquie n'a jamais connu ni les persécutions religieuses, ni le Saint-Office, ni les *auto-da-fé*. Au contraire elle ouvre un asile sur son territoire aux malheureuses victimes du fanatisme chrétien. Consultez l'histoire. Au quinzième siècle, des milliers d'Israélites, chassés de l'Espagne et du Portugal, trouvent un refuge dans cette même Turquie où leurs descendants, depuis près de trois siècles, mènent une existence paisible, hormis (faut-il le dire ?) là où ils ont à se défendre contre les persécutions des chrétiens, et surtout des orthodoxes. Encore aujourd'hui à Athènes, tant que durent les fêtes de Pâques, pas un Juif n'oserait se montrer dans la rue. En Turquie du moins, si la race d'Israël demeure exposée aux insultes de la populace grecque et arménienne, l'autorité locale intervient pour la protéger.

Toutes les religions, comme toutes les nationalités, subsistent côte à côte sur les vastes et pacifiques domaines du sultan. La mosquée, il est vrai, domine l'Église et la synagogue, mais elle ne les exclut point. Le catholicisme est plus libre à Con-

stantinople et à Smyrne qu'à Paris et à Lyon. Aucune loi ne gêne ses manifestations extérieures et n'emprisonne Dieu dans le sanctuaire. Le mort que l'on porte à sa dernière demeure est suivi d'une longue file de moines armés de cierges et psalmodiant des cantiques. Le jour de la Fête-Dieu, toutes les églises de Péra et de Galata sortent processionnellement, précédées de la croix et de la bannière, et escortées par un piquet de soldats qui forcent les Osmanlis eux-mêmes à se ranger sur le passage du cortége.

Mais, va-t-on me dire, les catholiques d'Orient sont protégés par la France et par l'Autriche, comme la Russie protége les Grecs, l'Angleterre les protestants. Soit; mais les pauvres Israélites, qui les protége[1]?

Il y a quatre ou cinq ans, on amena devant le pacha de Mossoul un muletier israélite, accusé d'avoir blasphémé le Prophète, ce qui avait mis toute la population en émoi. En entendant répéter les paroles sacriléges imputées au prévenu, le pacha recula d'horreur : « Il est impossible, s'é-

1. Il y a, d'ailleurs, un autre argument plus décisif en faveur de la tolérance musulmane : c'est que les capitulations d'où découlent les priviléges des Églises chrétiennes en Orient ont été concédées à une époque où la Turquie, à l'apogée de sa puissance, ne subissait l'intervention d'aucun État étranger dans sa politique.

cria-t-il, qu'un homme ait parlé ainsi sans attirer immédiatement sur sa tête le châtiment d'Allah. Je ne puis donc croire que ce muletier soit coupable, et il serait présomptueux à moi de punir ce que Dieu a dédaigné. »

Voilà un bel exemple de tolérance! Et cependant que de gens encore en France, sur la foi de la *Gazette d'Augsbourg* ou de l'*Observateur d'Athènes*, croient qu'en Turquie l'on torture et l'on empale journellement les « chiens de chrétiens, » comme ils croient, sur la foi des faiseurs de drames et d'opéras comiques, au mouchoir offert par le sultan à l'odalisque qu'il honore de ses faveurs, aux femmes cousues vivantes dans un sac et jetées dans le Bosphore, à ces murs dégouttants du Sérail,

> Où l'on voit, tant ces Turcs ont des façons accortes!
> Force gens empaillés accrochés à des portes.

Le gouvernement turc n'a dérogé dans la pratique à ses maximes de tolérance que lorsqu'il a vu la propagande chrétienne, à l'abri de cette tolérance même, faire irruption dans son domaine et porter le trouble à la fois dans les consciences et dans l'État. Les lazaristes seuls, dont l'apparition en Turquie remonte à l'année 1781, ont sagement compris leur rôle : aussi leurs missions, qui embrassent aujourd'hui tout le Levant, sont-elles les

seules jusqu'à présent qui aient porté de véritables fruits.

Les autorités locales, bien loin de leur faire obstacle, encouragent les premières un zèle dont la bienfaisance paraît être l'unique mobile. N'est-ce pas un Turc, et l'un des principaux fonctionnaires de la Porte, Hassib efendi qui, en 1844, au sortir d'une visite qu'il avait faite au pensionnat des sœurs de la Charité, s'empressa d'envoyer à la sœur supérieure, en témoignage de sa satisfaction, une belle robe de première communion pour l'élève pauvre qui serait jugée digne de cette faveur? Vers la même époque, un autre personnage (c'était, si je ne me trompe Kémal efendi, qui représente aujourd'hui la Sublime-Porte à Berlin) plaça son fils au collége de Bébek, dirigé par les lazaristes [1]. Tout Stamboul s'en émut; les vieux ulémas surtout jetèrent les hauts cris, si bien que le père, effrayé, retira, quoique à regret, son fils des mains auxquelles il l'avait confié. L'affaire parvint aux oreilles du sultan, qui manda le père et le fils ensemble au palais. Il s'adressa d'abord à l'enfant : « Est-ce que les adorateurs de la statue, lui demanda-t-il, auraient travaillé à te détourner de la foi d'Osman et d'Abou-Békir?

1. Bébek est un joli petit village, sur le Bosphore, à moitié de chemin de Constantinople et de Thérapia.

— Non.

— Est-ce qu'ils auraient pratiqué à ton égard quelques moyens indirects pour te disposer à embrasser leur doctrine ?

— Non.

— Ils ne t'ont donc jamais rien dit qu'un bon musulman ne puisse entendre?

— Non.

— En ce cas, reprit le sultan en se retournant vers le père, remets ton fils où il était, et ne t'inquiète de rien. »

L'éducation n'est que la moindre partie de l'œuvre des lazaristes, qu'assistent dignement les frères de la doctrine chrétienne et les filles de Saint-Vincent-de-Paul. A côté de ses écoles qui, en 1849, instruisaient gratuitement près de seize cents enfants des deux sexes, la seule mission de Constantinople entretenait un hôpital, des crèches, des salles d'asiles et des dispensaires qui secouraient annuellement cent treize mille indigents ou infirmes, distribuaient des remèdes gratuitement à quatre-vingt mille malades, et habillaient de deux à trois cents petites filles indigentes. Aussi pourrait-on difficilement se faire une idée de la vénération dont ces pieux missionnaires, et principalement les sœurs de charité, sont l'objet à Constantinople et dans toutes les Échelles. Pas un pauvre qui ne les connaisse et ne les salue en passant de

ses bénédictions; pas un matelot anglais, russe ou autrichien, qui ne se découvre à leur aspect, dans les rues de Galata : car il sait que, en cas de maladie, si l'hôpital de sa nation est trop encombré pour le recevoir, il y aura toujours place pour lui à l'hôpital français, dût une des sœurs quitter son lit pour le lui donner. Les Turcs eux-mêmes s'inclinent sur le passage de ces filles de Marie, qui pansent elles-mêmes leurs blessures et ne craignent pas de se montrer à eux le visage découvert, comme leurs mères ou leurs sœurs. J'en ai vu qui se précipitaient au-devant d'elles, dans la rue, pour baiser le bas de leurs robes. Voici à cette occasion une anecdote touchante qui me fut racontée à Smyrne.

Un Turc, d'un village situé à quelque distance dans l'intérieur, s'était blessé assez grièvement par suite d'une chute; des passants le recueillirent et le portèrent à l'hôpital français, qui était voisin. Il fut admis, soigné, et, au bout de quelques semaines, sa fracture ayant été remise, il quitta la maison hospitalière pour retourner à son village.

Deux années s'écoulèrent; les sœurs ne pensaient plus à lui, quand un beau jour on le vit revenir, portant sur ses épaules un autre Osmanli blessé à la jambe : « Louange à Dieu! dit-il en saluant la supérieure. Je t'apporte cet homme à guérir. Sache que là-bas je pensais à toi nuit et

jour, priant Dieu qu'il fournit au pauvre Méhémet le moyen de reconnaître ton bienfait. A la fin, sa miséricorde a permis que ce pauvre homme, mon voisin, se cassât la jambe en tombant ; je l'ai chargé sur mes épaules, et je te l'amène pour que tu le guérisses comme tu m'as guéri. »

Cette anecdote me rappelle un autre fait dont je fus témoin presque à la même époque, et qui montre également à quel point la mémoire du bienfait demeure gravée dans le cœur des Osmanlis.

Un de ces incendies si fréquents à Constantinople, qui, en quelques heures, consument tout un quartier, avait éclaté, le soir, dans le faubourg de Péra. Un négociant européen, dont la maison était située à plusieurs centaines de toises dans une petite rue transversale, se mit aussitôt en devoir, selon la coutume, d'en enlever tous les meubles et les objets précieux, dans le cas fort probable où l'incendie viendrait à l'atteindre. Il n'y avait pas une minute à perdre ; lui, sa femme, ses enfants, les domestiques, tout le monde se mit à l'œuvre. Il n'y avait rien à attendre des voisins, chacun étant occupé de son propre danger. Quant aux individus qui accouraient du dehors, on avait assez à faire de se garer d'eux ; la plupart, Maltais et Ioniens, étaient venus là pour piller sous prétexte de porter du secours. Aussi la besogne allait lentement ; l'incen-

die, au contraire, gagnait avec rapidité, lorsqu'on vit arriver une vingtaine de Turcs munis de pompes, qui se mêlèrent activement aux travailleurs. Au milieu d'eux un homme d'une cinquantaine d'années, coiffé du turban blanc des hommes de la loi, dirigeait et stimulait leur zèle au moyen d'une bourse de soie attachée à sa ceinture, dans laquelle il plongeait, presque sans discontinuer, sa main qu'il retirait pleine de paras. Grâce à ce secours inattendu, non-seulement le contenu de la maison, mais la maison elle-même fut préservée des flammes. Quand tout fut fini, le négociant européen s'approcha de l'étranger, que personne ne connaissait, et le remercia avec effusion, tout en lui témoignant sa surprise de le voir pour la première fois. « Je me nomme Hassan Papoutchou-Oghlou (Hassan, fils du fabricant de babouches), répondit l'autre. Il y a vingt ans, mon père, étant en pays étranger, a été secouru par le tien. Il est mort, me laissant sa dette. J'ai attendu tout ce temps, espérant chaque jour que Dieu m'enverrait une occasion de dégager la mémoire de mon père. A la fin, sa miséricorde ayant permis que l'incendie s'allumât à côté de ta maison, je suis venu avec mes serviteurs; et maintenant je m'en vais, heureux d'avoir pu, avec l'aide de Dieu, préserver le toit du bienfaiteur de mon père. Adieu. et sache que tu as un ami fidèle dans Hassan, le fils du fabricant de babouches. »

Les Osmanlis n'attachent un si grand prix à la reconnaissance que parce que le bienfait est pour eux la première des obligations. « Que ta porte soit toujours ouverte au derviche et au pauvre, dit le poëte Nabi dans ses *Avis à son fils;* cette action est plus agréable à Dieu que de bâtir des mosquées, que de jeûner continuellement ou de faire plusieurs fois le pèlerinage de la Mecque. »

Chez eux, la charité n'est point distincte de la religion. Celui qui manque de faire l'aumône ne faillit pas seulement à son devoir comme musulman, il cesse par cela même d'être musulman; car l'aumône, de même que le pèlerinage de la Mecque, le jeûne du ramazan et la prière, forme, avec la profession de foi ordinaire[1], les cinq points fondamentaux de l'islamisme.

J'ai parlé ailleurs « de cette charité, de cette bienfaisance universelles, illimitées, s'exerçant sans distinction de croyances, ou même de haines et d'animosités personnelles, jusqu'à l'épuisement total des ressources privées, comme Tacite le rapporte des anciens Germains, non-seulement dans l'intérieur des villes, mais sur toute l'étendue des routes, où la bienfaisance publique et privée a pourvu à la défense et au soutien du voyageur et

1. *La ilah illa Allah, Mohammed reçoul Allah.* « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet (est) le Prophète de Dieu. »

de l'indigent, non-seulement à l'égard du prochain, mais jusque sur les animaux de la création[1]. » A dire vrai, je ne connais pas de peuple plus humain, dans la véritable acception de ce mot, que ces Turcs qu'on traite encore aujourd'hui de barbares. Que le lecteur impartial et ami de la vérité veuille bien encore écouter le récit d'une anecdote que j'ai recueillie dans mes voyages.

On sait quel prix les Arabes attachent à leurs chevaux. L'un d'eux, appelé Abou-Taleb (je ne garantis pas le nom; mais qu'importe le nom, si l'histoire est vraie?), avait une jument qui réunissait tous les *signes*[2] favorables et dont la vitesse était renommée dans tout le Hedjaz. Un cheikh du voisinage la vit et fut pris d'un ardent désir de la posséder; mais vainement offrit-on de sa part des sommes considérables au propriétaire : celui-ci refusa de se défaire à aucun prix d'une bête qui était considérée à la fois comme l'ornement et le palladium de la tribu. Le cheikh, voyant ses offres repoussées, imagina alors un artifice qui devait le rendre maître de l'objet de sa convoitise. Un jour qu'Abou-Taleb

1. *Lettres sur la Turquie*, t. II, p. 67.

2. Les signes, auxquels les Arabes attachent une grande importance, sont certaines marques extérieures d'après lesquelles ils croient reconnaître, non-seulement les qualités bonnes ou mauvaises de la monture, mais même le bonheur ou le malheur futur du cavalier. Cette science des signes est une des connaissances que prisent le plus les Arabes.

passait avec sa jument dans un chemin creux, à quelque distance de la ville, il entendit une voix lamentable qui sortait d'un des buissons de la route. « Arrête, disait la voix, et, si tu portes une âme de musulman, aie pitié d'un malheureux. »

Abou-Taleb tourna la vue du côté d'où partaient ces accents plaintifs, et aperçut un homme à moitié couvert de haillons, qui paraissait exténué de fatigue.

« Qu'as-tu, mon frère, lui dit-il en s'approchant, et que puis-je pour te soulager ?

— Frère, répondit l'étranger, j'ai cru que je pourrais gagner la ville avant la nuit; mais la fatigue et la maladie ont épuisé mes forces; prends-moi sur ton cheval et sauve-moi ainsi de la dent des bêtes féroces, je te le demande au nom de Dieu.

— Viens, reprit Abou-Taleb, et monte en croupe derrière moi. Je te conduirai dans ma maison.

— Hélas! fit l'autre, mes jambes peuvent à peine me soutenir : comment pourrais-je, sans ton aide, m'élever jusqu'à la selle ? »

Abou-Taleb descendit alors de sa monture, puis, saisissant l'étranger à bras le corps, il le déposa doucement sur la selle et lui mit les pieds dans les étriers et la bride à la main. Au même instant, le prétendu malade, frappant la jument du talon, partit comme un trait, et s'arrêtant à quelques centaines de pas de l'Arabe stupéfait, il lui cria

d'un air railleur : « Holà! hé! Abou-Taleb, fils d'Amrou, reconnais-moi; je suis celui qui ai envoyé trois fois pour acheter ta jument; tu as refusé de me la vendre, je te l'ai dérobée; bon voyage! »

En entendant ces mots Abou-Taleb soupira, et, après un moment de silence, s'adressant au ravisseur : « Arrête à ton tour et écoute une prière. Quand tu seras de retour dans ta tribu, ne parle pas de ce qui m'est arrivé, de peur que le bruit de ton action, venant à se répandre, ne détourne les autres hommes de la charité et ne les empêche de se faire du bien les uns aux autres. Je te le demande au nom de Dieu. »

Cette parole fit rentrer le cheikh en lui-même. Il descendit de sa monture, et la ramenant à Abou-Taleb, il lui dit : « J'ai trop écouté ma passion, et elle m'a dérobé la vue de cette lumière que Dieu a mise au dedans de chaque homme pour le diriger. Non, je ne dois pas persister dans mon action, puisqu'elle aurait de pareilles conséquences pour le pauvre genre humain. »

Ainsi parla le cheikh à Abou-Taleb, et l'on ajoute qu'à partir de ce moment ils furent unis d'une amitié inaltérable.

L'Orient est le pays de la bienfaisance, comme il est celui des contrastes. C'est elle qui a élevé à l'ombre des mosquées ces pieux asiles ouverts à la science, à l'indigence, aux maladies. C'est elle qui

a semé sur le bord des routes ces fontaines où le voyageur altéré et fatigué par une longue marche trouve une eau pure pour étancher sa soif, un gazon vert pour reposer ses membres. Ici ce n'est point, comme dans les fontaines fastueuses de Constantinople, l'art qui triomphe, c'est la charité. Le fondateur n'a pas besoin d'y inscrire cet adage persan :

Ne jette pas de boue dans la source où tu t'es désaltéré.

Placées sous l'invocation « du Dieu clément et miséricordieux, » le voyageur ne s'en approche qu'avec un sentiment de pieuse reconnaissance. Au lieu du vase de métal pendant à une chaîne, c'est une simple calebasse, posée sur le bord du réservoir, qui sert à puiser l'eau. Il la prend, s'en sert, la lave, et, après l'avoir baisée, la remet sur la même pierre, où un autre voyageur la retrouvera. Le même sentiment qui a érigé ces fontaines a porté le fondateur à planter alentour des arbres qui offrent des fruits et de l'ombrage, et sous lesquels on voit souvent son tombeau et ceux de ses descendants. Ne dirait-on pas d'une idylle de Gessner, et lorsqu'une jeune Turque, la figure voilée, la cruche de terre sur la tête, s'approche pour puiser de l'eau, n'est-on pas sur le point de lui demander le récit des derniers jours d'Amyntas, « de l'homme vertueux dont la vie ne

fut qu'une chaîne de bienfaits, et qui, voulant faire du bien longtemps après sa mort, conduisit cette source en ce lieu et y planta ces arbres? »

Nulle terre n'est plus hospitalière. Partout la politesse musulmane dispute le voyageur européen à l'empressement de ses coreligionnaires. C'est un point sur lequel les écrivains même les plus prévenus contre la Turquie sont d'accord. « Les pachas, dit M. Blanqui, s'empressent d'envoyer leurs chevaux, leurs gens, et souvent même un repas tout servi aux étrangers recommandés, après leur avoir assigné un gîte qu'il serait presque impossible de se procurer faute d'auberges. » Mais je préfère encore à cette hospitalité fastueuse l'accueil simple et touchant du pauvre paysan qui, assis sur le pas de sa cabane, invite l'étranger à y entrer pour se reposer et se rafraîchir. Dans le plus pauvre village il y a la chambre des hôtes, *muçafirlik* [1]. Le voyageur en arrivant est sûr de trouver un plat de riz et de mouton pour son souper, une natte et une couverture pour passer la nuit; et quand il se remet en route le lendemain, il n'a pas même besoin de prendre congé de son hôte; car son hôte, c'est le village tout entier, qui pourvoit en commun aux frais du muçafirlik. A mesure que la civilisation et les mœurs européennes

1. De *muçafir*, hôte, comme *hospitium* de *hospes*.

gagnent du terrain et s'étendent le long des grandes routes, ces coutumes primitives disparaissent. Cependant, à Constantinople, l'antique hospitalité existe encore. Que M. Crow[1] trouve Stamboul un séjour maussade pour un gentleman, parce que l'on n'y dîne pas et que l'on n'y a pas de raouts comme à Londres, permis à lui; mais interrogez le pauvre voyageur assuré de trouver en tout temps dans Stamboul un gîte et un repas frugal, tandis qu'à Londres il serait exposé à mourir de froid et de faim dans la rue, il sera d'un autre avis que M. Crow.

La charité des Osmanlis est simple comme leur piété. Il n'y eut jamais de peuple plus éloigné de l'ostentation. Quelle plus jolie maxime que celle contenue dans ce distique d'un de leurs poëtes : « Que le torrent de votre libéralité s'échappe de vos mains sans que votre oreille en entende le bruit. »

De même que la religion a empreint toutes leurs institutions et seule est capable de les modifier, elle se mêle à l'exercice de toutes leurs vertus. Ce que nous appelons dogme, culte, obligation morale, conscience, loi écrite, se dit chez eux d'un même mot : religion. L'idée du devoir, sous toutes ses

1. Auteur d'un *Voyage en Turquie* publié récemment à Londres.

formes, n'est pas distincte de l'idée de Dieu ; tous leurs actes sont des actes religieux. Ils accomplissent un acte religieux en passant avec leurs femmes la nuit du vendredi[1], comme en étant exacts aux cinq namaz et en mourant pour la défense de leur pays. Aussi n'y a-t-il de patriotisme véritable en Turquie que chez les vieux croyants. La jeune Turquie, qui fait profession d'athéisme, n'a pas le moindre souci de l'avenir du pays. Elle n'est préoccupée que d'elle-même. Je ne dis point que l'on ne puisse pas parvenir à la longue à substituer dans l'esprit des masses le mobile patriotique, tel qu'il existe chez nous, au mobile religieux; mais, avant que la Turquie ait accompli cette transformation, que sera-t-il advenu d'elle? Et quand elle l'aura accomplie, sera-ce encore la Turquie?

Voilà pourquoi, pendant que la crise dure encore, j'aimerais à retracer les principaux traits de ce type qui bientôt peut-être aura disparu de l'Europe. Osman aga en était un représentant fidèle, et c'était une des raisons qui me faisaient trouver tant de charmes dans son entretien.

Je ne sais s'il croyait fermement à la mission de

1. De là le nom même du vendredi, *djouma*, «jour de l'union.» (Voy. plus bas, p. 373.) Jamais un bon musulman ne s'affranchit de cette obligation, son harem fût-il rempli de jeunes esclaves fraîches comme Rachel, et sa femme fût-elle ridée comme Sara

Mahomet ; mais il agissait en toute chose comme s'il eût été guidé par une foi sincère. La religion était véritablement pour lui la *voie droite* [1] ; les objections, les railleries, les clameurs, n'avaient point de prise sur lui : « Le chien aboie, disait-il, la caravane passe. »

Grave, réfléchi, il portait dans ses actions et dans ses discours une certaine lenteur. Cette lenteur, commune à tous les Turcs, ne ressemble en rien à la pesanteur d'esprit des Allemands, « qui se cotisent pour entendre un bon mot : » elle est plutôt une marque de leur dignité. Quoique moins spirituels que les Arabes et surtout que les Persans, les Osmanlis sont doués d'une finesse qu'ils doivent en partie à leurs habitudes d'observation, et cette finesse s'exprime souvent sous une forme vive et incisive. Cependant ils font plus de cas du simple bon sens que de l'esprit, et affectent de réfléchir longtemps avant de parler. Lorsque vous entamez une conversation avec un Turc, la plupart du temps votre interlocuteur a deviné votre pensée avant que vous ayez fini votre phrase ; cependant il se garde de formuler sur-le-champ sa réponse : il reste une minute ou deux à se caresser la barbe d'un air méditatif ; il craint de pa-

1. Les musulmans se servent de cette expression, « la voie droite, » pour désigner l'islamisme.

raître se déterminer à la légère. Souvent même il se contentera de répondre de la tête, des yeux, de la main, qu'il ne remue jamais sans noblesse.

En effet, cette gravité, cette lenteur qu'affectent les vieux Turcs, répand sur leur physionomie un cachet de distinction et de dignité naturelles, dont vous ne pouvez vous empêcher d'être frappé. Comme elles résultent moins de l'éducation que de l'équilibre constant des facultés, vous les retrouverez chez tous les individus indistinctement, petits ou grands, pauvres ou fortunés. Cet homme qui s'avance vers vous d'un pas lent et mesuré, sans tourner la tête à gauche ou à droite, est-ce un puissant aga, un riche marchand, un simple ouvrier vivant du travail de sa journée? Le mendiant lui-même garde vis-à-vis du public cette contenance calme et digne. Il reçoit votre aumône avec reconnaissance, mais il ne la sollicite jamais, et, même en la recevant, il ne se considère point comme votre inférieur. La bonne et la mauvaise fortune créent des distinctions, mais non des inégalités entre les hommes. Pauvres et riches accomplissent également la loi, les uns en se montrant résignés à leur sort, les autres en adoucissant les maux de leurs semblables.

Qu'un de ces accidents si communs en Turquie élève soudainement un homme au-dessus de sa condition, vous ne trouverez point en lui la morgue

et l'insolence de nos parvenus. Il ne cherche pas à jeter un voile sur son origine. Le baltadji devenu millionnaire parlera le premier, mais sans affectation, de sa hache et du bois qu'il a fendu. Il apporte dans ses rapports avec ses voisins la même bienveillance, la même discrétion, la même politesse. Son élévation ne l'a ni surpris ni changé; sa chute n'altérera pas son humeur, et il rencontrera les mêmes égards, les mêmes respects de la part de ceux qui l'entourent.

Tel est l'effet de cette religion qui se définit elle-même résignation à Dieu ; résignation à Dieu et charité envers le prochain, car le Prophète lui-même a dit : « Le meilleur des hommes est celui qui se rend utile à ses semblables. »

Les Persans néanmoins diffèrent en beaucoup de points des Osmanlis. Ils n'ont ni leur dignité, ni leur réserve, ni leur honnêteté proverbiale. Vifs, spirituels, beaux parleurs, familiers, prompts à s'assimiler les mœurs et les usages des pays étrangers, ce sont les Français de l'Orient.

Plus clairvoyant ou moins obstiné que la plupart des Turcs que je rencontrais chez lui, Osman aga était agité de tristes pressentiments relativement à l'avenir de son pays. Il avait trop de pénétration pour ne pas calculer au juste la portée des réformes introduites de gré ou de force dans l'empire depuis vingt ans. Aussi aimait-il à se reporter,

par la pensée et par la conversation, aux temps passés, quoique la comparaison de l'ancienne splendeur des Osmanlis et de ce qu'il appelait leur décadence actuelle le rendît soucieux et morose. « Que voulez-vous? me disait-il un jour; à présent, quand le Christ veut fumer, c'est Mahomet qui va lui chercher du feu. » Je ne sais quelle impression auront faite sur lui les événements actuels. Peut-être est-il mort; mais, s'il vit encore, nul doute qu'ils n'aient ajouté à son humeur chagrine ; quelle que soit l'issue de la lutte engagée, il doit penser que l'Europe fera payer à la Turquie le prix de sa rançon. Et de fait, quelques sympathies que l'on ressente pour la vieille race d'Osman, il est vraisemblable que son heure a sonné : il faut que la Turquie se transforme, si elle veut être sauvée.

CHAPITRE XI.

LE HAREM.

(LES FEMMES.)

I.

Préjugés à l'endroit des femmes turques. — Le Coran et le moyen âge. — Condition légale de la femme d'après la jurisprudence musulmane. — Son rôle dans la famille et dans la société. — Première éducation. — Fiançailles et mariage. — Cérémonies des noces. — Répudiation et divorce. — Singulière disposition de la loi. — Anecdote. — Vie et amusements des femmes dans les harems. — Le tandour. — Bains. — Une page de lady Montague. — Costume. — Une dame turque chez elle et dans la rue. — Lady Londonderry. — Une visite au harem de Réchid pacha. — Importations européennes.

On se fait généralement une idée très-fausse de la condition des femmes en Turquie. Si elles n'y jouissent pas tout à fait des mêmes droits et des mêmes prérogatives qu'en Europe; si le rôle qu'elles remplissent dans la société et dans la famille est moindre; si la loi religieuse, d'accord en cela avec la tradition historique, laisse subsister entre elles et les hommes certaines inégalités qui

tendent à diminuer de jour en jour, il n'est pas vrai non plus qu'elles soient ravalées à la condition de servantes ou de concubines et qu'elles ne possèdent d'autres droits que ceux qu'elles tiennent de leurs avantages personnels ou du caprice passager du maître.

Au fond, le rôle de la femme, j'entends de la femme légitime, dans la société musulmane, ne diffère pas essentiellement de ce qu'il a été, durant plusieurs siècles, dans l'Europe chrétienne. Sans remonter jusqu'au moyen âge, où il était permis au mari de battre sa femme et même de la blesser, « pourvu, dit l'ordonnance, que la blessure ne dépassât pas les bornes d'une honnête correction[1], » reportons-nous à deux siècles en arrière, à l'époque de Molière :

Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :
L'une est moitié suprême et l'autre subalterne ;
L'une est soumise en tout à l'autre qui gouverne ;
Et ce que le soldat, dans son devoir instruit,
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,
Le valet à son maître, un enfant à son père,
A son supérieur le moindre petit frère,
N'approche point encor de la docilité
Et de l'obéissance et de l'humilité
Et du profond respect où la femme doit être

1. *Recueil des ordonnances des rois de France*, t. XII, p. 541.

Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître.
Lorsqu'il jette sur elle un regard sérieux,
Son devoir aussitôt est de baisser les yeux, etc.

Le Coran et l'usage ne prescrivent rien de plus à la femme mariée que ce que renferme le discours d'Arnolphe à la jeune Agnès. Tenue à un simple devoir de subordination et de déférence envers son mari, elle demeure debout en sa présence, le sert à table, le salue en parlant des titres d'agha, d'efendi, de *tchèlèbi*[1]. En revanche, elle règne en souveraine dans le harem. Elle préside seule à l'intérieur, est chargée des soins et des détails du ménage, élève ses enfants, surveille les domestiques et les esclaves. Les exemples de polygamie étant extrêmement rares, soit par l'effet des restrictions légales apportées à l'exercice du droit, soit par suite des changements opérés dans les mœurs, elle exerce son autorité sans contrôle. Même dans le cas contraire, son droit demeure intact, la loi obligeant l'homme qui épouse plusieurs femmes à donner à chacune un appartement séparé avec un état de maison proportionné à ses moyens et à la naissance de l'épouse.

Elle n'est astreinte à aucun travail en dehors

1. Ces trois expressions répondent plus ou moins exactement à notre qualification de « Monsieur. » Toutefois, *tchèlèbi* indique quelque chose de plus, et se rapprocherait du *gentleman* anglais.

des soins et des occupations du ménage. Elle n'exerce aucun état, aucune industrie; les professions qui, chez nous, sont le partage exclusif des femmes, en Turquie, sont exercées par des hommes. Ce sont des hommes qui tiennent les magasins de lingerie et de broderie; ce sont des hommes qui confectionnent les antaris et les féredgès. Les métiers de couturière et de ravaudeuse sont faits ordinairement par des Juifs ou des Arméniens; les esclaves des harems viennent chercher l'ouvrage quand il est terminé.

Ainsi l'existence de la femme en Turquie est tout intérieure et domestique. Son rôle dans la maison est considérable; hors de la maison il est nul. Elle ne participe point à l'activité ni au mouvement du dehors. Elle n'a que la vue du monde extérieur, ou, si elle le traverse, c'est sans s'y mêler. Des deux faces sous lesquelles apparaît la société en Orient, et qui sont représentées l'une par le harem, l'autre par le sélamlik, une seule est à sa portée, et ce n'est pas celle qui l'intéresse le plus.

Cependant la tradition, les mœurs, l'éducation, tout prépare de longue main les femmes à ce genre de vie. Fiancées d'ordinaire à trois ou quatre ans, mariées à douze ou treize, elles passent du harem de leur mère dans celui de leur époux, résignées d'avance à une contrainte que l'habitude leur a

rendue facile. Le mariage est arrangé par les parents à l'insu des jeunes gens. Ceux-ci ne sont même pas présents à la cérémonie; quelquefois le futur se mêle parmi les témoins, mais son rôle est passif. Ce sont les parents ou les tuteurs qui stipulent au nom et avec le consentement des époux et qui dressent le contrat, en présence de l'iman et des témoins. Le mariage ne reçoit pas de consécration religieuse. L'iman qui y assiste n'est point là comme prêtre, mais comme magistrat civil. Il inscrit sur son registre l'acte de mariage avec les conditions arrêtées par les parties; les témoins y apposent leurs cachets qui tiennent lieu de signature, et le lien résulte de cette simple inscription.

En Turquie, c'est le mari qui dote la femme; il lui doit de plus un entretien honnête et un état de maison proportionné à ses moyens et à la naissance de l'épouse. Autant de femmes, autant de dots à fournir, autant de logis ou de corps de logis séparés, avec tout leur attirail de meubles, de voitures, de domestiques, d'esclaves, etc. Il n'est donc pas aussi facile que l'on croit, pour les enfants du Prophète, d'user de la latitude de la loi. Peu d'entre eux sont assez riches pour se permettre le luxe de quatre femmes [1];

1. « Épousez les femmes qui vous plaisent, au nombre de deux, de trois et même de quatre. » (CORAN.)

et ceux qui pourraient en avoir quatre trouvant que c'est bien assez d'en avoir une, il en résulte, comme je le disais, que les cas de polygamie sont peu nombreux en Turquie.

L'Osmanli trop pauvre pour se marier achète une esclave qui lui sert à la fois de femme et de servante, et en cela encore il se conforme au texte de la loi : « Celui qui ne sera pas assez riche, dit le Livre, pour se marier à des femmes honnêtes et croyantes, prendra des esclaves croyantes. » S'il lui naît des enfants, il est le maître de les légitimer, et cette légitimation emporte de droit, à sa mort, l'affranchissement de la mère, sans que celle-ci puisse être, dans l'intervalle, ni donnée ni vendue.

Rien de plus simple donc, rien de plus dépourvu d'incidents qu'un mariage turc. Voici à peu près comme les choses se passent.

Esmè a atteint son douzième printemps; elle est fiancée depuis l'âge de quatre ans avec Békir, qui en a dix-huit; il est temps de les unir. Békir ne connaît pas Esmè, ou du moins il a oublié tout à fait les traits de son visage, depuis le temps où elle venait enfant chez sa mère. Esmè, de son côté, a conservé de Békir un souvenir encore plus confus; c'est pourquoi elle supplie sa mère, avant de renouveler un consentement définitif cette fois, qu'il lui soit permis d'envisager au moins les traits de

son fiancé. La mère y consent, et, un jour que Békir est en visite chez son futur beau-père, Esmè assiste à l'entretien derrière un grillage. « *Quatl im* (je consens); » dit-elle; et là-dessus les parents des deux parts se concertent et fixent ensemble le jour de la cérémonie. Encore huit ou dix jours, et Esmè échangera son titre de demoiselle (*kutchuk hanem*) contre celui de dame (*buïuk hanem*[1]).

Cependant Békir, à son tour, est impatient de connaître celle qui doit être sa femme. Sa mère lui a fait maintes fois l'éloge de sa beauté; mais doit-il en croire sa mère, qui a désiré, qui a arrêté ce mariage? Il s'adresse alors à quelque vieille habile et discrète (c'est ordinairement une juive), qu'il charge de s'introduire, sous un prétexte quelconque, dans le harem d'Esmè, de la voir, de lui parler en notant dans sa mémoire ses moindres traits, ses moindres discours. L'ambassadrice revient le lendemain ou le surlendemain, et ne manque pas de faire le portrait le plus séduisant de celle qu'elle a vue : une lune de beauté, des dents pareilles à des perles, les yeux comme deux étoiles, les sourcils comme deux arcs-en-ciel. Békir loue Dieu et le Prophète; puis il verse dans les mains de la duègne une poignée de bechliqs et envoie à sa future des

1. *Kutchuk hanem* (petite femme) par opposition à *buïuk hanem* (grande femme); en italien *signorina*, *signora*.

corbeilles ou des vases remplis de fleurs, de fruits et de sucreries.

L'offre de ce que nous appelons le cadeau ou la corbeille de noces suit immédiatement la signature du contrat. La corbeille consiste principalement en étoffes et en bijoux, avec l'addition d'un miroir de toilette et d'une paire de patins brodés pour le bain : ceci est obligatoire. Békir reçoit en retour du linge de corps et des essuie-mains brodés en or, en argent ou en soie. Les membres des deux familles se font, de leur côté, des présents mutuels.

Plusieurs jours, souvent même plusieurs semaines s'écoulent entre la signature du contrat et la célébration des noces. Ce temps est employé par Békir à satisfaire au payement de la dot; par les parents d'Esmè, à former son trousseau et à faire les apprêts des noces.

Elles durent quatre jours, depuis le lundi matin jusqu'au jeudi au coucher du soleil. La première nuit des noces est fixée à la nuit du jeudi au vendredi, réputée plus propice que les autres, à cause de la conception de Mahomet.

Les noces sont célébrées isolément dans les deux familles, les femmes étant, suivant l'usage, séparées des hommes. Les réjouissances consistent principalement dans des repas, dont les intervalles sont remplis par un régal successif de café, de cherbet, de confitures, de parfums et de pipes.

Une hilarité grave préside à ces réunions, égayées quelquefois par des troupes de baladins et de jongleurs. Parents et amis sont invités à passer tour à tour vingt-quatre heures dans les deux maisons, et les longs et larges sofas qui garnissent les pièces du sélamlik et du harem servent, comme d'habitude, de lits aux conviés pour la nuit.

Chaque jour est marqué par une cérémonie différente. Le mardi, le trousseau d'Esmè est transporté en grand appareil de sa demeure à celle de son époux. J'ai décrit plus haut ce cérémonial en parlant des noces de la sultane Adliè, sœur du sultan, avec le grand maître actuel de l'artillerie, Ahmed-Féthi pacha. Le mercredi soir, Esmè est conduite solennellement au bain, où sont conviées, outre les invitées de la noce, toutes les femmes pauvres du quartier. Celles-ci, en arrivant, déposent leurs haillons dans la première salle et retrouvent au sortir du bain un vêtement tout neuf, avec une somme d'argent proportionnée au rang et à la fortune de l'époux. En Turquie, la charité se mêle à tout. Quelquefois, chez les ridjals surtout, elle est accompagnée d'un certain faste, en sorte que les frais de ces préliminaires sont considérables. En 1848 ou 1849, lors du mariage du fils de Rifa'at pacha, ils atteignirent, dit-on, un demi-million.

Le lendemain, enfin, dans l'après-midi, Esmè,

accompagnée de sa mère, de ses sœurs, de ses suivantes, quitte sa demeure pour celle de son époux. Les parents, les invités des deux maisons sont réunis, les hommes dans le sélamlik, les femmes dans le harem. Les réjouissances, qui se prolongent jusqu'à la tombée de la nuit, sont terminées par un souper. A l'heure du cinquième namaz, Békir, après avoir baisé les mains de son père, de ses oncles, de ses frères aînés, se glisse mystérieusement dans le harem où l'attend Esmè, assise sur le sofa, la tête couverte d'un voile. Une vieille matrone, qui fait l'office d'introductrice, se tient debout dans un angle de l'appartement. A la vue de son époux, Esmè se lève, et, tandis qu'il se précipite pour lui prendre la main, elle saisit la sienne et la baise en signe de soumission. Békir s'apprête à lever le voile mystérieux, mais la maudite vieille est toujours là, immobile, dans l'angle du mur, comme une statue dans sa niche. Comment la renvoyer? Il faut venir à composition. « Cent piastres et va-t'en! » La statue ne bouge pas. « Deux cents, cinq cents! » Même immobilité. Esmè sourit sous son voile. A la fin, cette petite comédie a son dénoûment prévu. La vieille est poussée dehors, et Esmè apparaît pour la première fois aux yeux charmés de son époux.

Mais Esmè n'est pas toujours jolie. Un vieil efendi, fort riche et fort laid, venait de se marier. Le len-

demain des noces, la femme demanda à son époux de lui nommer ceux de ses parents et de ses proches à qui elle pourrait montrer son visage sans voile. « Montrez-le à qui vous voudrez, lui répondit-il ; mais cachez-le-moi désormais.

— Supportez ma laideur, dit la femme.

— Je n'ai pas assez de patience pour cela.

— Ah ! reprit-elle, vous devez pourtant en avoir un assez bon fonds, puisque vous avez supporté, depuis que vous vivez, l'horrible nez que je vous vois. »

Comme compensation, la loi admet la répudiation, mais facultative chez le mari, conditionnelle chez la femme. Le premier est maître de rompre à son gré le lien conjugal moyennant l'abandon de la dot à l'épouse répudiée. L'épouse, de son côté, peut demander le divorce, mais seulement dans un cas et pour des motifs déterminés. Parmi ces motifs, il en est de singuliers et qui ne sauraient être rapportés ici.

Le mari qui a répudié sa femme peut la reprendre, mais seulement après qu'elle a été mariée à un autre homme et que celui-ci l'a répudiée à son tour. Cette disposition bizarre de la loi est formelle : un individu pourtant trouva moyen de l'éluder. Je ne sais si l'anecdote est vraie, mais elle est originale ; la voici :

Un jeune marchand d'Antioche avait une femme

qu'il aimait beaucoup, mais qu'il répudia dans un accès de jalousie. Le repentir suivit de près son action : repentir stérile! Il avait proféré trois fois la formule sacramentelle : « *Mutallaca*, tu es répudiée. » C'en était fait; le lien qui unissait les deux époux ne pouvait plus se renouer, à moins que.... Or, c'était précisément cette condition qui faisait bondir le cœur du jeune homme; il lui semblait moins malaisé encore de renoncer à Zeïneb que de la voir revenir à lui après qu'elle aurait passé dans les bras d'un autre. Désespéré, il alla trouver un vieux santon réputé pour sa sagesse et l'excellence de ses conseils. Le don d'une dizaine de sequins mit tout d'abord le solitaire dans les intérêts du jeune marchand, et, après un quart d'heure de méditation, il lui dit : « Fais que la femme que tu as répudiée soit vue demain, vers l'heure du deuxième namaz, se baignant dans le fleuve qui arrose les murs de la ville, à l'endroit où le courant porte directement sur la rive. Je ne t'en demande pas davantage; mais veille pourtant à ce qu'il ne lui arrive pas d'accident, car le courant est rapide. » Le jeune marchand fit ce qui lui était ordonné; et le lendemain, à l'heure dite, le santon se rendit, de son côté, sur les bords de l'*El-Acy*[1], au moment où le courant venait de déposer sur le sable Zeïneb évanouie.

1. « *Le Rebelle*, » nom que les Arabes donnent à l'Oronte, qui traverse la ville d'Antioche.

Quand elle fut revenue à elle, le santon l'amena en présence du cadi, suivie du jeune homme et de plusieurs témoins. Alors le santon s'adressant au juge : « Seigneur, lui dit-il, je vous prie qu'il vous plaise d'ordonner que cette femme retourne à son premier mari, car elle a rempli toutes les conditions prescrites par la loi ; elle a été séparée de son époux, et est demeurée dans les bras d'un autre qui l'a répudiée. Cet autre est le fleuve El-Acy, qui, après l'avoir possédée devant témoins, l'a chassée de son lit et l'a délaissée sur ses bords. » Le juge, dit-on, fut persuadé par cet ingénieux artifice, et l'amoureux marchand rentra en possession du bien qu'il avait perdu.

La vie des femmes dans l'intérieur du harem leur crée moins d'occupations qu'elle ne leur laisse de loisirs. Comment remplir le vide de la journée? Point de lectures, et pour cause; peu ou point de musique ni de travaux à l'aiguille. Se parer, se baigner, jouer à des jeux de pensionnaires, tels que l'escarpolette, colin-maillard, passer d'une chambre dans l'autre, recevoir des visites autour du tandour, telle est l'éternelle monotonie de leurs passe-temps.

Le *tandour*[1] est une espèce de table carrée, sous laquelle on place un mangal, et qu'on recouvre d'une

1. Mot corrompu, de *tennour*, chauffe-corps.

ou deux grandes tapisseries pour y entretenir une chaleur douce et égale. Il est ordinairement dans l'angle du sofa; les femmes turques y passent les trois quarts de leur journée, assises alentour, les bouts de la couverture relevés sur leurs genoux. C'est, du reste, une charmante et commode invention que ces tandours, et l'usage en a passé des maisons turques aux maisons grecques, arméniennes, et même à celles des Européens établis en Turquie.

Mais le passe-temps favori des dames turques, c'est le bain. Il est de prescription légale le vendredi de chaque semaine; les autres jours il devient une partie de plaisir à laquelle les harems se convient mutuellement. Il n'est pas de harem un peu au-dessus du commun qui ne possède une ou plusieurs salles de bain, décorées avec luxe. Les autres se rendent aux bains publics, où ils se font apporter la collation et restent quelquefois la demi-journée.

Lady Montague raconte dans une de ses *Lettres* sa visite à l'un de ces bains; je ne puis mieux faire que de reproduire sa description, dont l'exactitude m'est attestée par ce que j'ai non pas vu, mais entendu raconter moi-même sur les lieux :

« Le bain était déjà rempli de femmes. C'est un bâtiment de pierres en forme de dômes, du centre desquels descend la lumière, ce qui ne la rend pas moins belle. Il y a cinq dômes joints ensemble; le

plus près de la porte est le plus petit et sert seulement d'antichambre : la portière[1] se tient à l'entrée. La pièce qui vient ensuite est très-grande et pavée de marbre; tout autour sont des sofas de marbre, disposés les uns au-dessus des autres. Il y a là quatre fontaines d'eau froide, coulant d'abord dans des bassins de marbre et s'épanchant ensuite sur le pavé en suivant de petites rigoles faites exprès qui conduisent l'eau dans la pièce voisine, laquelle est un peu moins grande que l'autre. Les mêmes sofas de marbre s'y trouvent; mais la salle est tellement échauffée par des vapeurs de soufre venues des bains voisins, qu'il serait impossible d'y demeurer vêtue. Les deux autres dômes sont des bains chauds, et dans l'un des deux passe un conduit d'eau froide dont on tourne, quand on veut, le robinet pour tempérer la chaleur et obtenir le degré que l'on désire pour son bain.

« J'avais mon habit de voyageuse, c'est-à-dire de cavalière, et certainement je devais avoir l'air bien singulier. Néanmoins, pas une baigneuse ne témoigna un trop grand étonnement ou une curiosité déplacée, et je fus reçue avec toute la politesse possible. Je ne sache pas de cour en Europe où les dames se seraient montrées plus délicatement

1. C'est l'intendante du bain, *hamadji cadin*. Placée au fond de l'antichambre, sur une espèce de siége élevé, elle étend à tout sa surveillance.

obligeantes à l'égard d'une étrangère. Je pense qu'en tout il y avait là deux cents femmes, et je ne vis personne faire de ces petites moues dédaigneuses, ou bien rire et chuchoter ironiquement avec ces manières qui sont si fréquentes dans nos réunions, lorsqu'il se présente quelqu'un dont la mise n'est pas rigoureusement à la mode. Seulement elles répétaient ces mots en me regardant : *guzel*, *pek guzel*, ce qui veut dire : charmante, en vérité, charmante.

« Les premiers sofas furent couverts de coussins et de riches tapis sur lesquels se placèrent les baigneuses ; sur les seconds sofas s'établirent leurs esclaves pour les coiffer. Il n'y a là aucune distinction de rang, et toutes les femmes étaient dans l'état de nature, ou, si vous aimez mieux l'expression propre, elles étaient nues, parées seulement de leurs beaux cheveux qui retombaient en tresses sur leurs épaules, et parmi lesquels étaient mêlées des perles et des rubans.

« .... A vous dire le vrai, j'avais la malice de désirer *in petto* que M. Gervas pût se glisser ici sans y paraître. Son talent gagnerait beaucoup à voir de si belles femmes dans ce simple appareil, avec des postures diverses, les unes causant, les autres travaillant[1], celles-ci prenant du café ou du sor-

1. Sans doute à de légers ouvrages de broderie, bien que ce genre même de travaux soit peu à l'usage des dames turques.

bet[1], et celles-là négligemment couchées sur leurs coussins, pendant que leurs esclaves (qui sont généralement de jolies filles de dix-sept ou de dix-huit ans) s'occupent à tresser leurs cheveux de mille manières. Et, comme dans un café d'hommes, elles se racontent là toutes les nouvelles de la ville et les anecdotes scandaleuses, etc. Elles prennent généralement ce plaisir une fois la semaine, et demeurent ainsi pendant quatre ou cinq heures, au moins, sans prendre le moindre rhume, quoiqu'en sortant de leur bain chaud elles aillent subitement dans des salles assez froides; et cela m'a bien surprise[2]. »

C'est ici le lieu de parler du costume des dames turques. Lorsqu'elle sort du bain, après un emploi plus ou moins discret du *surmè* et de la *kinna*[3], les cheveux coupés à la hauteur des oreilles et la peau soigneusement délivrée du plus léger duvet par des pommades caustiques, la *cocôna* revêt d'abord des bas brodés très-courts, puis une paire de larges pantalons en étoffe doublée de toile blanche, nommés *khalvar*, qui s'attachent à la taille et au-

1. C'est le *cherbet*. Voy. p. 273.
2. *Lettres choisies de lady Montague*, p. 15, dans la *Bibliothèque des chemins de fer*.
3. *Surmè*, préparation d'antimoine et de noix de galle, avec laquelle les femmes turques se peignent les paupières et les sourcils en noir; *kinna*, argile rougeâtre qui sert à la teinture des ongles.

dessus des genoux et retombent sur les pieds, qu'ils cachent entièrement. Le corsage de cette jupe est formé d'une espèce de camisole de mousseline ou de soie blanche très-fine et très-transparente, ouverte par devant et garnie de larges manches qui ne vont que jusqu'au coude. Par-dessus cette camisole elle revêt une robe appelée *antari*, qui habille complétement les bras, la taille et le reste du corps, qu'elle dépasse d'une assez grande longueur, puis se sépare en trois morceaux qui peuvent à volonté traîner gracieusement comme l'extrémité de nos robes à queue, ou se relever et se nouer à la taille. Une ceinture de cachemire serre à la taille l'antari, qui est complétement ouvert par devant de bas en haut. Une espèce de spencer se place encore par-dessus l'antari et peut seul fermer hermétiquement sur la poitrine au besoin. En hiver on ajoute des pelisses de diverses fourrures.

On voit qu'il manque à ce costume, assez compliqué pourtant, le vêtement le plus nécessaire, le plus indispensable, ce vêtement que la pudeur anglaise défend de nommer, et que ne possédait pas le seul homme heureux qui fût dans l'empire de ce roi des Indes.

Pour chaussure, les dames turques portent des mules légères, ornées de broderies et de perles, et qui n'adhèrent presque point au pied. Lorsqu'elles s'habillent pour sortir, elles remplacent ces mules

par des bottines en maroquin très-larges, et chaussent par-dessus une paire de babouches un peu plus résistantes, destinées à préserver la première chaussure de la poussière et de la boue. Lorsqu'on arrive dans une maison, on dépose ces babouches à l'entrée, si bien que l'on connaît toujours le nombre des visiteuses d'un harem à celui des chaussures qui se trouvent à la porte.

Leur coiffure se compose d'un mouchoir brodé (*destumal*) qui s'attache sur l'oreille et dans l'arrangement duquel elles déploient une grande coquetterie. Les jours de gala, il est parsemé de diamants.

J'avoue mon insuffisance en matière de toilette; mais l'ensemble de ce costume m'a peu satisfait. Il m'a paru incommode, disgracieux, manquant d'harmonie. Puis il a, dirai-je l'inconvénient, de ne pas dissimuler assez ce que le Prophète défend d'exposer à la vue. Aussi n'est-il de mise que dans l'intérieur du harem où, à l'exception de leur mari et de quelques proches parents, les femmes turques ne reçoivent aucune visite d'homme. Le costume de ville est plus orthodoxe. Mais quel affreux déguisement! Figurez-vous un domino d'une ampleur excessive, de drap en hiver, de soie unie en été, garni d'un collet qui s'étend sur les épaules, sous lequel la femme disparaît tout entière. Cela s'appelle *féredgè*. La forme, la coupe de ce four-

reau, la nature même de l'étoffe, sauf un peu plus ou un peu moins de finesse dans le tissu, sont les mêmes; il n'y a de différence que dans la couleur. Les femmes turques affectionnent les couleurs tendres, bleu, vert, rose, gris cendre, pistache, jonquille; les femmes arméniennes ont des féredgès de couleur sombre, brun, marron, gris foncé. Cette distinction date des anciens règlements somptuaires qui fixent en même temps la dimension du collet. Abolie en principe par la réforme, qui assimile les chrétiens aux musulmans, elle subsiste encore dans la pratique et se retrouve de même dans la couleur des babouches, jaunes chez les musulmanes, noires ou brunes chez les Arméniennes et chez les Juives.

Au féredgè, il faut ajouter le *yachmak*. C'est un voile ou plutôt un bandeau de mousseline blanche et très-transparente, composé de deux pièces, dont l'une couvre la gorge et le bas du visage jusqu'à la moitié du nez, tandis que l'autre s'étend depuis les sourcils jusqu'au haut de la tête, de manière à ne laisser qu'une ouverture étroite pour les yeux.

Lorsque vous rencontrez une femme ainsi affublée dans la rue, il est presque impossible, à moins qu'elle ne le veuille bien, de deviner si elle est jeune ou vieille, jolie ou laide. Son mari peut passer dix fois à côté d'elle; il ne la reconnaîtra pas. Impossible encore de distinguer la noble

dame de l'esclave : c'est le véritable costume égalitaire.

Une compatriote de lady Montague, qui séjourna quelques semaines à Constantinople vers 1843 ou 1844, lady Londonderry, a raconté quelque part dans un livre une visite qu'elle fit au harem de Réchid pacha. Le nom de cet homme d'État donne un intérêt d'actualité à cette relation, dont j'emprunte les principaux passages :

« Arrivées à l'entrée du harem de Réchid pacha, nous descendîmes de voiture. Une main invisible ouvrit la porte, qui se referma presque aussitôt, et nous vîmes paraître plusieurs esclaves; Mme Réchid se tenait au bas de l'escalier. Unique épouse de Son Excellence et mère de ses cinq fils, cette dame jouit d'une grande considération. Elle a de beaux yeux bruns et a dû être fort belle; mais elle n'est plus jeune, et, ne portant pas de corset malgré son excessif embonpoint, elle a une tournure extraordinaire. Son costume, composé d'un large pantalon à raies, d'une veste brune et d'un long vêtement qui traînait en queue derrière elle, était on ne peut plus disgracieux. Les étoffes qui la couvraient étaient toutes de coton. Un fichu de couleur foncée ornait sa tête; une plume penchée sur une oreille et une fleur sur l'autre complétaient sa toilette.

« Au haut de l'escalier, dont les marches étaient

couvertes de nattes magnifiques, nous trouvâmes Réchid pacha ; il s'était trompé et m'avait attendue par une autre entrée. Il me conduisit à une salle couverte de tapis anglais et éclairée par des bougies. Au centre se trouvait un grand brasier de cuivre ; de chaque côté de la pièce s'élevait un divan garni de coussins couverts d'un drap d'or et ornés de franges pareilles. On me fit asseoir sur une ottomane basse au milieu de la salle, auprès de la maîtresse de la maison ; Réchid pacha se plaça sur les divans vis-à-vis Mme Franchini, tandis que les esclaves se tenaient debout près de la porte.

« Réchid pacha me présenta ses fils un à un, s'enquît de ma précieuse santé et de celle de lord Londonderry ; puis il me demanda comment je trouvais Constantinople, ce que j'avais vu, combien d'enfants j'avais, etc. Il s'exprimait en français avec une grande facilité ; mais, comme tous les Turcs, il parle lentement, avec gravité et d'un ton solennel.

« Il se retira bientôt, en disant que sa présence empêchait d'entrer des dames, ses voisines, qui désiraient me voir. A peine était-il parti qu'une demi-douzaine de femmes accoururent et s'accroupirent. Mme Réchid échangea avec elles quelques mots polis et les invita à prendre des siéges ; mais elles s'y refusèrent. On me présenta des

confitures auxquelles je goûtai, et j'avalai ensuite un verre d'eau fraîche. Alors on servit du café dans de petites tasses de la dimension d'un dé ordinaire, et qui furent placées sur un petit plateau en pierres précieuses; puis entra une esclave (c'était la bouffonne du harem) qui vint en courant s'étendre à mes pieds.

« Les femmes m'adressèrent différentes questions, et me demandèrent, entre autres choses, combien de temps j'avais été mariée. Je répondis que la date de mon mariage était si ancienne que je ne pouvais me la rappeler. Elles me firent alors plusieurs compliments, me demandèrent si j'avais beaucoup voyagé, et combien de temps il m'avait fallu pour aller de Londres à Constantinople. Quand je leur dis que j'avais été deux mois en route, leur étonnement et leur compassion ne connurent pas de bornes. Elles voulurent savoir ce que j'avais à ma peau pour la garantir de l'influence du soleil; elles demandèrent à voir mes bijoux : la bouffonne les mit sur sa coiffure et provoqua les éclats de rire de toute l'assemblée. Ces femmes tâtèrent ensuite mes vêtements, et Mme Réchid, sentant quelque chose de dur sous ma robe, fit comprendre par des signes qu'elle désirait le voir. Je tirai ma montre, qui devint l'objet d'une vive curiosité.

« Dans ce moment, je comptai plus de vingt

femmes : quelques-unes étaient blotties par terre, d'autres se tenaient assises, et enfin d'autres se tenaient debout; toutes parlaient, regardaient et faisaient mille questions. Je fus étonnée de voir que toutes, sans aucune exception, étaient laides, dépourvues de grâces et sales, je pourrais presque dire dégoûtantes. Elles portaient des robes d'étoffe de coton, quelques-unes garnies de fourrures. Une femme énorme, qui évidemment se croyait d'une beauté remarquable, n'était vêtue, jusqu'à la ceinture, que d'une simple mousseline claire.

« Deux esclaves, qui se tenaient auprès de la porte, se mirent à chanter, ou plutôt à brailler, tandis qu'une autre frappait sur un tambourin. On me conduisit alors dans une pièce voisine, espèce de vestibule, dont le plancher était couvert de nattes de la plus grande beauté; puis nous passâmes dans la salle de bains, où nous vîmes une fontaine de marbre, avec deux robinets pour l'eau chaude et l'eau froide. La chaleur excessive de cette pièce me suffoquait, ce qui amusait beaucoup mes compagnes. Toutes couraient pieds nus, traînant derrière elles les longues queues de leurs robes. Après m'avoir fait voir la maison, qui est neuve et fort belle, elles me conduisirent à une salle élevée, au fond du vestibule, où des esclaves chantaient et se disposaient à danser, lorsque soudain des chuchotements et un grand mouvement an-

noncèrent le retour de Réchid pacha. Les voisines prirent aussitôt la fuite et disparurent : car il est défendu aux femmes de laisser voir leur visage à un étranger. Les esclaves et les femmes de la maison restèrent à l'autre bout de la salle, et Réchid prit un siége auprès de son épouse, de Mme Franchini et de moi. Une vieille femme entra et se mit par terre.

« Réchid me dit : « C'est ma mère ; c'est-à-dire, « ce n'est pas ma mère, mais ma mère de lait. »

« Réchid entama alors une conversation où nous échangeâmes tous force compliments, selon l'usage des Turcs.

« J'essayai plusieurs fois de partir ; mais on s'opposa toujours à ma volonté. Enfin on me laissa aller. Mme Réchid me conduisit, et les esclaves nous suivirent. Réchid pacha, qui souffrait d'un gros rhume, me donna le bras jusqu'à la porte, où l'apparition de mon valet de pied anglais alarma la pudeur des esclaves, et, moitié riant, moitié se cachant, elles disparurent en tumulte. »

A quelques jours de là, lady Londonderry fut priée à dîner dans le harem du séraskier. Les convives étaient : la mère du pacha et ses deux femmes, une vieille Grecque avec ses filles, milady et son interprète, Mme Franchini. « On m'offrit une chaise, dit-elle, mais je refusai et m'assis par terre comme tout le monde. Les esclaves nous

mirent autour du cou des mouchoirs de mousseline brodée en or. Après le premier service, composé de fromage, de caviar et de confitures, l'on plaça au milieu de la table un grand bol bleu rempli de soupe au lait. Chacun y puisa avec sa petite cuiller, faite d'écaille, et toutes les femmes semblaient manger avec beaucoup de plaisir. Puis on remplaça la soupe par d'autres plats. Il y en avait bien vingt qui se succédèrent un à un : poulet, viandes rôties, légumes, pilau. Chaque convive prenait avec ses doigts et ne manquait jamais de les bien lécher ensuite. On servit de la crème à l'essence de rose, de l'eau à la fleur d'oranger; puis arriva un plat de saucisses, auquel succédèrent des crèmes, de la pâtisserie, des fruits de toute sorte. Mais ce qu'il y eut de meilleur, à mon avis, ce fut une crème épaisse et froide, avec du riz, et parfumée à l'essence de rose.

« Tout le monde ayant fini, les autres femmes, qui avaient dîné hors de notre présence, vinrent nous rejoindre, et nous nous levâmes. Les esclaves nous présentèrent, à genoux, de grandes cuvettes d'argent, avec des boules de savon parfumé, et nous nous frottâmes les mains, tandis qu'elles versaient dessus de l'eau chaude avec des aiguières d'argent. L'on servit le café; la gaieté et la confusion devinrent générales : toutes ces femmes parlaient à la fois, les enfants faisaient de même, et



l'on voyait circuler dans la pièce trois chats angoras : un noir, un gris et un blanc. »

A cette époque, l'intérieur des harems ne différait guère de ce qu'il était un siècle et demi auparavant, du temps de lady Montague. La réforme ne faisait que de naître; elle n'avait apporté encore aucune modification ni dans le costume ni dans le genre de vie habituel des femmes turques. Mais cette année, aux fêtes du mariage d'Ali-Ghalib pacha avec la fille du sultan, divers changements, indices d'une prochaine révolution dans la toilette et dans les mœurs, se sont laissé apercevoir. Parmi les femmes des pachas invitées aux noces de la sultane, on en remarqua un certain nombre qui avaient des corsets et portaient des gants sous leurs bagues; d'autres avaient fait tailler en pointe, à l'européenne, le corsage en forme de spencer qui se place pardessus l'antari, et de plus ce corsage était collant; d'autres, enfin, étaient coiffées à la Sévigné, et avaient remplacé la ceinture de cachemire roulé par un large ruban *à la franque*, fermé sur le devant par un gros nœud.

En Turquie, où les habitudes intérieures sont si tenaces, ces innovations, futiles en apparence, ont plus de portée qu'on ne se l'imagine.

II.

Les femmes à l'extérieur. — Promenades. — Arabas. — Superstitions. — Absence de vie intellectuelle. — Intrigues et aventures romanesques rares ; pourquoi ? — Le muezzin gardien des mœurs. — Aventure d'un jeune Grec. — Souvenirs personnels. — Mystification d'un capitaine napolitain. — Que rien ne ressemble plus à une femme turque qu'une femme arménienne. — Question de l'émancipation des femmes. — Conversation avec Méhémet efendi. — Je suis introduit dans son harem.

Parmi les importations européennes à l'usage des harems, il faut compter la calèche fermée ou découverte, sortie des ateliers de Vienne et de Paris. Fâcheuse innovation ; et que cela est loin de valoir le gracieux et pittoresque araba, avec ses jalousies peintes ou dorées, ses décorations intérieures représentant des bouquets ou des corbeilles de fleurs mêlés de devises poétiques, sa tenture en berceau, revêtue d'un drap écarlate doublé de soie et orné de broderies et de franges, son attelage de bœufs superbement enharnachés comme au temps de nos rois fainéants, et, à l'intérieur, son essaim de femmes couchées sur des coussins avec leurs féredgès nuancés de diverses couleurs, qui les font ressembler à une corbeille de tulipes ! Que de fois, dans les premiers temps de mon séjour, je m'amusais à écouter de loin leur charmant caquetage, tandis qu'elles venaient lentement à notre rencontre

et nous jetaient en passant leurs rires moqueurs entrecoupés de paroles que nous ne comprenions pas! J'avoue que nos airs ébahis, notre costume étriqué, et surtout la vue du chapeau que l'un de nous tenait à la main, n'étaient pas faits pour leur donner une grande idée de notre personne. Mais, après tout, notre habit et notre coiffure, si affreux qu'ils soient, ne le sont pas plus que la redingote hongroise et le fez d'écarlate des maris de ces dames.

C'est une erreur de croire que les femmes, en Turquie, soient vouées à la séquestration, comme elles l'étaient dans la société antique ou même dans notre moyen âge. Il y a loin, sous ce rapport, de la sévérité du harem à celle du gynécée ou du manoir féodal. Les rues de Constantinople sont remplies de femmes, les unes à pied, les autres en voiture, qui vont soit en visite, soit au bain, au bazar, à la promenade. Seulement vous ne rencontrez jamais ou presque jamais une femme seule, à moins qu'elle n'appartienne aux dernières classes. Lorsque l'épouse d'un pacha, d'un efendi, sort pour aller à la promenade, le harem en masse l'accompagne. Il ne reste à la maison que les servantes occupées des soins de l'intérieur. Le lieu du rendez-vous, qui varie suivant la saison et le jour de la semaine, est ordinairement un kiosque, un promontoire sur le bord de la mer, ou un site

pittoresque près d'un des villages qui bordent les deux rives du Bosphore et qui forment la banlieue de Constantinople, tels que les Eaux-Douces d'Europe, Féner-Baghtché, Moda-Bournou, Buyuk-Déré, la Vallée du Grand-Seigneur. A la descente du caïque ou de l'araba, les serviteurs étendent par terre des tapis ou des nattes, sur lesquels la troupe s'assied en rond, la maîtresse et ses compagnes au centre du cercle, les esclaves noires et blanches à la circonférence : car en Orient l'on se promène assis. Les serviteurs et les esclaves mâles, s'il y en a, se tiennent debout ou accroupis à quelque distance, attentifs au moindre signe. Quant aux eunuques, l'espèce s'en est comme perdue en Turquie, et on ne les trouve plus guère que dans le harem du sultan ou des membres de la famille impériale.

Si c'est jour de bénich, et qu'il y ait une grande affluence de promeneurs, on étend devant le groupe, par surcroît de précaution, un treillage à hauteur d'appui, dans le genre de ceux qui garnissent extérieurement les fenêtres des maisons. Les harems sont ainsi campés à la suite les uns des autres. Des kavass, chargés de maintenir le bon ordre, parcourent les intervalles et tiennent les indiscrets à distance. Le kavass est le sergent de ville de Constantinople. Il a remplacé l'ancien bostandji, dont la seule apparition glaçait

jadis d'effroi les raïas grecs ou arméniens attardés le soir dans la rue. Mais son autorité s'exerce d'une manière plus douce, et ses injonctions, faites d'un ton paternel, sont presque toujours écoutées avec déférence. Un jour, aux Eaux-Douces d'Asie, comme je m'approchais de l'échelle pour remonter dans mon caïque, une femme turque qui descendait du sien, soit hasard, soit coquetterie, laissa échapper les bords de son féredgè, qu'elle paraissait avoir grande peine à maintenir. Un kavass lui adressa quelques mots à demi-voix. Elle baissa aussitôt la tête avec humilité et ramena son manteau.

A quelques pas, sous un platane, un cahvèdji a établi son appareil ambulant, et fournit aux promeneurs d'excellent café à raison de vingt paras (onze centimes) la tasse, y compris le verre d'eau et le tchibouk obligés. Les vendeurs de cherbets, les chékerdjis, les joueurs d'instruments, les danseurs grecs ou arméniens, occupent le reste du terrain ou circulent à travers les groupes. Quelquefois des comédiens ambulants donnent des représentations : ce sont des espèces de scènes ou plutôt de dialogues improvisés, à la manière des *commedie dell' arte* en Italie. Les femmes turques sont très-friandes de ces jeux, que les acteurs accompagnent de lazzi et de pantomimes dont le laisser-aller n'a rien de choquant pour leurs

oreilles et leurs yeux accoutumés aux crudités de Karagueuz.

La représentation terminée, elles retournent à leurs passe-temps favoris : les unes se regardent dans de petits miroirs circulaires dont le fond est bordé de fils d'or et d'argent; les autres se teignent l'extrémité des ongles avec le henna; celles-ci, pressant de leurs lèvres demi-closes le bouquin d'ambre d'une longue pipe de jasmin, immobiles, la tête légèrement inclinée, le regard comme perdu dans l'espace, savourent les douceurs du kèf.

Tel est le genre de vie habituel des femmes turques et arméniennes : car les usages des deux nations présentent, sous ce rapport, une grande analogie. C'est la même uniformité, la même succession régulière et monotone de travaux et de jours, le même vide et, partant, le même ennui, si l'ennui pouvait atteindre des êtres presque entièrement dépourvus d'idées, qui n'ont rien vu, rien lu, rien comparé, dont l'esprit ne franchit jamais le cercle étroit des appétits sensuels et des affections domestiques, et qui, ces besoins une fois satisfaits, vivent à la manière des plantes, d'air, de lumière et de soleil.

« *Nous autres Européennes*, me disait un jour une vieille dame Pérote, chez laquelle j'étais logé, nous sommes tentées de les plaindre. Ce sont elles

qui nous plaignent. A l'époque de l'ambassade du général Guilleminot[1], *j'étais très-liée* avec sa femme. Elle me pria un jour de l'accompagner chez l'épouse de je ne sais plus quel pacha. Soit politesse, soit curiosité, celle-ci questionna assez longuement l'ambassadrice sur le genre de vie des femmes de notre pays, et c'était, à chaque réponse que je lui transmettais, des exclamations de surprise et d'affliction : « *Vai! vai!* (hélas! hélas!) Comment! « chez toi les femmes doivent apporter une dot à « leur mari! Comment! elles sont obligées de l'ai- « der dans ses travaux! Elles cousent, elles bro- « dent, elles vendent dans les boutiques, elles « exercent des professions comme les femmes des « *Iehoudi*[2]! Et si leur mari les néglige ou ne les « entretient pas suivant son rang, elles n'ont pas le « droit de demander la séparation! Et tu dis « qu'elles peuvent supporter un pareil genre de « vie! » Mme Guilleminot l'interrogeait à son tour : « Vous n'éprouvez donc nul désir de voyager, de « voir d'autres pays, d'autres mœurs?

« — Non.

« — Mais que faites-vous pour passer le temps?

« — Rien.

« — Vous devez vous ennuyer?

1. Le général Guilleminot fut ambassadeur à Constantinople de 1824 à 1831.

2. Juifs.

« — Pourquoi? »

Depuis quarante ans qu'elle servait de guide et d'interprète aux ambassadrices et aux voyageuses de qualité dans leurs excursions à Stamboul, ma vieille hôtesse avait été initiée à tous les mystères des harems. J'aimais à la faire parler; elle s'y prêtait volontiers; et, bien que son jargon turco-gréco-italico-français ne fût pas toujours très-intelligible pour moi, j'appris ainsi beaucoup de particularités dont je n'eusse jamais été instruit sans elle.

Une fois, dans une de ces visites, elle remarqua une femme au maintien grave et sombre, aux traits contractés, qui se tenait à l'écart, impassible et roide comme un marbre. Elle lui avait vainement adressé la parole à plusieurs reprises, lorsque, les dames s'étant levées pour prendre congé, cette femme s'approcha d'elle en cachette, et, lui glissant au doigt un gros diamant, la supplia de lui procurer un coucou vivant. « Vous pensez bien, me dit mon interlocutrice, que je déclinai la proposition.

— Et pourquoi? C'est un goût bizarre, mais innocent.

— Innocent! Savez-vous quel était son dessein?

— Non.

— De plumer l'oiseau tout vivant, de l'éventrer et d'en cacher le soir les intestins sous l'oreiller de

quelqu'une de ses rivales, qui l'avait sans doute gravement offensée, afin de la faire mourir pendant la nuit.

— Et vous craigniez, lui dis-je en riant, de vous rendre complice d'un meurtre?

— Peut-être, me répondit-elle d'un air sérieux. Plus d'une est morte ainsi, non par la vertu du maléfice, mais par l'effet de la peur. Vous ne sauriez vous imaginer à quel point la croyance à la magie, aux sortiléges, aux philtres, est répandue dans les harems. Il y a des philtres pour tous les usages, les uns qui font aimer, les autres qui font mourir, et il se conte là-dessus mille histoires merveilleuses ou terribles. Tous ces secrets sont déposés dans un livre unique qui se trouve, dit-on, au patriarcat arménien, renfermé et scellé dans un coffre. Celui qui possède ce livre peut, à son gré, se rendre invisible. Un jeune homme qui était parvenu, je ne sais comment, à s'en rendre possesseur, pénétrait, par son moyen, dans un des bains les plus fréquentés de Stamboul, à l'heure où il s'ouvrait pour les femmes[1], et toutes se sentaient piquées et touchées par tout le corps sans qu'elles vissent personne. Le bain devint désert. Le

1. Certains établissements de bains sont particuliers à l'un ou à l'autre sexe; les autres sont communs à tous les deux, mais à des heures différentes: le matin est pour les femmes, le soir pour les hommes.

patron, désespéré, fut obligé de s'adresser à un derviche, qui dut faire je ne sais combien de conjurations pour forcer le génie malin à quitter la place. »

L'absence de vie intellectuelle qu'on remarque chez les femmes turques, les effets d'une éducation toute sensuelle, la contrainte même où elles vivent, sembleraient devoir développer chez elles un penchant à la galanterie et donner naissance à une foule d'intrigues et d'aventures romanesques. Rien de plus rare cependant, n'en déplaise aux faiseurs d'opéras comiques, et voici pourquoi.

J'ai dit quelle est la délicatesse scrupuleuse des Turcs dans leurs rapports avec le harem. Telle est l'idée de sainteté qu'ils attachent au mot même, que le proférer est un sacrilége. Aujourd'hui encore, chez les vieux Osmanlis, il est contraire aux règles de la bienséance de demander à quelqu'un des nouvelles de son harem; eux-mêmes, dans les cas très-rares où ils sont obligés de désigner leurs femmes ou leurs filles, ne se servent que de périphrases ou d'expressions métaphoriques, et mettent une attention extrême à éviter le mot propre. Ainsi, lorsqu'un père viendra annoncer la naissance de sa fille, il dira : « Une voilée, une cachée m'a été donnée; un muçafir est entré sous mon toit. » On trouve chez les anciens Grecs des traces de cette susceptibilité raffinée à l'endroit des fem-

mes. Parler d'elles, même pour les louer, était une sorte de flétrissure. « La femme vertueuse, dit Thucydide, est celle dont on ne parle ni en mal ni en bien. »

Comment pourrait-il venir à l'idée d'un Osmanli de courtiser une femme étrangère à son harem ? Il évite même de regarder celles qu'il rencontre dans la rue. Melling, architecte de la sultane Khadidgé, sœur du sultan Sélim, à qui nous devons les belles planches du *Voyage pittoresque de Constantinople et du Bosphore*, raconte qu'il avait ses entrées libres dans le harem de cette princesse et qu'il s'entretenait avec ses femmes à visage découvert, tandis que les officiers du palais qui l'accompagnaient ne leur adressaient la parole que les yeux baissés ou en détournant la tête. « Voir, c'est avoir, » disaient-ils.

Que les femmes pensent là-dessus comme leurs maris et comme Thucydide, c'est une autre affaire. Beaucoup ne seraient pas fâchées que l'on parlât d'elles, même pour en dire du mal. Vertueuses à leur corps défendant, ce n'est pas la crainte du péché qui les retient, c'est l'occasion qui leur manque. Tout conspire d'ailleurs à préserver l'honneur des ménages : la sévérité de la loi, qui punit de mort la femme adultère et son complice, sans que celui-ci, s'il est Européen, puisse en aucun cas se réclamer de son ambassade ; la police

urbaine, gardienne vigilante des bonnes mœurs; la structure même des maisons, fermées aux regards comme aux entreprises du dehors. Là, point de jalousies donnant sur la rue, point de balcons à l'espagnole; de rares fenêtres à petits grillages; aucun jour d'une maison voisine ne domine les jardins où les femmes se promènent. Si les murs de clôture sont trop bas, on les exhausse au moyen de planches posées verticalement, qui transforment les jardins et les cours intérieures en véritables préaux. La question de la vertu des femmes devient ainsi une question d'édilité.

Encore oublié-je le muezzin, le muezzin qui, du haut du minaret dont il fait le tour cinq fois la journée pour annoncer la prière, plonge son regard dans toutes les habitations et les jardins environnants! Pas de bosquet si sombre où sa vue ne pénètre, pas de secrète allée dont il ne sonde les mystères. Mais le muezzin est le vengeur et non le complice des désordres. Un jour, l'un deux aperçoit dans une maison du voisinage l'épouse d'un riche et puissant aga se glissant à la dérobée dans un kiosque où elle avait donné rendez-vous à un jeune Arménien, garçon boulanger. Incapable de maîtriser son indignation, il dénonce le sacrilége dont il est témoin, en mêlant à la formule de l'ezan l'anathème contre l'épouse infidèle et le ghiaour son complice. Voilà tout le quartier en émoi! Les

voisins s'assemblent, les femmes crient, les chiens hurlent; enfin les kavass font irruption dans la maison et livrent les deux amants à la justice du cadi.

Que l'on songe maintenant à la quantité de mosquées à un, à deux, à quatre minarets, qui s'élèvent sur tous les points de Stamboul, et que l'on me dise par quels moyens l'on peut espérer de tromper la surveillance de ces milliers d'Argus en turban!

Un jeune Grec, un jour, l'échappa belle. J'avais lu son aventure dans Jouannin. Lorsque je fis sa rencontre à Smyrne, quelque trente ans s'étaient écoulés depuis cette époque, et il ne possédait plus ces formes d'Antinoüs qui avaient captivé la belle Eminé. En revanche, il avait fait fortune, et, de simple apprenti *bacal* (garçon épicier) à Constantinople, il était devenu l'un des notables de sa ville natale et éphore de sa paroisse. Il frémissait encore au souvenir de cet épisode de sa jeunesse, et toutefois il aimait à en faire le récit. « Que voulez-vous? disait-il; j'étais jeune, et Eminé était belle. Veuve à vingt ans d'un vieil Osmanli, elle habitait une maison en face de mon magasin. Elle passait ses journées à me regarder à travers les fentes de sa jalousie, pesant du riz et du caviar pour nos pratiques. Moi, je ne savais rien de tout cela, lorsqu'un jour je fus appelé chez elle, sous prétexte de régler un mémoire qu'elle m'avait fait demander. Je pensais, suivant l'usage, avoir affaire à l'inten-

dante de la maison, lorsque l'esclave qui m'avait ouvert la porte me dit que sa maîtresse elle-même voulait me parler. Cette dérogation aux règles de l'étiquette ne laissa pas que de me causer un certain trouble. Mais ce fut bien autre chose lorsqu'en entrant dans la chambre, au moment où je m'apprêtais à l'aborder avec le respect qui convient à un raïa vis-à-vis d'une noble musulmane, elle se jeta à mon cou, en écartant son voile, et m'appelant « mon lion, mon tigre[1], » moi qui tremblais comme un renard pris au piége. Mon embarras la surprit d'abord, puis l'irrita, et je la vis porter la main à sa ceinture. Que vous dirai-je? J'étais dans la même situation que Joseph; mais ma Putiphar ne me menaçait pas d'appeler son mari, elle menaçait de me frapper de son poignard, si.... »

Il y avait dans la manière dont le seigneur Dimitri prononçait ce « si » un accent de fatuité et de terreur, en même temps qu'un arrière-goût de volupté, impossibles à rendre.

« Il s'écoula plusieurs semaines; à chaque nouvelle entrevue, Eminé me témoignait une plus grande tendresse, et je commençais à ne plus trembler autant de mon bonheur, lorsqu'un jour, comme je sortais de chez elle, je vis mon magasin rempli de janissaires. Je crus que tout était décou-

1. *Aslanem*, *caplanem*, noms de tendresse.

vert, et je répondis tout de travers à leurs demandes. Mon trouble excita leurs soupçons, et ils n'eurent pas de peine à tirer de moi l'aveu de la vérité. Je fus traîné chez le cadi, qui me condamna à mort. C'était fait de moi, si le bruit de mon aventure ne fût parvenu aux oreilles du grand vizir Baïraktar. Ce grand homme, jugeant avec raison que s'il y avait un coupable dans l'affaire ce n'était pas moi (car enfin, seigneur, cette femme m'avait forcé à commettre le crime), cassa le jugement, et m'ayant mandé en sa présence : « Raïa, me dit-il, « j'ai pu te sauver du supplice, mais je ne puis te « préserver des poignards qui menacent ta vie ; « mets ordre à tes affaires, quitte dans trois jours « Constantinople, retourne dans ton pays, et garde-« toi de parler de ton aventure. » C'est ainsi, seigneur, que je quittai Constantinople et vins en cette ville, où, grâce à Dieu, mes affaires ont prospéré.

— Et la belle Eminé? lui dis-je.

— Ah! reprit-il, elle fut inconsolable de ma perte. Baïraktar voulait l'envoyer au supplice à ma place; mais elle fut sauvée, dit-on, grâce à l'intercession des ulémas. »

Les Grecs, les Arméniens, ceux-là surtout qui, par état, ont accès dans les harems, comme les médecins, les apothicaires, les barbiers, chargés de pratiquer la saignée, sont les seuls à qui il arrive de ces bonnes fortunes. J'ai connu un jeune apo-

thicaire dont la figure causait un tel ravage dans le cœur des belles musulmanes, ses voisines, que la police l'obligea trois fois à changer de quartier.

Depuis quelques années, la mode des médecins francs s'est introduite à Constantinople. On les appelle dans les harems, et non-seulement ils voient leurs malades à visage découvert, mais même ils inspectent leur langue, et leur tâtent le pouls comme il leur plaît. Auparavant, ils n'avaient aucun moyen d'aider leur diagnostic. *Mira, ma non tocca*, disait-on à un jeune médecin de mes amis. Et, par la vue seule, il fallait non-seulement deviner le mal et le guérir, *inch'allah*, mais se mettre en état de répondre à des questions qui dépassaient souvent les données de la médecine. Le docteur Brayer raconte qu'un jour il fut appelé auprès d'une jeune femme qui lui parut jouir d'une santé parfaite.

« *Hekim efendi* (seigneur médecin), lui dit-elle, je voudrais savoir comment je me porte. »

A la manière dont elle accentua sa question, le docteur en comprit la véritable portée, et, prenant un air grave, après quelques minutes de réflexion :

« Hanem, répondit-il, se porte bien ; de plus il y a quelque chose.

— Quoi donc ? répliqua-t-elle avec vivacité.

— Hanem est enceinte.

— *Pek eiu* (très-bien), dit la mère de la jeune

femme, présente, suivant l'usage, à la consultation; mais de combien de mois ma fille est-elle enceinte? Dis-le-nous, je t'en prie. »

Après une nouvelle pause, et à l'aide de quelques indices qui lui étaient révélés beaucoup moins par son art que par la connaissance des mœurs et des habitudes turques, il prononça avec le même air grave que, inch'allah, hanem était enceinte de trois mois et demi à quatre mois. »

Grande joie dans l'assistance. Il pensait en être quitte, lorsque la cadine lui demanda avec instance si l'enfant était un garçon ou une fille. Tout autre que le docteur Brayer serait parti d'un éclat de rire. Mais lui, sans s'émouvoir, considère attentivement la jeune femme, se caresse pendant quelque temps les poils de la barbe, et répond avec assurance, que, inch'allah, l'enfant était un garçon, et qu'il ressemblait parfaitement à son père.

« Que Dieu te fasse prospérer, hekim efendi, » s'écrièrent toutes les femmes; et le docteur se retira, comblé de bénédictions et de piastres.

Deux aventures qui arrivèrent de mon temps dans ce qu'on pourrait appeler la haute société turque produisirent un certain scandale. Le héros de l'une était un jeune médecin grec, qui porte un nom impérial, et qui se laissa surprendre avec l'épouse d'un des premiers conseillers du trône. Le héros de l'autre était un simple *seïs* (palefrenier),

qui s'enfuit avec la femme de son maître. De ce côté-là, les femmes turques sont sans préjugés. Il eût dépendu de l'époux outragé de faire suivre la trace des fugitifs; mais c'était un philosophe : il se tint coi et loua Dieu de l'avoir débarrassé de sa femme. L'autre, qui n'avait pas eu ce bonheur, la renvoya à ses parents, tandis que son complice, qui était attaché à la maison de Réchid et à la veille de contracter une illustre alliance, fut exilé dans l'île de Candie. Il y a quelque vingt ans, ils n'en eussent pas été quittes l'un et l'autre à si bon compte : l'amant eût couru le risque d'être empalé; la maîtresse, d'être cousue vivante dans un sac et noyée dans le Bosphore.

J'ai ouï faire maints récits, à Paris, de liaisons de femmes turques avec des Européens. Pour moi, après un séjour de plusieurs années en Turquie, je serais fort embarrassé de citer un seul fait à l'appui, sauf pourtant l'aventure arrivée à un jeune coiffeur parisien de Péra. Deux femmes turques entrèrent chez lui un matin, sous prétexte d'achats, et se glissèrent dans l'arrière-boutique. La police fut avertie presque aussitôt et fit cerner la maison; mais on ne pouvait y pénétrer sans qu'un officier de l'ambassade fût présent. On eut le temps de percer une cloison par laquelle les deux femmes se glissèrent dans la maison voisine, et se sauvèrent de là dans le cimetière situé derrière.

Le lendemain parut une ordonnance de police qui interdisait à toutes les femmes Osmanlies d'entrer, sous aucun prétexte, dans les magasins francs à Péra et à Galata; celles qui désiraient faire des emplettes devaient se tenir en dehors et se faire apporter les marchandises à la porte de la boutique sans y entrer.

Rapporterai-je ici un semblant d'aventure qui m'arriva à moi-même? Je gravissais, à la tombée de la nuit, la longue rue qui conduit de l'échelle de Scutari à l'entrée du grand cimetière. Une femme, qu'à son féredgè bleu et à ses babouches jaunes il était aisé de reconnaître pour une musulmane, montait en même temps que moi la rue, en tournant de temps en temps les yeux de mon côté. Arrivée devant la porte d'un konak d'assez belle apparence, elle entra dans la maison, dont elle affecta de laisser la porte entre-bâillée, puis écartant les plis de son yachmak pour me montrer une figure et une bouche les plus belles du monde, elle me fit signe de la suivre et disparut. Je promenai les yeux autour de moi : la rue paraissait déserte; seul, à une centaine de pas de la maison, un vieux Turc à barbe blanche, assis sur un escabeau devant la porte d'un café, fumait son tchibouk dans un état complet d'immobilité. Mais je savais qu'il ne fallait pas trop s'y fier, et une foule d'histoires plus ou moins tragiques que j'avais ouï conter et

qui me revenaient en mémoire, celle, entre autres, toute récente, d'un capitaine napolitain, redoublaient mon indécision.

A la fin je m'arrêtai, comme il arrive toujours, à un moyen terme. Vis-à-vis de la maison, de l'autre côté de la rue, était un cimetière de peu d'étendue, planté de grands arbres; je me dirigeai sans affectation de ce côté, pensant que mon inconnue, qui, invisible pour moi derrière ses jalousies, devait suivre de l'œil tous mes mouvements, ou viendrait elle-même me rejoindre, ou m'enverrait quelque message. En effet, dix minutes à peine s'étaient écoulées, que la porte se rouvrit et donna passage à une femme, également enveloppée d'un féredgè; seulement, il me parut avoir changé de couleur, et de bleu être devenu vert. Le féredgè descendit la rue du côté opposé à celui où je me trouvais, puis, s'arrêtant l'espace d'une seconde pour s'assurer qu'il n'était point observé, il tourna à gauche, et je le vis, l'instant d'après, poindre entre les arbres, puis se diriger lentement de mon côté. Quand nous ne fûmes plus qu'à quelques pas, il s'arrêta, et une voix douce, quoique avec un léger tremblement, glissa jusqu'à moi : « *Tchelebi*, viens, ma maîtresse veut te parler.

— Et que me veut-elle, ta maîtresse? »

La jeune fille, car elle ne paraissait pas plus de

quatorze ou quinze ans, me regarda d'un air étonné; en effet, ma question était stupide. « Je te dis, reprit-elle, qu'elle veut te parler.

— Eh bien! que ne vient-elle ici? l'on y est au mieux. »

A ces mots, l'effroi succéda à l'étonnement sur la figure de mon interlocutrice. « *Olmaz! olmaz!* c'est impossible, » reprit-elle avec feu, et la pauvrette entama un long discours que je ne compris qu'à moitié, pour me démontrer cette impossibilité. L'animation de son débit avait dérangé quelque peu les plis de son yachmak: elle me parut charmante, et je commençais à me dire à part moi que, dans ce pays, rien ne ressemble plus à une grande dame que sa soubrette, lorsque, en voulant me rapprocher de l'enfant, qui se tenait toujours à distance respectueuse, je marchai, sans y prendre garde, sur la patte d'un chien couché parmi les hautes herbes. L'animal s'enfuit en hurlant; aussitôt mille aboiements lui répondirent; le vieux Turc leva les yeux pour connaître la cause de ce tumulte; l'enfant, effrayée, se sauva, et j'en restai là de mon aventure.

Puisque je suis en train de conter, je dirai au lecteur ce qui était arrivé au capitaine napolitain. Un vendredi, comme *il signor Gaetano* passait sur l'Atmeïdan, à l'heure où les fidèles sortaient de la mosquée, il remarqua une jeune Turque fort bien

faite et accompagnée d'une seule esclave, qui lui décocha en passant une œillade assassine. Le capitaine, percé au cœur par ce regard, suivit avec précaution les deux femmes jusqu'auprès de la colonne Brûlée, où elles entrèrent dans une boutique pour faire des emplettes. Craignant d'être remarqué s'il restait dans la rue à guetter la sortie de son inconnue, le capitaine se posta dans un café situé en face de la boutique, et d'où il ne perdait pas un seul de ses mouvements. Il sentit redoubler son ardeur en la voyant diriger à plusieurs reprises les yeux de son côté, et lorsqu'elle sortit du magasin, après un bon quart d'heure, il s'apprêtait à la suivre encore jusque chez elle, quand un geste significatif l'engagea à demeurer à sa place. Ce geste voulait dire en même temps « adieu » et « à bientôt. »

En effet, le vendredi suivant, le capitaine, qui n'avait pas manqué de se rendre à la même heure aux abords de la mosquée, ne tarde pas à voir paraître son inconnue, accompagnée d'une autre esclave qui porte un paquet assez volumineux. Elles s'arrêtent un moment, comme pour se consulter; un signe de la belle voilée apprend au capitaine qu'il est reconnu, un autre qu'il peut la suivre, et elles se remettent en marche. *Evviva!* elles suivent cette fois une autre route et ont l'air de se diriger du côté du quartier des Juifs, lieu

ordinaire des rendez-vous amoureux. Le cœur du capitaine Gaetano bat avec violence. Là, elles entrent dans une boutique de peu d'apparence, attenant à une pièce intérieure, où la belle disparaît après avoir fait un dernier signe. Le cœur du capitaine Gaetano bat plus fort. Il s'élance; d'un bond il est dans l'arrière-boutique. *Oimè!* la porte se referme, et l'esclave, jetant bas son féredgè, montre à ses yeux stupéfaits un vigoureux Osmanli à barbe touffue, qui, d'une voix de tonnerre et le candjiar à la main, le somme d'opter entre le pal et le turban.

« Le turban! le turban! » s'écrie l'infortuné capitaine. Et l'inconnue, dépliant le paquet, lui fait voir un costume complet de musulman. Il faut s'exécuter. Il s'informe cependant si, en changeant de religion, il pourra se flatter d'épouser sa maîtresse, à quoi l'homme au candjiar réplique qu'étant lui-même son mari, il ne voit pas comment cela pourrait se faire; qu'au reste rien ne l'empêchera de prendre trois ou quatre autres femmes pour se consoler. Gaetano soupire; en ce moment il a toutes les femmes en horreur. Cependant il est sur le point de réciter la formule fatale qui doit le faire musulman, lorsque le marchand juif intervient en faveur du coupable, et propose au Turc de lui faire grâce moyennant une honnête rançon, dont il touchera sa part. L'autre se fait longtemps prier,

mais enfin il consent, et le capitaine Gaetano en est quitte pour la peur et pour quelques milliers de piastres.

Combien de touristes pourtant, d'Anglais surtout, que j'ai rencontrés, se vantaient à moi d'avoir eu les bonnes grâces de femmes turques! Je n'essayais pas de les désabuser; à quoi bon? Pourtant le procédé est bien connu de quiconque a passé quelque temps en Turquie. Un de ces hommes dont abondent toutes les grandes capitales fréquentées par les étrangers, avise à la sortie du bazar un fils d'Albion qui se promène la canne à la main, le nez au vent, et que la vue de cette mascarade de dominos verts, bleus, jaunes, a mis en veine de galanterie. Il l'aborde d'un air de mystère, et lui glisse à l'oreille quelques mots, à quoi l'autre répond par une série de *yes*, *yes*, dont l'intonation dénote une certaine satisfaction intérieure. Mais l'entreprise est ardue, elle exige beaucoup de pourparlers, de démarches, de précautions à prendre, de gens à gagner; partant, beaucoup d'argent à dépenser. *Yes*, voilà dix livres, vingt livres : l'Anglais est riche. Il y aura peut-être des dangers à courir. *Yes :* l'Anglais est brave, et d'ailleurs

.... Duro placet empta labore voluptas.

Après une couple de jours, le rendez-vous est

donné dans une maison tierce du quartier de Balata, à la tombée de la nuit. L'Anglais se laisse conduire; le voilà en présence de l'objet qu'il est venu chercher des bords de la Tamise; le costume, le langage, l'ampleur de la forme, jusqu'à certaines particularités de la nature la plus intime, rien n'y manque, et le lendemain il a la satisfaction d'inscrire sur son *hand's book* cette bienheureuse phrase: *To day*, **20** *august* 185..., *sleept with a Turkish lady*. Or, la lady turque est tout simplement une fille arménienne, instrument ordinaire de ces sortes de supercheries.

Sevrées d'intrigues amoureuses au dehors, les femmes turques se rattrapent-elles au dedans, à l'instar des dames romaines du temps de Pétrone? On pourrait le supposer, d'après un firman rendu il y a quelques années, qui leur interdit de prendre à leur service des cochers au-dessous d'un certain âge. Voici le passage de ce firman, qui porte la date du 29 chaban 1259 (1843):

« Les femmes ne feront pas usage de yachmaks trop transparents; elles se voileront la gorge et les cheveux, et les conducteurs de leurs voitures ne devront être ni jeunes ni élégants. »

Que l'ombre du harem n'abrite de secrètes débauches, on n'en saurait guère douter. Mais qui a fait le mal? Je ne crois pas que dans un pays les femmes naissent avec des instincts pires que dans

un autre. Les déréglements où elles s'abandonnent en Turquie proviennent moins de la corruption de leur nature que des vices de l'état social. L'isolement où elles vivent, l'ignorance qui en est la suite, sont en grande partie la cause du mal. Affranchissez-les (Mahomet a commencé, il ne faut que compléter son œuvre); en les plaçant au rang qui leur convient dans la société, donnez-leur les lumières propres à les diriger dans la vie; faites-les libres et instruites, et vous les ferez vertueuses.... comme chez nous. Mais il faut que ces deux choses, l'éducation et la liberté, marchent de conserve; autrement (et c'est là actuellement pour la Turquie le grand problème à résoudre), vous risquez de les rendre malheureuses sans les rendre plus morales.

Je m'entretenais assez souvent à cet égard avec un de mes amis osmanlis. Osman aga était trop Turc pour que je pusse aborder un pareil sujet avec lui. Mais mon autre ami, élevé en France, doué d'un esprit élevé, exempt de préjugés, plus rapproché de moi par l'âge, puisque nous avions été camarades d'études, m'offrait un interlocuteur à souhait. Un jour, il me développa certaines considérations dont je fus d'autant plus frappé à cette époque qu'elles m'ouvraient un ordre d'idées et de faits entièrement nouveau pour moi. J'essayerai de les rappeler ici, telles que je les retrouve, après plusieurs années, dans mes souvenirs.

A mon arrivée à Constantinople, un de mes premiers soins avait été de chercher Méhémet (il ne s'appelait pas Méhémet, mais le lecteur comprendra sans peine, tout à l'heure, les motifs de cette réserve); je n'eus pas de peine à le trouver. Il me reçut à bras ouverts, comme un camarade qu'on a aimé et qu'on n'espérait plus revoir. Il était resté Français de manières, de langage, avec une simplicité rare chez un Turc de la réforme. Il m'accabla de questions sur Paris, sur la France.

« Vous aimez toujours notre pays? lui dis-je.

— Est-ce qu'il y a une contrée qui vaille la France? » me répondit-il.

Il y avait séjourné longtemps, y avait fait la plus grande partie de ses études, et parlait notre langue comme un étranger qui la parle bien, c'est-à-dire mieux qu'un Français. Nous nous séparâmes fort satisfaits l'un de l'autre, non sans promesse de nous revoir. En effet, deux jours après, il vint pour me rendre ma visite. Mais j'étais sorti depuis le matin. Ma journée entière se passait en courses, en promenades. Je ne sais combien de semaines s'écoulèrent. Puis le printemps arriva, et, suivant les habitudes de villégiature du pays, j'allai demeurer à la campagne. Les mois d'avril et de mai sont délicieux à Constantinople. La terre est encore verte, et il n'y a pas assez longtemps que le ciel est bleu pour qu'on en soit ennuyé. J'appris par hasard que

mon bey (il n'avait alors que ce simple titre; depuis il a été promu à l'un des premiers emplois de l'État) avait son yali dans mon voisinage. Je retournai le voir un matin. Notre liaison, tempérée d'abord par une sorte de réserve, devint plus intime, à mesure que nous nous retrouvions, arrivés à la maturité de l'âge, ce que nous avions été dans le collége au début de notre jeunesse. Un jour nous vînmes à parler des femmes. C'était la première fois que nous abordions ce sujet de conversation. Je me montrais aussi Turc qu'il était Français, et je m'étais toujours abstenu, quelque envie que j'en eusse, de lui faire des questions à cet égard. Je ne savais pas même s'il était marié; chaque fois que j'étais allé le voir, il m'avait reçu, suivant l'habitude, au sélamlik.

« Une chose m'étonne, lui dis-je, c'est que vous, qui avez demeuré si longtemps en France, vous ayez pu vous résigner à la vie du harem. La femme, telle qu'on la comprend en Orient et telle qu'elle doit être dans la réalité, si j'en puis bien juger, vous suffit donc?

— Oh! moi, répondit-il en souriant, c'est autre chose. Mais vous jugez mal nos femmes, si vous ne voyez en elles que des automates. Sans doute elles ne sont pas instruites comme en Europe; mais l'imagination, la vivacité des sensations, une certaine poésie naturelle, suppléent chez elles

à la culture de l'esprit. Je vous parle, il est vrai, des femmes hors du commun. Quelquefois nous trouvons en elles de véritables compagnes; nombre de maris même se laissent conduire par elles et leur abandonnent toute l'autorité dans le sélamlik aussi bien que dans le harem. Quand je vous dis que nous sommes en voie de nous civiliser! Puis les harems se visitent plus fréquemment, on y fait de la musique de Donizetti ou de Verdi; le piano y est en grande faveur; on y cause, de quoi? je ne saurais vous le dire, car je n'assiste point à ces conversations, mais je suppose qu'on n'y agite pas de moins graves questions qu'en France : parure, amour, intrigues, etc.

— Tant qu'il vous plaira, répliquai-je; mais vous, vous? Ce vide absolu de l'esprit est fait pour fatiguer à la longue. Ève était ignorante, mais elle était curieuse, et vos femmes, non-seulement ne savent rien, mais n'éprouvent pas le moindre désir de savoir. Quel charme durable peut avoir pour vous la compagnie d'êtres avec lesquels vous ne sauriez être en communauté ni d'idées ni de sentiments, à qui vous refusez une âme et que vous excluez de l'espoir du paradis? »

Mon interlocuteur sourit en m'entendant prononcer cette phrase; mais la politesse musulmane ne lui permettant pas de m'interrompre, il attendit que j'eusse cessé de parler. « Savez-vous, me dit-il

alors, que vous me faites la partie belle et que, en m'objectant cette vieille fable, vous vous exposez à ce que je rétorque contre vous l'argument? Est-ce que plusieurs de vos docteurs n'ont pas composé des thèses en latin pour prouver que les femmes n'appartiennent pas à l'espèce humaine? Nierez-vous le fait? Alors, pourquoi l'admettre chez nous? Mais vous m'avez raconté la légende, voici l'histoire. Un jour il échappa au Prophète de dire que les vieilles femmes n'entreraient point en paradis; sur quoi la mère d'un des ashâbs [1], qui était fort âgée, se mit à crier de toutes ses forces. « Rassure-« toi, ma mère, reprit alors l'apôtre de Dieu; il « est bien vrai que les vieilles femmes n'entreront « point dans le paradis, parce que toutes seront ra-« jeunies avant que d'y entrer. » Qu'eût répondu de mieux un de vos philosophes beaux esprits? Telle est pourtant l'origine de ce préjugé, que, suivant notre croyance, les femmes n'ont point d'âme, ou, si elles en ont une, que cette âme doit périr comme celle des bêtes, et qu'elles ne recevront aucune récompense dans l'autre vie [2]. »

1. Nom donné aux compagnons et aux premiers disciples du Prophète.

2. Au contraire, le principe de la responsabilité morale de la femme est admis partout dans le Coran, qui déclare expressément que, dans la distribution future des peines et des récompenses, il ne sera fait aucune distinction entre les sexes. (Voyez *Coran*, XXXIII.)

La discussion se prolongea assez longtemps sur ce terrain. Quoi que pût me dire Méhémet, j'en revenais toujours à mon thème, qu'une femme sans idées est une créature insupportable, par la raison que l'esprit joue dans l'amour un aussi grand rôle que le sentiment, et que le vide du cerveau finit par appauvrir le cœur.

« Ah! répliqua-t-il, voilà un de ces raffinements produits par cette civilisation dont nous sommes si follement peut-être et si imprudemment épris! Vous avez corrompu toutes les voies; vous avez gâté l'amour en en faisant un je ne sais quoi qui n'existe pas dans la nature. Vous avez été jusqu'à dénaturer le type de la beauté physique. Si vous pouviez pénétrer dans nos harems, c'est là que vous rencontreriez de vraies femmes, de splendides créatures, comme aux premières époques du monde, et non de poétiques squelettes comme vos poupées parisiennes. Tenez, ajouta-t-il, vous êtes mon ami, et de plus un galant homme, je puis.... Eh! pourquoi non?... »

Il frappa dans ses mains; un vieux domestique parut, à qui il dit quelques mots en turc, et qui revint au bout de quelques minutes.

« Venez, » me dit Méhémet.

Nous nous levâmes, nous franchîmes, en traversant un assez grand nombre de pièces, cet espace intérieur qui sépare le sélamlik du harem et qui

est désigné sous le nom de *mabeïn*, et mon guide m'introduisit dans un petit salon meublé tout à fait à la turque, sauf un piano et une étagère garnie de livres. A notre vue, une femme assise sur le sofa se leva à moitié et tendit la main à Méhémet. « Ma femme, » me dit-il simplement. J'étais ébloui. Il était impossible, non pas de voir, mais de rêver une créature plus complétement belle. Je ne saurais vous décrire exactement son costume ; tout ce que je me rappelle, c'est qu'il lui allait à merveille.

« Eh bien ! ai-je raison ?

— Oui, comme Scipion entraînant ses juges au Capitole.

— De quoi s'agit-il entre vous ? » dit-elle.

Je la mis au courant de notre discussion.

« Ah ! reprit-elle, je ne sais s'il manque quelque chose au bonheur de Méhémet, mais rien ne manque au mien.

— Vous ne vous ennuyez point dans votre solitude ?

— Comment m'ennuierais-je ? Mon mari passe auprès de moi tous les instants que lui laissent son service et les devoirs de sa position, et, quand il n'est point là, je l'attends. De cette fenêtre, je suis de l'œil son caïque jusqu'à ce qu'il ait tourné la pointe du Sérail, et au retour, je le reconnais entre tous bien avant qu'il ait abordé à la petite échelle. Je brode, je me promène, je fais de la

musique, j'apprends à lire à mon fils et je lis pour mon propre compte. » Et elle me montrait sa bibliothèque, où je reconnus, à côté de livres et de manuscrits orientaux, plusieurs ouvrages français de poésie et d'histoire.

J'étais ravi de plus en plus, non sans une nuance d'étonnement que je m'efforçais de dissimuler. Elle s'en aperçut néanmoins : « Avouez-le, dit-elle, vous êtes surpris que je puisse vous répondre dans votre langue, que je lise vos auteurs? Ah! j'ai éprouvé bien des difficultés, et j'étais pour Méhémet une pauvre écolière. »

J'essayai, dans le cours de la conversation, de surprendre chez elle un désir, une aspiration vers quelque chose; mais ce fut en vain. Peut-être s'aperçut-elle du piége que je cherchais à lui tendre; car rien ne lui échappait. Elle se contentait de sourire; elle parlait de tout ce qui était le passé ou l'inconnu pour elle, doucement, harmonieusement, le sourire sur les lèvres, comme à la veillée, on parle, entre amis, des incidents d'un lointain voyage. « Mais c'est d'un monstrueux égoïsme, m'écriai-je.

— Un égoïsme à deux, répliqua-t-elle.

— Quoi! tout glisse dans cet abîme, et demain le souvenir de ces deux heures n'existera plus pour vous?

— Vous voilà bien! dit-elle. Que votre amour-

propre se rassure. Votre souvenir ne s'effacera jamais ; il demeurera lié à celui de notre longue et amicale causerie. J'ai présentes à l'esprit toutes les heures écoulées depuis mon mariage. Il y a comme cela mille particularités indépendantes des jouissances éprouvées, qui restent mêlées au souvenir de ces jouissances. Dernièrement, nous étions assis, Méhémet et moi, sous un berceau de chèvrefeuille. C'était le soir, le soleil se couchait dans la mer de Marmara : tout à coup un rossignol (vous savez que la vallée que vous avez traversée pour venir ici s'appelle la Vallée des Rossignols) se mit à chanter; nous nous tûmes pour l'écouter. Je n'oublierai jamais ce chant du rossignol; il n'était pas mon bonheur, il en faisait partie. Vous serez comme cela pour moi.

— Je doute, répondis-je, que mon amour-propre trouve son compte à vos paroles; mais elles accroissent mon admiration pour vous, et mon amitié pour Méhémet, » ajoutai-je en tendant la main à ce dernier.

Les heures s'écoulaient; il semblait que nous nous fussions toujours connus.

« Ne soyez pas surpris, me disait-elle, que je vous parle avec cet abandon. Vous n'êtes point un nouveau venu pour moi; croyez-vous que, depuis quatre ans que nous sommes mariés, Méhémet ne m'ait pas parlé de vous? »

Je ne vis jamais de femme plus complétement, plus sincèrement éprise. L'amour l'avait pénétrée jusqu'à la moelle. Elle s'arrêtait parfois involontairement au milieu de la conversation ; le sourire qui éclairait son visage faisait place à une expression sérieuse et réfléchie ; elle regardait son mari, et tout ce qui l'entourait semblait avoir disparu pour elle. Puis elle lui tendait la main, et se retournant vers moi, sans s'excuser, mais la figure nuancée d'une légère rougeur, elle reprenait sa phrase où elle l'avait interrompue. Cela durait à peine quelques secondes. Mais quelle expression dans son regard et sur ses lèvres!

Je lui demandai si les femmes qu'elle connaissait se trouvaient malheureuses.

« Cela dépend, répondit-elle. Tant que dure l'attachement de leurs maris, comme elles sont maîtresses absolues dans leur intérieur et peuvent satisfaire toutes leurs fantaisies, elles sont heureuses du seul bonheur qu'elles envient. Mais si cet attachement vient à s'éteindre ou à se refroidir, c'est alors que commencent les jours d'amertume! Elles sont encore maîtresses au logis, et la loi les protége toujours également; mais que d'humiliations, que de souffrances se cachent derrière cette protection! Pour elles, en réalité, la mort commence à la première ride qui vient, à la première affection qui s'éteint. Mais instruites dès leur enfance à considérer cette fin comme un mal nécessaire, elles

ne tardent pas à s'y habituer, et, les premiers accès de colère et de jalousie dissipés, se résignent à leur sort. »

A je ne sais quel projet que formait la jeune femme et où elle me mettait obligeamment en tiers:

« Oubliez-vous, lui dis-je, que je pars?

— C'est vrai, je dis des folies; mais qui vous force de partir? Restez avec nous; nous vous trouverons une femme. »

Je fus sur le point de répondre une platitude; mais je me retins à temps, et me contentai de faire un signe de tête négatif.

« Au moins, dit-elle, vous reviendrez nous voir.

—Eh bien! dis-je à Méhémet quand nous fûmes seuls, qui de nous deux a raison? L'exception prouve la règle, et la personne que nous venons de voir serait une exception à Paris comme à Constantinople.

—Il est vrai, répondit-il, que j'ai eu du bonheur. Dieu m'a donné pour compagne une créature d'élite. Elle était disposée par instinct à comprendre toutes les beautés de la nature et de l'art; l'initiation s'est faite comme d'elle-même. Et, comme Dieu a permis que jusqu'ici nous n'ayons pas été séparés, cette vie nouvelle ne lui a apporté que des jouissances. Mais que je vienne à lui manquer, l'oasis se changera en désert. Nous en avons un cruel exemple. Vous connaissez *un tel?* »

Et il me nomma un des hommes le plus universellement aimés et considérés parmi les hauts fonctionnaires de la Porte.

« Oui, lui dis-je, et j'ai souvent été frappé de sa tristesse.

— Eh bien ! il a commencé comme moi ; puissé-je ne pas finir comme lui ! Après avoir séjourné en France durant plusieurs années, il revint ici et épousa une jeune fille à qui il avait été fiancé dès son enfance. Elle avait treize ou quatorze ans, et était merveilleusement douée d'esprit et de beauté. Violemment épris d'elle, il prit à tâche de cultiver ses heureuses dispositions ; il orna son esprit de toutes les connaissances que lui-même avait puisées en France, lui apprit les langues, l'histoire des sociétés, les arts. Qu'arriva-t-il ? Chargé d'une mission au loin, il dut partir seul. Séparée de l'homme qu'elle aimait uniquement, sevrée de ces jouissances intellectuelles qui pour elle étaient devenues un besoin, la pauvre femme languit dans le harem. Elle rechercha la société de ses compagnes pour se distraire ; mais elle se trouva dépaysée parmi leurs plaisirs ; elle se consuma lentement et mourut avant d'avoir dix-huit ans. Ce fut un coup terrible pour son mari, qui se regarde comme coupable en grande partie de cette mort. « J'ai été bien égoïste, » m'a-t-il dit bien des fois ; « j'ai sacrifié cette chère créature

« à un désir de satisfaction personnelle. Imprudent! je croyais rendre mon bonheur plus durable, et je l'ai détruit à jamais! J'ai compris trop tard le danger de ces éducations exceptionnelles qui nous isolent du milieu où nous sommes appelés à vivre. Une femme, quoi qu'on fasse, vit toujours par le cœur plus que par les idées. Mieux vaut la laisser ignorante que d'en faire une étrangère dans sa patrie et parmi ses compagnes. »

Méhémet se tut, absorbé en apparence par de pénibles réflexions. Mais bientôt un serviteur vint nous prévenir que les illuminations de Stamboul étaient terminées; nous montâmes sur la terrasse de son jardin, d'où la vue embrasse toute l'étendue des Sept-Collines, et nous jouîmes du plus ravissant spectacle que le regard humain puisse contempler.

CHAPITRE XII.

BEY-OGHLOU.

(PÉRA.)

I.

Aspect et perspectives de Péra. — Les Francs. — Courte digression politique et historique. — Les capitulations. — Ancienne suprématie de la France dans le Levant. — Droit de préséance de nos ambassadeurs et de nos consuls. — *L'imperium in imperio.* — Abus.—Contrastes avec la ville turque. — Statistique de la population franque à Péra.

Une des plus belles vues de Péra est celle que l'on découvre, soit du petit cimetière des derviches tourneurs, où se trouve le tombeau de Bonneval[1], soit du palais de Russie, que le gouvernement ottoman vient de transformer en un hôpital militaire pour les prisonniers de cette nation. Du sommet de la colline à laquelle sont adossés Galata et Topkhanè, et dont les pieds baignent dans

1. Voy. plus haut, page 86.

la mer, à plus de trois cents pieds au-dessous de lui, l'observateur embrasse d'un même coup d'œil la Corne-d'Or et sa forêt de mâts, puis Stamboul et ses sept collines, puis la mer de Marmara et le Bosphore, enfin la côte d'Asie, dont les prolongements forment le cadre de ce magique tableau.

C'est de là que le faubourg a pris son nom. *Péra*, en grec vulgaire, signifie « vis-à-vis, à l'opposite. » Les Osmanlis le nomment *Bey-Oghlou* (le Fils du Prince), sans se mettre en peine de justifier cette étymologie. Suivant l'opinion la plus accréditée, elle serait due au séjour qu'y firent plusieurs princes de la famille impériale pendant les divers siéges de Constantinople.

Péra est, comme l'on sait, le séjour privilégié des Francs [1].

Les Francs, en Turquie, sont tous les sujets étrangers, à quelque nation ou à quelque religion qu'ils appartiennent, nés ou domiciliés dans les États du Grand-Seigneur. A quelle époque doit-on rapporter l'origine de cette dénomination? Est-elle sortie de la grande lutte des croisades au moyen âge? ou bien appartient-elle à une date encore plus reculée, à l'établissement du grand empire

1. Francs (*Frenk* ou *Efrendj*) est le terme usuel. Le terme de chancellerie est *musteemen*, c'est-à-dire « ceux qui ont demandé merci » ou « qui sont en paix avec les musulmans, » par opposition avec les *harbi*, c'est-à-dire « ceux qui sont en état de guerre. »

fondé par Charlemagne, ainsi que semblerait l'indiquer un document arabe mentionné par M. Eug. Boré? Dans tous les cas elle prouve l'ancien ascendant du nom français en Orient.

En 1535, l'alliance de François Ier avec Soliman et les capitulations[1] qui en furent la suite renouvelèrent cet ascendant et lui donnèrent une consécration officielle.

L'annonce de ce traité fut un scandale dans la vieille Europe. Le saint empire frémit d'horreur; l'Angleterre hérétique, comme la catholique Espagne, se signa trois fois. A Rome, le saint-père fit frapper une médaille qui représentait le Turc et

1. On appelle capitulations (*'aht namè*) l'ensemble des traités de paix et de commerce conclus à diverses époques entre la France et la Porte ottomane, et dont la teneur règle les droits et la situation de nos nationaux dans les États du Grand-Seigneur.

Ces traités, dont j'ai donné récemment le texte français (*la Question d'Orient devant l'Europe*, p. 249), d'après le *Nouveau Guide de la conversation en français et en turc*, de M. Bianchi, se composent de trois parties distinctes :

1° Les anciennes capitulations depuis 1535 jusqu'en 1740, en quatre-vingt-cinq articles, renouvelées et confirmées par le sultan Mahmoud Ier, avec l'addition de nouveaux priviléges (ce sont ces capitulations qui portent improprement dans quelques pièces diplomatiques le nom de traité de 1740);

2° Le traité de paix dit *de Paris*, du 6 messidor an x (25 juin 1802), entre la République française et la Sublime Porte, en dix articles;

3° Enfin la convention de Constantinople, ou traité de commerce entre la France et la Porte ottomane, datée du 15 zilhidjè 1254 (23 novembre 1838), en dix articles et une conclusion.

le roi très-chrétien se donnant la main, et, entre les deux, Satan riant d'un rire diabolique, avec cette légende : *Tertius gaudet.*

Mais ce beau zèle ne tint pas, et, avant que le siècle atteignît sa fin, l'on vit ces mêmes États, jaloux d'égaler les avantages que les capitulations conféraient à la France, rechercher à l'envi l'amitié des Turcs et signer des traités analogues, l'Autriche en 1567, l'Angleterre en 1593, la Hollande de 1590 à 1595, etc.

Malgré cela, la France continua longtemps à tenir le premier rang parmi les puissances à Constantinople. Le roi de France était le seul monarque européen qui fût qualifié de padichah dans les actes de la chancellerie ottomane, et le sultan lui écrivait en ces termes :

« A celui qui est l'honneur des grands princes de la religion de Jésus, l'élite des puissants souverains de la nation du Messie, l'arbitre des affaires des nations de la communauté nazaréenne, à celui qui traîne majestueusement la robe de la magnificence et de la gravité, possesseur des insignes de la gloire et de l'illustration, le présent empereur et *padichah* de France, puisse sa fin être couronnée du bien et de la vraie direction! Puisse la voie de la vérité et de la droiture lui être ouverte et gratifiée! »

L'empereur d'Autriche n'avait que le titre de

Nemchè qaïçari (César d'Allemagne), et le tzar de Russie celui de *Mosqov imperathori*. En 1774, dans le protocole du traité de Kaïnardji, l'impératrice Catherine exigea et obtint l'addition à son titre des mots : *vè padichahi*. Depuis, cette qualification a été étendue successivement à tous les princes souverains alliés de la Sublime Porte, et tout récemment[1] à la reine de Portugal.

La formule usitée pour les ambassadeurs du roi de France était celle-ci :

« Le modèle des seigneurs de la nation du Messie, la colonne des grands de la chrétienté, » etc.

Ils avaient la préséance sur les ambassadeurs de toutes les autres puissances, occupaient la droite dans toutes les cérémonies officielles et les réunions du corps diplomatique, et étaient reçus les premiers à l'audience du grand vizir et du sultan.

Tous les navires européens, en entrant dans les eaux du Grand-Seigneur, étaient tenus d'arborer le pavillon français; enfin la France était et demeure encore aujourd'hui la protectrice-née de tous les étrangers chrétiens, trafiquant ou domiciliés dans le Levant, dont les gouvernements n'ont point de traités avec la Sublime Porte.

L'alliance conclue par François Ier fut maintenue avec soin par ses successeurs, et jusqu'à M. Ruffin,

1. *Journal de Constantinople* du 1er février 1855.

en 1798, aucun ambassadeur n'avait visité autrement qu'en curieux le redoutable château des Sept-Tours[1]. La Porte, de son côté, tint loyalement ses engagements, et, en servant de contre-poids au dehors à la puissance croissante de l'Autriche, elle aida puissamment au maintien de l'équilibre en Europe, et mérita l'assistance qui lui est prêtée aujourd'hui en vue de la conservation de ce même équilibre.

En 1535, à l'époque où furent concédées les premières capitulations, la colline de Péra, couverte de figuiers et de vignobles, ne comptait que quelques masures et un petit nombre de maisons de plaisance, possédées la plupart par des Grecs. Devenue, par autorisation spéciale de la Porte, la résidence de l'ambassadeur du roi de France et des Francs qui s'y établirent sous sa protection, elle commença à se peupler, mais lentement, et pendant plus d'un demi-siècle encore on voit les successeurs de Jean de Laforest[2] dater leurs lettres et leurs dépêches officielles des « vignes de Péra. »

Ce qui distinguait les capitulations des traités ordinaires qui règlent les rapports internationaux,

1. Autrefois les Turcs étaient dans l'habitude de faire précéder chaque déclaration de guerre de l'emprisonnement dans le château des Sept-Tours du ministre et des employés de sa légation.

2. Jean de Laforest fut le premier ambassadeur de France qui résida en cette qualité près de la Porte ottomane (1534).

c'était, d'une part, l'absence de toute réciprocité; de l'autre, l'autonomie concédée aux étrangers sur le sol ottoman. Encore à présent les Français résidant au Levant ne relèvent point d'une autre autorité que de l'autorité française; ils n'ont à répondre de leurs actes (sauf dans deux ou trois cas spécifiés) que devant les tribunaux français, et ils ne peuvent être expulsés du territoire ottoman que du consentement et avec la participation de la légation française.

Ce privilége exorbitant, d'où découle ce qu'on appelle l'*imperium in imperio*, s'étendit successivement à tous les États qui conclurent des traités d'amitié et de commerce avec la Porte, en sorte qu'aujourd'hui Péra n'est plus la Turquie, c'est la France, l'Angleterre, l'Autriche, la Russie, la Hollande, l'Espagne, etc., avec le palais de leurs ambassades pour capitales.

Les mêmes capitulations concédaient aux ambassadeurs et aux agents français la faculté de délivrer aux raïas de la Porte employés à leur service des *bérats*, ou diplômes, qui leur conféraient les mêmes droits et les mêmes priviléges qu'à nos nationaux. Un grand nombre de Grecs et d'Arméniens quittèrent Stamboul pour Péra; et devenus riches à l'ombre de cette protection, ils acquirent du fruit de leurs économies de vastes terrains où ils élevèrent d'abord de modestes maisons

en bois, puis des palais en pierre. En même temps, les étrangers de toutes les contrées de l'Europe affluèrent en Turquie, les uns attirés par le commerce, les autres chassés de leur pays par le mauvais état de leurs affaires ou par le hasard des révolutions, et Péra devint insensiblement, comme la rue Franque à Smyrne, une ville exclusivement européenne, où se confondirent toutes les religions, tous les idiomes, tous les vices et toutes les misères.

La Porte des sultans était bien véritablement dans ces temps « le refuge du monde. » Les malheureux que l'Europe rejetait de son sein comme hérétiques, devenus les hôtes du padichah, jouissaient, à l'ombre de l'*aman*, de la liberté et de la sécurité que leur refusait leur propre patrie ; la même protection était étendue à tous les cultes, et l'Occident, qui traitait les Turcs de barbares, recevait d'eux des leçons de tolérance et d'humanité. « Chose étrange! dit un grave écrivain de XVI[e] siècle, que chez des barbares, dans cet immense égout d'une ville immense, on n'entende parler ni de meurtre ni de violence ; que les droits de chacun soient également garantis; que tous les malheureux trouvent un abri sûr et que la justice soit rendue à tout le monde, aux petits comme aux grands, aux chrétiens comme aux infidèles[1]. »

1. « Mirum est inter barbaros, in tanta tantæ urbis colluvie,

Pendant un siècle encore la Turquie, alors à l'apogée de sa puissance, put se montrer généreuse avec impunité ; les abus vinrent avec le déclin de cette puissance.

L'asile ouvert au commerce et à l'industrie des nations devint un repaire où tout ce qu'il y avait d'aventuriers, de gens sans aveu, se donnait rendez-vous : c'était la sentine et l'exutoire de l'Europe. En 1818, il circulait à Péra et à Galata une chanson italienne avec ce refrain :

Pera, Pera,
Dei scellerati il nido.

Ces malfaiteurs étaient la plupart des Maltais et des Ioniens, dont la qualité nouvelle de sujets ou de protégés britanniques avait accru l'audace. Les autres, Croates et Dalmates, Lazes et riverains de la mer Noire, se réclamaient de l'Autriche et de la Russie. La France fournit aussi son contingent, et lorsque, quinze années plus tard (1833), le duc de Broglie, alors ministre des affaires étrangères, eut abrogé l'article des anciennes ordonnances en vertu duquel tout sujet français qui allait s'établir dans le Levant devait fournir un cautionnement

« nullam cædem audiri, vim injustam non ferri, jus cuique « tribui. Omnes miseri ibi tutissime latent, omnibusque, tam in« fimis quam summis, tam christianis quam infidelibus, justitia « administratur. » (*Crusii Turco-Græcia*, p. 487.)

et un certificat de la chambre de commerce de Marseille[1], et eut remplacé les droits de consulat par un simple impôt de dix francs, prix d'un passe-port, les Échelles se virent infestées par une multitude de repris de justice et d'aventuriers que les capitulations protégeaient, même dans leurs méfaits, contre la vindicte locale.

La population de Péra est évaluée à vingt-huit ou trente mille individus, dont la moitié environ se compose d'Européens. On y comptait, en 1849, six mille Hellènes, mille Maltais et Ioniens, seize cents Autrichiens, onze cents Français, mille Russes, six cent cinquante Persans ; le reste était un mélange de Siciliens, de Sardes, de Toscans, d'Anglais, de Belges, de Hollandais, de Prussiens, d'Espagnols, de Danois, d'Américains, etc.

Cette courte digression historique et statistique était nécessaire pour bien faire comprendre au lecteur ce qui nous reste à dire de Péra et de ses habitants.

1. D'après l'ordonnance de 1781, cette condition n'était pas exigible des artisans ni des sujets français non commerçants; mais ceux-ci ne pouvaient séjourner dans le Levant qu'autant qu'ils justifiaient de leurs moyens d'existence et étaient cautionnés par deux négociants établis dans les Échelles.

II.

Fréquence des incendies à Péra. — Cherté des loyers et des vivres. — Curiosités. — Coup d'œil sur la société. — Diplomates et négociants. — Ambassadeurs de France. — Lord de Redcliffe et l'ambassade d'Angleterre. — Le comte de Stürmer et l'internonciature d'Autriche. — M. de Titoff. — La drogmanerie ancienne et nouvelle. — Une soirée dans un salon pérote. — Ancienne école des *Jeunes de langues*. — Constitution de la nation française à Péra. — Députés et tribunaux de la nation. — Corps des négociants français. — Galata. — Le café Mimich. — L'hiver à Péra. — Étiquette et ennui. — Spectacle, bals, soirées. — Éducation et genre de vie habituel des dames pérotes. — Alexandre Dumas et Fénelon. — Absence de vie intellectuelle. — Confusion des langages. — Métamorphose d'un cuisinier en maître de langues. — Entretien en style macaronique. — La villégiature. — Thérapia et Buyukdéré. — Les îles des Princes.

L'habitant de Péra qui quitte sa maison pour aller passer une semaine à la campagne n'est jamais assuré de la retrouver au retour : il y a pour le moins une chance sur cent qu'elle ait été détruite par l'incendie. Si l'absence a duré une ou plusieurs années, ce n'est pas seulement sa maison qu'il courra le risque de ne plus retrouver, mais la rue, le quartier où il habitait. Mettez des lustres à la place des années, et la ville elle-même aura disparu pour faire place à une ville nouvelle bâtie sur l'emplacement et le modèle de l'ancienne.

« Les flots passent, les pierres restent, » dit un

proverbe moldave; mais ici les pierres ne restent pas, par la raison que tout, excepté les mosquées, les palais des ambassades et quelques maisons de riches particuliers, est construit en bois.

De là la cherté extrême des loyers. Une chambre meublée dans la grande rue de Péra, — meublée à la turque, avec l'adjonction d'un lit, d'une table et de quelques chaises, mais sans cheminée, — coûte plus cher qu'un appartement de deux ou trois pièces dans le meilleur hôtel du boulevard des Italiens. La durée moyenne d'un immeuble étant calculée à trois années, quatre au plus, le propriétaire se rattrape, et même au delà, sur le prix de la location. Exemple : une maison coûte de construction, y compris l'achat du terrain, quatre-vingt mille piastres; elle est affermée quinze ou seize mille piastres; au bout de cinq ans, le propriétaire est remboursé de son capital. Vienne maintenant un incendie, il ne s'en chagrinera pas autrement; le terrain vaut à lui seul cent mille piastres, et avec le surplus il bâtit une autre maison.

De cette manière il n'y a de lésé que le locataire, qui afferme seize mille piastres un immeuble qui en vaut quatre-vingt mille. Mais ce prix n'a rien d'exorbitant à Constantinople, où le taux ordinaire de l'argent est de quinze à dix-huit pour cent. Dans certaines villes de l'intérieur, et en Moldo-Valachie, il s'élève jusqu'à vingt pour cent.

Quant à l'élévation graduelle du prix des terrains, elle s'explique par l'affluence croissante des étrangers à Péra, comparée au peu d'étendue du faubourg. En effet, Péra, c'est-à-dire la ville franque, ne se compose, à proprement parler, que d'une longue rue, qui suit tout le sommet du plateau depuis Galata jusqu'au Grand-Champ des Morts, et à laquelle viennent aboutir plusieurs petites rues transversales qui descendent par des pentes assez roides, les unes vers Topkhanè et Galata, les autres vers Kacim-Pacha et Tatavla. Au delà de cette limite commencent les quartiers turcs, où les Européens ne peuvent ni construire de maisons ni même résider, à moins d'une autorisation spéciale de la Porte. Ici le *pic*[1] de terrain, qui se vend à Péra mille et douze cents piastres, ne coûte pas plus de quinze à vingt piastres. Il y a trois ans, le sultan fit don au docteur Spitzer de terrains vagues situés dans la rue qui monte de Topkhanè au *koulouk*[2] de Péra, en lui accordant la faculté d'y construire des maisons pour les Européens. La valeur de ces terrains est presque centuplée aujourd'hui.

La cherté de la vie matérielle s'est accrue en proportion. Il est impossible de dîner convenablement à l'européenne, à moins de trente ou trente-cinq piastres. Mais si l'on est homme à se contenter d'un

1. Environ 80 centimètres carrés.
2. Corps de garde.

ordinaire et d'un service turcs, c'est autre chose; on trouvera, chez le premier rôtisseur de Stamboul, une brochette de kébab, une tête de mouton bouillie, un plat de pilau assaisonné de yaourt, de l'eau et du pain à discrétion (mais quel pain!), le tout pour quatre ou cinq piastres.

Je n'essayerai pas de décrire Péra. A quoi bon décrire une ville que l'incendie renouvelle tous les huit ou dix ans? En peignant ce que j'ai vu, je peindrais peut-être autre chose que ce qui est; je courrais le risque d'égarer le lecteur qui consentirait à me suivre à travers le dédale des rues, et de l'arrêter devant une ruine en voulant lui montrer un palais.

La ville d'ailleurs n'offre rien de remarquable. N'étaient çà et là quelques groupes de femmes turques stationnant devant les magasins de modes ou de nouveautés françaises, on pourrait se croire dans quelque ville d'Italie de second ou de troisième ordre. Des églises presque à chaque pas, des images de la sainte Vierge appendues aux murailles, tous les signes extérieurs du catholicisme, le bruit des cloches, des processions, des enterrements; des prêtres de tous les rites, des religieux de tous les ordres; force juifs et mendiants; mais rien de turc, ni les mœurs, ni le costume, ni la langue. Annexé à Stamboul, Péra est aussi indépendant de cette capitale que pourrait l'être Pékin ou Calcutta.

A Galata, ancienne colonie génoise, rendez-vous des négociants et des matelots de tous les bords de la Méditerranée, l'italien domine; à Péra, quartier général des ambassadeurs, c'est le français. Mais, à Péra comme à Galata, tout le monde parle indistinctement ces quatre langues : le français, l'italien, le grec et le turc.

La population franque à Péra et à Galata forme deux catégories bien distinctes : la colonie, composée des agents officiels, des étrangers de passage, des résidents temporaires; et ce qu'on nomme les Pérotes, c'est-à-dire les Européens nés ou domiciliés de longue date dans le pays.

Les diplomates marchent à la tête de la première; à la tête de la seconde sont les négociants.

Le corps diplomatique à Péra est très-nombreux; il ne compte pas moins de seize chefs de missions, sous des titres divers, ambassadeurs, internonce, envoyés extraordinaires et ministres plénipotentiaires, ministres résidents, chargés d'affaires[1].

1. Deux ambassadeurs (France et Angleterre), 1 internonce (Autriche); 5 envoyés extraordinaires et ministres plénipotentiaires (Russie, Prusse, Grèce, Espagne, Pays-Bas); 4 ministres résidents (Sardaigne, Danemark, États-Unis, Perse); 5 chargés d'affaires (Deux-Siciles, Portugal, Belgique, Suède et Norvége, villes Anséatiques). La légation de Toscane a été réunie dernièrement à l'internonciature. Les autres États sont considérés comme faisant partie du *dar-ul-harb*, bien que la représentation du Hanovre par l'Autriche soit reconnue tacitement par la Porte.

Les ambassadeurs de France et d'Angleterre, l'internonce d'Autriche et le ministre de Russie forment la tête de ce corps. Le ministre de Prusse, bien que représentant une des cinq grandes puissances, est sur le second plan et ne figure guère que dans les questions de politique générale.

La réforme a enlevé à la France son antique droit de préséance; d'après l'étiquette suivie actuellement, la place d'honneur appartient de droit au ministre le plus élevé en dignité et le plus ancien à Constantinople. C'est aujourd'hui l'ambassadeur britannique, lord Redcliffe (sir Stratford Canning). On le cite comme un des plus habiles diplomates de l'Angleterre; peut-être cette réputation est-elle un peu usurpée. C'est d'ailleurs un esprit absolu, dominateur, passionné, sous l'apparence de la froideur, plein de sourdes rancunes. Dans les premiers temps de sa carrière diplomatique, il fut désigné pour la mission de Pétersbourg; l'empereur Nicolas, je ne sais pour quel motif, lui refusa l'*exequatur;* depuis cette époque lord Redcliffe n'a cessé de faire une opposition systématique à la Russie.

Lord Redcliffe est le doyen du corps diplomati-

de même que celle des îles Ioniennes par l'Angleterre, des États de l'Église par la France, du Meklembourg par la Prusse, du duché de Parme par les Deux-Siciles, d'Oldenbourg par les villes Anséatiques.

que; il représente l'Angleterre à Constantinople depuis seize ou dix-sept ans. Cette circonstance lui donne une grande supériorité sur tous ses collègues, même sur les ministres d'Autriche et de Russie, bien que ces derniers soient en général rompus de longue date aux affaires du Levant. La France, par un procédé contraire, mais moins aisé à justifier, change ses représentants tous les dix-huit mois. Le représentant actuel, M. Benedetti, est le cinquième depuis 1848[1].

L'envoyé d'Autriche a le titre d'internonce. Son caractère tient le milieu entre celui d'ambassadeur et celui de ministre plénipotentiaire. Il était anciennement le seul ministre qui fût qualifié d'Excellence comme les ambassadeurs; aujourd'hui cette qualification a été étendue par la Porte aux représentants de toutes les puissances, sans distinction de titre.

L'avant-dernier internonce était le comte de Stürmer, bon diplomate et meilleur orientaliste. D'abord drogman, puis secrétaire de l'internonciature à l'époque du premier empire, il fut envoyé à Sainte-Hélène comme commissaire de l'Autriche, et, après la mort de l'illustre captif, revint comme

1. Général Aupick, 40e ambassadeur, 26 août 1848.

Marquis de Lavalette, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, 12 mars 1851; ensuite 41e ambassadeur.

M. de Lacour, *idem*. 13 août 1853.

Général Baraguey d'Hilliers, 42e ambassadeur, 28 octobre 1853.

ambassadeur à Constantinople, où il demeura jusqu'en 1851. Il avait épousé une Française, et son salon était sans contredit le plus hospitalier et le plus attrayant des salons de Péra.

Le comte de Stürmer a été remplacé au mois de juin 1851 par le comte de Rechberg, qui lui-même céda la place deux ans après à l'internonce actuel baron de Bruck.

Le dernier ministre de Russie à Constantinople a été M. Titoff, qui avait commencé, comme tous ses prédécesseurs, par être consul général dans les provinces danubiennes. Appelé à Pétersbourg dans le courant de 1852[1], il laissa les affaires à son conseiller de légation, M. Ozéroff, qui quitta Constantinople le 26 mai de l'année suivante, cinq jours après le départ du prince Menschikoff.

Je ne sais ce qu'il en est, aujourd'hui que la guerre a dessiné plus nettement la situation de la Sublime Porte vis-à-vis des puissances; mais en temps ordinaire la situation ne laisse pas d'être assez compliquée. Mushaver pacha (M. Slade) comparait le sultan placé en regard des légations de Péra à une grande marionnette au cou de laquelle pendent une demi-douzaine de fils qu'elles tirent

1. Le même M. de Titoff vient d'être désigné pour assister conjointement avec le prince Gortschakoff aux conférences de Vienne (février 1855). — De son côté, le baron de Bruck a été rappelé et remplacé par le baron Koller.



incessamment en sens inverse : « les unes poliment, comme l'Autriche et la Prusse ; les autres par secousses, comme la France et l'Angleterre ; d'autres périodiquement, comme la Russie. La France et l'Angleterre l'agitent parfois assez fortement, mais la Russie a la main rude, et par moment elle lui fait presque perdre l'équilibre. »

Un ambassadeur est partout un personnage ; à Péra, c'est un potentat. Il a un palais, des gardes ; quand il sort dans la rue, il est précédé d'une demi-douzaine de kavass qui écartent la foule sur le passage de son Excellence. Lorsqu'il vient prendre possession de son poste, la nation en corps, précédée de ses députés, va le recevoir au débarcadère de Topkhanè et l'accompagne jusqu'au palais, où le premier député lui adresse une harangue ; au nouvel an, à la fête de l'empereur, il reçoit, assis sur un dais, dans la salle du trône, les félicitations et les hommages de ses sujets. Il est armé de droits exorbitants, et peut à son gré décréter d'arrestation, d'emprisonnement, d'exil.

Secrétaires, attachés, drogmans même, malgré la ligne de démarcation établie entre les fonctions diplomatiques ou consulaires et celles du drogmanat, tout ce qui porte un titre officiel participe, sinon à l'omnipotence de l'ambassadeur, du moins au prestige qui l'entoure.

Les drogmans composaient jadis une caste à part,

Presque tous Levantins, ils étaient les nobles du pays. Il fallait les voir la tête haute, le regard superbe, cheminer gravement, au pas de leur cheval, habillés et harnachés à la turque, précédés de leurs *capi-oglans*, ou s'avancer d'un pas lent, en tenant le milieu de la chaussée, la tête coiffée du majestueux calpak, tantôt penché négligemment sur l'oreille, tantôt posé tout à fait sur le derrière de la tête. Quelle dignité incomparable dans leur démarche! et avec quelle superbe nonchalance ils lâchaient, de temps à autre, en marchant, leurs papoutches de maroquin jaune! « Voyez ce diable de Chabert, disait malicieusement la princesse Galitzin; il court sans cesse après l'esprit, et n'attrape jamais que sa pantoufle. » Le vieux Chabert et son collègue Dulci étaient les derniers de cette race de drogmans. L'un et l'autre existaient encore de mon temps et avaient conservé le costume traditionnel dans toute sa pureté. J'ai ouï dire depuis que l'un des deux, je ne sais lequel, était mort à près de quatre-vingts ans. A eux deux ils formaient plus d'un siècle et demi.

La drogmanerie avait ses raouts, comme les ambassades; mais seulement dans les grandes occasions, comme le jour de la fête de M. le drogman ou de Mme la drogmanesse. Le voyageur anglais Mac Farlane représente une de ces assemblées où il était, dit-il, comme le curieux qui va voir dans

une ménagerie des bêtes d'une nouvelle espèce. « Je trouvai Madame sur un sofa, au fond de la chambre, avec deux de ses amies ; Monsieur se remuait dans ses babouches, offrant des tasses de café et des verres de sorbet. Les visiteurs entraient le chapeau à la main (M. Mac Farlane est Anglais, ne l'oublions pas), et, sans regarder ni à droite ni à gauche, ils allaient, avec l'air empesé de quelque noble Breton, se courber jusqu'à terre devant l'astre du sofa. Alors commençait une longue série de compliments dont le protocole était fixé depuis des siècles. Madame répondait de l'air le plus gracieux, avec un sourire plein de finesse ; la phrase qu'elle prononçait en cette occasion était consacrée par un usage immémorial ; on aurait dit le son monotone d'une cloche ou l'éternel refrain d'un orgue de Barbarie. « Monsieur, » répétait-elle à tout le monde, « vous nous faites beaucoup d'hon« neur. » Comme les autres, je m'acquittai de la cérémonie ; en vain j'essayai de prolonger la conversation, je ne pus jamais obtenir autre chose qu'un « Monsieur, vous êtes bien bon, » prononcé avec un charme impossible à décrire. Les femmes étaient assises dans le plus profond silence, les jambes croisées sur le divan ; on eût dit des idoles d'une pagode. Les hommes se promenaient dans l'appartement, en faisant tourner leurs chapeaux dans leurs doigts ; ils prenaient une tasse de café,

et, quand le temps fixé pour une visite d'étiquette était passé, ils courbaient encore leurs fronts devant la divinité du lieu, et puis ils disparaissaient[1]. »

L'école dite des *Jeunes de langues*, fondée en 1669, sous le ministère de Colbert, donna naissance à une nouvelle classe de drogmans qui finit par supplanter les interprètes indigènes. Les jeunes de langues étaient des élèves-interprètes qui, après avoir fait leurs premières études orientales en France, aux frais du gouvernement, étaient envoyés à Constantinople pour se perfectionner, sous la surveillance de l'ambassade, dans la pratique des langues, et passaient de là dans les Échelles en qualité de drogmans des consulats. L'école fut supprimée pendant l'ambassade du général Guilleminot. Peut-être n'avait-elle pas réalisé toutes les espérances du fondateur; néanmoins elle compta au nombre de ses élèves et de ses maîtres de savants orientalistes, qui furent en même temps l'honneur du drogmanat français. Il suffira de rappeler les noms des Cardonne, des Petis de La Croix, des Danton, des Ducaurroy, et par-dessus tout celui du vénérable M. Ruffin, le « Nestor du Levant, » comme on l'appelait, qui fut trois fois chargé d'affaires de France à Constantinople, dans les circonstances les

1. Mac Farlane, *Turkey in 1828 and 1829.*

plus difficiles[1]. C'est, je crois, l'unique cas où il ait été dérogé à la règle qui établit une incompatibilité radicale entre les fonctions du drogmanat et celles de la diplomatie : disposition funeste autant qu'injuste, qui fut cause que quelques-uns de nos meilleurs interprètes quittèrent la carrière, tandis que d'autres passèrent au service de l'Autriche et de la Russie. Tels furent, entre autres, les frères Franchini.

Le commerce français est honorablement représenté à Péra par d'anciennes maisons, la plupart originaires de Marseille et du midi de la France, et qui vinrent s'établir en Turquie sous l'empire des anciennes ordonnances[2]. J'ai déjà dit quelle était la sévérité de ces ordonnances relativement aux établissements de commerce français dans les pays du Levant et de Barbarie. Outre l'obligation de justifier d'un certificat de la chambre de commerce de Marseille, visé et approuvé par le ministère, et de fournir un cautionnement qui variait de quarante à soixante mille livres, aucun négociant ne pouvait résider dans les Échelles plus de dix années ; de plus, il lui était interdit de s'y marier, et

1. Notamment en 1798, à l'époque de l'expédition française en Égypte.

2. Il convient de citer en première ligne MM. Antoine et Jacques Alléon, anciens directeurs de la banque ottomane, Durand, qui a été chargé de négocier le dernier emprunt turc, David et Jacques Glavany, Crépin, Arlaud, etc.

celui même qui était marié ne pouvait y conduire sa femme. Ces mesures restrictives étaient compensées par des attributions et des priviléges exceptionnels qui contribuèrent aussi à rehausser la considération et la dignité du corps. Deux des principaux négociants, sous les noms de premier et de deuxième députés, étaient et sont encore aujourd'hui les représentants officiels de la nation auprès de l'autorité française. Ces députés sont nommés à l'élection pour deux ans; les autres composent le tribunal civil et correctionnel, séant à Constantinople, sous la présidence du chancelier de l'ambassade, et ressortissant à la cour impériale d'Aix, et concourent à la formation des tribunaux mixtes de commerce et de justice correctionnelle nouvellement institués en Turquie pour connaître de toutes les causes civiles et criminelles entre les sujets de la Porte et les Européens. Ces tribunaux sont composés de huit membres, dont quatre ottomans, nommés par la Porte, et quatre Européens désignés à tour de rôle par les ambassades, d'après la liste des notables commerçants de chaque nation.

Les négociants ont leurs comptoirs et leurs magasins à Galata; mais leur résidence ordinaire est à Péra. Vers quatre ou cinq heures du soir en hiver, l'été à six ou sept heures, vous les voyez remonter, les uns à pied, les autres à cheval, la rue longue et

étroite qui conduit de Galata au centre de Bey-Oghlou, en longeant le pied de l'ancien château bâti par les Génois, le petit champ des Morts, le tékiè des derviches tourneurs, le palais de la légation de Prusse et l'hôtel de la chancellerie et de la poste russes. Quelques-uns s'arrêtent en passant devant un cahvenè attenant à la demeure des derviches et connu des Européens sous le nom de « café Mimich, » du nom de l'Arménien son fondateur : c'est le Tortoni et la Petite-Bourse de Péra. Rentrés chez eux, ils soupent en famille; le souper est suivi d'un kèf d'une demi-heure ou de trois quarts d'heure, et le reste de la soirée est donné aux plaisirs.

Ces plaisirs sont peu variés : en hiver, le théâtre trois fois par semaine; de loin en loin un dîner ou un bal officiel, où sont invitées seulement les sommités du négoce et de la banque, ainsi que les étrangers recommandés de passage à Constantinople, ou bien quelque soirée particulière où le jeu remplace la conversation; l'été, la promenade le soir au Grand-Champ, avec accompagnement de glaces et de chants hongrois ou tyroliens. Point de casins, comme à Smyrne, ni de cercles littéraires, ni de concerts et de bals de société, pas même un simple cabinet de lecture. Péra, qui possède actuellement dix journaux ou recueils périodiques, dont quatre en langue française; Péra, que vingt lignes

de bateaux à vapeur mettent en communication journalière avec tous les points de l'Europe et du globe; Péra, qui n'est plus qu'à six jours de la France et qui reçoit chaque semaine plusieurs centaines d'hôtes de tous les pays, est resté aussi étranger aux idées et à la vie morale de l'Occident qu'il y a vingt ans, quand il ne fallait pas moins de six semaines pour franchir la distance qui sépare Constantinople de Marseille ou de Gênes; c'est le milieu le plus antilittéraire, je pourrais dire le plus antisocial, que je connaisse.

Je préfère de beaucoup le séjour de Smyrne. Tous les officiers de notre marine qui ont fait partie de la station du Levant et que j'ai interrogés ont été de mon avis; tous ont conservé le meilleur souvenir de l'hospitalité et de l'amabilité des Smyrniotes, tandis qu'ils avaient Péra en aversion.

Lorsque Lamartine visita Péra, en 1832, il y reçut cet accueil auquel il a partout droit de prétendre. De retour en France, il consacra quelques lignes de son *Voyage* à la réhabilitation des Pérotes : « En général, dit-il, la société franque de Constantinople, composée des officiers des ambassades, des consulats, des familles de drogmans et des négociants de diverses nations européennes, est très au-dessus de sa réputation. Constituée en petite ville, elle a les défauts des petites villes, le commérage et les jalouses tracasseries; mais il y a de

la probité, de l'instruction, de l'élégance, une hospitalité gracieuse et cordiale pour les étrangers. On y est au courant de l'Europe comme à Vienne et à Paris; il y a des hommes de mérite et des femmes de grâce et de hautes vertus. J'ai vu tel salon de Péra, de Thérapia et de Buyukdéré où l'on se serait cru dans un des salons les plus distingués de nos grandes villes d'Europe, si l'on n'avait jeté les yeux sur le Bosphore ou sur la Corne-d'Or, qui étincelaient aux pieds des jardins, entre les feuilles des arbres. »

Il avait contracté une dette de courtoisie : il s'acquitta en monnaie de poëte.

Esprit de dénigrement à part, Péra offre peu de ressources à un étranger; il y a dans ses salons quelques jolies femmes et quelques hommes d'esprit, puisqu'on les compte; mais la morgue et l'ostentation gâtent tout. On s'y plairait davantage si l'on mettait à vivre agréablement le soin que l'on apporte à faire marcher de pair l'étiquette et l'ennui.

Point de causerie possible. En vain vous voudrez parler voyages, musique, littérature; en fait de littérature, les Pérotes connaissent Alexandre Dumas et Fénelon. Encore, entendons-nous bien : ils connaissent Fénelon pour avoir fait le *Télémaque*, et ils connaissent le *Télémaque* pour avoir été le premier livre français qu'ils aient eu entre leurs mains.

Télémaque est là-bas le livre classique par excellence : aussi a-t-il été traduit dans tous les idiomes du Levant. Le prince Wiasimski, attaché à l'ambassade de Russie, me montra un jour sur une page d'album le fameux début : « Calypso ne pouvait se consoler, etc., » traduit en dix-sept ou dix-huit langues, turque, arabe, persane, grecque, arménienne, kurde, géorgienne, russe, tatare, valaque, bulgare, albanaise, syrienne, chaldéenne, etc.

Ma vieille hôtesse avait retenu par cœur les plus beaux passages du livre, mais elle ne le lisait plus. Au contraire, elle lisait et relisait Alexandre Dumas. *Les Mousquetaires* et *le Comte de Monte-Cristo* faisaient fureur de mon temps à Péra; deux éditions en grec moderne, publiées par livraisons, furent épuisées en moins de trois mois.

Péra est une vraie Babel : aussi tout ce qui n'est pas diplomate, ou négociant, ou médecin, est-il maître de langues. Le métier rapporte peu, mais il exige moins encore; il ne demande ni préparation ni diplôme. Un jour j'arrivai dans une maison, maison des plus considérables, juste au moment où le maître de français des enfants prenait son chapeau pour sortir après avoir salué jusqu'à terre. La vue de cette figure me frappa d'une vague réminiscence. Je demandai qui il était; on me nomma M. N..., « de Paris. » Ce M. N..., « de Paris, » avait

un accent auvergnat des plus prononcés. A quelques jours de là, je le rencontrai dans une rue de Galata, pérorant avec deux ou trois autres individus dont le langage aussi accentué que le sien n'avait rien d'académique. Cette fois, je le reconnus tout d'abord : c'était l'ancien chef de cuisine d'un pyroscaphe autrichien sur lequel j'avais fait la traversée du Pirée à Constantinople. Je l'abordai.

« Eh! *signor cuoco*, m'écriai-je, quel nouveau métier faites-vous donc?

— Peuh! répondit-il en faisant la moue, chien de métier! J'étais fait pour autre chose; mais que voulez-vous? la nécessité.... Je dus quitter le bord à la suite d'une affaire; j'étais sur le pavé; par bonheur, je trouvai à emprunter un habit, et je me poussai dans l'instruction. »

Quoique les dames de Péra affectent en société de ne parler que le français, leur langue favorite, celle qu'elles parlent le plus volontiers en petit comité, c'est le grec, qu'elles ont sucé à la mamelle [1]. Je ne leur en fais pas un reproche; je ne sache rien de comparable au grec tel qu'on le parle à Athènes ou même au Phanar. Le français et l'italien sont bien loin de cette élégance, de cette souplesse, de

1. Presque toutes les nourrices à Constantinople sont des Grecques, originaires la plupart des îles de l'Archipel.

cette harmonie; mais il en est autrement du grec bâtard que l'on parle à Péra. Et notez, par surcroît, que ces dames ont la charmante habitude d'y coudre une quantité de mots français, turcs, italiens, dont le mélange produit le plus bizarre effet à l'oreille. Exemple : vous êtes à une table de vingt-et-un; votre voisine est distraite; vous lui dites : « Jouez-vous, madame? » elle vous répond d'un ton plein de minauderie : « *Non*, *egó passerò* (moi je passerai). » Autre exemple : j'étais en visite dans une maison; les enfants jouaient à côté de nous et faisaient vacarme.

« *Koumati più ïavach, paidia,* » dit en s'interrompant la maîtresse du logis; puis, se tournant vers moi : « Pardon, » ajouta-t-elle.

Cinq mots, quatre langues.

Koumati, en grec vulgaire, signifie « un peu, » *più*, « plus, » est italien; *ïavach* est turc et signifie « doucement; » *paidia* est un autre mot grec et signifie « enfants. »

De tout ceci je n'avais compris que deux mots, *più* et *pardon;* mais les enfants entendirent parfaitement ce qu'on leur disait, et ils firent silence.

J'ai parlé de l'Opéra italien de Péra. On a essayé d'y introduire la comédie bourgeoise; mais on n'y a pas réussi. En revanche, un ancien vice-consul dans le Levant, M. Tancoigne, nous apprend qu'il y a quelque trente ans les petits jeux

de société faisaient fureur. Ces dames se jouaient des difficultés : l'une aimait son amant par *o* parce qu'il était *honnête;* l'autre, en jouant au corbillon, y eût mis volontiers une *tarte à la crème;* mais, ajoute le malin chroniqueur, c'était tout ce qu'elle avait de commun avec Agnès.

J'ai dit que la société de Péra comptait un petit nombre de gens d'esprit. M. D.... en était un; mais le plus souvent il se montrait taciturne en société, et réservait ses saillies les plus vives et les plus spirituelles pour les cercles intimes. « Que voulez-vous? nous disait-il; je suis las, quand je m'approche d'une dame pour lui adresser une phrase de politesse, de m'entendre répéter cet éternel refrain : « Ne dites pas cela, vous voulez vous moquer de « moi. » C'est pourquoi je fais comme le prince de Ligne : je me repose[1]. »

Vers la fin d'avril ou au commencement de mai, toute la société franque, à l'exemple des ridjals et des riches particuliers de Stamboul, prend ses quartiers d'été, les ambassadeurs dans leurs résidences de Thérapia et de Buyukdéré, les Pérotes

1. Un jour que le prince de Ligne dînait chez Potemkin avec le prince Repnin, celui-ci lui dit : « Prince, on m'avait dit que vous aviez de l'esprit; depuis trois mois je ne m'en suis pas aperçu. » A ces mots, le prince de Ligne, qui quittait si noblement, quand il le fallait, son air habituel de bonhomie, redressa son grand corps qu'il laissait toujours aller, et répondit : « Qui est-ce qui serait en état de m'entendre ici? Je me repose. »

dans les villages qui bordent le Bosphore et aux îles des Princes.

Thérapia, résidence d'été des représentants de France et d'Angleterre, est un joli village, aux maisons blanches, bâti en amphithéâtre le long de la rive droite du Bosphore. Situé à égale distance de Constantinople et de la mer Noire, il emprunte son nom de la salubrité de son air[1]. A deux milles plus loin, Buyukdéré tire le sien de la vallée aux bords de laquelle il est assis[2] et qui s'étend en profondeur depuis le bord de la mer jusqu'à l'aqueduc de Baghtchè-Keuï[3], sur un espace d'un demi-mille environ. Une portion de la vallée est occupée par une grande prairie qui sert aux habitants de lieu de promenade. Dans cette prairie campa, dit-on, l'armée de Godefroy de Bouillon, et l'on y montre encore le fameux platane qui abrita la tente du chef des croisés.

C'est à Buyukdéré que le Bosphore présente la plus grande largeur. De l'autre côté du détroit apparaissent, dans la direction de Thérapia, Unkiar-Skelessi et le mont Géant, célèbres l'un dans l'histoire, l'autre dans la légende, Beycos et la vallée du Grand-Seigneur.

Les ministres de Russie, d'Autriche, de Prusse,

1. *Thérapia*, « remède, guérison, » en grec.
2. *Buïuk-Déré*, « la grande vallée, » en turc.
3. Le village du Jardin.

d'Espagne et de Belgique ont leurs palais d'été à Buyukdéré. Le palais de Russie, avec ses superbes jardins, domine tous les autres. C'est de cette résidence qu'est datée la dernière note que le prince Menschikoff adressa, la veille de son départ (5 mai 1853), à la Sublime Porte.

Devant le palais de Russie s'étend un assez beau quai, bordé de dalles. Ce quai est le rendez-vous ordinaire de la fashion. On s'y promène le soir, en gants jaunes et en bottes vernies, au clair de la lune; et quelle lune! Est-ce bien la même que celle qui éclaire nos froids climats?

Ceci me rappelle un mot d'une dame pérote. Je ne sais qui, parmi les assistants, avait remis sur le tapis l'éternelle comparaison du Bosphore et de la baie de Naples : « Il manque ici un mont Vésuve, dit un Italien.

— C'est possible, répliqua la dame; mais avez-vous dans votre pays une lune aussi grosse que celle-ci? »

La population de Buyukdéré, pendant l'été, est composée en grande partie d'Européens et d'Arméniens, principalement d'Arméniens catholiques. Les Grecs préfèrent Thérapia et les îles des Princes.

Les îles des Princes sont un groupe de pittoresques écueils placés à l'entrée de la Propontide, comme pour servir de cadre à ce tableau gran-

diose que Byron ne pouvait se lasser d'admirer et « qui charma la charmante » milady Montague[1].

Séparées entre elles par des passes d'un demi-mille à deux milles de largeur, distantes d'une lieue à peine du littoral de l'Asie, ces îles présentent, par la manière dont elles sont groupées, la forme d'un croissant dont la concavité regarde Stamboul. Quatre seulement sont habitées : *Próti*, *Antigoni*, *Khalki* et *Prinkipo* (l'île de la Princesse). Cette dernière, appelée par les Turcs *Buïuk Ada* (la grande île), a donné son nom au groupe entier.

Ces îles jouirent d'une grande célébrité du temps du Bas-Empire. Leurs monastères, qui ne le cédaient pas en réputation à ceux de l'Athos, servaient de retraite aux patriarches déposés, aux impératrices malheureuses, aux princes disgraciés de la famille impériale. Plusieurs y furent enterrés. Aujourd'hui, la plupart de ces monastères tombent en ruines; les autres sont abandonnés. L'un d'eux, le monastère de Saint-Georges, à Prinkipo, a été transformé en hospice pour les aliénés.

Ce qui frappe surtout aux îles des Princes, c'est l'absence complète de population turque. Les habitants sont tous Grecs, et vivent, qui de la pêche

1. The very view
Which charm'd the charming Mary Montagu.
(Byron, *Don Juan.*)

(les îles fournissent d'excellents rougets fort estimés des gourmets de Péra), qui de la culture du sol, qui du revenu de leurs barques, avec lesquelles ils transportent à Constantinople les denrées et les produits de l'île.

Cette séparation remonte à un temps fort éloigné. Le petit nombre de Turcs qui s'établirent dans les îles après la conquête, pêle-mêle avec les Grecs, ne tardèrent pas à fuir un séjour que le voisinage leur rendait insupportable. L'Osmanli est ami du repos et du silence; le Grec vit dans un état perpétuel d'agitation. Ils n'étaient entourés que d'objets qui choquaient à la fois leurs yeux et leurs oreilles; les maîtres superbes abandonnèrent la place à leurs esclaves, et se retirèrent sur la côte voisine de Cadi-Keui et de Kartal. « Que voulez-vous? disait un vieil efendi; il faut bien que le pourceau se vautre. » Ils se contentèrent d'établir dans chaque île un aga pour veiller au maintien de la police.

La vie des îles est la même que celle de l'Italie et des autres pays méridionaux. Pendant le jour, la plage est déserte. Les hommes sont à Galata ou à Constantinople pour leurs affaires; les femmes font la sieste, couchées sur leurs sofas, dans l'intérieur des maisons; vous ne rencontrez dehors que des pêcheurs endormis dans leurs barques, ou des chiens étendus sur le sable; le mouvement, la

vie sont comme suspendus. Mais le soir, après l'arrivée des bateaux à vapeur de Galata, l'aspect change ; du séjour de la Belle au bois dormant on se croirait transporté sur le Lido, un jour de carnaval.

Le Lido de Prinkipo s'appelle le *Magyar* (le Hongrois), en commémoration du séjour d'un ancien envoyé de Hongrie. C'est une haute falaise, située à l'extrémité de l'île, du côté qui regarde Stamboul, et d'où l'on découvre une vue magnifique. Mais la beauté du spectacle n'est pas ce qui charme l'essaim de promeneurs assis à cette heure devant les cafés qui bordent la falaise. Pendant que la lune monte doucement à l'horizon en argentant la surface du golfe, ces cafés s'illuminent de verres de couleur et de feux de Bengale ; des centaines de fusées se croisent dans l'air et répandent une affreuse odeur de soufre mêlée à celle des lampions placés au ras du sol ; le bruit des conversations, les dialogues qui se croisent d'un café à l'autre, le retentissement des chansons bachiques, les sons aigus des instruments de musique, les cris des palicares dansant la *romaïka*[1], produisent un vacarme infernal. Les confitures, le café, le vin, le raki circulent, et souvent l'orgie se prolonge jusqu'à la pointe du jour.

1. Danse grecque.

A cette même heure, à un demi-mille de là, le promeneur isolé qui prêterait l'oreille aux lointains échos de la côte d'Asie pourrait entendre dans le silence la voix matinale du muezzin s'élevant lentement dans les airs et appelant les fidèles musulmans à la prière.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

CHAPITRE PREMIER.

GUELIBOLI BOGHAZI.

(LES DARDANELLES.)

CHAPITRE II.

BRUSA.

(BROUSSE.)

CHAPITRE III.

STAMBOUL.

(CONSTANTINOPLE.)

CHAPITRE IV.

LE PADICHAH.

(LE SULTAN.)

CHAPITRE V.

PADICHAH EVALDI.

(LA FAMILLE IMPÉRIALE.)

CHAPITRE VI.

PACHA CAPOUCI.

(LA SUBLIME PORTE.)

CHAPITRE VII.

KALEMIIÈ.

(LES EMPLOIS DE LA PLUME.)

CHAPITRE VIII.

SEIFIIÈ.

(LES EMPLOIS DU SABRE.)

CHAPITRE IX.

L'ULÉMA.

(LA JUSTICE ET LE CULTE.)

CHAPITRE X.

LE SÉLAMLIK.

(ÉTUDES DE LA VIE PRIVÉE.)

CHAPITRE XI.

LE HAREM.

(LES FEMMES.)

CHAPITRE XII.

BEY-OGHLOU.

(PÉRA.)

FIN DE LA TABLE.

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9.

CATALOGUE

DE LA BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER

PAR SÉRIES DE PRIX.

Volumes à 50 centimes.

Petit guide de Paris à Rouen.
Petit guide de Paris à Nantes.
Petit guide de Paris au Havre.
De Paris à Corbeil.
Enghien et la vallée de Montmorency.
Promenade au château de Compiègne.
Le Parc et les grandes Eaux de Versailles.
Héloïse et Abélard (*de Lamartine*).
Gutenberg (*id.*).
Histoire du siége d'Orléans (*Jules Quicherat*).
Assassinat du maréchal d'Ancre.
La Conjuration du Cinq-Mars.
La Conspiration de Walstein.
La Vie et la Mort de Socrate.
Légende de Charles le Bon.
La Jacquerie.
La Saint-Barthelémy.
La Mine d'ivoire.
Pitcairn.
La Bourse (*de Balzac*).
Scènes de la vie politique (*id.*).
Zadig (*Voltaire*).
Jonathan Frock (*Henri Zschokke*).
Costanza (*Cervantès*).
La Bohémienne de Madrid (*id.*).
Voyage à la recherche de la santé (*Sterne*).
Le Joueur (*Regnard*).
L'Avocat Patelin (*Brueys*).
La Métromanie (*Piron*).
Le Philosophe sans le savoir (*Sedaine*).

Volumes à 1 franc.

De Strasbourg à Bâle (*F. Bernard*).
De Paris à Orléans (*Moléri*).
D'Orléans à Tours (*A. Achard*).
D'Orléans au centre (*A. Achard*).
Versailles (*F. Bernard*).
Fontainebleau (*id.*)
Mantes (*Moutié*).
Dieppe (*E. Chapus*).
Vichy (*L. Piesse*).
Petit guide de Paris.
Les Ports militaires de la France (*E. Neuville*).
Le Cid Campeador (*de Monseignat*).
Saint Dominique (*E. Caro*).
Saint François d'Assise et les Franciscains (*Fr. Morin*).
Guillaume le Conquérant, revu par M. *Guizot*.
Jeanne d'Arc (*Michelet*).
Christophe Colomb (*de Lamartine*).
Louis XI et Charles le Téméraire (*Michelet*).
Richelieu (*H. Corne*).
Mazarin (*id.*).
Histoire d'Henriette d'Angleterre (*Mme de La Fayette*).
Fénelon (*de Lamartine*).
Aventures du baron de Trenck (*Boite*

Nelson (*de Lamartine*).
Pie IX (*de Saint-Hermel*).
Charlemagne et sa cour (*Hauréau*).
Deux Années à la Bastille (*de Staal*).
Campagne d'Italie (*Giguet*).
Édouard III (*Guizot*).
Voyage du comte de Forbin à Siam.
Voyage de Levaillant en Afrique.
Les Émigrés français dans la Louisiane.
Les Convicts en Australie.
Voyage en Californie (*E. Auger*).
Les Iles d'Aland (*E. Léouzon Le Duc*).
Geneviève (*de Lamartine*).
Graziella (*id.*).
Ernestine. — Caliste. — Ourika.
Contes excentriques (*C. Newil*).
L'Amour dans le Mariage (*M. Guizot*).
Pierrette (*de Balzac*).
Les Oies de Noël (*Champfleury*).
La Colonie rochelaise (*abbé Prevost*).
Le Lion amoureux (*F. Soulié*).
Palombe (*J. Camus*).
Paul et Virginie (*B. de Saint-Pierre*).
Stella et Vanessa (*de Wailly*).
Les Arlequinades (*Florian*).
Théâtre choisi de *Lesage*.
La Bataille de la vie (*Dickens*).
La Mère du Déserteur (*Walter Scott*).
Le Grillon du Foyer (*Dickens*).
Jane Eyre (*Currer-Bell*).
La Jeunesse de Pendennis. — Le Diamant de famille (*Thackeray*).
Le Mariage de mon grand-père.
Lettres choisies de lady *Montague*.
Nouvelles d'Edgard Poë.
Contes d'*Auerbach*.
La Fille du Capitaine (*Pouschkine*).
Tarass Boulba (*N. Gogol*).
Nouvelles choisies de *N. Gogol*.
Nouvelles choisies du comte *Sollohoub*.
Aladdin ou la Lampe merveilleuse.
Djouder le Pêcheur.
Contes merveilleux d'*Apulée*.
Le Jardinage (*Ysabeau*).
La Télégraphie électrique (*V. Bois*).
Les Chemins de fer français (*V. Bois*).
Fables de *Fénelon*.
Voyages de Gulliver (*Swift*).
Enfances célèbres (*Mme L. Colet*).
Anecdotes historiques et littéraires.
Anecdotes du règne de Louis XVI.
Anecdotes du temps de la Terreur.
Anecdotes du temps de Napoléon Ier.
Aventures de Cagliostro (*de St-Félix*).
Mesmer (*Bersot*).
La Sorcellerie (*Louandre*).

Volumes à 2 francs.

De Paris à Bruxelles (*E. Guinot*).
De Paris à Lyon (*F. Bernard*).
De Lyon à la Méditerranée (*id.*).
De Paris au Havre (*E. Chapus*).
De Paris à Dieppe (*id.*).
De Paris à Strasbourg (*Moléri*).
De Paris à Bordeaux (*J. de Peyssonnel*).
De Paris à Nantes (*A. Achard*).
De Paris au centre de la France (*id.*)
De Paris au Mans (*Moutié*).
Belgique (*Mornand*).
Londres.
Les Bords du Rhin (*F. Bernard*).
L'Interprète anglais-français (*Fleming*).
L'Interprète français-anglais (*id.*).
Madame de Maintenon (*G. Héquet.*)
Law et son système (*Cochut*).
François Ier et sa cour (*Hauréau*).
Louis XIV et sa cour (*Saint-Simon*).
Le Régent et la cour de France (*id.*).
Un chapitre de la Révolution française (*de Monseignat*).
Alfred le Grand (*Guizot*).
La Grande Charte (*C. Rousset*).
Origine des États-Unis (*P. Lorain*).
Souvenirs de Napoléon Ier (*de Las Cases*).
Voyages dans les glaces du pôle Arctique (*Hervé et de Lanoye*).
Scènes de la Vie maritine (*Basil Hall*).
Aventures de Robert Fortune en Chine.

La Nouvelle Calédonie (*C. Brainne*).
Mœurs et Coutumes de l'Algérie (*général Daumas*).
Eugénie Grandet (*de Balzac*).
Ursule Mirouet (*id.*).
Tolla (*Ed. About*).
La Fille du chirurgien (*Walter Scott*).
Nouvelles danoises trad. par *X. Marmier*.
La Case de l'Oncle Tom (*Beecher Stowe*).
L'Allumeur de Réverbères (*Mrs Cumming*).
Opulence et Misère (*Ms Ann. S. Stephens*).
Théâtre choisi de *Beaumarchais*.
Choix de petits drames (*Berquin*).
Contes de Fées (*Perrault, etc.*).
Contes de l'Enfance (*miss Edgeworth*).
Contes de l'Adolescence (*id.*).
Contes des frères *Grimm*.
Contes moraux (*Mme de Genlis*).
Don Quichotte (*Cervantès*).
La Caravane (*Hauff*).
La Petite Jeanne (*Mme Carraud*).
Le Matériel agricole (*Jourdier*).
Maladies des pommes de terre, etc. (*A. Payen*).
Les Abeilles (*de Frarière*).
Études biographiques et littéraires (*J. Le Fèvre Deumier.*)
OEhlenschlager (*id.*).
Les Chasses princières (*Chapus*).
Le Sport à Paris (*id.*).
Souvenirs de Chasse (*L. Viardot*).

Volumes à 3 francs.

L'interprète allemand - français (*de Suckau*).
Voyage d'une femme au Spitzberg (*Mme L. d'Aunet*).
La Russie contemporaine (*Léouzon Le Duc*).
La Grèce contemporaine (*Ed. About*).
La Turquie actuelle (*Ubicini*).
Atala, Réné, les Natchez (*de Chateaubriand*).
Les Martyrs et le dernier des Abencerages (*id.*).
Mémoires d'un Seigneur russe (*Tourghenief.*)
Des Substances alimentaires (*Payen*).
La Chasse à tir (*J. La Vallée*).
Les Cartes à jouer (*P. Boiteau*).
Le Turf (*E. Chapus*).
Paris, son histoire, ses monuments, ses plaisirs (deux volumes en un). 6 fr.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.



